

La vie de Muḥammad^(s.a.w.)

(Que la paix et les bénédictions de Dieu soient sur lui)

par

Ḥaḍrat Mirzā Bashīr-Ud-Dīn Maḥmūd Aḥmad^(r.a)

La vie de Muḥammad^(s.a.w.)

par Ḥaḍrat Mirzā Bashīr-Ud-Dīn Maḥmūd Aḥmad^(r.a)

Première édition publiée à l'Île Maurice en 1981

Présente édition (nouveau format) publiée au Royaume-Uni en 2013

© Islam International Publications Limited

Publiée par :

Islam International Publications Ltd.

Islamabad – Sheephatch Lane

Tilford – Surrey

GU10 2AQ

Couverture par : Nasir Sajjad

Droits de reproduction réservés pour tous pays. Toutes copie, mise en réserve, retransmission ou reproduction, même partielles, de cet ouvrage, par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, sont interdites sans autorisation expresse et écrite de l'éditeur.

ISBN 978-1-84880-467-8

Sites sur internet :

1. Français : www.islam-ahmadiyya.org
2. Anglais : www.alislam.org

Sommaire

Abréviations.....	i
Système de translittération des mots arabes	ii
Introduction	1
1^{re} partie.....	3
La vie de Muḥammad(s.a.w.)	3
L'Arabie à la naissance du Saint Prophète(s.a.w.)	3
Le mariage du Saint Prophète(s.a.w.) avec Khadīdja(r.a)	9
Le Prophète(s.a.w.) reçoit sa première révélation.....	11
Les premières conversions	13
La persécution des fidèles.....	14
Le message de l'Islam	19
L'émigration en Abyssinie	23
'Umar(r.a) embrasse l'Islam	25
La persécution s'intensifie	27
L'Islam se répand à Médine	32
Le premier serment de 'Aqaba.....	37
L'Hégire.....	40
Surāqa(r.a) poursuit le Saint Prophète(s.a.w.)	41
Le Saint Prophète(s.a.w.) arrive à Médine	44
Abū Ayyūb Anṣārī (r.a), hôte du Prophète(s.a.w.)	45
La vie devient dangereuse à Médine	47
Pacte entre diverses tribus de Médine	50
Les Mecquois se préparent à attaquer Médine.....	53
La bataille de Badr	55
Une grande prophétie s'accomplit	61
La bataille d'Uḥud	64
La rumeur de la mort du Prophète(s.a.w.) atteint Médine.....	72
Rencontre avec les Banū Mustaliq	82
La bataille du Fossé.....	85
Le combat inégal	87
Trahison des Banū Qurayza	90
Les confédérés se dispersent.....	97
La punition des Banū Qurayza	100
Le jugement de Sa'd(r.a) inspiré de la Bible.....	102
Le Prophète(s.a.w.) chercha-t-il à continuer la guerre ?	105
Les enseignements du judaïsme et du christianisme sur la guerre ...	108
Les enseignements du Saint Coran sur la guerre et la paix	110
Les préceptes du Prophète(s.a.w.) concernant la guerre	120
Attaques sporadiques des incroyants.....	123
Le Saint Prophète(s.a.w.) à La Mecque avec quinze cents compagnons.	124

Les lettres du Saint Prophète ^(s.a.w.) à divers rois	131
Lettre au roi de Perse.....	136
Lettre au Négus.....	139
Lettre au souverain d'Égypte	140
Lettre au chef de Bahrain	143
Chute de Khaybar	144
La vision du Prophète ^(s.a.w.) accomplie.....	148
La bataille de Mawta.....	151
Le Prophète ^(s.a.w.) marche sur La Mecque	156
Chute de La Mecque	159
Le Prophète ^(s.a.w.) entre à La Mecque	161
La Ka'ba débarrassée des idoles.....	167
Le Prophète ^(s.a.w.) pardonne à ses ennemis	169
ʿIkrima ^(r.a) devient musulman.....	171
La bataille de Ḥunain	173
« Le Prophète ^(s.a.w.) de Dieu vous appelle »	175
Un ennemi juré devient un fidèle dévoué	178
Le Saint Prophète ^(s.a.w.) distribue le butin	179
Les machinations d'Abū 'Amir	181
L'expédition de Tabūk.....	182
Le dernier pèlerinage	186
Le Saint Prophète ^(s.a.w.) fait allusion à sa mort	191
Les derniers jours du Saint Prophète ^(s.a.w.)	193
La mort du Saint Prophète ^(s.a.w.)	195

2^e partie.....201

Personnalité et caractère du Saint Prophète Muḥammad^(s.a.w.).....201

Pureté d'âme et propreté du corps du Saint Prophète ^(s.a.w.)	202
La vie simple du Prophète ^(s.a.w.)	203
Sa relation avec Dieu.....	209
Désapprobation de la pénitence	217
Son attitude envers ses épouses	218
Ses hautes qualités morales	219
Son sang-froid.....	221
Justice et équité	222
Sa considération pour les pauvres	225
La sauvegarde des intérêts des pauvres	228
Le traitement des esclaves	230
Le traitement des femmes.....	231
L'attitude envers les morts.....	235
Le traitement des voisins	235
Le traitement des parents	236
La bonne fréquentation	239
La sauvegarde de la foi	240
L'indulgence pour les fautes d'autrui	240

La patience dans l'adversité.....	243
L'assistance mutuelle	244
La loyauté	245
La curiosité	246
L'intégrité et la franchise dans les transactions.....	247
Le pessimisme.....	247
La cruauté envers les animaux.....	248
La tolérance en matière religieuse.....	249
La bravoure.....	249
La considération pour les illettrés	250
Le respect des pactes.....	250
Le respect envers les serviteurs de l'humanité	250

Index	253
--------------------	------------

Abréviations

Les abréviations suivantes ont été utilisées. Les lecteurs sont fortement encouragés à les lire dans leur intégralité.

(s.a.w.) *ṣal-lallāhu ‘alaihi wa sallam*, signifiant « que la paix et les bénédictions d’Allah soient sur lui », est écrit après le nom du Saint Prophète Muḥammad^(s.a.w.).

(a.s.) *‘alaihis/‘alaihimus salām*, qui signifie « que la paix soit sur lui/eux », est écrit après le nom des Prophètes autres que le Saint Prophète Muḥammad^(s.a.w.).

(r.a) *raḍi-Allāhu ‘anhu/ ‘anhā/ ‘anhum*, qui signifie « qu’Allah soit content de lui/d’elle/d’eux », est écrit après les noms des Compagnons du Saint Prophète Muḥammad^(s.a.w.) ou du Messie Promis^(a.s.).

(r.t.a) *raḥmatullāhi ‘alaih*, qui signifie « qu’Allah lui accorde Sa miséricorde », est écrit après les noms des musulmans pieux décédés qui ne sont pas des Compagnons du Messie Promis^(a.s.).

Système de translittération des mots arabes

Nous avons eu recours à un système de translittération suivant de près celui de la Royal Asiatic Society.

ء	'	attaque vocalique forte
ب	b	
ت	t	
ث	th	se prononce comme le <i>th</i> anglais dans <i>thing</i>
ج	j	se prononce comme le <i>j</i> anglais dans <i>jump</i>
ح	ḥ	spirante laryngale sourde, plus forte que le <i>h</i>
خ	kh	se prononce comme le <i>ch</i> allemand dans <i>achtung</i>
د	d	
ذ	<u>dh</u>	se prononce comme le <i>th</i> anglais dans <i>that</i>
ر	r	se rapproche du <i>r</i> espagnol
ز	z	
س	s	
ش	sh	se prononce comme <i>ch</i> dans <i>chapeau</i>

ص	ṣ	s emphatique
ض	ḍ	d emphatique
ط	ṭ	t emphatique
ظ	ẓ	<u>dh</u> emphatique (pour <u>dh</u> , voir page précédente)
ع	‘	laryngale spirante ne correspondant à aucun son du français
غ	gh	se rapproche du r parisien
ف	f	
ق	q	se prononce comme un k guttural du fond de la gorge
ك	k	
ل	l	
م	m	
ن	n	
ه	h	h légèrement aspiré comme dans le mot <i>hope</i> en anglais

و w se prononce comme le *w* anglais dans *when*

ي y se prononce comme le *y* anglais dans *yellow*

a la voyelle courte *a*

ā la voyelle longue *a*

i la voyelle courte *i*

ī la voyelle longue *i*

u la voyelle courte *ou*

ū la voyelle longue *ou*



Introduction

La vie du Saint Prophète Muḥammad(s.a.w.) est un livre ouvert

La vie du Saint Fondateur^(s.a.w.) de l'Islam est un livre ouvert : on peut y trouver des détails intéressants à chaque page. Il n'est pas d'autre maître ou prophète dont la biographie soit si bien rapportée et si facile à étudier que la vie du Saint Prophète Muḥammad^(s.a.w.). Il est vrai que cette abondance de détails a donné lieu à des critiques malveillantes. Mais il est également vrai qu'une fois les critiques examinées et rejetées, la foi et le dévouement qui en résultent ne peuvent être inspirés par aucune autre vie. Les vies obscures échappent aux critiques mais elles ne produisent pas chez leurs disciples la même confiance et la même conviction. Une vie aussi riche en détails que celle du Saint Prophète^(s.a.w.) inspire la réflexion, puis la conviction. Une fois les critiques et les fausses interprétations éliminées, une telle vie ne peut manquer de nous charmer, complètement et pour toujours.

Il est évident, cependant, que l'histoire d'une vie aussi ouverte et aussi riche ne peut être racontée brièvement. On ne peut en donner qu'un rapide aperçu mais même cela en vaut la peine. Un livre religieux ne peut nous attirer que si son étude peut être complétée par une connaissance de son maître. Beaucoup de religions n'ont pas pris ce point de vue en considération. La religion hindoue, par exemple, soutient les Védas mais ne peut rien nous apprendre des rishis qui les reçurent de Dieu. La nécessité de compléter un message par une monographie du messenger ne semble pas s'être imposée aux exégètes hindous. Les savants juifs et chrétiens, quant à eux, n'hésitent pas à s'élever contre leurs propres prophètes. Ils oublient qu'une révélation qui n'a pas su mettre en valeur celui qui l'a reçue ne

peut être utile pour les autres. Si le porteur du message est entouré de mystère, pourquoi Dieu l'a-t-Il choisi ? Devait-Il le faire ? Aucune supposition ne paraît raisonnable. Il est aussi peu raisonnable de penser que certaines révélations n'ont pas su mettre leur « porteur » en valeur que de penser que Dieu n'a pas d'autre alternative que de choisir des « porteurs » incompetents pour certaines de Ses révélations. Pourtant, des idées semblables ont trouvé un écho favorable dans certaines religions, probablement à cause du temps qui les éloigne maintenant de leurs fondateurs ou parce que l'intelligence humaine, jusqu'à l'avènement de l'Islam, était incapable de percevoir le caractère erroné de ces idées.

C'est dans les toutes premières années de l'Islam qu'on réalisa l'importance de considérer ensemble un livre et celui qui l'a enseigné. L'une des épouses du Saint Prophète^(s.a.w.) était la jeune 'Ā'isha^(r.a.). Elle avait treize ou quatorze ans quand elle épousa le Prophète^(s.a.w.), et leur union dura environ huit ans. Quand le Prophète^(s.a.w.) mourut, elle avait environ vingt-deux ans. Elle était jeune et illettrée, et pourtant elle savait qu'on ne peut séparer un enseignement de celui qui l'a enseigné. Quand on lui demandait de décrire le caractère du Saint Prophète^(s.a.w.), elle répondait sans hésiter que son caractère était le Saint Coran (Abū Dāwūd). Ce qu'il avait fait était ce que le Saint Coran enseignait ; ce que le Saint Coran enseignait n'était rien d'autre que ce qu'il avait fait. Le fait qu'une jeune femme illettrée fût capable de saisir une vérité qui avait échappé aux savants hindous, juifs et chrétiens contribue à la gloire du Saint Prophète^(s.a.w.).

'Ā'isha^(r.a.) exprima une grande vérité dans une petite phrase bien significative : « Il est impossible qu'un maître loyal et honnête enseigne une chose et en pratique une autre ». Le Saint Prophète^(s.a.w.) était un maître loyal et honnête. Ceci est, de toute évidence, ce qu'Ā'isha^(r.a.) avait voulu dire. Il pratiquait ce qu'il prêchait et prêchait ce qu'il pratiquait. Le connaître, c'est connaître le Saint Coran, et connaître le Saint Coran, c'est le connaître.

1^{re} partie

La vie de Muḥammad(s.a.w.)

L'Arabie à la naissance du Saint Prophète(s.a.w.)

Le Saint Prophète(s.a.w.) de l'Islam naquit à La Mecque en août 570 apr. J.-C. Il reçut le nom de Muḥammad(s.a.w.), qui signifie le « loué ». Afin de comprendre sa vie et sa mission, il convient de connaître les conditions qui prévalaient en Arabie à l'époque de sa naissance.

Lorsque le Saint Prophète(s.a.w.) vint au monde, presque toute l'Arabie était idolâtre. Les Arabes descendaient pourtant d'Abraham(a.s) et savaient que leur ancêtre avait prêché le monothéisme, mais ils se livraient malgré tout aux pratiques polythéistes, invoquant pour cela le fait que certains êtres humains ont avec Dieu un contact particulièrement étroit qui leur permet d'intercéder en faveur des autres. Puisqu'il est difficile aux hommes ordinaires d'atteindre Dieu, d'autres doivent servir d'intermédiaires afin de gagner Son plaisir et d'obtenir Son aide. Ils allaient donc ainsi combiner leur révérence pour Abraham(a.s) avec leurs propres croyances polythéistes. Abraham(a.s), disaient-ils, était un saint homme. Il put atteindre Dieu sans intercession, alors que les Mecquois ordinaires ne pouvaient le faire. Ces derniers avaient donc fait, de personnes saintes et droites, des idoles qu'ils adoraient et auxquelles ils faisaient des offrandes afin de plaire à Dieu par leur intermédiaire. Cette attitude était primitive et illogique, mais elle n'inquiétait pas les Mecquois.

Depuis déjà longtemps, aucun guide monothéiste ne leur était venu, et une fois enracinée, l'idolâtrie ne connaît plus de bornes : le nombre de dieux s'accroît sans cesse. On dit qu'à l'époque de la naissance du Prophète(s.a.w.), la Ka'ba, mosquée sacrée de l'Islam et maison du culte bâtie par Abraham(a.s) et son fils Ismaël(a.s), contenait à elle seule trois cent soixante idoles. Il semble que les Mecquois avaient une idole pour chaque jour de l'année lunaire. Dans d'autres grands centres se trouvaient

d'autres idoles, en sorte qu'on peut dire que toute l'Arabie était plongée dans le polythéisme. D'autre part, les Arabes cultivaient jalousement leur tradition orale et veillaient à son progrès. Par contre, leurs ambitions intellectuelles étaient modestes : ils ne connaissaient rien de l'histoire, de la géographie ou des mathématiques. Il n'y avait pas une seule école dans toute l'Arabie - on dit même qu'à La Mecque, seules quelques personnes savaient lire et écrire. Mais, comme les Arabes étaient un peuple du désert qui devait se guider à travers les sables sans points de repère, ils concentraient tout leur intérêt sur l'astronomie.

Sur le plan moral, les Arabes étaient un peuple contradictoire : ils avaient des défauts exécrables et, en même temps, des qualités admirables. Ils s'adonnaient par exemple, à la boisson avec excès ; s'enivrer et perdre le contrôle de soi-même n'étaient pas pour eux un vice mais une vertu. Leur conception de l'homme arabe idéal était que celui-ci devait inviter ses amis et voisins à des beuveries : tout homme riche devait faire de telles invitations cinq fois par jour. Les jeux de hasard étaient leur sport national, mais ils en avaient fait un art raffiné : ils ne jouaient pas pour s'enrichir, car on attendait des gagnants qu'ils régalaient leurs amis. En temps de guerre, les fonds étaient assurés grâce au jeu. Les tribus arabes se réunissaient et organisaient de grands jeux. Le gagnant devait prendre en charge la majeure partie des dépenses de guerre. Même de nos jours, il existe des bons de la défense nationale pour collecter des fonds en vue de la guerre. Cette institution a été ressuscitée par l'Europe et l'Amérique qui ne font en cela qu'imiter les Arabes.

Des commodités de la civilisation, les Arabes n'en connaissaient rien. Leur occupation principale était le commerce, et à cette fin, ils envoyaient leurs caravanes dans des pays aussi éloignés que l'Abyssinie, la Syrie, la Palestine et même l'Inde. Les plus riches étaient grands amateurs d'épées indiennes. Leurs besoins vestimentaires étaient largement couverts par le Yémen et la Syrie. Les centres commerciaux étaient les villes. Le reste de l'Arabie, à l'exception du Yémen et

de quelques régions du nord, était bédouin. Les nomades n'avaient pas d'installations permanentes ni de lieux fixes d'habitation. Les tribus s'étaient divisé le pays, de sorte que chacune pouvait circuler librement dans les territoires qui lui étaient impartis. Lorsque l'eau venait à manquer, on se déplaçait pour aller s'installer plus loin. Leur capital consistait en moutons, chèvres et chameaux. Avec la laine, ils faisaient des étoffes, et avec les peaux, des tentes ; le reste était vendu sur le marché. L'or et l'argent n'étaient pas inconnus, mais il était certainement très rare que quelqu'un en possède. Les pauvres et les gens ordinaires se servaient de petits coquillages et de substances au parfum doux pour se parer. Les graines de melon étaient nettoyées, séchées et enfilées en colliers.

Pour ce qui est de la moralité, les crimes de toutes sortes étaient chose courante. Le vol était rare, mais le brigandage très répandu, car attaquer et déposséder son prochain était considéré comme un droit de naissance. Par contre, ces gens honoraient comme personne la parole donnée : si quelqu'un allait voir un grand chef ou une puissante tribu pour demander sa protection, ce chef, ou cette tribu, était tenu sur l'honneur de protéger cette personne, faute de quoi la tribu était proscrite dans toute l'Arabie. Les poètes jouissaient d'un grand prestige et étaient honorés comme des leaders nationaux, car on attendait d'un chef qu'il fût éloquent, et même, qu'il sût composer des vers. Le sens de l'hospitalité s'était développé en vertu nationale. En arrivant aux tentes des chefs d'une tribu, un voyageur isolé était traité comme un invité d'honneur, quel que fût son rang. Il suffisait de savoir qu'un visiteur était arrivé : les meilleurs animaux étaient tués pour lui et on lui montrait la plus grande considération. La visite, quel que fût l'hôte, signifiait pour la tribu un accroissement de prestige et de position. C'était donc un devoir d'honorer le visiteur afin de s'honorer soi-même.

Dans cette société arabe, la femme n'avait ni statut ni droits. Il était tenu pour honorable de mettre à mort les filles nouveau-nées. C'est, cependant, une erreur de croire que l'infanticide se pratiquait sur une grande échelle, car une institution aussi dangereuse n'aurait pu se pratiquer dans un pays sans signifier

l'extinction du peuple. La vérité est, qu'en Arabie, comme d'ailleurs en Inde ou dans tout autre pays où l'infanticide a existé, il a été limité à certaines familles. Celles qui le pratiquaient avaient soit une idée imbue de leur statut social, soit des nécessités particulières. Peut-être ne pouvaient-elles pas trouver de prétendants convenables pour leurs filles, et que sachant cela, elles préféraient les mettre à mort dès leur naissance, soit en les enterrant vivantes, soit en les étouffant. Le mal de cette institution résidait plus dans sa sauvagerie et sa cruauté que dans ses effets sur le plan démographique. Seule la vraie mère était considérée comme une mère dans la société arabe. Les belles-mères n'avaient pas le statut de mère et rien n'empêchait un beau-fils d'épouser sa belle-mère à la mort de son père. Les mariages polygames étaient très répandus et le nombre de femmes qu'un homme pouvait prendre était illimité. De même, un homme pouvait prendre pour femmes plusieurs sœurs en même temps.

Le pire traitement était réservé, en cas de guerre, aux combattants vaincus. Au plus fort de la haine, ils n'hésitaient pas à dépecer le corps des blessés, à en extraire certaines parties et à les manger comme des cannibales. Ils n'hésitaient pas non plus à mutiler le corps de leurs ennemis : couper le nez ou les oreilles ou énucléer un œil était une forme de cruauté couramment pratiquée. L'esclavage était répandu, et les tribus faibles étaient souvent soumises. L'esclave n'avait aucun statut : son maître faisait de lui ce qu'il voulait. Aucune sanction ne pouvait être prise contre un maître qui maltraitait son esclave : il pouvait le tuer sans avoir à répondre de son crime. Même s'il tuait l'esclave d'un autre, il n'était pas passible de mort, et tout ce qu'on lui demandait était une compensation convenable. Les femmes esclaves servaient à satisfaire les désirs sexuels. Les enfants nés de telles unions étaient également traités comme des esclaves et leurs mères demeuraient esclaves.

En somme, les Arabes étaient, sur le plan de la civilisation et du progrès social, un peuple très arriéré. La bonté et l'estime réciproques étaient inconnues et la femme avait la pire des conditions. Pourtant, ils possédaient certaines vertus, entre

autres la bravoure, qui atteignait parfois un niveau remarquable.

C'est parmi un tel peuple que naquit le Saint Prophète^(s.a.w.) de l'Islam. Son père, 'Abdullāh, était mort avant sa naissance. Par conséquent, ce fut son grand-père, 'Abd al-Muṭṭalib, qui s'occupa de lui et de sa mère, Āmina. L'enfant fut mis en nourrice chez une paysanne qui habitait près de Taïf ; c'était la coutume en Arabie, en ce temps-là, de confier les enfants à des femmes de la campagne, dont le devoir était de leur apprendre à parler et de leur donner une santé vigoureuse. Le Saint Prophète^(s.a.w.) était dans sa sixième année lorsque sa mère mourut au cours d'un voyage entre Médine et La Mecque et dut être enterrée en route. L'enfant fut amené à La Mecque par une servante et remis à son grand-père. Il allait avoir huit ans lorsque ce dernier mourut à son tour, et il fut confié à son oncle, Abū Ṭālib, qui devint son tuteur, selon la volonté expresse de son grand-père.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) eut deux ou trois occasions de voyager hors de l'Arabie. A l'âge de douze ans, par exemple, il se rendit en Syrie en compagnie d'Abū Ṭālib. Il semble que ce voyage ne l'ait cependant conduit qu'aux villes du sud-est de la Syrie, les documents historiques de ce voyage ne faisant aucune mention de villes comme Jérusalem.

Il demeura ensuite à La Mecque jusqu'à ce qu'il atteignît l'âge adulte. Dès l'enfance, il avait aimé se livrer à la méditation, ne prenant part à aucune querelle, sauf afin d'y mettre un terme. On rapporte que les tribus de La Mecque et des alentours, lasses des inimitiés héréditaires, avaient résolu de fonder une association dont le but était d'aider les victimes de mauvais traitements. Le Saint Prophète^(s.a.w.) s'y joignit volontiers. Les membres de cette association s'engageaient comme suit :

« Ils aideront les opprimés et restaureront leurs droits aussi longtemps qu'il restera une goutte d'eau dans la mer. Et s'ils ne le font pas, ils compenseront les victimes avec leurs propres biens. » (Sīrat Ibnī Hishām, par l'Imam Suhayli)

Il semble qu'aucun membre de cette association n'eût jamais l'occasion d'avoir à remplir cette promesse solennelle. Mais elle se présenta au Saint Prophète^(s.a.w.) alors qu'il venait d'annoncer sa mission. Son ennemi juré était Abū Jahl, l'un des chefs de La Mecque, qui prêchait la mise en quarantaine et l'humiliation publique du Prophète^(s.a.w.). C'est à peu près à ce moment qu'arriva à La Mecque un créancier d'Abū Jahl auquel il refusait de rendre son argent. L'homme en parla autour de lui et quelques jeunes gens lui suggérèrent malicieusement de consulter le Saint Prophète^(s.a.w.). Ils pensaient, en fait, que celui-ci refuserait de faire quoi que ce soit par crainte de l'opposition générale à laquelle il devait faire face, en particulier par crainte d'Abū Jahl. S'il refusait d'aider cet homme, on dirait de lui qu'il n'avait pas tenu sa promesse envers l'association. D'autre part, s'il acceptait d'aller voir Abū Jahl pour le paiement de la dette, il était certain que ce dernier le renverrait avec mépris.

L'homme alla voir le Saint Prophète^(s.a.w.) et lui exposa sa doléance contre Abū Jahl. Le Saint Prophète^(s.a.w.) n'hésita pas un instant et alla avec l'homme frapper à la porte d'Abū Jahl. Celui-ci se présenta et trouva là son créancier avec le Saint Prophète^(s.a.w.) qui parla de la dette et en exigea le paiement. Abū Jahl fut pris de court et, sans chercher d'excuses, paya immédiatement. En entendant cela, les autres chefs de La Mecque le réprouvèrent et l'accusèrent de faiblesse et de manquement à sa parole car, ayant prêché la mise en quarantaine du Saint Prophète^(s.a.w.), il avait cédé à sa demande et remboursé la dette. Pour sa défense, Abū Jahl plaida que tout autre à sa place aurait fait de même car, leur dit-il, il avait vu à sa porte le Saint Prophète^(s.a.w.) entouré de deux chameaux sauvages prêts à l'attaquer.

Nous ne pouvons dire ce que fut cette expérience. Fut-ce une apparition miraculeuse destinée à troubler Abū Jahl ou la présence terrifiante du Saint Prophète^(s.a.w.) qui produisit cette hallucination ? Un homme détesté et mis au ban de la société par toute une ville avait trouvé le courage de se rendre seul chez le chef de cette ville pour exiger de lui le remboursement d'un prêt. Peut-être cette présence inattendue effraya-t-elle Abū Jahl,

lui faisant oublier un instant ce qu'il avait juré de faire contre le Saint Prophète(s.a.w.) et l'obligeant à se soumettre à sa demande. (Hishām)

Le mariage du Saint Prophète(s.a.w.) avec Khadīdja(r.a.)

Quand le Saint Prophète(s.a.w.) fut âgé d'environ vingt-cinq ans, sa réputation d'intégrité et de bonté n'était plus à faire dans la ville. On le montrait du doigt avec admiration, en disant que c'était un homme à qui l'on pouvait faire confiance. Cette réputation parvint aux oreilles d'une riche veuve, Khadīdja(r.a.), qui demanda à Abū Tālib, oncle du Saint Prophète(s.a.w.), de permettre à son neveu de conduire en Syrie l'une de ses caravanes. Son oncle le lui proposa et le Saint Prophète(s.a.w.) accepta.

L'expédition fut un grand succès et rapporta des bénéfices inespérés. Khadīdja(r.a.) était convaincue que le succès de la caravane n'était pas seulement dû aux conditions du marché syrien, mais aussi à l'intégrité et à l'efficacité de son chef. Elle interrogea son esclave Maisara à ce sujet, et celle-ci se déclara de son avis, ajoutant même que peu d'hommes pouvaient se montrer capables de gérer ses affaires avec autant de zèle et d'honnêteté. Cette déclaration fit grande impression sur Khadīdja(r.a.) qui était alors âgée de quarante ans et qui avait déjà été veuve deux fois.

Elle envoya l'une de ses amies parler au Saint Prophète(s.a.w.) afin de savoir s'il se laisserait persuader de l'épouser. Cette femme alla donc voir le Prophète(s.a.w.) et lui demanda pourquoi il n'était pas marié, ce à quoi il répondit qu'il n'était pas assez riche pour cela. La visiteuse s'enquit alors de savoir s'il accepterait d'épouser une femme riche et respectable. Le Saint Prophète(s.a.w.) lui demanda qui pouvait être cette femme, et elle lui dit que c'était Khadīdja(r.a.) ; le Prophète(s.a.w.) s'excusa, disant que sa position était trop élevée pour lui. La visiteuse se mit en devoir d'écarter toutes les difficultés, et il ne resta plus au Saint Prophète(s.a.w.) qu'à accepter. Khadīdja(r.a.) envoya donc un message à Abū Tālib et le mariage fut convenu et célébré

solennellement. Un homme pauvre, devenu orphelin dès l'enfance, gravissait le premier échelon de la prospérité. Il devint riche, mais l'usage qu'il fit de ses biens est demeuré une leçon pour l'humanité. Après le mariage, Khadīdja^(r.a) réalisa qu'elle était riche et que son époux était pauvre et elle sentit que cette inégalité entre eux serait une barrière à leur bonheur. Elle proposa donc de remettre tous ses biens et tous ses esclaves à l'entière disposition du Saint Prophète^(s.a.w.). En apprenant cela, ce dernier déclara que, dès qu'il aurait les esclaves de Khadīdja^(r.a), il les affranchirait. Et ce qui fut dit fut fait. De plus, il distribua aux pauvres la majeure partie des biens qu'il reçut de Khadīdja^(r.a). Parmi les esclaves qu'il affranchit ainsi se trouvait Zayd^(r.a). Il semblait être plus intelligent et plus vif que les autres. En fait, il appartenait à une famille respectable et avait été enlevé, encore enfant, et vendu de place en place jusqu'à ce qu'il atteignît La Mecque. Le jeune Zayd^(r.a), nouvellement affranchi, vit immédiatement qu'il valait mieux sacrifier sa liberté pour l'amour du Saint Prophète^(s.a.w.). Lorsque ce dernier affranchit les esclaves, Zayd^(r.a) refusa sa liberté et demanda à continuer à vivre auprès de lui. C'est ce qu'il fit, et au fur et à mesure que le temps passait, son attachement au Saint Prophète^(s.a.w.) devenait plus grand.

Or, entre-temps, le père et l'oncle de Zayd^(r.a), qui étaient à sa recherche, apprirent qu'il se trouvait à La Mecque. Là, on leur dit qu'il était dans la maison du Saint Prophète^(s.a.w.). Ils allèrent donc trouver ce dernier et lui offrirent de payer la rançon qu'il demanderait en échange de la liberté de Zayd^(r.a).

Le Saint Prophète^(s.a.w.) leur dit qu'il était libre et pouvait les suivre quand il le voudrait. Il envoya chercher Zayd^(r.a) et lui montra son père et son oncle. Après avoir séché ses larmes, le père de Zayd^(r.a) lui dit qu'il avait été affranchi par son généreux maître et que, sa mère étant très affectée par la séparation, il ferait mieux de retourner à la maison. Zayd^(r.a) lui répondit : « Père ! Qui n'aime pas ses parents ? Mon cœur est plein d'amour pour toi et ma mère. Mais j'aime tant cet homme, Muḥammad^(s.a.w.), que je ne peux souffrir la pensée de vivre loin de lui. Je vous ai rencontré et je suis heureux. Mais je ne peux

endurer la séparation d'avec Muḥammad(s.a.w.). » Son père et son oncle firent de leur mieux pour le persuader de les suivre, mais Zayd(r.a) refusa toujours. C'est alors que le Saint Prophète(s.a.w.) dit : « Zayd(r.a) était déjà un homme libre, mais dorénavant il sera mon fils. » En voyant cette affection entre Zayd(r.a) et le Saint Prophète(s.a.w.), le père et l'oncle s'en retournèrent chez eux, et Zayd(r.a) demeura avec le Saint Prophète(s.a.w.). (Hishām)

Le Prophète(s.a.w.) reçoit sa première révélation

A partir de l'âge de trente ans, l'amour de Dieu et Son adoration prirent de plus en plus possession du Saint Prophète(s.a.w.). Ayant en horreur les iniquités et les nombreux vices des Mecquois, il choisit un lieu, à quelque cinq kilomètres de là, pour ses méditations. C'était, au sommet d'une colline, une sorte de grotte creusée dans un rocher appelée Ḥirā'.

Sa femme, Khadīdja(r.a), préparait de la nourriture pour plusieurs jours, et muni de cela, il se rendait là, et adorait Dieu nuit et jour. Il était âgé de quarante ans lorsqu'il eut une vision dans cette même grotte. Il vit quelqu'un qui lui commandait de réciter. Il répondit qu'il ne savait quoi réciter, ni comment le faire. La silhouette insista et, finalement, lui fit réciter les versets suivants :

« Lis, au nom de ton Seigneur qui a créé l'homme d'un caillot de sang. Lis ! Et ton Seigneur est le Très Généreux, qui a enseigné à l'homme par la plume, qui a enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas. » (96 : 2 à 6)

Ces versets, les tous premiers révélés au Saint Prophète(s.a.w.), firent partie du Saint Coran, avec d'autres versets qui lui furent révélés plus tard. Ils sont extrêmement significatifs. Ils commandaient au Saint Prophète(s.a.w.) de se lever et de se tenir prêt à proclamer le nom du Dieu Unique, du Créateur Unique – Créateur du Saint Prophète(s.a.w.) et de tous les autres – qui a fait l'homme et semé dans son cœur la graine de Son amour et de celui du prochain. Le Saint Prophète(s.a.w.) fut sommé de proclamer le message de ce Dieu, et reçut pour cela la promesse

de Son aide et de Sa protection. Les versets prédisaient le temps où le monde acquerrait toutes les connaissances par la plume, et où seraient enseignées des choses dont on n'avait encore jamais entendu parler. Ces versets constituent un épitomé du Saint Coran, car ils contiennent en substance tout ce que le Saint Prophète^(s.a.w.) devait apprendre dans les révélations successives. Ils sont le fondement même d'un progrès immense, et jusque-là inconnu, dans le développement spirituel de l'homme. On trouvera dans le commentaire, en leur lieu et place, la signification et l'explication de ces versets, mais il y est fait référence ici, car cette révélation constitue un grand événement dans la vie du Prophète^(s.a.w.). Quand celui-ci reçut cette révélation, il fut rempli de crainte à l'idée d'assumer la responsabilité que Dieu plaçait ainsi sur ses épaules. Tout autre à sa place s'en serait enorgueilli, mais le Prophète^(s.a.w.) était différent. Il pouvait accomplir de grandes choses sans en tirer orgueil. Après ce merveilleux événement, il rentra chez lui très agité, les traits tirés. Sollicité par Khadīdja^(r.a.), il lui narra toute l'histoire et lui fit part de ses craintes en disant :

« Faible comme je suis, comment pourrais-je porter la responsabilité que Dieu propose de mettre sur mes épaules ? » Khadīdja^(r.a.) répondit immédiatement : « Dieu est garant, Il ne t'a pas envoyé Sa parole pour que tu t'en montres indigne et qu'Il doive t'abandonner ensuite. Comment Dieu pourrait-Il faire une telle chose, puisque que tu as de la bonté et de la considération envers ta famille, que tu aides les pauvres et les infortunés à porter leur fardeau ? Tu es en train de faire revivre les vertus qui avaient disparu de notre pays. Tu traites les hôtes avec honneur et tu aides ceux qui sont dans la détresse. Peux-tu donc être poursuivi par le jugement de Dieu ? » (Bukhārī)

Sur ces paroles Khadīdja^(r.a.) emmena le Prophète^(s.a.w.) chez son cousin Waraqa bin Nawfal, un chrétien. En attendant le récit de cet événement, Waraqa déclara : « L'ange qui descendit sur Moïse^(a.s.), j'en sur sūr, est descendu sur toi » (Bukhārī)

Les premières conversions

De toute évidence, Waraqa se référait à la prophétie contenue dans le Deutéronome (18 :18). En apprenant la nouvelle, ‘Ali^(r.a), cousin du Prophète^(s.a.w.) alors âgé de douze ans, et Zayd^(r.a), son esclave affranchi âgé d’une trentaine d’années, déclarèrent leur foi en lui. Abū Bakr^(r.a), son ami d’enfance, était en voyage. Lorsqu’il revint, il entendit parler de cette nouvelle expérience qu’avait eue le Prophète^(s.a.w.). On lui dit que son ami avait perdu l’esprit et prétendait que des anges lui apportaient des messages de Dieu. Abū Bakr^(r.a) fit pourtant entièrement confiance au Saint Prophète^(s.a.w.), et ne douta pas un seul instant qu’il eût raison, le connaissant sincère et sain d’esprit. Il alla frapper à la porte du Prophète^(s.a.w.) et, après avoir été admis en sa compagnie, lui demanda ce qui était arrivé.

Craignant qu’Abū Bakr^(r.a) ne se méprenne, le Saint Prophète^(s.a.w.) entama une longue explication, mais il l’arrêta, insistant sur le fait que tout ce qu’il voulait savoir était si vraiment un ange de Dieu était descendu sur lui et lui avait remis un message. Le Saint Prophète^(s.a.w.) voulut à nouveau lui donner une explication, mais Abū Bakr^(r.a) l’interrompt encore et lui demanda de lui dire s’il avait un message de Dieu. Alors, le Prophète^(s.a.w.) lui répondit par l’affirmative et Abū Bakr^(r.a) déclara immédiatement sa foi. Il ajouta que tout argument aurait porté atteinte à sa foi, car il connaissait le Prophète^(s.a.w.) de longue date et ne doutait pas de lui. Il n’avait donc besoin d’aucun argument pour être convaincu de sa véridicité.

Les premiers croyants de l’Islam furent donc ce petit groupe de fidèles : une femme âgée, un garçon de douze ans, un esclave affranchi vivant parmi des étrangers, un jeune ami et le Saint Prophète^(s.a.w.) lui-même. Tel fut le groupe qui prit la tacite résolution de répandre dans le monde la lumière de Dieu.

Quand les Mecquois et leurs chefs apprirent cela, ils en rirent et déclarèrent que ces hommes avaient perdu l’esprit. Il n’y avait rien à craindre d’eux. Mais, comme le temps passait, la vérité commença à se faire jour et, comme disait le prophète Isaïe^(a.s), il y a bien longtemps (28 : 13) : « Précepte sur précepte, précepte

sur précepte ; ligne après ligne ; ligne après ligne ; un peu par-ci, un peu par-là » commença à descendre sur le Prophète^(s.a.w.).

La persécution des fidèles

Dieu commença à parler à Muḥammad^(s.a.w.) « dans une autre langue ». La jeunesse commença à s'étonner. Ceux qui étaient à la recherche de la vérité furent immédiatement attirés. Le mépris et la dérision firent place à l'approbation et même à l'admiration. Jeunes hommes, esclaves et femmes infortunées commencèrent à se grouper autour du Prophète^(s.a.w.). Son message et son enseignement apportaient espoir aux opprimés et aux jeunes. Les femmes virent proche l'heure du rétablissement de leurs droits. Les esclaves sentirent que le jour de leur affranchissement était venu, et les jeunes hommes pensèrent que les voies du progrès allaient s'ouvrir largement devant eux.

Quand la dérision céda à l'approbation, et l'indifférence à l'attachement, les chefs de La Mecque et leurs partisans prirent peur. Ils se réunirent en conseil et décidèrent qu'ils ne pourraient mettre fin à cette menace par la dérision. Un remède plus sérieux devait être appliqué. La nouvelle influence devait être réprimée par la force. On décida donc d'instituer la persécution et la mise en quarantaine. Le Saint Prophète^(s.a.w.) et sa petite suite ne furent plus considérés comme des insensés, mais comme une menace grandissante qui, si on ne l'arrêtait pas, deviendrait un danger pour la foi, le prestige, les coutumes et les traditions de La Mecque. L'Islam menaçait d'abattre l'ancienne structure de la société mecquoise, de créer un ciel nouveau et une terre nouvelle, dont l'avènement devait signifier la disparition du ciel ancien de l'Arabie et de son vieux cœur.

Les Mecquois ne pouvaient plus rire de l'Islam. C'était maintenant pour eux une question de vie ou de mort. L'Islam était un défi et La Mecque acceptait de le relever, comme les ennemis des prophètes avaient toujours accepté de relever leurs défis. Ils décidèrent donc, non pas de relever les arguments un par un, mais de tirer le glaive afin de combattre par la force ce dangereux enseignement ; non pas de le disputer au Saint

Prophète(s.a.w.) et à ses fidèles par le bon exemple, ni de répondre à une bonne parole par une bonne parole, mais de maltraiter les innocents et d'insulter ceux qui parlaient avec bonté. Une fois de plus, le monde était témoin d'un conflit entre la foi et l'incroyance ; les forces de Satan déclaraient la guerre aux anges. Les fidèles, encore en petit nombre, n'avaient pas le pouvoir de résister aux assauts et à la violence des incroyants. L'une des plus cruelles campagnes commença : des femmes furent honteusement torturées, des hommes abattus sans merci. Les esclaves qui avaient déclaré leur foi dans le Saint Prophète(s.a.w.) furent traînés sur des pierres et des sables brûlants, au point que leur peau devint aussi dure que celle d'un animal. Longtemps après, alors que l'Islam s'était fermement établi, l'un de ses premiers convertis, Khabbāb ibn Al-Aratt(r.a), montra son corps à ses amis. Ils virent que sa peau était aussi dure que celle d'un animal et lui en demandèrent la raison. Khabbāb(r.a) leur répondit en riant que ce n'était qu'un souvenir de ces premiers jours où les esclaves convertis à l'Islam étaient traînés par les rues de La Mecque sur des pierres et des sables durs et brûlants (Musnad, v, p. 110).

Les esclaves convertis venaient de toutes les communautés : Bilāl(r.a) était Noir et Ṣuḥaib(r.a) Grec. Ils appartenaient à des religions différentes. Jabr(r.a) et Ṣuḥaib(r.a) étaient chrétiens. Bilāl(r.a) et 'Ammār(r.a) idolâtres. On fit allonger Bilāl(r.a) sur le sable brûlant, on le couvrit de pierres et on fit piétiner sa poitrine par des garçons. L'ayant ainsi torturé, son maître, 'Umayya ibn Khalf, lui demanda de renoncer à Allah et au Saint Prophète(s.a.w.) et de chanter les louanges des divinités mecquoises, Lāt et 'Uzzā. Bilāl(r.a) se borna à dire : *Aḥad, Aḥad...* (Dieu est Un).

Exaspéré, 'Umayya remit Bilāl(r.a) entre les mains de jeunes voyous et leur demanda d'attacher une corde autour de son cou et de le traîner à travers la ville sur des pierres aigues. Le corps de Bilāl(r.a) saigna abondamment, mais il continua à murmurer *Aḥad, Aḥad*. Plus tard, lorsque les musulmans s'installèrent à Médine et qu'ils purent vivre et pratiquer leur culte relativement en paix, le Saint Prophète(s.a.w.) nomma Bilāl(r.a) *Mu'adhdhin*, c'est-à-dire « celui qui appelle les fidèles à la prière ». Etant

africain, il ne prononçait pas le « *h* » arabe dans '*ashhadu* (je suis témoin). Les croyants médinois riaient de cette prononciation défectueuse, mais le Saint Prophète^(s.a.w.) les reprit en leur disant combien Bilāl^(r.a) était cher à Dieu pour la foi inébranlable qu'il avait montrée sous les tortures mecquoises.

Abū Bakr^(r.a) paya la rançon de Bilāl^(r.a) ainsi que de nombreux autres esclaves et obtint qu'ils soient libérés. Parmi eux se trouvait Ṣuḥaib^(r.a), un prospère marchand que les Qoraïchites continuaient à molester même après sa libération. Quand le Saint Prophète^(s.a.w.) quitta La Mecque pour s'installer à Médine, Ṣuḥaib^(r.a) voulut le suivre, mais les Mecquois l'en empêchèrent, lui disant qu'il ne pouvait faire sortir de La Mecque la fortune qu'il avait amassé dans cette ville. Ṣuḥaib^(r.a) leur offrit d'abandonner tous ses biens et sa richesse s'ils le laissaient partir, ce qui fut accepté. Ṣuḥaib^(r.a) arriva à Médine les mains vides et alla voir le Saint Prophète^(s.a.w.) qui, l'ayant entendu, le félicita par ces mots : « Tu as fait la meilleure transaction de ta vie ». La majeure partie de ces esclaves convertis demeuraient fermes dans la démonstration de leur foi aussi bien que dans leur conviction intime. Mais certains étaient faibles. Un jour, le Saint Prophète^(s.a.w.) trouva 'Ammār^(r.a) gémissant de douleur et séchant ses pleurs. Il le questionna, et 'Ammār^(r.a) lui dit qu'il avait été battu et forcé de renier. « Mais croyais-tu au fond de ton cœur ? », lui demanda-t-il. Sur sa réponse affirmative le Saint Prophète^(s.a.w.) lui dit que Dieu lui pardonnerait sa faiblesse.

Le père et la mère de 'Ammār^(r.a), Yāsir^(r.a) et Sumayya^(r.a) furent aussi tourmentés par les incroyants. Ce fut le cas un jour où le Saint Prophète^(s.a.w.) vint à passer. Rempli d'émotion, il dit : « Famille de Yāsir^(r.a), supportez patiemment car Dieu a préparé pour vous un paradis. »

Les paroles prophétiques furent bientôt accomplies. Yāsir^(r.a) succomba aux tortures et, peu après, Abū Jahl tua d'un coup de lance sa vieille épouse, Sumayya^(r.a). Sous les cruels traitements des incroyants, une esclave, Zinnīra^(r.a), perdit les yeux. Abū Fukaih^(r.a), esclave de Ṣafwan ibn Umayya, fut étendu sur du

sable brûlant et l'on plaça sur sa poitrine de lourdes pierres brûlantes. Il succomba à la douleur, la langue saillante.

D'autres esclaves subirent les mêmes martyres. Ces cruautés dépassaient tout ce qu'il est possible d'endurer. Mais les premiers croyants les supportaient parce que leurs cœurs étaient affermis par les assurances qu'ils recevaient quotidiennement de Dieu. Le Saint Coran descendait sur le Prophète^(s.a.w.), et la voix rassurante de Dieu descendait sur tous les croyants. Sans cela, les fidèles n'auraient pas pu endurer toutes les cruautés auxquelles ils étaient soumis. Abandonnés par leurs compagnons, leurs amis et leurs familles, ils n'avaient avec eux personne d'autre que Dieu et cela leur importait peu. A cause de Lui, les cruautés ne semblaient rien, les injures résonnaient comme des prières et les pierres paraissaient comme du velours.

Les citoyens libres qui avaient la foi n'étaient pas moins cruellement traités. Leurs aînés et leurs chefs les tourmentaient de diverses façons. 'Uthmān^(r.a) était un homme de quarante ans et il était prospère. Pourtant, lorsque les Qoraïchites décidèrent la persécution générale des musulmans, son oncle, Ḥakam, le fit attacher et battre. Zubair ibn al 'Awwām^(r.a), un jeune homme de courage qui devint plus tard un grand général musulman, fut enveloppé par son oncle dans un tapis enfumé par dessous, et torturé par suffocation. Mais il n'abjura point. Il avait trouvé la Vérité et n'allait jamais plus l'abandonner.

Abū Dharr^(r.a), de la tribu de Ghifār, entendit parler du Saint Prophète^(s.a.w.) et se mit en route pour La Mecque afin de le rencontrer. Les Mecquois l'en dissuadèrent en lui disant qu'ils connaissaient bien Muḥammad^(s.a.w.) et que son mouvement n'avait que des visées personnelles. Mais Abū Dharr^(r.a) ne s'en laissa point contrer et alla voir le Saint Prophète^(s.a.w.). Il entendit de sa bouche le message de l'Islam et fut converti. Il demanda s'il pouvait cacher sa foi à sa tribu. Le Prophète^(s.a.w.) lui dit qu'il pourrait le faire pendant plusieurs jours. Mais, comme il passait par les rues de La Mecque, il entendit qu'un groupe de chefs mecquois insultait le Saint Prophète^(s.a.w.) et l'attaquait

bassement. Il ne put garder sa foi secrète et déclara immédiatement : « Je suis témoin qu'il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah, et qu'il n'y a pas de pareil à Allah ; et Muḥammad^(s.a.w.) est Son Serviteur et Prophète. » Un tel cri du cœur dans une assemblée d'incroyants parut une insolence. Ils devinrent furieux et le rouèrent de coups jusqu'à ce qu'il fût sans connaissance. L'oncle du Saint Prophète^(s.a.w.), 'Abbās^(r.a.), qui n'était pas encore converti, vint à passer et, prenant le parti de la victime, leur fit remarquer : « Vos caravanes de vivres passent sur le chemin de la tribu d'Abū Dharr^(r.a.), et irrités par votre conduite, ses hommes peuvent vous faire mourir de faim ».

Le lendemain, Abū Dharr^(r.a.) garda la chambre. Mais, le jour suivant, il se rendit de nouveau à la même assemblée et trouva les incroyants en train d'insulter le Saint Prophète^(s.a.w.) comme auparavant. Il alla à la Ka'ba et trouva qu'on y faisait la même chose. Rien ne pouvait l'arrêter : il s'éleva au-dessus de la foule et clama sa déclaration de foi. Il fut à nouveau sévèrement malmené. La même chose se produisit une troisième fois avant qu'il ne retourne dans sa tribu.

Le Saint Prophète^(s.a.w.), lui-même, n'échappa pas au cruel traitement infligé aux fidèles. Un jour qu'il était en prières, des incroyants lui jetèrent une cape autour du cou et le traînèrent en l'étouffant à demi, au point que ses yeux étaient exorbités. Abū Bakr^(r.a.), qui venait à passer, s'élança à son secours en disant : « Vous cherchez à le tuer parce qu'il dit que Dieu est son Maître ? » Une autre fois, il était prosterné en prières lorsqu'ils posèrent sur son dos les entrailles d'un chameau. Il ne put se relever que lorsque ce poids eut été retiré. Une autre fois encore, il passait dans une rue lorsqu'un groupe de jeunes voyous le suivirent et lui donnèrent des gifles sur la nuque, en disant aux gens qu'ils croisaient en chemin qu'il se donnait pour Prophète^(s.a.w.). La haine et l'agressivité contre lui étaient telles alors qu'il était sans défense. Sa maison était lapidée à partir des maisons voisines. Des ordures et des restes d'animaux abattus étaient jetés dans sa cuisine. A maintes reprises, on lança de la poussière sur lui pendant qu'il priait, de sorte qu'il dut se retirer en lieu sûr pour ses prières publiques.

Ces cruautés perpétrées contre un groupe faible et innocent et contre son chef, honnête et bien intentionné mais sans défense, ne restèrent cependant pas sans effet. Des gens de bien virent tout cela et se sentirent attirés par l'Islam. Un jour, le Saint Prophète^(s.a.w.) se reposait à Ṣafā, une colline située près de la Ka'ba. Le chef mecquois Abū Jahl, son ennemi juré, vint à passer et se mit à lui lancer des insultes. Le Saint Prophète^(s.a.w.) ne dit rien et s'en retourna chez lui. Une esclave de sa maison fut témoin de la scène. Ḥamza, un oncle du Prophète^(s.a.w.), homme brave et craint de tous ses concitoyens, revenait d'une chasse dans la jungle et rentrait à la maison fièrement, son arc sur l'épaule. L'esclave, qui n'avait pas oublié la scène du matin, fut scandalisée par la conduite de Ḥamza. Elle lui en fit le reproche, lui disant qu'il se sentait brave parce qu'il était armé mais ne savait pas ce qu'Abū Jahl avait fait, le matin même, à son innocent neveu.

Ḥamza écouta le récit de l'incident. Bien qu'il ne fût pas croyant, il possédait un noble caractère. Peut-être avait-il été impressionné par le message du Saint Prophète^(s.a.w.), mais pas au point de s'y rallier ouvertement. Cependant, quand il entendit parler de cette insulte gratuite d'Abū Jahl il n'eut plus aucune hésitation à propos du nouveau message. Il commença même à réaliser qu'il n'y avait pas accordé suffisamment de considération. Il se rendit immédiatement à la Ka'ba, où il savait qu'il trouverait les chefs de La Mecque en réunion. Là, il saisit son arc, et en frappant Abū Jahl durement, il lui dit : « Tu me compteras désormais comme un disciple de Muḥammad^(s.a.w.). Tu l'as insulté ce matin parce que tu savais qu'il ne répondrait pas. Si tu es brave, viens te battre avec moi ». Abū Jahl resta muet de surprise. Ses amis tentèrent de venir à son secours mais, craignant Ḥamza et sa tribu, Abū Jahl les arrêta, pensant qu'un combat ouvert serait trop lourd de conséquences. Il avoua qu'il avait eu tort à propos de l'incident du matin. (*Hishām et Ṭabarī*)

Le message de l'Islam

L'opposition continuait de monter. En même temps, le Saint Prophète^(s.a.w.) et ses compagnons s'efforçaient de bien faire

comprendre aux Mecquois le message de l'Islam. Ce message présentait de nombreux aspects et était d'une grande portée, non seulement pour les Arabes, mais pour le monde entier. C'était un message de Dieu. Il disait :

Le Créateur du monde est Un. Nul autre n'est digne d'adoration. Les prophètes ont toujours cru qu'Il était Un et l'ont enseigné à leurs disciples. Les Mecquois doivent abandonner toutes leurs images et leurs idoles. Ne voient-ils pas que celles-ci ne peuvent même pas chasser les mouches qui se posent sur les offrandes exposées à leurs pieds ? Si elles sont attaquées, elles ne peuvent réagir. S'ils ont une question à leur poser, elles ne peuvent y répondre. S'ils leur demandent de l'aide, elles ne peuvent rien faire. Mais le Dieu Unique donne Son aide à ceux qui le sollicitent, répond à ceux qui s'adressent à Lui par la prière, subjugué Ses ennemis et élève ceux qui s'abaissent devant Lui. Quand la lumière vient de Lui, elle illumine Ses adorateurs.

Pourquoi donc les Mecquois L'ont-ils négligé pour se consacrer à des images et des idoles inanimées et pour perdre leur temps ? Ne voient-ils pas que leur manque de foi dans le Dieu Unique les a rendus superstitieux et incompetents ? Ils ne font pas la différence entre ce qui est propre et ce qui est impur, entre ce qui est bien et ce qui est mal. Ils n'honorent pas leur mère. Ils traitent sauvagement leurs sœurs et leurs filles et leurs nient tout droit. Ils maltraitent leurs épouses. Ils tourmentent les veuves, exploitent les orphelins, les pauvres et les faibles et cherchent à bâtir leur prospérité sur la ruine des autres. Ils mentent et trichent sans vergogne, volent et pillent de même. Le jeu et la boisson font leurs délices.

La culture et le progrès national sont le moindre de leurs soucis. Combien de temps encore ignoreront-ils le Seul Vrai Dieu et continueront-ils à perdre et à souffrir ? Ne vaut-il pas mieux qu'ils se réforment ? Ne

vaut-il pas mieux qu'ils abandonnent toutes leurs méthodes d'exploitation de l'homme par l'homme, qu'ils rétablissent les droits de ceux qui ont été spoliés, qu'ils dépensent leurs biens pour les besoins nationaux et pour améliorer le sort des pauvres et des faibles, qu'ils considèrent les orphelins comme devant être préservés et leur protection comme un devoir, qu'ils prennent en charge les veuves et qu'ils établissent et encouragent les bonnes œuvres dans toute la communauté, qu'ils ne cultivent pas seulement la justice et l'équité mais aussi la compassion et la miséricorde ? La vie ici-bas devrait tendre à produire le bien. « Laissez derrière vous de bonnes œuvres », dit encore le message, « afin qu'elles croissent et portent des fruits après que vous soyez partis ». Il y a de la vertu à donner et non à recevoir. Apprenez à céder afin de vous rapprocher de votre Dieu.

Pratiquez l'abnégation pour amour de votre prochain, afin de multiplier votre crédit auprès de Dieu. Il est vrai que les musulmans sont faibles, mais ne vous arrêtez pas à leur faiblesse. La Vérité triomphera, car tel est le décret divin. Le Saint Prophète^(s.a.w.) instituera dans le monde un nouveau critère du bien et du mal. Il fera régner la justice et la miséricorde. Il n'y aura pas de contrainte en matière de religion et pas d'ingérence. Les cruautés auxquelles les femmes et les esclaves ont été soumis seront bannies à jamais. Le royaume de Dieu sera institué à la place du royaume de Satan.

Lorsque ce message fut prêché aux Mecquois et qu'il commença à impressionner ceux d'entre eux qui étaient bien intentionnés et réfléchis, les anciens commencèrent à se soucier de ce qui se passait. Ils se rendirent en délégation auprès de l'oncle du Saint Prophète^(s.a.w.), Abū Ṭālib et lui parlèrent ainsi :

« Tu es l'un de nos chefs, et c'est à cause de toi que nous avons épargné jusqu'à présent ton neveu, Muḥammad^(s.a.w.). Le moment est venu, cependant, de mettre fin à cette crise nationale, à cette querelle parmi

nous. Nous demandons et exigeons qu'il renonce à dire quoi que ce soit contre nos idoles. Qu'il proclame que Dieu est Un, mais qu'il ne dise rien contre nos idoles. S'il accepte cela, notre conflit et notre controverse avec lui s'arrêteront là. Nous te prions de l'en persuader. Mais si tu n'es pas en mesure de le faire, de deux choses l'une : ou bien tu devras abandonner ton neveu, ou bien nous, ton peuple, t'abandonnerons ». (Hishām)

Abū Ṭālib se vit devant un dilemme. Abandonner son neveu était dur, mais être renié par son peuple l'était également. Les Arabes accordaient peu d'importance à l'argent, mais ils mettaient leur prestige dans leur titre de chef. Ils vivaient pour leur peuple, et leur peuple vivait pour eux. Abū Ṭālib était très troublé.

Il envoya chercher le Saint Prophète^(s.a.w.) et lui parla de la sommation des anciens de La Mecque. « Si tu n'acceptes pas », dit-il les larmes aux yeux, « je devrais alors t'abandonner ou être abandonné par mon peuple ». Le Saint Prophète^(s.a.w.) se montra sensible au dilemme de son oncle. Les larmes lui vinrent aux yeux, et il dit :

« Je te demande de ne pas abandonner ton peuple. Je te demande de ne pas te mettre de mon côté. Abandonne-moi plutôt et mets-toi du côté de ton peuple. Mais le Seul et Unique Dieu m'est témoin que même si l'on devait placer le soleil à ma droite et la lune à ma gauche, je ne renoncerais pas à prêcher la vérité du Dieu Unique. Je dois continuer jusqu'à ma mort. Tu peux choisir comme il te plaît. » (Hishām et Zurqānī)

Cette réponse, ferme, directe et sincère, dessilla les yeux d'Abū Ṭālib. Il entra en une profonde réflexion. Bien qu'il n'eût pas le courage de croire, il se trouva heureux d'avoir vécu pour voir cette grande démonstration de foi et de sens du devoir. Se tournant vers le Saint Prophète^(s.a.w.), il lui dit : « Mon neveu, suis ton chemin. Fais ton devoir. Et que mon peuple m'abandonne. Je suis avec toi ». (Hishām)

L'émigration en Abyssinie

Lorsque la tyrannie fut à son comble, le Saint Prophète(s.a.w.) rassembla ses fidèles et, pointant un doigt vers l'ouest, il leur parla d'un pays de l'autre côté de la mer où l'on ne tuait pas les hommes à cause de leur nouvelle foi, où l'on pouvait adorer Dieu sans être molesté et où il y avait un roi juste. Qu'ils y aillent donc ; peut-être le changement leur apporterait-il un soulagement. Un groupe de musulmans, hommes, femmes et enfants, agissant sur son conseil, se rendirent en Abyssinie. Or, l'émigration ne se pratiquait que sur une petite échelle et dans des cas extrêmes, car les Arabes se considéraient et étaient, en fait, les gardiens de la Ka'ba.

Quitter La Mecque était pour eux un grand malheur, et aucun Arabe ne pouvait s'y résoudre, à moins que la vie ne fût devenue impossible pour lui. De même, les Mecquois n'étaient prêts à tolérer un tel mouvement. Ils ne voulaient pas laisser leurs victimes s'échapper ainsi et tenter leur chance de vivre ailleurs. Le groupe dut donc faire en secret ses préparatifs de voyage et partir sans même prendre congé des parents et amis.

Cependant, quelques-uns apprirent ce départ qui ne manqua pas de les impressionner. 'Umar^(r.a), qui devait devenir le second calife de l'Islam, était encore un incroyant, ennemi juré et persécuteur des musulmans. Tout à fait par hasard, il rencontra quelques membres de cette expédition, dont une femme, Umm 'Abdullāh. Lorsqu'il vit des objets de ménage chargés sur des animaux, il comprit immédiatement qu'il s'agissait d'un groupe qui quittait La Mecque pour aller chercher refuge ailleurs. « Est-ce que vous partez ? », demanda-t-il. « Oui, Dieu nous est témoin », répondit Umm 'Abdullāh^(r.a), « nous allons vers un autre pays car vous nous traitez trop cruellement ici. Et nous ne reviendrons plus jusqu'à ce qu'il plaise à Allah de faciliter notre retour ». 'Umar^(r.a) fut impressionné et dit : « Dieu soit avec vous ». Sa voix vibrait d'émotion. Cette scène silencieuse l'avait troublé.

Lorsque les Mecquois vinrent à apprendre la nouvelle, ils envoyèrent une expédition à leur poursuite. Ce groupe alla

jusqu'à la mer, seulement pour apprendre que les musulmans s'étaient déjà embarqués. Dans l'impossibilité de les rattraper, ils décidèrent d'envoyer une délégation en Abyssinie afin de dresser le roi contre les réfugiés et de le persuader de les remettre aux mains des Mecquois. L'un des délégués était 'Amr ibn al-Ās^(r.a) qui, plus tard embrassa l'Islam et conquît l'Égypte.

La délégation se rendit donc en Abyssinie, rencontra le roi et intrigua auprès de sa cour. Mais le roi se montra très ferme et, malgré la pression des Mecquois et celle de ses propres courtisans, il refusa de remettre les réfugiés musulmans aux mains de leurs persécuteurs. La délégation rentra déçue mais, à La Mecque, on pensa bientôt à un autre moyen de forcer le retour d'Abyssinie des musulmans.

On fit courir le bruit, parmi les caravanes qui se rendaient en Abyssinie, que toute La Mecque avait embrassé l'Islam. Lorsque cette rumeur leur parvint, de nombreux réfugiés musulmans retournèrent à La Mecque, seulement pour y constater que la rumeur n'était qu'un leurre. Quelques-uns d'entre eux repartirent en Abyssinie, mais les autres décidèrent de rester. Parmi ces derniers se trouvait 'Uthmān bin Maz'ūn^(r.a), fils d'un des plus puissants chefs mecquois.

'Uthmān^(r.a) reçut la protection d'un ami de son père, Walīd bin Muḡhīra, et commença à vivre en paix. Mais lorsqu'il vit que les autres musulmans continuaient à être brutalement persécutés, cela le rendit très malheureux. Il alla voir Walīd et lui dit qu'il renonçait à sa protection, car il ne se sentait pas digne d'en bénéficier pendant que d'autres musulmans continuaient à souffrir. Walīd en fit l'annonce aux Mecquois.

Un jour, Labīd, poète honoré de l'Arabie, était assis parmi les chefs de La Mecque et récitait des vers. Il lut un vers qui signifiait que toutes les grâces auront une fin. 'Uthmān^(r.a) le contredit hardiment en disant : « Les grâces du Paradis seront éternelles. » Labīd, peu habitué à de telles contradictions, perdit patience et dit : « Qoraïchites, vos hôtes n'étaient pas insultés de cette façon autrefois. D'où vient cette nouvelle mode ? » Pour apaiser Labīd, un homme de l'assistance se leva et dit :

« Continue et ne fais pas attention à ce fou. » ‘Uthmān^(r.a) insista sur le fait qu’il n’avait rien dit à la légère. Ceci exaspéra le Qoraïchite qui bondit sur ‘Uthmān^(r.a) et lui porta un tel coup qu’il lui creva un œil. Walīd assistait à la scène. Ayant été ami intime du père de ‘Uthmān^(r.a), il ne put supporter que l’on traitait ainsi le fils de son défunt ami. Mais puisque ‘Uthmān^(r.a) n’était plus sous sa protection officielle et que la coutume arabe lui interdisait de prendre parti, il ne put rien faire. Mi-courroucé, mi-angoissé, il se tourna vers ‘Uthmān^(r.a) et lui dit : « Fils de mon ami, tu aurais épargné ton œil si tu n’avais pas renoncé à ma protection. Tu ne peux t’en prendre qu’à toi-même ». ‘Uthmān^(r.a) répondit : « J’attendais ce moment. Je ne me lamente pas sur la perte d’un œil, car l’autre attend le même sort. Souviens-toi, tant que le Saint Prophète^(s.a.w.) souffre, nous ne voulons pas de paix » (Ḥalbiyya, I, p.348)

‘Umar^(r.a) embrasse l’Islam

C’est à peu près vers cette époque que se produisit un événement très important. ‘Umar^(r.a), futur calife de l’Islam, était encore l’un des plus féroces ennemis de l’Islam et l’un des plus craints. Il pensa que rien n’avait été efficacement tenté contre le nouveau mouvement et décida de mettre fin à la vie du Saint Prophète^(s.a.w.). Il prit son épée et se mit en route. Un ami, qui s’étonnait de le voir partir ainsi, lui demanda où il allait et dans quelle intention : « Je vais tuer Muḥammad^(s.a.w.) » dit ‘Umar^(r.a). L’ami lui dit : « Mais, ensuite, comment feras-tu face à sa tribu ? Et sais-tu vraiment comment vont les choses en ce moment ? Sais-tu que ta sœur et son mari ont embrassé l’Islam ? »

‘Umar^(r.a) fut comme frappé par la foudre. Il décida d’aller se rendre compte et d’en finir d’abord avec sa sœur et son beau-frère. Comme il atteignait leur maison, il entendit qu’on y récitait quelque chose. La voix était celle de Khabbāb^(r.a), qui leur enseignait le Livre Saint. ‘Umar^(r.a) entra en trombe dans la maison. Alarmé par les pas précipités, Khabbāb^(r.a) s’était déjà caché. La sœur de ‘Umar^(r.a), Fāṭima^(r.a), cacha les feuilles du Saint Coran. Dévisageant sa sœur et son beau-frère, ‘Umar^(r.a) leur dit : « J’apprends que vous avez renoncé à votre foi » et ce

disant, il leva la main pour frapper son beau-frère, qui était d'ailleurs son propre cousin. Fāṭima^(r.a) se jeta entre eux, de sorte que la main de 'Umar^(r.a) s'abattit sur son visage et la heurta au nez. Elle saigna abondamment, mais ce coup ne la rendit que plus brave. Elle lui dit : « Oui, nous sommes musulmans maintenant et nous le resterons ; fais ce que tu veux » Bien que rude, 'Umar^(r.a) était un brave homme. La vue du visage de sa sœur, ruisselant du sang qu'il avait fait couler de sa propre main, le remplit de remords. Bientôt, il fut un autre homme. Il demanda qu'on lui montrât les feuilles du Saint Coran qu'ils étaient en train de lire. Fāṭima^(r.a) refusa, de peur qu'il ne les déchirât et ne les jetât. 'Umar^(r.a) promit qu'il n'en ferait rien. Mais Fāṭima^(r.a) objecta qu'il n'était pas propre. 'Umar^(r.a) proposa de se baigner. Propre et rafraîchi, il prit dans ses mains les feuilles du Saint Coran. Elles contenaient une partie du chapitre *Ṭā Hā*, et son regard tomba sur les versets suivants :

« En vérité, c'est Moi, Allah ; il n'y a d'autre Dieu que Moi. Adores-moi donc, et observe les prières en souvenir de Moi. Voici l'Heure qui vient assurément ! Je vais la dévoiler afin que chaque âme soit récompensée selon ses efforts ». (Chapitre 20 : 15 à 16)

La revendication ferme de l'existence de Dieu, la promesse évidente que l'Islam établirait bientôt le culte véritable en remplacement de celui pratiqué à La Mecque - cela et beaucoup d'autres idées semblables doivent avoir ému 'Umar^(r.a). Il ne put se contenir plus longtemps. Son cœur fut rempli par la foi et il s'écria : « Comme c'est merveilleux ! Comme cela inspire ! » Khabbāb^(r.a) sortit de sa cachette et dit : « Dieu m'est témoin ce n'est qu'hier que j'ai entendu le Saint Prophète^(s.a.w.) prier pour la conversion de 'Umar^(r.a) ou de 'Amr ibn Hishām. Ta transformation est le résultat de cette prière. » La décision de 'Umar^(r.a) était prise. Il demanda où se trouvait le Saint Prophète^(s.a.w.) et se dirigea immédiatement vers Dār Arqam pour le voir, tenant toujours son épée nue à la main. Quand il frappa à la porte, les compagnons du Saint Prophète^(s.a.w.) purent le voir par les fentes. Ils craignirent qu'il n'eût quelque mauvais

dessein. Mais le Saint Prophète(s.a.w.) dit : « Faites-le entrer. » ‘Umar(r.a) entra, l’épée à la main. « Qu’est-ce qui t’amène ? » lui demanda-t-il. « Prophète(s.a.w.) de Dieu, » dit ‘Umar(r.a), « Je suis ici pour devenir musulman. » « *Allahu Akbar* (Allah est Grand) », s’écria le Prophète(s.a.w.). « *Allahu Akbar* », s’écrièrent les compagnons. Les collines qui entourent La Mecque se firent l’écho de ces cris. La nouvelle de la conversion se répandit comme une trainée de poudre. Dorénavant, ‘Umar(r.a), persécuteur de l’Islam, fut à son tour persécuté avec les autres musulmans. Mais ‘Umar(r.a) avait changé et il se réjouissait, dès lors, de souffrir autant qu’il s’était réjoui de faire souffrir auparavant. Sa vie à La Mecque devint vite soumise aux harcèlements des incroyants.

La persécution s’intensifie

La persécution devenait de plus en plus grave et de plus en plus insoutenable. Beaucoup de musulmans avaient déjà quitté La Mecque. Ceux qui restaient devaient souffrir plus que jamais. Mais ils ne dévièrent jamais du chemin qu’ils avaient choisi. Leur courage était aussi fort que jamais et leur foi aussi inébranlable. Leur dévotion pour le Dieu Unique allait en s’intensifiant en même temps que montait leur haine contre les idoles nationales de La Mecque. Le conflit s’étant aggravé, les Mecquois organisèrent une autre grande réunion, au cours de laquelle ils décidèrent la mise en quarantaine totale des musulmans : personne ne devait avoir un rapport quelconque avec eux, personne ne devait ni leur acheter ni leur vendre quoi que ce soit. Le Saint Prophète(s.a.w.), sa famille et un certain nombre d’amis qui, bien que non-musulmans, étaient en sa faveur, furent obligés de se réfugier en un lieu retiré appartenant à Abū Ṭālib. Démunis d’argent, de moyens de subsistance et de provisions, ils endurèrent de grandes privations.

Ce blocus dura sans relâche pendant trois ans, jusqu’au moment où cinq personnes compatissantes parmi l’ennemi se révoltèrent contre cette situation. Elles allèrent voir les familles proscrites, leur offrirent d’annuler le blocus et leur demandèrent de revenir. Mais Abū Ṭālib réprouva cela. Cependant, la révolte

des cinq fut connue de toute La Mecque, de meilleurs sentiments s'affirmèrent à nouveau et les Mecquois décidèrent de mettre fin à cette cruelle mise en quarantaine. Cependant, les conséquences de celle-ci ne purent être évitées ; en quelques jours, la fidèle épouse du Saint Prophète^(s.a.w.), Khadīdja^(r.a), rendit le dernier soupir et un mois plus tard ce fut le tour de son oncle, Abū Ṭālib.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) avait, désormais, perdu la compagnie et le soutien de Khadīdja^(r.a), de même que lui et les musulmans avaient perdu les bons offices d'Abū Ṭālib. Leur disparition entraînait la perte des sentiments de sympathie de quelques-uns. Abū Lahab, un autre oncle du Prophète^(s.a.w.), avait d'abord semblé prêt à se ranger aux côtés de son neveu. Le choc de la mort de son frère et la considération de son dernier vœu étaient encore frais en sa mémoire. Mais les Mecquois parvinrent bientôt à le ramener à son antagonisme premier, et ce par les moyens usuels : le Saint Prophète^(s.a.w.) enseignait que la non-croyance dans l'Unité de Dieu était une offense passible de châtement dans l'Au-delà ; cet enseignement venait en contradiction avec tout ce qu'ils avaient appris de leurs ancêtres, etc. Abū Lahab décida de se dresser plus que jamais contre le Saint Prophète^(s.a.w.). Les relations entre musulmans et Mecquois devinrent une fois encore difficiles. La mise en quarantaine et le blocus de trois ans avaient élargi le fossé entre eux. Il semblait impossible de rencontrer qui que ce soit ou de prêcher.

Pour le Saint Prophète^(s.a.w.), les mauvais traitements et la persécution n'étaient rien tant qu'il pouvait rencontrer des gens et leur parler. Mais il semblait bien maintenant qu'il n'aurait plus ces occasions à La Mecque. Mis à part l'antagonisme général, il était devenu impossible au Prophète^(s.a.w.) d'apparaître dans aucune rue et en aucun lieu public. S'il le faisait, on lui jetait de la poussière et on le renvoyait chez lui. Un jour, il entra chez lui la tête couverte de poussière, et sa fille l'essuya en pleurant. Le Saint Prophète^(s.a.w.) lui dit de ne pas pleurer car Dieu était avec lui. Les mauvais traitements ne le bouleversaient pas ; il les prenait même comme des preuves de l'intérêt que suscitait son message. Un autre jour, les Mecquois, d'un

commun accord, ne lui dirent rien et ne le maltraitèrent en aucune façon. Le Prophète^(s.a.w.) rentra chez lui découragé, jusqu'à ce que la voix rassurante de Dieu le renvoyât vers son peuple.

Il semblait que, dorénavant, à La Mecque, personne ne voulait l'écouter et cela l'attristait. Il sentait qu'il n'avancait pas. Il décida donc de se tourner dans une autre direction pour prêcher son message et il choisit Taïf, petite ville située à une centaine de kilomètres au sud-est de La Mecque et célèbre par ses fruits et son agriculture. Sa décision était conforme aux traditions de tous les prophètes. Moïse^(a.s.) s'était tourné tantôt vers Pharaon, tantôt vers Israël, tantôt vers Madian. De la même façon, Jésus^(a.s.) s'était tourné tantôt vers la Galilée, tantôt vers des villes situées sur l'autre rive du Jourdain, tantôt vers Jérusalem. Ainsi, le Saint Prophète^(s.a.w.) de l'Islam, constatant que les Mecquois usaient de voies de fait et ne l'écoutaient pas, se tourna vers Taïf.

En idolâtrie, Taïf ne le cédait en rien à La Mecque. Les idoles que l'on trouvait dans la Ka'ba n'étaient ni les seules de toute l'Arabie ni les plus importantes. A Taïf se trouvait une idole importante, al-Lât, qui faisait de la ville un centre de pèlerinage. Les habitants de Taïf étaient apparentés à ceux de La Mecque et, enfin, de nombreux terrains cultivés entre ces deux villes appartenaient aux Mecquois. Dès son arrivée à Taïf, le Saint Prophète^(s.a.w.) reçut la visite de ses chefs, mais aucun ne sembla prêt à accepter le nouveau message. Tous les hommes obéirent à leurs chefs et repoussèrent l'enseignement avec mépris. Mais, cette attitude est chose courante, car ceux qui vivent plongés dans les affaires de ce monde considèrent un tel message comme une ingérence et même comme une offense. Pour eux, le message n'a pas de soutien visible - comme les armes - en sorte qu'ils pensent pouvoir le repousser avec mépris. Le Saint Prophète^(s.a.w.) ne fut pas une exception. Sa réputation l'avait déjà précédé à Taïf et il y était maintenant, sans armes ni suite, isolé avec un seul compagnon, Zayd^(r.a.). Les gens le considérèrent comme un gêneur dont ils devaient se débarrasser, ne serait-ce que pour plaire à leurs chefs. Ils envoyèrent contre lui des

voyous, qui le chassèrent de la ville à coups de pierres. Zayd^(r.a) fut blessé et le Saint Prophète^(s.a.w.) saigna abondamment. Ils furent pourchassés, même jusqu'à plusieurs kilomètres en dehors de Taïf. Le Saint Prophète^(s.a.w.) était profondément peiné et abattu lorsqu'un ange descendit sur lui et lui demanda s'il aimerait que ses persécuteurs soient détruits. « Non », dit-il, « J'espère que de ces tourmenteurs mêmes naîtront ceux qui adoreront le Seul Vrai Dieu. » (*Bukhārī, Kitāb Ba'd al-Khalq*).

Epuisé et las, le Saint Prophète^(s.a.w.) s'arrêta près d'un vignoble appartenant à deux Mecquois qui s'y trouvaient. Ils étaient parmi ses persécuteurs à La Mecque mais, en cette occasion, ils s'apitoyèrent sur son sort. Était-ce parce qu'un Mecquois avait été maltraité par ceux de Taïf, ou parce qu'une étincelle de bonté humaine avait soudain jailli de leur cœur ? Ils lui firent envoyer un plateau de raisin par un esclave chrétien 'Addās^(r.a), qui était de Ninive. 'Addās^(r.a) présenta le plateau au Saint Prophète^(s.a.w.) et à son compagnon et, tandis qu'il les regardait tristement, il devint plus curieux que jamais quand il entendit le Saint Prophète^(s.a.w.) dire : « Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux ». Ses origines chrétiennes en furent stimulées et il sentit qu'il était en présence d'un Prophète^(s.a.w.) hébreu. Le Saint Prophète^(s.a.w.) lui demanda d'où il était, et lorsque 'Addās^(r.a) lui répondit qu'il venait de Ninive, il lui dit : « Jonas, fils d'Amittai, qui appartenait à Ninive, était un saint homme, un prophète comme moi. » Le Prophète^(s.a.w.) lui parla aussi de son propre message. 'Addās^(r.a) fut charmé et y crut immédiatement. Les larmes aux yeux, il se jeta dans les bras du Saint Prophète^(s.a.w.) et se mit à lui baiser la tête, les mains et les pieds. Après cette rencontre, le Saint Prophète^(s.a.w.) implora Dieu en ces mots :

« Allah, je Te soumets ma plainte. Je suis faible et sans moyens. Les miens me méprisent. Tu es le Seigneur des faibles et des pauvres et Tu es mon Seigneur. A qui veux-Tu m'abandonner - aux étrangers qui me bousculent ou à l'ennemi qui m'opprime dans ma propre ville ? Si Tu n'es pas courroucé contre moi, peu m'importe l'ennemi. Que

Ta grâce soit avec moi. Je cherche refuge dans la lumière de Ta Face. C'est Toi qui peux écarter du monde les ténèbres et donner à tous la paix, ici-bas et dans l'Au-delà. Ne fais pas tomber sur moi Ta colère et Ton courroux. Tu ne montres jamais Ta colère sans montrer peu après Ta miséricorde. Et il n'y a ni puissance ni refuge sauf en Toi ». (Hishām et Ṭabarī)

Après cette prière, il reprit le chemin de La Mecque, s'arrêtant en route à Nakhla pour plusieurs jours. Or, selon la tradition mecquoise, il n'était plus citoyen de La Mecque. Il avait quitté la ville parce qu'il la croyait hostile et ne pouvait y retourner qu'avec la permission des Mecquois. Il fit donc dire à Mut'im ibn 'Adī, un chef mecquois, de demander à ses concitoyens s'ils lui permettraient de revenir. Mut'im, bien qu'il fût un ennemi aussi acharné que les autres, était noble de cœur.

Il rassembla ses fils et ses proches et tous, s'étant armés, se rendirent à la Ka'ba. Debout dans la cour, il annonça qu'il permettait au Saint Prophète^(s.a.w.) de rentrer. Le Prophète^(s.a.w.) rentra donc et fit le tour de la Ka'ba. Mut'im, ses fils et ses proches, sabres au clair, l'escortèrent ensuite jusqu'à sa demeure. Cependant, Mut'im n'avait pas accordé de protection au Prophète^(s.a.w.) dans le vrai sens du mot. Il continua à souffrir sans qu'il le protégeât. Le geste de Mut'im s'assimilait seulement à une permission formelle de rentrer. Ajoutons que le voyage du Saint Prophète^(s.a.w.) à Taïf lui a valu des louanges, même des ennemis de l'Islam. Sir William Muir écrit à ce propos :

« Il y a quelque chose de grand et d'héroïque dans ce voyage de Muḥammad^(s.a.w.) à Taïf ; un homme solitaire, méprisé et rejeté par les siens, poursuit hardiment son chemin au nom de Dieu, comme Jonas à Ninive, et somme une cité idolâtre de se repentir et de soutenir sa mission. Cela révèle combien il croyait dans l'origine divine de sa vocation. » (Vie de Muhammad^(s.a.w.), éd. 1923, p. 112 à 113)

La Mecque reprit son ancienne hostilité. La ville natale du Prophète(s.a.w.) devint à nouveau un enfer pour lui. Mais il continua à prêcher son message. La formule « Dieu est Un » commença à se répandre çà et là. Avec amour et considération, et avec des sentiments de sympathie, le Prophète(s.a.w.) persista dans la prédication de son message. Les gens s'écartaient, mais il continuait à leur parler inlassablement. Il s'adressait au peuple, qu'on s'en souciât ou pas, et son insistance sembla payer. Le petit nombre des musulmans qui, revenus d'Abyssinie, avaient décidé de rester, prêchaient secrètement aux amis, voisins et connaissances.

Certains se décidèrent à déclarer leur foi ouvertement et à partager les souffrances des autres musulmans. Mais beaucoup, bien que sincèrement convaincus, n'eurent pas le courage de la confesser ouvertement ; ils attendirent l'avènement du Royaume de Dieu sur terre.

Entre temps, les révélations reçues par le Saint Prophète(s.a.w.) commencèrent à laisser entrevoir l'éventualité proche d'une émigration depuis La Mecque, et à lui donner une idée de l'endroit où les musulmans devraient émigrer. C'était une ville avec des puits et des dattiers. Il pensa d'abord à Yamāma, mais écarta bientôt cette hypothèse. Il attendit donc, rempli de la confiance que, quel que fût l'endroit où ils étaient destinés à se rendre, il deviendrait certainement le berceau de l'Islam.

L'Islam se répand à Médine

Le pèlerinage annuel approchait et, de tous les coins de l'Arabie, les pèlerins affluaient vers La Mecque. Le Saint Prophète(s.a.w.) allait d'un groupe à l'autre, leur exposant l'idée d'un Dieu Unique et leur disant d'abandonner les excès de toutes sortes et de se préparer pour le Royaume de Dieu. Certains l'écoutaient et se montraient intéressés. D'autres désiraient l'écouter, mais étaient écartés par les Mecquois. D'autres enfin, qui avaient déjà formé leur opinion, le tournaient en ridicule. Le Prophète(s.a.w.) se trouvait dans la vallée de Minā quand il vit un groupe de six ou sept personnes. Il s'aperçut que

ces gens appartenait à la tribu des Khazraj alliée aux juifs. Il leur demanda s'ils désiraient écouter ce qu'il avait à dire. Ils avaient entendu parler de lui et étaient intéressés ; ils consentirent donc. Le Prophète^(s.a.w.) leur expliqua alors que le Royaume de Dieu était proche ; que les idoles allaient disparaître, que l'idée d'un Dieu Unique ne manquerait pas de triompher et que la piété et la pureté allaient régner de nouveau.

N'accueilleraient-ils pas le message à Médine ? Ces gens furent très impressionnés. Ils acceptèrent le message et promirent qu'à leur retour à Médine, ils conféreraient avec d'autres et qu'ils rapporteraient l'année suivante la réponse de Médine à la question de savoir s'ils étaient prêts à recevoir des réfugiés musulmans de La Mecque.

Ce petit groupe rentra et consulta amis et connaissances. Il y avait alors, à Médine, deux tribus arabes et trois juives. Les tribus arabes étaient les Aus et les Khazraj, et les juives les Banū Qurayṣa, les Banū Naḍir et les Banū Qainuqa'. Les Aus et les Khazraj étaient en guerre. Les Qurayṣa et les Naḍir étaient alliés avec les Aus, et les Qainuqa' avec les Khazraj. Les guerres sans fin, ils aspiraient à la paix. Ils finirent par accepter de reconnaître, comme roi de Médine, le chef Khazraj 'Abdullāh ibn Ubayy ibn Salūl. Les Aus et les Khazraj avaient entendu les juifs parler des prophéties contenues dans la Bible. Ils avaient entendu les récits juifs de la gloire perdue d'Israël et de l'avènement d'un Prophète^(s.a.w.) « semblable à Moïse^(a.s.) ». Les juifs avaient coutume de dire que cet avènement était proche. Il devait marquer le retour d'Israël au pouvoir et la destruction de ses ennemis.

Quand les habitants de Médine entendirent parler du Saint Prophète^(s.a.w.), ils furent très impressionnés et commencèrent à se demander si ce Prophète^(s.a.w.) mecquois n'était pas le Prophète^(s.a.w.) dont parlaient les juifs. De nombreux jeunes hommes y crurent volontiers. Au pèlerinage suivant, douze hommes de Médine se rendirent à La Mecque pour se joindre au Saint Prophète^(s.a.w.). Dix d'entre eux appartenaient à la tribu des Khazraj et les deux autres à celle des Aus. Ils rencontrèrent le

Prophète^(s.a.w.) dans la vallée de Minā et, lui tenant la main, déclarèrent solennellement croyance dans l'Unité de Dieu et leur résolution de s'abstenir de tous les vices communs, de l'infanticide et de la pratique de fausses accusations mutuelles. Ils résolurent également de suivre le Prophète^(s.a.w.) dans toutes les bonnes œuvres. Lorsqu'ils rentrèrent à Médine, ils se mirent à parler aux autres de leur nouvelle foi. Leur zèle s'accrut. Les idoles furent ôtées de leurs niches et jetées dans les rues. Ceux qui avaient coutume de s'incliner devant des images commencèrent à garder la tête haute. Ils résolurent de ne s'incliner devant nul autre que le Dieu Unique. Les juifs s'étonnaient. Des siècles d'amitié, d'exposés et de débats n'avaient pu produire la transformation que ce maître mecquois avait produite en quelques jours. Les gens de Médine allèrent voir les quelques musulmans qui se trouvaient parmi eux et s'enquirent de l'Islam. Mais le petit nombre de musulmans ne pouvaient faire face au grand nombre de questions et, d'ailleurs, leur connaissance était limitée. Ils décidèrent donc d'adresser une requête au Saint Prophète^(s.a.w.) afin qu'il leur envoyât quelqu'un pour enseigner l'Islam.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) consentit à envoyer Mus'ab^(r.a.), l'un des musulmans qui avaient été en Abyssinie. Mus'ab^(r.a.) fut le premier missionnaire de l'Islam qui sortit de La Mecque. C'est à peu près à cette époque que le Saint Prophète^(s.a.w.) reçut une grande promesse de Dieu. Il eut une vision dans laquelle il était à Jérusalem et où des prophètes s'étaient joints à lui pour célébrer le culte en congrégation. Jérusalem ne signifiait que Médine, qui allait devenir le centre du culte du Dieu Unique. Les autres prophètes rassemblés derrière lui signifiaient que des hommes qui suivaient des prophètes différents embrasseraient l'Islam, et que l'Islam deviendrait ainsi la religion universelle.

Pendant ce temps les conditions de vie à La Mecque étaient devenues tout à fait critiques. La persécution avait pris la pire forme possible. Les Mecquois tournaient cette vision en dérision et disaient que le Saint Prophète^(s.a.w.) prenait ses désirs pour des réalités. Ils ne savaient pas que les fondations de la nouvelle Jérusalem avaient été jetées, que les nations d'Orient et

d'Occident étaient dans l'expectative, qu'elles voulaient entendre le dernier grand message de Dieu. C'est à ce moment que l'Empire byzantin et la Perse entrèrent en guerre. Chosroès, le souverain perse, fut vainqueur. La Syrie et la Palestine furent envahies par les armées perses. Jérusalem fut détruite. L'Égypte et l'Asie Mineure furent conquises. A l'embouchure du Bosphore, les généraux perses plantèrent leurs tentes à moins de vingt kilomètres de Byzance. Les Mecquois se réjouirent des victoires perses et dirent que le jugement de Dieu avait été rendu – les idolâtres de Perse avaient vaincu un peuple du Livre. A ce moment, le Saint Prophète^(s.a.w.) reçut la révélation suivante :

« Les Romains ont été vaincus dans le pays voisin, mais eux, après leur défaite, ils seront victorieux dans quelques années. A Allah est le commandement, avant et après cet événement ; et ce jour-là, les croyants se réjouiront, avec l'aide d'Allah. Il aide qui Il veut ; et c'est Lui le Puissant, le Miséricordieux. Rappelez-vous bien la promesse d'Allah ; Allah ne manque pas à Sa promesse, mais la plupart des hommes ne savent pas. » (Chapitre 30 : 3 à 7)

La prophétie fut accomplie en quelques années. Les Byzantins vainquirent les perses et reprirent les territoires qu'ils avaient perdus. La partie de la prophétie qui dit « ce jour-là, les croyants se réjouiront avec l'aide de Dieu » fut également accomplie. L'Islam commença à progresser. Les Mecquois croyaient y avoir mis fin en persuadant les gens de ne pas écouter les musulmans et de leur opposer, au contraire, une hostilité constante. Ce fut justement à ce moment que le Saint Prophète^(s.a.w.) reçut, dans ses révélations, la nouvelle des victoires pour les musulmans et de la destruction pour les Mecquois. Il annonça les versets suivants :

Et ils disent : « Pourquoi ne nous apporte-t-il pas un signe de son Seigneur ? » Ne leur est-il pas venu le témoignage manifeste par ce qui se trouve dans les Livres antérieurs ? Et si, en châtement, nous les avons détruits avant sa venue, ils auraient

assurément dit : « Notre Seigneur, Pourquoi ne nous as-Tu pas envoyé de messenger ? Nous aurions pu suivre Tes commandements avant d'avoir été abaissés et couverts de honte ! » Dis : « Chacun attend ; attendez donc, et vous saurez qui sont ceux qui suivent le bon chemin, et ceux qui suivent la vraie direction. (Chapitre 20 : 134 à 136)

Les Mecquois se plaignaient du manque de Signes. On leur dit que les prophéties concernant l'Islam et le Saint Prophète^(s.a.w.) recueillies dans les Écritures anciennes devraient être suffisantes. Si les Mecquois avaient été détruits avant que le message de l'Islam pût leur être expliqué, ils se seraient plaints du manque d'opportunité de considérer les Signes. Les Mecquois devaient donc attendre.

Chaque jour, de nouvelles révélations arrivaient, promettant la victoire des croyants et la défaite des incroyants. Or, en comparant leur puissance et leur prospérité à la pauvreté et à l'impuissance des musulmans, puis en entendant parler des promesses d'aide divine et des victoires musulmanes dans les révélations quotidiennes du Saint Prophète^(s.a.w.), les Mecquois s'étonnaient de plus en plus. Etaient-ils fous ou était-ce le Saint Prophète^(s.a.w.) qui était fou ? Ils espéraient que la persécution obligerait les musulmans à abandonner leur foi et à revenir parmi eux, que le Saint Prophète^(s.a.w.), lui-même, et ses plus proches compagnons commenceraient à douter de ces revendications. Mais, au lieu de cela, ils durent écouter des affirmations aussi confiantes que celles-ci :

« Non, en vérité, Je jure par tout ce que vous voyez, et par tout ce que vous ne voyez pas ; que ceci est assurément le message apporté par un noble messenger. Ce n'est pas l'œuvre d'un poète. Hélas, vous ne croyez pas. Ce n'est pas, non plus, la parole d'un devin, pour peu que vous réfléchissiez. C'est une révélation de la part du Seigneur des mondes. Et s'il avait inventé quelque parole contre Nous. Nous l'aurions assurément saisi par la main droite, et puis

Nous lui aurions coupé l'artère vitale, et aucun d'entre vous n'aurait pu Nous retenir de le châtier. En vérité, ceci est une exhortation pour ceux qui craignent ; et assurément Nous savons que certains d'entre vous démentent ce Coran ; et assurément il est un sujet de regret pour les incroyants ; et assurément sa véracité est absolue. Aussi, glorifie le nom de ton Seigneur, le Grand. » (69 : 39 à 53).

Les Mecquois furent avertis de ce que leurs plus chers espoirs seraient anéantis. Le Saint Prophète^(s.a.w.) n'était ni un poète, ni un devin, ni un simulateur. Le Saint Coran était une lecture pour les pieux. Il est vrai qu'il avait ses négateurs, mais il avait aussi ses admirateurs secrets, ceux qui étaient jaloux de son enseignement et de ses vérités. Les promesses et les prophéties qu'il contenait seraient toutes accomplies. Le Saint Prophète^(s.a.w.) fut sommé d'ignorer toute opposition et de continuer à célébrer son Dieu Tout-Puissant.

Le troisième pèlerinage arriva. Parmi les pèlerins de Médine se trouvaient de nombreux musulmans. En raison de l'opposition mecquoise, ils souhaitèrent voir le Saint Prophète^(s.a.w.) en privé. Les pensées du Saint Prophète^(s.a.w.) lui-même se tournaient de plus en plus vers Médine comme lieu possible d'émigration. Il fit part de cela à ses plus proches amis mais ils tentèrent de l'en dissuader, faisant valoir que, bien que La Mecque fût très hostile, elle avait l'avantage de lui offrir le soutien de plusieurs amis influents. Par contre, les perspectives étaient très incertaines à Médine. Si cette dernière se révélait aussi hostile que La Mecque, les amis mecquois du Saint Prophète^(s.a.w.) pourraient-ils l'aider ? Le Saint Prophète^(s.a.w.), cependant, était convaincu que l'émigration à Médine avait été décrétée. C'est pourquoi il rejeta le conseil de ses amis et décida d'émigrer.

Le premier serment de 'Aqaba

Après minuit, le Prophète^(s.a.w.) rencontra à nouveau les musulmans de Médine dans la vallée de 'Aqaba. Son oncle 'Abbās^(r.a) était avec lui. Les musulmans de Médine étaient au

nombre de soixante-treize, soixante-deux appartenant à la tribu des Khazraj et onze à celle des Aus. Il y avait deux femmes dans le groupe dont l'une s'appelait 'Umm 'Ammāra^(r.a.), des Banū Najjār. Mus'ab^(r.a.) leur avait enseigné l'Islam et ils étaient fervents et décidés. Tous devinrent des piliers de l'Islam. 'Umm 'Ammāra^(r.a.) qui accompagna le Saint Prophète^(s.a.w.) dans plusieurs guerres, en est un exemple. Elle avait inculqué à ses enfants une loyauté inflexible envers l'Islam.

L'un de ses fils, Ḥabīb^(r.a.), avait été fait prisonnier par Musaylima l'imposteur, au cours d'une bataille après la mort du Saint Prophète^(s.a.w.). Musaylima tenta d'ébranler la foi de Ḥabīb^(r.a.) : « Crois-tu que Muḥammad^(s.a.w.) est un messenger de Dieu ? » lui demanda-t-il. « Oui », fut la réponse. « Crois-tu que je suis un messenger de Dieu ? » « Non », répondit Ḥabīb^(r.a.). Sur ce, Musaylima donna l'ordre qu'on lui coupe un membre. Ceci fait, il demanda de nouveau à Ḥabīb^(r.a.) : « Crois-tu que Muḥammad^(s.a.w.) soit un messenger de Dieu ? » « Oui », répondit Ḥabīb^(r.a.). « Crois-tu que je suis un messenger de Dieu ? » « Non ». Musaylima donna l'ordre qu'on lui coupe un autre membre, et ainsi de suite jusqu'à ce que le corps de Ḥabīb^(r.a.) fût réduit en morceaux. Il eut une mort cruelle, mais il nous laissa un exemple inoubliable d'héroïsme et de sacrifice pour la cause de sa conviction religieuse (Ḥalbiyya, II, p. 17).

Ce petit groupe de musulmans de Médine se distingua donc par sa loyauté et sa foi. Ces croyants se rendirent à La Mecque non pas pour faire fortune mais pour trouver la foi. Et ils la trouvèrent en abondance.

Poussé par ses liens de parenté et se sentant légitimement responsable de la sécurité de Saint Prophète^(s.a.w.), 'Abbās^(r.a.) s'adressa ainsi au groupe :

« Ô Khazraj, mon parent ici présent est respecté par ses gens. Ils ne sont pas tous musulmans, mais pourtant ils le protègent. Cependant, il a maintenant choisi de nous quitter et d'aller vers vous. Ô Khazraj, savez-vous ce qui arrivera ? Toute l'Arabie se dressera contre vous. Si vous réalisez les risques que comporte

votre invitation, alors emmenez-le ; sinon, abandonnez votre intention et laissez-le demeurer ici. »

Le chef du groupe Al-Barā'(r.a) répondit avec assurance :

« Nous t'avons entendu. Notre résolution est ferme. Nos vies sont à la disposition du Prophète(s.a.w.) de Dieu. Nous sommes décidés et nous n'attendons que sa décision. » (Ḥalbiyya, II, p.18)

Le Saint Prophète(s.a.w.) exposa à nouveau l'Islam et son enseignement. Tout en expliquant, il dit aux soixante-treize dévots qu'il se rendrait à Médine s'ils tenaient l'Islam pour aussi cher que leurs femmes et leur enfants. Sans le laisser terminer, ils crièrent tous « oui » comme un seul homme, oubliant, dans leur enthousiasme, qu'on pouvait les entendre. 'Abbās(r.a) leur rappela de parler bas, mais ils se laissaient emporter par la ferveur de leur foi.

Dès lors, la mort n'était rien à leurs yeux. Lorsque 'Abbās(r.a) les rappela à la prudence, l'un deux, se tournant vers le Prophète(s.a.w.), dit à haute voix : « Nous n'avons pas peur, ô Prophète(s.a.w.) de Dieu. Permets-le-nous, et nous pouvons, dès maintenant, nous charger des Mecquois et te venger des torts qu'ils t'ont faits. » Mais le Saint Prophète(s.a.w.) leur dit qu'il n'avait pas encore reçu l'ordre de combattre. Le groupe prêta alors serment d'allégeance et se dispersa.

Les Mecquois eurent connaissance de cette rencontre. Ils allèrent au campement des médinois afin de se plaindre à leur chef de cette réunion. 'Abdullāh ibn Ubayy ibn Salūl - chef des chefs - ne savait rien de ce qui s'était passé.

Il assura aux Mecquois qu'il devait s'agir de fausses rumeurs. Le peuple de Médine l'avait accepté comme chef et ne pouvait rien faire sans qu'il le sût et le permît. Or, il ne savait pas que le peuple de Médine avait rejeté la loi de Satan pour embrasser la loi de Dieu.

L'Hégire

Le groupe retourna à Médine, tandis que le Saint Prophète^(s.a.w.) et ses compagnons se préparaient à émigrer. Une par une les familles s'éclipsèrent. Les musulmans, certains que le Royaume de Dieu était proche, étaient pleins de courage. Parfois, une rue entière se vidait au cours de la nuit. Le matin, les Mecquois trouvaient les portes cadenassées et réalisaient que les habitants avaient émigré à Médine. L'influence grandissante de l'Islam les étonnait.

Finalement, il ne resta pas un seul musulman à La Mecque, à l'exception de quelques esclaves convertis, du Saint Prophète^(s.a.w.) lui-même, d'Abū Bakr^(r.a) et de 'Alī^(r.a). Les Mecquois se rendirent compte que leur proie allait leur échapper. Les chefs se réunirent donc à nouveau et décidèrent qu'ils devaient alors tuer le Prophète^(s.a.w.). Or, il apparaît que par une intention divine spéciale, la date qu'ils choisirent pour tuer le Prophète^(s.a.w.) était aussi celle choisie pour sa fuite. Tandis que le groupe mecquois se rassemblait devant la maison du Prophète^(s.a.w.) dans l'intention de le tuer, celui-ci quittait son domicile à la faveur de la nuit. Les Mecquois doivent avoir craint que le Prophète^(s.a.w.) ne devance leur vil dessein, aussi prirent-ils des précautions à tel point que, lorsque le Saint Prophète^(s.a.w.) lui-même les dépassa, ils le prirent pour un autre, et s'écartèrent pour ne pas se faire remarquer. L'ami le plus proche du Prophète^(s.a.w.), Abū Bakr^(r.a), avait été informé de son plan la veille ; après s'être rejoints, tous deux quittèrent La Mecque pour aller se réfugier dans une grotte appelée Thawr, située sur une colline à six ou sept kilomètres de là. Quand les Mecquois apprirent la fuite du Prophète^(s.a.w.), ils rassemblèrent des hommes qu'ils lancèrent à sa poursuite. Conduits par un traqueur, ils atteignirent la grotte de Thawr où le Saint Prophète^(s.a.w.) et Abū Bakr^(r.a) s'étaient cachés. Debout devant l'entrée de cette même grotte, le traqueur déclara que, de deux choses l'une, ou bien Muḥammad^(s.a.w.) était dans la grotte ou bien il était monté au ciel. Abū Bakr^(r.a) entendit cela et le cœur lui manqua. « L'ennemi nous a presque découverts », murmura-t-il. « Ne crains point, Dieu est avec nous », lui dit le Saint Prophète^(s.a.w.). « Je ne crains pas pour

moi-même », continua Abū Bakr^(r.a), « mais pour toi. Car, si je meurs, je ne suis qu'un simple mortel, mais si tu meurs, cela signifie la mort de la foi » (Zurqāni). « Ne crains point quand même », assura le Prophète^(s.a.w.) « nous ne sommes pas deux dans cette grotte, il y en a un troisième : Dieu » (Bukhārī).

La tyrannie mecquoise devait prendre fin, et l'Islam allait bientôt avoir la possibilité de se développer. Les poursuivants étaient déçus. Ils se moquèrent du jugement du traqueur. Cette grotte, disaient-ils, était trop largement ouverte pour que quelqu'un y cherche refuge, et de plus, ce n'était pas un lieu sûr à cause des bêtes et des serpents. S'ils s'étaient penchés quelque peu ils auraient pu apercevoir les deux fugitifs : mais ils n'en firent rien et, donnant congé au traqueur, ils reprirent le chemin de La Mecque.

Pendant deux jours, le Saint Prophète^(s.a.w.) et Abū Bakr^(r.a) se cachèrent dans la grotte. La troisième nuit, selon le plan, deux chameaux rapides furent amenés à la grotte : un pour le Saint Prophète^(s.a.w.) et le guide, l'autre pour Abū Bakr^(r.a) et son serviteur, 'Āmir ibn Fuhaira^(r.a).

***Surāqa*^(r.a) poursuit le Saint Prophète^(s.a.w.)**

Avant de se mettre en route, le Saint Prophète^(s.a.w.) se retourna pour regarder La Mecque, le cœur gonflé d'émotion. C'était sa ville natale, celle où il avait vécu enfant, puis homme, et où il avait reçu l'Appel divin. C'était la ville où ses ancêtres avaient vécu et prospéré depuis l'époque d'Ismaël^(a.s). Rempli de ces pensées, il jeta un dernier long regard sur la ville et dit : « La Mecque, tu m'es plus chère que toute autre ville au monde, mais ton peuple ne veut pas m'y laisser vivre ». Après quoi Abū Bakr^(r.a) dit : « Cette ville a rejeté son Prophète^(s.a.w.). Elle a mérité sa destruction ».

Les Mecquois, après l'échec de leur poursuite, mirent à prix la tête des deux fugitifs. Quiconque capturerait et leur rendrait le Saint Prophète^(s.a.w.) ou Abū Bakr^(r.a), morts ou vifs, recevrait une récompense de cent chameaux. L'annonce en fut faite parmi les tribus des environs de La Mecque. Tenté par la récompense,

Surāqa ibn Mālik^(r.a), un chef bédouin, se lança à la poursuite des fuyards et les aperçut finalement sur la route de Médine. Il vit deux chameaux montés, et, certain qu'ils portaient le Saint Prophète^(s.a.w.) et Abū Bakr^(r.a), il éperonna son cheval. Le cheval se cabra et tomba aussitôt après, l'entraînant dans sa chute. Laissons la parole à Surāqa^(r.a) lui-même :

« Après être tombé de cheval, j'ai consulté ma fortune à la manière superstitieuse commune chez les Arabes, en tirant des flèches. Les flèches prédirent la malchance. Mais la tentation de la récompense était grande. Je me remis en selle et repris ma poursuite, atteignant presque les fugitifs. Le Saint Prophète^(s.a.w.) allait dignement, sans regarder en arrière. Abū Bakr^(r.a), quant à lui, regardait sans cesse en arrière (craignant évidemment pour la sécurité du Saint Prophète^(s.a.w.)). Comme je m'approchais d'eux, mon cheval se cabra à nouveau et me désarçonna. Je consultai encore les flèches, et elles prédirent encore la malchance. Les sabots de mon cheval s'enfoncèrent profondément dans le sable. Remonter et reprendre la poursuite paraissaient difficile. Je compris alors que ces hommes étaient sous la protection divine. Je les interpelai et les priai de s'arrêter.

Quand je fus assez près d'eux, je leur communiquai mon intention première et mon changement de sentiment. Je leur dis que j'abandonnais la poursuite et que je tournais bride. Le Saint Prophète^(s.a.w.) me laissa aller, non sans me faire promettre de ne révéler sa route à personne. Je fus convaincu de ce qu'il était un prophète véritable et destiné à réussir. Je lui demandai de me donner par écrit une garantie de paix qui me servirait quand il deviendrait suprême. Le Prophète^(s.a.w.) demanda à 'Āmir ibn Fuhaira^(r.a) de m'écrire cette garantie ; ce qu'il fit. Comme je m'apprêtais à rentrer avec celle-ci, le Prophète^(s.a.w.) reçut une révélation concernant l'avenir et dit : « Surāqa^(r.a), comment te sentiras-tu quand tu auras

les bracelets d'or de Chosroès à tes poignets ? »
Étonné de cette prophétie, je demandai : « Quel
Chosroès ? Chosroès bin Hormizd, l'Empereur de
Perse ? » le Prophète^(s.a.w.) dit « Oui ». (*ʿUsud al-Ghāba*)

Seize ou dix-sept ans plus tard, la prophétie fut accomplie à la lettre. Surāqa^(r.a) embrassa l'Islam et se rendit à Médine. Le Prophète^(s.a.w.) mourut et après lui Abū Bakr^(r.a), d'abord, puis ʿUmar^(r.a), devinrent les califes de l'Islam. L'influence grandissante de l'Islam excita la jalousie des Perses au point qu'ils attaquèrent les musulmans, mais, au lieu de les battre, ils furent eux-mêmes vaincus.

La capitale des Perses tomba aux mains des musulmans qui prirent possession de ses trésors, y compris des bracelets d'or que Chosroès portait aux cérémonies officielles. Après sa conversion, Surāqa^(r.a) avait coutume de raconter comment il avait poursuivi le Saint Prophète^(s.a.w.) et sa petite suite et ce qui s'était passé entre le Saint Prophète^(s.a.w.) et lui. Quand le butin de la guerre avec la Perse fut placé devant ʿUmar^(r.a), il vit les bracelets d'or et se souvint de ce que le Saint Prophète^(s.a.w.) avait dit à Surāqa^(r.a).

C'était une grande prophétie qui avait été faite en un temps de dénuement complet. ʿUmar^(r.a) décida de montrer d'une façon spectaculaire l'accomplissement de cette prophétie. Il fit donc appeler Surāqa^(r.a) et lui donna l'ordre d'enfiler les bracelets d'or. Surāqa^(r.a) objecta que l'Islam interdisait aux hommes de porter de l'or. ʿUmar^(r.a) dit que c'était vrai, mais que l'occasion était exceptionnelle.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) avait prédit que les bracelets d'or de Chosroès seraient un jour à ses poignets ; il devait donc les porter maintenant, même s'il se rendait passible de punition. Surāqa^(r.a) avait fait son objection par déférence pour l'enseignement du Saint Prophète^(s.a.w.) ; autrement, il était aussi désireux que tout autre de donner la preuve évidente de l'accomplissement de la grande prophétie. Il enfila les bracelets et, ainsi, les musulmans virent de leurs yeux la prophétie accomplie. (*ʿUsud al-Ghāba*)

Le Saint Prophète^(s.a.w.) fugitif était devenu roi, il n'était plus de ce monde, mais ceux qui lui succédaient étaient témoins de l'accomplissement de ses paroles et de ses visions.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) arrive à Médine

Revenons à notre récit concernant l'Hégire. Quand le Saint Prophète^(s.a.w.) eut renvoyé Surāqa^(r.a.), il continua son chemin vers Médine sans être inquiété. En atteignant la ville, il constata qu'on l'attendait avec impatience. Jamais jour plus propice ne s'était levé pour ces gens, car le soleil qui était apparu pour La Mecque était venu briller sur Médine.

La nouvelle du départ du Saint Prophète^(s.a.w.) de La Mecque était parvenue aux habitants de Médine, et tous attendaient son arrivée. Certains d'entre eux firent plusieurs kilomètres pour aller au devant de lui. Partis le matin, ils rentrèrent le soir déçus. Lorsque le Saint Prophète^(s.a.w.) arriva, enfin, en vue de Médine, il décida de s'arrêter quelque temps à Qubā', un village voisin. Un juif avait vu les deux chameaux et avait conclu qu'ils portaient le Saint Prophète^(s.a.w.) et ses compagnons. Il grimpa sur une hauteur et cria : « Fils de Quaila, celui que vous attendiez est venu ! » Tous ceux qui, à Médine, entendirent ce cri, se précipitèrent à Qubā', tandis que les villageois, enthousiasmés par l'arrivée du Saint Prophète^(s.a.w.) parmi eux, chantaient en son honneur.

L'extrême simplicité du Saint Prophète^(s.a.w.) est illustré par un incident qui eut lieu alors à Qubā'. La plupart des gens de Médine n'avaient jamais vu le Prophète^(s.a.w.). Quand ils virent le groupe assis sous un arbre, beaucoup d'entre eux prirent Abū Bakr^(r.a.) pour le Prophète^(s.a.w.). En effet, Abū Bakr^(r.a.), bien que plus jeune, avait la barbe plus grise que lui et était mieux habillé. Ils se tournèrent donc vers lui et s'assirent en face de lui, après lui avoir montré l'obéissance due au Saint Prophète^(s.a.w.). Lorsqu'Abū Bakr^(r.a.) se rendit compte de la méprise, il se leva, prit son manteau et, le suspendant contre le soleil, dit : « Prophète^(s.a.w.) de Dieu, tu es au soleil. Je fais cette ombre pour toi » (Bukhārī). C'est avec tact et courtoisie qu'il fit

ainsi comprendre leur erreur aux visiteurs de Médine. Le Saint Prophète(s.a.w.) séjourna à Qubā' pendant dix jours, après quoi les gens de Médine l'emmenèrent dans leur ville. En y arrivant, il trouva que tous, hommes, femmes et enfants, étaient sortis de leurs maisons pour le recevoir. Ils chantaient, entre autres :

« La lune de la quatorzième nuit s'est levée sur nous de derrière l'al-Wida'. Aussi longtemps que nous avons parmi nous quelqu'un qui nous appelle à Dieu, il nous incombe de remercier Dieu. A toi qui nous est envoyé par Dieu nous offrons notre parfaite obéissance. » (Ḥalbiyya)

Cependant, le Prophète(s.a.w.) n'entra pas dans Médine par l'est. Lorsque les gens de Médine le décrivirent comme « la lune de la quatorzième nuit », ils voulaient dire qu'ils vivaient dans les ténèbres avant que le Prophète(s.a.w.) ne vienne jeter sur eux la lumière. Il entra à Médine un lundi. Ce fut un lundi qu'il quitta la grotte de Thawr et, aussi curieux que cela paraisse, ce fut un lundi qu'il prit La Mecque dix années plus tard.

Abū Ayyūb Anṣārī(r.a), hôte du Prophète(s.a.w.)

Aussi longtemps que le Prophète(s.a.w.) fut à Médine, chacun se disputait l'honneur d'être son hôte. Lorsque son chameau traversait une ruelle, les familles s'alignaient pour le recevoir. D'une seule voix, ces gens disaient : « Nous voici avec nos maisons, nos biens et nos vies pour te recevoir et t'offrir notre protection. Viens vivre avec nous. » D'autres, allant plus loin, s'avançaient et, saisissant les rênes de son chameau, insistaient pour qu'il descendit devant leurs maisons et entrât chez eux. Poliment, le Prophète(s.a.w.) refusait en disant : « Laissez ma chamelle. Elle marche sous le commandement de Dieu ; elle ne s'arrêtera que là où Dieu voudra qu'elle s'arrête. » A la fin, la chamelle s'arrêta près d'un terrain qui appartenait à des orphelins de la tribu des Banū Najjār.

Le Saint Prophète(s.a.w.) descendit et dit : « Il semble que c'est là que Dieu veut que nous nous arrêtons. » Il se renseigna. Un administrateur des biens des orphelins s'avança et offrit le

terrain au Saint Prophète^(s.a.w.). Celui-ci répondit qu'il n'accepterait l'offre que s'il lui était permis de payer. Le prix fut donc convenu pour l'achat du terrain et le Saint Prophète^(s.a.w.) décida d'y faire construire une mosquée et des maisons. Ceci fait, il demanda qui vivait le plus près du terrain. Abū Ayyūb Anṣārī^(r.a) s'avança et répondit que sa maison était la plus proche, et que ses services étaient à la disposition du Prophète^(s.a.w.). Celui-ci lui demanda de lui préparer une chambre chez lui. La maison d'Abū Ayyūb Anṣārī^(r.a), avait un étage, et il offrit au Prophète^(s.a.w.) l'étage supérieur. Mais ce dernier préféra le rez-de-chaussée pour faciliter les visites.

La dévotion que les gens de Médine avaient pour le Saint Prophète^(s.a.w.) s'illustra de nouveau. Abū Ayyūb^(r.a) accepta de lui laisser le rez-de-chaussée, mais refusa d'aller dormir à l'étage au-dessus de lui, car il pensait, de même que sa femme, que c'eût été discourtois. Un jour, un pichet d'eau tomba sur le plancher et l'eau se répandit. Abū Ayyūb^(r.a), craignant que cette eau ne transperce le plafond et ne tombe dans la chambre occupée par le Saint Prophète^(s.a.w.), saisit son édredon pour absorber l'eau avant qu'elle ne s'écoule. Le lendemain matin, il rendit visite au Saint Prophète^(s.a.w.) et lui conta l'incident de la nuit, après quoi le Prophète^(s.a.w.) accepta d'occuper l'étage supérieur. Abū Ayyūb^(r.a) préparait les repas et les lui envoyait. Le Saint Prophète^(s.a.w.) mangeait ce dont il avait envie et Abū Ayyūb^(r.a) ce qui restait.

Quelques jours après, d'autres demandèrent à partager l'honneur d'offrir à manger au Saint Prophète^(s.a.w.). Et les gens de Médine le lui offrirent à tour de rôle jusqu'à ce qu'il s'établît dans sa propre maison. Une veuve qui n'avait qu'un fils nommé Anas^(r.a) l'amena au Prophète^(s.a.w.) et le lui offrit pour son service personnel. Plus tard, le dit Anas^(r.a) s'immortalisa dans les annales de l'Islam.

Il devint très instruit et très riche. Il vécut plus de cent ans et, sous le règne des califes, fut tenu en grande estime par chacun. Il aurait dit que, bien qu'il fût resté au service du Saint Prophète^(s.a.w.) depuis son enfance et jusqu'à la mort de ce

dernier, jamais le Saint Prophète^(s.a.w.) ne lui avait parlé durement, jamais il ne lui avait fait des remontrances ni donné à exécuter une tâche trop rude pour lui. Or, pendant tout son séjour à Médine, le Prophète^(s.a.w.) n'eut qu'Anas^(r.a) avec lui et le témoignage de ce dernier révèle donc le caractère du Saint Prophète^(s.a.w.) tel qu'il fut à Médine, alors que son pouvoir et sa prospérité grandissaient.

Plus tard, le Saint Prophète^(s.a.w.) envoya son affranchi, Zayd^(r.a), à La Mecque chercher sa famille et ses proches. Les Mecquois avaient été pris de court par le départ soudain et si bien préparé du Saint Prophète^(s.a.w.) et de ses compagnons. Pendant quelques temps, ils s'abstinrent de le tourmenter, et quand sa famille et celle d'Abū Bakr^(r.a) quittèrent La Mecque, ils ne firent aucune difficulté. Les deux familles atteignirent Médine sans encombre. Pendant ce temps, le Prophète^(s.a.w.) avait jeté les fondations d'une mosquée sur le terrain qu'il avait acheté dans ce but. Bientôt, il construisit également des maisons pour lui-même et ses compagnons. La construction dura environ sept mois.

La vie devient dangereuse à Médine

Quelques jours après l'arrivée du Saint Prophète^(s.a.w.) à Médine, les tribus païennes voisines s'intéressèrent à l'Islam et beaucoup de ces gens se convertirent, même ceux qui n'étaient pas convaincus de cœur. Parmi ces derniers, certains devaient jouer, plus tard, un rôle sinistre dans l'histoire. D'autres devinrent des musulmans sincères.

Ceux qui étaient demeurés hypocrites intriguèrent contre l'Islam et les musulmans. D'autres, encore, refusèrent de se joindre à eux et, ne pouvant supporter l'influence grandissante de la nouvelle foi, émigrèrent de Médine à La Mecque.

Médine devint alors une ville musulmane où s'établit le culte du Dieu Unique. Aucune autre ville au monde ne pouvait se réclamer de ce titre. La joie du Saint Prophète^(s.a.w.) et de ses amis fut grande de voir que, quelques jours après leur immigration, toute la ville avait consenti à abandonner l'idolâtrie pour le culte du Dieu Unique Invisible. Mais ce n'était pas

encore la paix pour les musulmans. A Médine même, une partie des Arabes n'avaient embrassé l'Islam qu'en apparence. Intérieurement, ils étaient les ennemis jurés du Saint Prophète^(s.a.w.). Puis, venaient les juifs qui complotaient contre lui continuellement. Le Saint Prophète^(s.a.w.) était conscient de ces dangers. Il y prêtait une vive attention et exhortait ses amis et fidèles à rester sur leurs gardes. Souvent il demeurait éveillé toute la nuit (*Bārī*, VI, p.60).

Fatigué de ces longues veilles, il exprima un jour le désir de recevoir de l'aide. Bientôt, il entendit le cliquetis d'une armure « Qu'est-ce que c'est ? », demanda-t-il. « C'est Sa'd ibn Waqqās^(r.a), ô Prophète^(s.a.w.), qui est venu monter la garde pour toi » (Bukhārī et Muslim).

Les gens de Médine comprirent leur grande responsabilité : ils avaient invité le Saint Prophète^(s.a.w.) à venir vivre parmi eux et leur devoir était maintenant de le protéger. Les tribus se réunirent en conseil et décidèrent de monter la garde autour de sa maison à tour de rôle.

Son insécurité personnelle et l'absence de paix pour ses compagnons faisaient qu'il n'y avait aucune différence pour le Saint Prophète^(s.a.w.) entre sa vie à La Mecque et sa vie à Médine, sauf peut-être qu'à Médine les musulmans pouvaient célébrer leur culte en public dans la mosquée qu'ils avaient construite au nom de Dieu. Dans ce but ils pouvaient s'assembler cinq fois par jour sans inconvénients.

Deux ou trois mois s'écoulèrent. Les Mecquois revinrent de leur surprise et se mirent à imaginer comment ils pourraient tourmenter les musulmans. Ils réalisèrent bientôt qu'il ne suffirait pas à leurs desseins de molester les musulmans de La Mecque et des environs. Il était nécessaire d'attaquer le Saint Prophète^(s.a.w.) et ses compagnons à Médine et de les chasser de leur nouveau refuge.

Ils adressèrent donc une lettre à 'Abdullāh ibn Ubbay ibn Salūl, chef de Médine qui, avant l'arrivée du Saint Prophète^(s.a.w.), avait été accepté par tous comme roi. Dans cette lettre, ils disaient

qu'ils avaient été choqués d'apprendre l'arrivée du Saint Prophète(s.a.w.) à Médine et que c'était mal de la part des Médinois de lui accorder refuge. En conclusion, ils ajoutèrent :

« Maintenant que vous avez admis notre ennemi chez vous, nous jurons par Dieu et déclarons solennellement que nous, peuple de La Mecque, nous nous rassemblerons pour attaquer Médine à moins que vous, peuple de Médine, ne conveniez de le chasser de Médine ou de le combattre avec nous. Quand nous attaquerons Médine, nous passerons par l'épée tous les hommes valides et prendrons toutes les femmes comme esclaves. » (*Abū Dāwūd, Kitāb al-Kharāj*)

Cette lettre fut une aubaine pour 'Abdullāh ibn Ubayy ibn Salūl. Il consulta d'autres hypocrites de Médine et réussit à les convaincre que, s'ils permettaient au Saint Prophète(s.a.w.) de vivre en paix parmi eux, ils s'attireraient l'hostilité de La Mecque. Il leur appartenait donc de déclarer la guerre au Saint Prophète(s.a.w.), ne fût-ce que pour apaiser les Mecquois. Le Saint Prophète(s.a.w.), eut vent de tout cela. Il se rendit chez 'Abdullāh ibn Ubayy ibn Salūl et essaya de le persuader qu'une telle mesure tournerait au suicide. Nombreux, à Médine étaient devenus musulmans et étaient prêts à donner leur vie pour l'Islam. Si 'Abdullāh déclarait la guerre aux musulmans, la majorité des gens de Médine combattrait avec eux. Une telle guerre lui coûterait donc cher et amènerait sûrement sa propre destruction. 'Abdullāh, impressionné par ce conseil, se laissa persuader d'abandonner ses projets.

A ce moment, le Saint Prophète(s.a.w.) prit une autre mesure importante. Il rassembla les musulmans et leur suggéra que chacun d'entre eux devrait se jumeler avec un frère mecquois. L'idée fut reçue favorablement. Chaque Médinois adopta un Mecquois, comme frère et, de par cette nouvelle fraternité, les musulmans de Médine offrirent de partager tous leurs biens avec ceux de La Mecque. Un musulman médinois offrit même de divorcer d'avec l'une de ses deux femmes et de lui faire épouser

son frère mecquois. Mais, les musulmans de La Mecque refusèrent d'accepter les offres de ceux de Médine par égard pour les besoins de ces derniers. Cependant, les musulmans médinois insistèrent, et on dut en référer au Saint Prophète^(s.a.w.).

Les musulmans de Médine insistaient sur le fait que, les musulmans de La Mecque étant devenus leurs frères, ils devraient partager leurs biens avec eux. Les Mecquois ne connaissaient rien à l'exploitation des terres, mais pouvaient au moins partager le produit. Les musulmans mecquois déclinèrent une offre aussi incroyablement généreusement et remercièrent les médinois, préférant rester fidèles à leur vocation de marchands. Nombre d'entre eux s'enrichirent à nouveau.

Cependant, les musulmans de Médine n'oublièrent jamais de réitérer leur offre de partager leurs biens avec les musulmans de La Mecque. Plus d'une fois, lorsqu'un musulman médinois mourait, ses fils divisaient l'héritage avec leurs frères mecquois. Cette pratique se perpétua jusqu'à ce que le Saint Coran l'abolisse par ses enseignements sur la succession (Bukhārī et Muslim).

Pacte entre diverses tribus de Médine

Outre le fait d'unir dans une même fraternité les musulmans mecquois et médinois, le Saint Prophète^(s.a.w.) institua un pacte entre tous les habitants de Médine, par lequel Arabes et juifs étaient unis aux musulmans par les liens de la citoyenneté. Il expliqua à la fois aux Arabes et aux juifs qu'avant que les musulmans n'aient émergé à Médine en tant que groupe, il n'y avait que deux groupes dans leur ville, mais que désormais, avec les musulmans, ils étaient trois. Il convenait donc qu'ils entrent dans un pacte qui les engage tous et qui leur assure la paix à tous. Un accord fut finalement conclu dont voici les termes :

« Entre le Prophète^(s.a.w.) de Dieu et les fidèles, d'une part, et tous ceux qui veulent souscrire à ce pacte d'autre part, il est convenu ce qui suit : si l'un des musulmans mecquois est tué, les musulmans de La Mecque seront eux-mêmes responsables. De même,

ils seront responsables pour obtenir la mise en liberté de leurs prisonniers. De la même façon, les tribus musulmanes de Médine seront responsables de leurs propres vies et de leurs prisonniers. Quiconque se rebelle ou provoque l'inimitié ou le désordre sera considéré ennemi commun. Il incombera à tous les autres de le combattre, qu'il s'agisse d'un fils ou d'un parent proche. Si un incroyant est tué au combat par un croyant, ses parents musulmans ne chercheront pas à se venger. De même, ils n'aideront pas les incroyants contre les croyants. Les juifs qui entrent dans ce pacte seront aidés par les musulmans ; il ne sera fait aucun mal aux juifs. On n'aidera pas leurs ennemis contre eux. Aucun incroyant n'abritera quiconque de La Mecque, et ne se portera garant de ses biens ; il ne prendra aucune part dans une guerre entre musulmans et incroyants. Si un croyant est maltraité sans raison, les musulmans auront le droit de combattre ceux qui le maltraitent. Si un ennemi commun attaque Médine, les juifs se rangeront aux côtés des musulmans et partageront les frais de la guerre. Les tribus juives liées par ce pacte aux autres tribus de Médine auront des droits semblables à ceux des musulmans. Les juifs conserveront leur foi, et les musulmans la leur. Les partisans des juifs jouiront des mêmes droits qu'eux. Les citoyens de Médine n'auront pas le droit de déclarer la guerre sans l'approbation du Saint Prophète^(s.a.w.), ceci sans préjudice du droit de tout individu de venger un tort individuel. Les juifs supporteront les frais de leur propre organisation, et les musulmans les leurs. Mais, en cas de guerre, ils agiront de concert. La cité de Médine sera considérée comme sacrée et inviolable par les signataires du pacte. Les étrangers qui viennent sous la protection de ses citoyens seront traités comme des citoyens. Mais les gens de Médine ne pourront donner la citoyenneté à une femme sans la permission de sa famille. Tous les différends seront

soumis à Dieu et au Saint Prophète^(s.a.w.) pour décision. Les parties contractantes n'auront pas le droit de conclure un accord quelconque avec les Mecquois ou leurs alliés, ceci parce qu'elles se sont engagées à faire front face à l'ennemi commun ; elles resteront unies dans la paix comme dans la guerre. Aucune partie ne fera une paix séparée. Mais aucune partie ne sera obligée de prendre part à la guerre. Cependant, toute partie qui commettrait un excès sera passible d'une pénalité. Assurément, Dieu est le protecteur des justes et des fidèles et Muḥammad^(s.a.w.) est Son Prophète^(s.a.w.). » (Hishām)

Tel est, en bref, le pacte. Il a été reconstitué à partir des fragments retrouvés dans les annales. Il souligne, sans aucun doute, le fait que les principes directeurs, dans le règlement des différends et des désaccords entre les parties à Médine, étaient l'honnêteté, la vérité et la justice. Ceux qui commettraient des excès en seraient tenus pour responsables. Le pacte témoigne clairement de ce que le Saint Prophète^(s.a.w.) de l'Islam était déterminé à traiter avec civilité et bonté les autres citoyens de Médine, à les considérer comme des frères et à les traiter comme tels. Si des différends et des conflits surgirent plus tard, la responsabilité en incombe aux juifs.

Comme nous l'avons déjà dit, deux ou trois mois s'écoulèrent avant que les Mecquois ne reprennent leurs hostilités contre l'Islam. L'occasion en fut donnée par Sa'd bin Ma'ādh^(r.a), chef de la tribu des Aus à Médine, qui arriva à La Mecque pour faire le circuit de la Ka'ba. Abū Jahl l'y trouva et dit : « Après avoir donné protection à cet apostat de Muḥammad^(s.a.w.), crois-tu que tu peux venir à La Mecque et faire le circuit de la Ka'ba en paix ? Crois-tu que tu peux le protéger et le sauver ? Je jure par Dieu que, n'était-ce à cause d'Abū Sufyān, tu ne pourrais rentrer sauf dans ta famille ».

Sa'd bin Ma'ādh^(r.a) répondit : « Crois-moi, si vous, Mecquois, nous empêchez de visiter la Ka'ba et d'en faire le tour, vous n'aurez pas la paix sur le chemin de la Syrie ». Vers cette même

époque, Walīd bin Muḡhīra l'un des chefs mecquois, tomba gravement malade et sentit sa mort prochaine. Les autres chefs de La Mecque s'étaient assis autour de lui ; Walīd ne put se contenir et se mit à pleurer. Les chefs mecquois s'en étonnèrent et lui demandèrent pourquoi il pleurait. Il répondit : « Croyez-vous que j'ai peur de la mort ? Non, ce n'est pas la mort que je crains. Je crains que la foi de Muḥammad(s.a.w.) ne se répande et que même La Mecque ne se rende à lui. » Abū Sufyān assura à Walīd qu'aussi longtemps qu'ils vivraient, ils s'opposeraient corps et âme à l'expansion de cette foi. (Khamīs, I)

Les Mecquois se préparent à attaquer Médine

Il ressort clairement de ce récit que le relâchement des hostilités mecquoises n'était que temporaire. Les chefs de La Mecque préparaient une nouvelle attaque contre l'Islam. En mourant, les chefs faisaient jurer à leurs survivants de reprendre la lutte contre le Saint Prophète(s.a.w.) et les poussaient à la guerre contre lui et ses disciples. Les gens de Médine étaient sommés de prendre les armes contre les musulmans et étaient prévenus qu'en cas de refus, les Mecquois et les tribus alliées attaqueraient Médine, tueraient les hommes et emmèneraient les femmes comme esclaves. Si le Saint Prophète(s.a.w.) s'était tenu à l'écart et n'avait rien fait pour la défense de Médine, il aurait assumé une terrible responsabilité.

Il mit donc sur pied un système de reconnaissance. Il envoya pour cela des groupes d'éclaireurs aux alentours de La Mecque afin qu'ils rapportent tout signe de préparatifs de guerre. De temps à autre, ils se produisaient des incidents – provocations et combats singuliers – entre ces hommes et les Mecquois. Les auteurs européens ont écrit que ces incidents étaient dus à l'initiative du Saint Prophète(s.a.w.) et que, par conséquent, dans les guerres qui s'ensuivirent, il fut l'agresseur. Cependant, nous devons considérer les treize années de tyrannie mecquoise, les intrigues pour éveiller l'antagonisme du peuple de Médine envers les musulmans et la menace d'attaque contre Médine même ; aussi, personne ne peut rejeter sur le Prophète(s.a.w.) la responsabilité d'avoir causé ces incidents. S'il envoya des

musulmans en éclaireurs, ce fut en légitime défense. Treize années de tyrannie étaient une justification suffisante pour que les musulmans se préparent à combattre en légitime défense. Si la guerre s'ensuivit entre eux et leurs ennemis mecquois, la responsabilité ne leur en incombe pas.

Les prétextes futilles par lesquels les nations chrétiennes se déclarent aujourd'hui la guerre sont bien connus. Si un peuple européen avait à supporter la moitié de ce que les Mecquois firent subir aux musulmans, il se croirait certainement dans son bon droit d'entrer en guerre. Quand le peuple d'un pays organise l'extermination d'un autre peuple sur une grande échelle, quand un peuple en oblige un autre à abandonner ses foyers, les victimes n'ont-elles pas le droit de se défendre par la guerre ? Après que les musulmans eurent émigré à Médine, ils n'avaient plus aucune raison pour déclarer la guerre aux mecquois ; et ce ne fut pas le Saint Prophète^(s.a.w.) qui déclara la guerre. Il agit avec retenue et limita ses activités défensives à une reconnaissance du terrain. Les Mecquois, au contraire, continuèrent à provoquer et à harceler les musulmans ; ils incitèrent le peuple de Médine à se dresser contre eux et s'opposèrent à leur droit au pèlerinage. Ils changèrent la route normale de leurs caravanes et commencèrent à parcourir les régions tribales aux alentours de Médine afin de soulever ces tribus contre les musulmans. La paix à Médine était menacée ; c'était donc un devoir pour les musulmans d'accepter le défi de guerre que les Mecquois leur lançaient depuis quatorze ans. Dans ces conditions, personne ne peut mettre en doute le droit des musulmans à relever un tel défi.

Tout en organisant ces opérations de reconnaissance, le Saint Prophète^(s.a.w.) ne négligeait pas pour autant les besoins spirituels et temporels de ses disciples à Médine. La majorité des gens de Médine étaient devenus musulmans, que ce soit en apparence ou par conviction profonde. Certains n'avaient rejoint les musulmans que sur la base d'une foi superficielle. Le Saint Prophète^(s.a.w.) commença donc à instituer dans son petit groupe la forme islamique de gouvernement. Auparavant, les Arabes avaient coutume de régler leurs différends par l'épée et par la

violence individuelle. Le Prophète(s.a.w.) introduisit les procédures juridiques. Des juges furent nommés pour régler les litiges entre individus ou groupes d'individus. A moins qu'un juge ne déclara une plainte justifiée, elle n'était pas admise.

Autrefois, les activités intellectuelles étaient méprisées. Le Saint Prophète(s.a.w.) encouragea l'alphabétisation et l'amour de l'étude. On demanda à ceux qui savaient lire et écrire de l'enseigner aux autres. L'injustice et la cruauté furent empêchées. Les droits de la femme furent établis. Les riches devaient payer pour les besoins des pauvres et pour améliorer les conditions sociales de Médine.

Les travailleurs furent protégés contre l'exploitation. Des tuteurs furent nommés pour gérer les biens des héritiers mineurs ou incapables. Les transactions de prêts commencèrent à se faire par écrit. L'importance de remplir tous ses engagements fut inculquée. Les excès commis contre les esclaves furent abolis. L'hygiène publique commença à recevoir quelque attention. Un recensement de la population fut entrepris. Les rues et les ruelles furent élargies et entretenues systématiquement. En somme, des lois furent instituées pour promouvoir une vie de famille et sociale idéale. Pour la première fois de leur histoire, les Arabes sauvages furent initiés aux règles de la politesse et de l'existence civilisée.

La bataille de Badr

Tandis que le Saint Prophète(s.a.w.) élaborait l'institution pratique des lois qui devaient servir non seulement à sa propre génération d'Arabes, mais à toute l'humanité pour tous les temps à venir, les gens de La Mecque faisaient leurs préparatifs de guerre. Le Prophète(s.a.w.) préparait une loi qui apporterait à son peuple et à tous les autres la paix, l'honneur et le progrès ; ses ennemis mecquois préparaient la destruction de cette loi.

Leurs mauvais desseins aboutirent à la bataille de Badr. C'était pendant le dix-huitième mois après l'Hégire. Une caravane commerciale, conduite par Abū Sufyān, revenait de Syrie. Sous prétexte de protéger cette caravane, les Mecquois levèrent une

grande armée et décidèrent de l'amener à Médine. Le Saint Prophète^(s.a.w.) eut vent de ces préparatifs. Il reçut aussi des révélations de Dieu lui disant que le temps était venu de rendre la pareille à l'ennemi. Il sortit de Médine avec un certain nombre de ses compagnons. Personne, alors, ne savait si ce groupe de musulmans devrait affronter la caravane venant de Syrie ou l'armée venant de La Mecque.

Le groupe comptait environ trois cents hommes. Une caravane commerciale, en ce temps-là, ne consistait pas seulement en chameaux chargés de marchandises. Elle comprenait également des hommes armés pour la protéger et l'escorter pendant tout le voyage. Depuis que la tension avait commencé entre les gens de La Mecque et les musulmans de Médine, les chefs mecquois apportaient une attention particulière à l'armement de leur escorte. Selon les annales, deux autres caravanes avaient pris cette route peu de temps auparavant ; l'une d'elles était escortée par deux cents hommes armés, et l'autre par trois cents hommes. Il est faux d'insinuer, comme l'ont fait les historiens chrétiens, que le Saint Prophète^(s.a.w.) se mit en route avec ses trois cents compagnons armés pour aller attaquer une caravane commerciale sans défense. Cette hypothèse est malicieuse et sans fondement. La caravane qui arrivait de Syrie était importante et, compte tenu de sa taille et de l'escorte dont les autres caravanes étaient pourvues, il est raisonnable de penser qu'environ quatre à cinq cents hommes armés devaient la protéger. Affirmer que le Saint Prophète^(s.a.w.) menait un groupe de trois cents musulmans mal armés à l'attaque d'une caravane aussi bien défendue dans l'espoir de la piller est tout à fait injuste. Une telle pensée ne peut être inspirée que par un préjugé défavorable envers l'Islam et dans le but de lui nuire. Si les musulmans n'étaient sortis que pour affronter cette caravane, leur entreprise aurait pu être décrite comme une simple péripétie de la guerre.

En fait, les conditions dans lesquelles ce petit groupe de musulmans quitta Médine étaient beaucoup plus graves. Comme nous l'avons dit, ils ne savaient pas s'ils auraient à affronter la caravane de Syrie ou l'armée de La Mecque. Le Saint

Coran fait allusion à cette incertitude de leur part. Mais ils étaient prêts aux deux éventualités, puisant leur courage dans leur foi pure et sans bornes. Ce n'est que lorsqu'ils furent à quelque distance de Médine que le Saint Prophète^(s.a.w.) leur annonça qu'ils auraient à affronter la grande armée mecquoise plutôt que la petite caravane syrienne.

De nombreuses spéculations circulaient quant à l'importance de l'armée mecquoise. La plus modérée en estimait le nombre à environ mille hommes, tous des soldats aguerris de longue date. Les musulmans qui accompagnaient le Saint Prophète^(s.a.w.) n'étaient que trois cent treize, parmi lesquels beaucoup n'avaient aucune expérience de la guerre et étaient mal armés. La majorité d'entre eux était à pied ou sur des chameaux. Il n'y avait que deux chevaux parmi eux. Aussi pauvrement équipés en armes que peu expérimentés, ils allaient affronter une force trois fois supérieure, composée principalement de combattants endurcis. De toute évidence, c'était la plus dangereuse aventure jamais entreprise dans l'histoire.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) fut assez sage de s'assurer que personne n'y prît part sans en avoir pleine connaissance et sans y mettre toute sa volonté et tout son cœur. Il leur déclara clairement que ce n'était plus la caravane à laquelle ils devraient faire face, mais l'armée de La Mecque, et il leur demanda conseil. L'un après l'autre, ses compagnons mecquois se levèrent et assurèrent le Prophète^(s.a.w.) de leur loyauté et de leur zèle, en même temps que de leur détermination à combattre l'ennemi de La Mecque qui était venu attaquer les musulmans de Médine dans leurs foyers. Chaque fois que le Saint Prophète^(s.a.w.) entendait l'avis d'un musulman mecquois, il demandait encore conseil. Pendant ce temps, les musulmans de Médine gardaient le silence. En effet, les agresseurs étaient de La Mecque, liés par le sang à beaucoup de ces musulmans qui avaient émigré à Médine avec le Saint Prophète^(s.a.w.) et qui faisaient maintenant partie de cette petite troupe. Ils craignaient donc que leur zèle à combattre l'ennemi mecquois ne blessât les sentiments de leurs frères. Mais lorsque le Prophète^(s.a.w.) insista encore pour entendre d'autres avis, l'un des musulmans médinois se leva et dit : « Prophète^(s.a.w.) de Dieu,

tu as eu tous les conseils que tu voulais, et cependant tu continues à en demander d'autres. Peut-être te réfères-tu à nous, musulmans de Médine. Est-ce vrai ? »

« Oui », dit le Prophète^(s.a.w.). « Tu demandes notre conseil », dit-il « parce que tu penses que, quand vous êtes venus vers nous, nous n'avons accepté de combattre à tes côtés qu'au cas où tes compagnons émigrant de La Mecque seraient attaqués à Médine. Mais maintenant que nous sommes sortis de Médine, tu as le sentiment que notre accord ne couvre pas les conditions dans lesquelles nous sommes aujourd'hui. Cependant, ô Prophète^(s.a.w.) de Dieu, quand nous avons conclu cet accord avec toi, nous ne te connaissions pas si bien qu'aujourd'hui. Maintenant nous savons combien ta condition spirituelle est élevée. Nous ne nous soucions pas de cet accord et voulons demeurer près de toi ; nous ferons tout ce que tu nous demanderas de faire. Nous ne nous conduirons pas comme les disciples de Moïse^(a.s.), qui dirent : « Va, toi et ton Dieu, et combats l'ennemi, nous restons ici en arrière. » Si nous devons combattre, nous le ferons à ta droite, à ta gauche, devant toi et derrière toi. Il est vrai que l'ennemi veut t'atteindre, mais nous t'assurons qu'il ne le fera qu'en passant sur nos cadavres. Prophète^(s.a.w.) de Dieu, tu nous invites à combattre, nous sommes prêts à faire plus. Non loin d'ici est la mer. Si tu nous commandes de nous y jeter, nous n'hésiterons pas » (Bukhārī Kitāb al-Maghāzī, et Hishām).

Tel était l'esprit de dévouement et de sacrifice des premiers musulmans, dont on ne trouve pas le pareil dans l'histoire du monde. L'exemple des disciples de Moïse^(a.s.) a été cité plus haut. Quant aux disciples de Jésus^(a.s.), nous savons qu'ils l'abandonnèrent au moment critique ; l'un d'eux le vendit pour une maigre somme, un autre le maudit et les dix autres s'enfuirent. Les musulmans de Médine qui s'étaient joints au Saint Prophète^(s.a.w.) n'avaient vécu en sa compagnie qu'un an et demi, mais leur foi avait atteint une telle force que, si le Prophète^(s.a.w.) l'avait ordonné, ils se seraient jetés à la mer sans hésiter. Quoique ne doutant aucunement de leur dévouement, le Prophète^(s.a.w.) prit leur conseil afin d'écarter les faibles et de les

renvoyer. Mais, il constata que tous, musulmans de la Mecque et de Médine, rivalisaient dans l'expression de leur dévotion. Tous étaient déterminés à affronter l'ennemi, bien qu'il fût trois fois plus nombreux, et bien mieux équipé, armé et expérimenté. Ils préféraient garder leur foi dans les promesses de Dieu, montrer leur respect pour l'islam et donner leur vie pour sa défense.

Devant ce dévouement le Saint Prophète(s.a.w.) reprit sa route. A un endroit appelé Badr, il accepta de camper, sur la suggestion de l'un de ses compagnons, et ordonna à ses hommes de se poster près du ruisseau de Badr. Les musulmans prirent possession de cette source d'eau, mais le terrain choisi était sablonneux et, par conséquent, impropre aux manœuvres de combat. Les hommes se montraient naturellement anxieux de ce désavantage. Le Prophète(s.a.w.) lui-même partageait cette anxiété et passa toute la nuit en prières. Il répétait :

« Mon Dieu, sur toute la surface de la terre, à l'heure actuelle, il n'y a que ces trois cents hommes qui Te sont dévoués et qui sont déterminés à établir Ton culte. Mon Dieu, si ces trois cents hommes mouraient aujourd'hui au combat face à leur ennemi, qui restera-t-il pour glorifier Ton nom ? » (Ṭabarī)

Dieu entendit la supplication du Prophète(s.a.w.). Une pluie tomba pendant la nuit. La partie sableuse du terrain qu'occupaient les musulmans devint humide et solide. La partie sèche du terrain occupé par l'ennemi devint boueuse et glissante. Peut-être l'ennemi mecquois avait-il choisi cette partie du terrain et laissé l'autre aux musulmans, car l'expérience lui avait enseigné qu'un sol sec facilitait les mouvements des soldats et de la cavalerie.

Mais le vent tourna grâce à l'intervention opportune de Dieu. La pluie qui tomba pendant la nuit durcit la partie sableuse du terrain où les musulmans avaient pris position, tandis que celle où campaient les Mecquois devint glissante. Le Saint Prophète(s.a.w.) reçut, dans la nuit, l'assurance de Dieu que des membres importants de l'ennemi trouveraient la mort. Leurs

noms lui furent même révélés, ainsi que l'endroit où ils devaient tomber. En effet, ceux qui furent nommés moururent et tombèrent comme prédit.

Dans le feu de la bataille, les musulmans montrèrent beaucoup d'audace. En témoigne l'incident suivant. L'un des généraux que comprenait la force musulmane était 'Abd al-Raḥmān ibn 'Awf^(r.a.), un des chefs de La Mecque et guerrier d'expérience. Quand la bataille fut entamée, il regarda à sa droite et à sa gauche pour vérifier quelle sorte de soutien il avait à ses flancs. A sa grande surprise, il trouva qu'il n'avait que deux jeunes gens de Médine. Le cœur lui manqua et il se dit : « Tout général a besoin d'un soutien à ses flancs. A plus forte raison moi, aujourd'hui. Mais je n'ai que deux novices. Que ferai-je d'eux ? » 'Abd-al-Raḥmān^(r.a.) dit qu'il s'était à peine posé cette question quand l'un des garçons le toucha du coude. Comme il se penchait pour écouter le garçon, celui-ci lui dit : « Oncle, nous avons entendu parler d'un certain Abū Jahl qui harcelait et tourmentait le Saint Prophète^(s.a.w.). Oncle, je veux me battre avec lui. Montre-moi où il est ». 'Abd al-Raḥmān^(r.a.) n'avait pas encore répondu à sa question quand son attention fut, de la même façon, attirée par l'autre garçon, qui lui demanda la même chose. Il fut fort étonné du courage et de la détermination de ces deux garçons. Lui-même soldat aguerri, il n'aurait pas choisi le commandant de l'ennemi pour un combat singulier. Il leva le doigt pour le pointer vers Abū Jahl qui, armé jusqu'aux dents, se tenait derrière les lignes, protégé par deux des plus anciens généraux, sabre au clair. Il n'avait pas encore baissé le doigt que les deux garçons, tels deux aigles, fonçaient vers les rangs ennemis droit sur leur cible. L'attaque fut soudaine. Soldats et gardes, d'abord stupéfaits, les attaquèrent. L'un d'eux perdit un bras. Mais, invaincus et courageux, les deux garçons assaillirent Abū Jahl avec une telle violence que le grand commandant tomba sous leurs coups, mortellement blessé.

On jugera à l'intrépide détermination de ces deux garçons à quel point les compagnons du Saint Prophète^(s.a.w.), jeunes et vieux, avaient été émus par la cruelle persécution à laquelle ils avaient été soumis. Leur histoire ne peut que nous émouvoir.

Ceux de Médine avaient entendu des témoins oculaires parler de ces cruautés, et l'émotion qu'ils ressentaient peut facilement s'imaginer. Ils comparèrent ces cruautés mecquoises à la longanimité du Saint Prophète(s.a.w.) et on ne doit pas s'étonner de ce qu'ils fussent si déterminés à venger le Saint Prophète(s.a.w.) et les musulmans de La Mecque des torts qu'on leur avait fait. Ils ne cherchaient qu'une occasion pour dire à ces cruels Mecquois que, si les musulmans n'usaient pas de représailles, ce n'était pas parce qu'ils étaient impuissants, mais parce que Dieu ne leur avait pas permis de le faire.

La détermination de cette petite force musulmane à mourir au combat est également démontrée par un autre incident. La bataille n'avait pas encore commencé quand Abū Jahl envoya un chef bédouin pour reconnaître le nombre des musulmans. Il rapporta qu'ils étaient trois cents ou plus. Abū Jahl et ses soldats s'en réjouirent, pensant que les musulmans seraient une proie facile. « Mais », dit le chef bédouin, « je vous conseille ceci : ne combattez pas ces hommes, car chacun d'eux semble déterminé à mourir. J'ai vu non pas des hommes mais la mort montée sur des chameaux » (Ṭabarī et Hishām). Ce chef avait raison : ceux qui sont résolus à mourir ne meurent pas facilement.

Une grande prophétie s'accomplit

Le moment de l'engagement approchait. Le Saint Prophète(s.a.w.) sortit de la petite hutte où il avait prié et annonça : « Les légions seront certainement mises en déroute et montreront leurs dos. »

Ces paroles avaient été révélées au Saint Prophète(s.a.w.) quelques temps auparavant à La Mecque. De toute évidence, elles se rapportaient à cette bataille. Quand la cruauté des Mecquois eut atteint son paroxysme, et alors que les musulmans émigraient vers des lieux où ils pouvaient vivre en paix, Dieu révéla au Saint Prophète(s.a.w.) les versets suivants :

Et assurément au peuple de Pharaon aussi vinrent des avertisseurs. Ils nièrent tous Nos signes. Voilà pourquoi Nous les saisîmes comme saisit Celui qui

est Fort et Tout Puissant. Vos mécréants, ô Mecquois ! Valent-ils mieux que ceux-là ? Ou bien une exemption vous a-t-elle été promise dans les Écritures ? Disent-ils : « Nous sommes une armée invincible. » Leurs armées seront vite mises en déroute, et montreront leurs dos. Le fait est que leur heure est désignée et l'Heure promise sera des plus désastreuses et des plus amères. Assurément les pécheurs seront dans l'égarement et le Feu flambant. Le jour où ils seront traînés sur leurs visages dans le Feu, il leur sera dit : « Goûtez donc le contact de l'Enfer » (Chapitre 54 : 42 à 49).

Ces versets sont extraits de la sourate Al-Qamar qui, d'après toutes les traditions, fut révélée à La Mecque. Les autorités musulmanes sur la question estiment la date de sa révélation entre la cinquième et la dixième année de l'Appel, c'est-à-dire au moins trois ans avant l'Hégire (année de l'émigration du Prophète^(s.a.w.) de La Mecque à Médine). Il est même plus probable qu'elle fut révélée huit ans auparavant. Les chercheurs européens sont de cet avis. Selon Nöldeke, tout le chapitre fut révélé après la cinquième année de l'Appel. Wherry pense que cette date est un peu trop prématurée. Selon lui, le chapitre appartient à la sixième ou septième année avant l'Hégire ou après l'Appel du Saint Prophète^(s.a.w.). Quoi qu'il en soit, les érudits musulmans et non-musulmans sont d'accord sur le fait que le chapitre fut révélé bien des années avant que le Saint Prophète^(s.a.w.) et ses compagnons n'aient émigré de La Mecque à Médine.

La valeur prophétique des versets mecquois est hors de doute ; ils contiennent une indication de ce qui attendait les Mecquois sur le champ de bataille de Badr. Le sort qui allait être le leur est clairement prédit. En sortant de sa hutte, le Saint Prophète^(s.a.w.) répéta la description prophétique contenue dans le chapitre mecquois. Ces versets avaient dû lui revenir en mémoire pendant ses prières, et en récitant l'un d'eux, il rappela à ses compagnons que l'Heure promise dans la révélation mecquoise était venue.

Et, effectivement, l'Heure était venue. Le prophète Isaïe^(a.s) l'avait également prédite (Voir Isaïe, chapitre 21 : 13 à 17). La bataille commença alors même que les musulmans n'étaient pas encore prêts et que les non-musulmans étaient invités à ne pas y prendre part. Trois cent treize musulmans, la plupart sans expérience dans l'art de la guerre et presque tous mal armés, affrontaient un nombre trois fois supérieur de soldats professionnels.

Cependant, en quelques heures, de nombreux chefs renommés de La Mecque trouvèrent la mort. Comme le prophète Isaïe^(a.s) l'avait prédit, la gloire de Qédar disparut. L'armée mecquoise se dispersa dans une fuite honteuse, laissant derrière elle ses morts et quelques prisonniers. Parmi ces derniers se trouvait 'Abbās^(r.a) l'oncle du Saint Prophète^(s.a.w.), 'Abbās^(r.a) qui généralement se rangeait à ses côtés pendant son séjour à La Mecque. On l'avait obligé à se joindre aux Mecquois et à combattre le Prophète^(s.a.w.). Un autre prisonnier était Abūl-'Ās, un gendre du Saint Prophète^(s.a.w.). Parmi les morts figurait Abū Jahl, commandant en chef de l'armée mecquoise et, d'après tous les témoignages, ennemi juré de l'Islam.

La victoire fut donnée au Prophète^(s.a.w.), mais il en éprouvait des sentiments partagés. En effet, il se réjouissait de l'accomplissement des promesses divines, répétées au cours des quatorze années écoulées, et également rapportées dans les Écritures antérieures. Mais, en même temps, il était chagrin du sort des Mecquois. Quelle fin pitoyable avait été la leur ! Si cette victoire avait été donnée à tout autre que lui, le vainqueur s'en serait bruyamment réjoui. Mais, la vue des prisonniers devant lui, entravés et mains liées, lui faisait monter les larmes aux yeux, ainsi qu'à son fidèle ami Abū Bakr^(r.a).

'Umar^(r.a), qui devait succéder à Abū Bakr^(r.a) comme deuxième calife de l'Islam, vit cela, mais ne put comprendre pourquoi ils pleuraient après une telle victoire ; il en était confondu, et se permit de demander au Prophète^(s.a.w.) : « Prophète^(s.a.w.) de Dieu, dis-moi pourquoi tu pleures quand Dieu t'a donné une aussi grande victoire. S'il nous faut pleurer, je pleurerai avec toi, ou

tout au moins je prendrai l'air chagrin ». Le Prophète^(s.a.w.) lui indiqua le sort misérable des prisonniers mecquois ; c'était à cela que conduisait la désobéissance à Dieu.

Le prophète Isaïe^(a.s.) avait parlé à plusieurs reprises de la justice de ce Prophète^(s.a.w.) qui devait sortir victorieux d'une dangereuse bataille. Nous en avons ici une démonstration éclatante. En revenant à Médine, le Saint Prophète^(s.a.w.) fit halte en route pour la nuit. Les fidèles, qui montaient la garde, pouvaient voir qu'il se tournait et se retournait sans trouver le sommeil. Ils devinèrent bientôt que c'était parce qu'il entendait les gémissements de son oncle 'Abbās^(r.a.), étendu tout près, solidement attaché comme un prisonnier de guerre. Ils desserrèrent ses liens et 'Abbās^(r.a.) cessa de gémir. N'étant plus dérangé, le Prophète^(s.a.w.) s'endormit. Après quelques temps, il s'éveilla et se demanda pourquoi il n'entendait plus les gémissements de 'Abbās^(r.a.) et il pensa qu'il s'était évanoui. Mais les compagnons qui gardaient 'Abbās^(r.a.) lui dirent qu'ils avaient relâché ses liens afin qu'il (le Prophète^(s.a.w.)) puisse dormir. « Non, non, » dit le Prophète^(s.a.w.) « il ne doit pas y avoir d'injustice. Si 'Abbās^(r.a.) est mon parent, les autres prisonniers sont apparentés à d'autres. Desserrez les liens de tous ou resserrez ses liens. » Devant cette remontrance les compagnons décidèrent de relâcher les liens de tous les prisonniers et de prendre la responsabilité de leur surveillance. Ceux des prisonniers qui savaient lire et écrire reçurent la promesse de leur liberté si chacun d'entre eux entreprenait d'alphabétiser dix garçons de La Mecque – ceci devait être leur rançon. Ceux qui n'avaient personne pour payer leur rançon furent libérés sur leur propre requête. Ceux qui pouvaient payer une rançon furent relâchés après l'avoir payée. En remettant ainsi les prisonniers en liberté, le Saint Prophète^(s.a.w.) mit fin à cette cruelle pratique de convertir les prisonniers de guerre en esclaves.

La bataille d'Uḥud

Quand l'armée mecquoise prit la fuite à Badr, ses hommes annoncèrent qu'ils attaqueraient à nouveau Médine et qu'ils se vengeraient des musulmans. Une année plus tard, ils

attaquèrent effectivement Médine avec toute leur force. Les chefs mecquois avaient été si humiliés de leur défaite à Badr qu'ils avaient interdit aux survivants de pleurer ceux qui étaient tombés au champ de bataille ; ils décrétèrent aussi que les bénéfices des caravanes commerciales constitueraient des fonds de guerre. Ainsi préparée, donc, une armée forte de trois mille hommes sous le commandement d'Abū Sufyān attaqua Médine.

Le Saint Prophète(s.a.w.) tint conseil et demanda à ses compagnons s'il fallait se battre à Médine ou aller à la rencontre de l'ennemi. Lui-même était en faveur de la première alternative, car il préférerait laisser l'ennemi venir les attaquer dans leurs quartiers. Ainsi, pensait-il, la responsabilité de l'agression leur incomberait. Mais il se trouvait dans le conseil beaucoup de musulmans qui n'avaient pas eu la chance de prendre part à la bataille de Badr et qui brûlaient de se battre pour Dieu. Ils insistèrent pour une bataille ouverte afin d'avoir l'occasion de mourir en combattant. Le Saint Prophète(s.a.w.) accepta l'avis général. (Ṭabaqāt)

Au cours des discussions, le Prophète(s.a.w.) leur fit part d'une vision qu'il avait eue. Il dit : « J'ai eu une vision, dans laquelle j'ai vu une vache, et j'ai aussi vu mon épée époincée. J'ai vu qu'on abattait la vache et que j'avais mis la main dans une cotte d'armes. Aussi, je me suis vu monté sur un béliet. » Les compagnons demandèrent au Saint Prophète(s.a.w.) comment il interprétait la vision :

« L'abattage de la vache indique que quelques-uns de mes compagnons seront tués au combat ; la pointe de mon épée cassée indique que quelqu'un d'important dans ma famille trouvera la mort, ou peut-être que moi-même je recevrai une blessure quelconque. Le fait que je mettais la main dans une cotte d'armes semble signifier que si nous restons à Médine, ce sera mieux pour nous. Enfin, le fait que je me suis vu monter sur un béliet signifie que nous vaincrons le commandant des incroyants et qu'il mourra entre nos mains. » (Bukhārī, Hishām et Ṭabaqāt)

Cette vision et son interprétation montraient manifestement qu'il valait mieux pour les musulmans qu'ils restent à Médine. Le Saint Prophète^(s.a.w.), cependant, n'insista pas là-dessus, car l'interprétation était sienne et non pas partie de la révélation. Il accepta donc l'avis de la majorité et décida de sortir de Médine pour aller à la rencontre de l'ennemi. Comme ils partaient, ses compagnons les plus proches, réalisant leur erreur, allèrent le voir et lui dirent : « Prophète^(s.a.w.) de Dieu, ton conseil semble meilleur. Nous devrions rester à Médine et combattre l'ennemi dans nos rues ». « Pas maintenant », dit-il « Maintenant, le Prophète^(s.a.w.) de Dieu a revêtu son armure. Quoi qu'il arrive, nous irons de l'avant. Si vous demeurez fermes et persévérants, Dieu vous aidera » (Bukhārī et Ṭabaqāt). Ce disant, il partit avec une force de mille hommes. Le Saint Prophète^(s.a.w.) passa la nuit non loin de Médine, car il avait coutume de laisser reposer ses hommes avant d'affronter l'ennemi.

Il fit une ronde à l'heure des prières du matin et trouva que des juifs s'étaient joints aux musulmans, sous prétexte qu'ils avaient des traités d'alliance avec des tribus de Médine. Comme il avait eu connaissance des intrigues juives, il renvoya les juifs. Aussitôt, 'Abdullāh ibn Ubayy ibn Salūl, chef des hypocrites, se retira avec trois cents hommes, disant que l'armée musulmane n'était maintenant plus de taille contre l'ennemi, et que prendre part au combat équivalait à une mort certaine. Il dit que le Saint Prophète^(s.a.w.) avait commis une erreur en renvoyant ses propres alliés. Le résultat de cette désertion de la dernière heure fut que sept cents hommes seulement restaient sous le commandement du Prophète^(s.a.w.). Ces sept cents hommes devaient faire face à une armée quatre fois supérieure et beaucoup mieux équipée. L'armée mecquoise comptait sept cents combattants en armure, et l'armée musulmane n'en comprenait que cent, seulement. Les Mecquois avaient une force montée de deux cents chevaux alors que les musulmans n'avaient que deux chevaux.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) atteignit Uḥud. Là, dans un étroit défilé au haut d'une colline, il posta une garde de cinquante hommes avec la consigne de repousser toute attaque ennemie ou toute tentative de prendre possession du passage. Il leur donna des

instructions précises : celles de rester à leur poste et de n'en pas bouger, à moins d'en recevoir l'ordre, quoi qu'il arrivât. Avec les six cent cinquante hommes qui restaient, le Saint Prophète^(s.a.w.) alla au devant d'une armée environ cinq fois supérieure. Mais, avec l'aide de Dieu, en peu de temps les six cent cinquante musulmans chassèrent les trois mille soldats mecquois aguerris. Les musulmans se lancèrent à leur poursuite. Le défilé dans lequel cinquante musulmans avaient été embusqués était à l'arrière. La sentinelle dit au commandant : « L'ennemi bat en retraite. Il est temps que nous prenions part à la bataille et que nous gagnions nos lauriers pour l'autre monde. » Le commandant les arrêta, leur rappelant l'ordre précis du Saint Prophète^(s.a.w.). Mais les hommes expliquèrent que cet ordre devait être pris dans l'esprit et non à la lettre. Il n'y avait pas de sens à continuer de garder le défilé pendant que l'ennemi était en déroute.

Après cet échange d'arguments, ils quittèrent le défilé et se lancèrent dans la bataille. Parmi l'armée mecquoise en fuite, se trouvait Khālīd ibn Walīd^(r.a) qui, plus tard, allait devenir un grand général musulman ; il vit que le défilé n'était gardé que par quelques hommes seulement. Il interpela un autre général mecquois, 'Amr ibn al-Ās^(r.a), et lui demanda de jeter un coup d'œil en arrière du défilé. C'est ce que fit 'Amr^(r.a) et il comprit que c'était là la chance de sa vie.

Les deux généraux arrêtaient leurs hommes et grimpèrent sur la colline. Ils tuèrent les quelques musulmans qui gardaient encore le défilé et, de ce tertre, commencèrent à attaquer l'armée musulmane. En entendant leurs cris de guerre, l'armée mecquoise en déroute se rassembla à nouveau et retourna au champ de bataille. L'attaque fut soudaine. En poursuivant l'armée mecquoise, les musulmans s'étaient éparpillés sur tout le champ de bataille et ne purent se rassembler pour résister à cette nouvelle attaque. Ils se heurtèrent à l'ennemi individuellement. Beaucoup d'entre eux tombèrent au combat, d'autres se replièrent. Quelques-uns firent cercle autour du Saint Prophète^(s.a.w.). Ils n'étaient pas plus de vingt. L'armée mecquoise les attaqua brutalement. Un par un, les musulmans

du cercle tombaient sous les coups des Mecquois. De la colline, les archers lançaient des volées de flèches. C'est alors que Ṭalḥa^(r.a.), l'un des Qoraichites et des Muhājirīn (musulmans mecquois qui avaient cherché refuge à Médine), vit que les flèches ennemies étaient toutes dirigées contre la face du Saint Prophète^(s.a.w.). Il étendit la main devant le visage du Prophète^(s.a.w.) de façon à le protéger. L'une après l'autre, les flèches frappèrent la main de Ṭalḥa^(r.a.) qui, pourtant, ne la baissa pas, bien que chaque coup porté la transperçât jusqu'à ce qu'elle fût complètement mutilée. Ṭalḥa^(r.a.) perdit sa main et finit ses jours avec un moignon. A l'époque du quatrième calife de l'Islam, alors que des dissensions internes avaient éclaté, un ennemi décrivait sarcastiquement Ṭalḥa^(r.a.) comme l'homme sans main. L'un de ses amis répondit : « Sans main, oui, mais savez-vous où il l'a perdue ? C'est à la bataille d'Uḥud, où cette main protégea le visage du Saint Prophète^(s.a.w.) contre les flèches ennemies. »

Longtemps après la bataille d'Uḥud, des amis de Ṭalḥa^(r.a.) lui demandèrent : « Est-ce que ta main ne te faisait pas souffrir sous les coups des flèches, et est-ce que la douleur ne te faisait pas crier ? » Ṭalḥa^(r.a.) répondit : « Elle me faisait souffrir et j'ai presque crié, mais j'ai résisté parce que je savais que si je déplaçais ma main, même à peine, j'exposerais le visage du Prophète^(s.a.w.) à la volée des flèches ennemies. » Les quelques hommes qui demeuraient avec le Prophète^(s.a.w.) ne purent résister face à l'armée ennemie. Une partie de celle-ci s'avança et les repoussa. Le Saint Prophète^(s.a.w.) demeura alors seul, comme un mur, et bientôt une pierre heurta son front et y creusa une profonde blessure. Un autre coup enfonça les anneaux de son casque dans ses joues.

Tandis que les flèches tombaient dru et qu'il était blessé, le Saint Prophète^(s.a.w.) pria : « Mon Dieu, pardonne à mon peuple car il ne sait pas ce qu'il fait » (Muslim). Le Prophète^(s.a.w.) s'effondra au milieu des morts, ces morts qui avaient donné leur vie pour sa défense. D'autres musulmans vinrent le défendre contre de nouvelles attaques. Ils tombèrent eux aussi. Le Saint Prophète^(s.a.w.) gisait, sans connaissance, parmi ces corps. Voyant

cela, les ennemis le crurent mort. Ils se retirèrent, certains de la victoire, et reformèrent leurs rangs. 'Umar^(r.a) se trouvait parmi les musulmans qui avaient défendu le Saint Prophète^(s.a.w.) et qui avaient été repoussés par l'avalanche des forces ennemies ; le champ de bataille s'était maintenant éclairci et 'Umar^(r.a), devant ce spectacle, fut convaincu de la mort du Saint Prophète^(s.a.w.). C'était un brave, il le prouvera à maintes reprises, notamment en combattant en même temps les grands empires romain et perse. Jamais on ne l'avait vu reculer devant les difficultés. Or, ce même 'Umar^(r.a), l'esprit abattu, s'assit sur une pierre et se mit à pleurer comme un enfant. Entre temps, un autre musulman, 'Anas bin Naḍr^(r.a), arriva sur les lieux ; il pensait que les musulmans avaient gagné, car il les avait vus dominer l'ennemi et puis, n'ayant rien mangé depuis la veille, il s'était retiré du champ de bataille avec quelques dattes dans la main. Quand il vit 'Umar^(r.a) pleurer, il s'en étonna et lui demanda : « 'Umar^(r.a), qu'est-ce qui t'arrive, pourquoi pleures-tu au lieu de te réjouir de la magnifique victoire remportée par les musulmans ? » 'Umar^(r.a) répondit : « 'Anas^(r.a), tu ne sais pas ce qui est arrivé, tu n'as vu que la première partie du combat. Tu ne sais pas que l'ennemi a pris la position stratégique sur la colline et nous a attaqués avec férocité. Les musulmans s'étaient déjà dispersés, croyant la victoire certaine. L'ennemi ne rencontra donc aucune résistance. Seuls le Saint Prophète^(s.a.w.) et quelques gardes du corps subirent l'attaque ennemie et tous tombèrent en combattant. »

« Si cela est vrai », dit 'Anas^(r.a), « pourquoi rester ici à pleurer ? Nous devons aller là où est allé notre maître bien-aimé. »

'Anas^(r.a) avait la dernière datte dans la main. Il s'apprêtait à la mettre dans sa bouche, mais il la jeta en disant : « Ô datte, y-a-t-il, à part toi, quelque obstacle entre 'Anas^(r.a) et le Paradis ? » Ce disant, il dégaina son épée et s'élança au milieu de l'ennemi, à un contre trois mille. Il ne pouvait pas faire grand-chose, mais un esprit porté par la foi est supérieur à bien d'autres. Après s'être battu vaillamment, il tomba finalement blessé, mais continua à combattre. Voyant cela, l'ennemi se jeta sur lui sauvagement. On dit qu'après la bataille, alors qu'on identifiait les morts, le corps de 'Anas^(r.a) ne pouvait être retrouvé. Il avait

été coupé en soixante-dix morceaux. Ce fut finalement l'une des sœurs de 'Anas^(r.a) qui l'identifia à un doigt mutilé, et dit : « Ceci est le corps de mon frère ». (Bukhārī).

Les musulmans qui avaient d'abord formé un cercle autour du Prophète^(s.a.w.) mais qui avaient été repoussés, s'élancèrent à nouveau vers lui dès qu'ils virent l'ennemi se retirer. Ils soulevèrent son corps d'entre les morts. Abū 'Ubaida ibn al-Jarrāḥ^(r.a) saisit entre ses dents les anneaux du casque qui s'étaient enfoncés dans les joues du Prophète^(s.a.w.) et parvint à les extraire, non sans se casser deux dents. Peu après, le Prophète^(s.a.w.) reprit connaissance. Ceux qui l'entouraient envoyèrent des messagers dire aux musulmans de se rassembler. Les forces dispersées commencèrent donc à se réunir et escortèrent le Saint Prophète^(s.a.w.) jusqu'au pied de la colline. Abū Sufyān, commandant de l'ennemi, en voyant des survivants musulmans, s'écria : « Nous avons tué Muḥammad^(s.a.w.) ». Le Saint Prophète^(s.a.w.) entendit ces paroles vantardes, mais interdit aux musulmans d'y répondre de peur que l'ennemi, connaissant la vérité, n'attaquât encore et que le petit groupe de musulmans épuisés et blessés n'eût à combattre de nouveau cette horde sauvage. Ne recevant aucune réponse des musulmans, Abu Sufyān prit pour certaine la mort du Saint Prophète^(s.a.w.). Son premier cri fut donc suivi d'un second : « Nous avons aussi tué Abū Bakr^(r.a) ». Le Prophète^(s.a.w.) interdit également à Abū Bakr^(r.a) de répondre.

Abū Sufyān poussa un troisième cri : « Nous avons aussi tué 'Umar^(r.a) ». Le Saint Prophète^(s.a.w.) lui imposa la même interdiction. Sur ce, Abū Sufyān cria qu'ils les avaient tués tous les trois. Cette fois, 'Umar^(r.a) ne put se contenir et s'écria : « Nous sommes tous vivants et, par la grâce de Dieu, prêts à vous combattre et à vous briser le cou ». Abū Sufyān poussa son cri national : « Gloire à Hubal ! Gloire à Hubal ! Car Hubal a mis fin à l'Islam ! » (Hubal était l'idole nationale des Mecquois). Le Saint Prophète^(s.a.w.) ne put entendre ce blasphème contre le Seul et Unique Dieu, Allah, pour qui lui-même et les musulmans étaient prêts à tout sacrifier. Il avait refusé de rectifier une déclaration concernant sa propre mort ; il avait refusé de

rectifier une déclaration concernant la mort d'Abū Bakr^(r.a) et de 'Umar^(r.a) pour des raisons stratégiques, car seuls restaient quelques survivants de son armée, tandis que la force ennemie était grande et encore fraîche. Mais maintenant que l'ennemi avait insulté Allah, le Prophète^(s.a.w.) ne pouvait supporter une telle insulte. Son esprit s'enflamma. Il regarda avec colère les musulmans qui l'entouraient et dit : « Pourquoi rester silencieux et ne pas répondre à cette insulte à Allah, le Seul Dieu ? » Les musulmans demandèrent : « Que devons-nous dire, ô Prophète^(s.a.w.) ? » « Dites : seul Allah est Grand et Puissant. Seul Allah est Grand et Puissant. Lui Seul est Haut et Honoré. Lui Seul est Haut et Honoré ».

Les musulmans crièrent ces paroles. Ce cri stupéfia l'ennemi qui se désola à la pensée qu'après tout, le Saint Prophète^(s.a.w.) n'était pas mort. Face à l'ennemi, se tenait une poignée de musulmans blessés et épuisés. Il eût été facile de les achever. Mais ils n'osèrent pas les attaquer encore. Contents de la victoire qu'ils avaient remportée, ils s'en retournèrent en faisant parade de leur satisfaction. A 'Uḥud, la victoire musulmane, se transforma en défaite. Néanmoins, cette bataille rend témoignage de la véridicité du Saint Prophète^(s.a.w.), car on y a vu s'accomplir les prophéties qu'il avait faites juste auparavant. Au début, les musulmans avaient le dessus. L'oncle du Saint Prophète^(s.a.w.), Ḥamza, mourut au combat. Le chef de l'armée ennemie fut tué dès le début de l'action. Enfin, le Saint Prophète^(s.a.w.) lui-même fut blessé et de nombreux musulmans furent tués. Tout se déroula comme le Saint Prophète^(s.a.w.) l'avait vu dans sa vision.

Outre l'accomplissement des événements de la prédiction, cette bataille permit de donner de nombreuses preuves de la sincérité et du dévouement des musulmans. Leur conduite exemplaire n'a pas sa pareille dans l'histoire. D'autres faits, également, montrent la conviction et le dévouement des compagnons du Saint Prophète^(s.a.w.).

Lorsque ce dernier se retira au pied de la colline avec une poignée de musulmans, il envoya certains chercher les blessés

sur le champ de bataille. Après de longues recherches, un compagnon trouva un musulman de Médine blessé. Il était près de mourir. Le compagnon se pencha sur lui et lui dit : « La paix soit avec toi ». Le blessé leva une main tremblante et dit, prenant la main de l'autre dans la sienne : « J'attendais que quelqu'un vienne. » « Tu es dans un état critique », lui dit l'autre, « as-tu quelque chose à communiquer aux tiens ? » « Oui, oui », dit le mourant, « que la paix soit avec eux, et dis-leur que, tandis que je meurs ici, je leur laisse un gage précieux dont ils devront prendre soin. Ce gage est le Prophète^(s.a.w.) de Dieu. Je souhaite que les membres de ma famille protègent sa personne de leur vie et qu'ils se souviennent de mes paroles comme mon dernier vœu » (Muwatta et Zurqānī). Habituellement, les mourants ont beaucoup à dire à leur famille, mais ces premiers musulmans ne pensaient pas, en mourant, à leurs femmes ou à leurs enfants, ni à leurs biens, mais seulement au Saint Prophète^(s.a.w.). Ils affrontaient la mort avec la certitude qu'il était le sauveur du monde. Leurs enfants, s'ils survivaient, ne réaliseraient que peu de choses. Par contre, s'ils mouraient en gardant la personne du Saint Prophète^(s.a.w.), ils auraient servi Dieu et l'humanité. Ils croyaient fermement, qu'en sacrifiant leur famille, ils se rendaient utiles à l'humanité et à leur Dieu. En risquant leur vie, ils gagnaient la vie éternelle pour tous les hommes.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) fit rassembler les blessés et les morts, et fit donner des soins aux uns et enterrer les autres. Il apprit alors que l'ennemi avait traité les musulmans avec la pire sauvagerie, mutilant leurs corps, coupant un nez par-ci, une oreille par-là. L'un des corps mutilés était celui de Ḥamza, oncle du Saint Prophète^(s.a.w.). Ému, le Saint Prophète^(s.a.w.) dit : « Les actions des incroyants justifient maintenant le traitement que, jusqu'à présent, nous trouvions injuste ». Comme il disait cela, Dieu lui commanda de ne pas s'occuper des incroyants et de continuer à leur témoigner de la compassion.

La rumeur de la mort du Prophète^(s.a.w.) atteint Médine

La rumeur de la mort du Prophète^(s.a.w.) et la nouvelle de la dispersion de l'armée musulmane atteignit Médine avant le

retour des survivants musulmans. Femmes et enfants se lancèrent dans la direction d'Uḥud. Beaucoup d'entre eux apprirent la vérité des soldats qui revenaient et s'en retournèrent. Une femme de la tribu des Banū Dīnār continua jusqu'à Uḥud. Elle avait perdu dans la bataille son mari, son père et son frère. Selon certains commentateurs, elle avait aussi perdu un fils. Elle rencontra un soldat, qui lui dit que son père était mort. Elle répondit : « Je ne me soucie pas de mon père ; parle-moi du Prophète^(s.a.w.). » Le soldat savait que le Prophète^(s.a.w.) était vivant et il ne répondit pas tout de suite à sa question, mais lui dit que son frère et son mari étaient morts eux aussi. A chaque nouvelle, elle restait sans réaction et continuait à demander : « Qu'a fait le Prophète^(s.a.w.) de Dieu ? »

Cette expression était curieuse, mais si l'on se rappelle que c'était une femme qui l'employait, cela ne paraît pas étrange, car les émotions d'une femme sont fortes : elle s'adresse facilement à un mort comme s'il était vivant. Si ce mort lui est proche et cher, elle a tendance à se plaindre à lui et à lui demander pourquoi il l'abandonne et la laisse seule et sans soutien.

Très souvent les femmes pleurent de cette façon la perte de leurs proches. L'expression employée convient donc à une femme pleurant la mort du Saint Prophète^(s.a.w.), car il lui était cher et elle refusait de croire qu'il fût mort, même si on le lui disait. Elle ne niait pas la nouvelle, mais en même temps elle continuait à dire, comme une femme en peine : « Qu'a fait le Prophète^(s.a.w.) de Dieu ? » Ce faisant, elle prétendait que le Prophète^(s.a.w.) était vivant et lui reprochait qu'un chef loyal comme lui eût choisi de leur causer à tous le chagrin de la séparation.

Quand le soldat vit que cette femme ne se souciait pas de la mort de son père, ni celle de son frère ou de son mari, il comprit la sincérité de son amour pour le Saint Prophète^(s.a.w.) et lui dit : « Quant au Prophète^(s.a.w.), il est comme tu le souhaites – bien vivant ». La femme demanda à le voir. Il lui indiqua la direction dans le vaste champ de bataille et elle s'y dirigea immédiatement. En arrivant devant le Saint Prophète^(s.a.w.), elle

saisit son manteau, l'embrassa et dit : « Que mon père et ma mère te soient sacrifiés, ô Prophète^(s.a.w.) de Dieu, si tu vis, peu m'importe qui meurt ». (Hishām)

Nous pouvons donc constater le courage et le dévouement que les musulmans, hommes et femmes, ont montrés dans cette bataille. Les historiens chrétiens rapportent avec fierté l'histoire de Marie-Madeleine et de ses compagnons, leur dévouement et leur bravoure. On dit qu'aux petites heures du matin, ils se faufilèrent entre les juifs et gagnèrent le tombeau de Jésus^(a.s.). Mais qu'est-ce que cela, comparé au dévouement de cette musulmane de la tribu des Dīnār ?

Un autre exemple est rapporté dans l'histoire. Après avoir fait enterrer les morts, le Saint Prophète^(s.a.w.) retournait à Médine quand il vit des femmes et des enfants qui venaient de la ville pour le recevoir. Or, le dromadaire qu'il montait était tenu en bride par Sa'd bin Ma'ādh^(r.a.), un chef de Médine, qui le conduisait avec pompe comme pour proclamer au monde que les musulmans avaient, après tout, réussi à ramener le Saint Prophète^(s.a.w.) à Médine sain et sauf. Comme il avançait, Sa'd^(r.a.) vit sa vieille mère qui venait, elle aussi, à la rencontre des musulmans.

Etant âgée, elle avait la vue très affaiblie. Sa'd^(r.a.) la reconnut et, se tournant vers le Saint Prophète^(s.a.w.), il dit : « Voici ma mère, ô Prophète^(s.a.w.). » « Qu'elle vienne », répondit le Prophète^(s.a.w.). La femme s'avança et, de son regard vide, essaya de découvrir le visage du Saint Prophète^(s.a.w.). Elle le trouva finalement et s'en réjouit. En la voyant, le Saint Prophète^(s.a.w.) lui dit : « Femme, j'ai grand chagrin de la mort de ton fils. » « Mais, répondit la dévote, « après t'avoir vu vivant, j'ai oublié toute ma peine. » – L'expression arabe qu'elle employa était « j'ai rôti ma peine et je l'ai avalée » (Ḥalbiyya, II, p. 210).

Cette expression indique une profonde émotion. Normalement, le chagrin consume un être, et pourtant, cette vieille femme qui venait de perdre son fils, soutien de sa vieillesse, dit qu'au lieu de se laisser consumer par le chagrin, elle l'avait avalé. Le fait

que son fils soit mort pour le Saint Prophète(s.a.w.) la soutiendrait pour le reste de ses jours.

Le Saint Prophète(s.a.w.) atteignit Médine. De nombreux musulmans avaient été tués et beaucoup étaient blessés. Pourtant, on ne peut dire que la bataille s'était terminée en défaite pour les musulmans. Les incidents rapportés ci-dessus prouvent le contraire. Ils prouvent qu'Uḥud fut une nouvelle victoire pour les musulmans, et qu'en tournant les premières pages de leur histoire, ceux-ci peuvent y trouver inspiration et soutien.

De retour à Médine, le Prophète(s.a.w.) reprit sa mission. Il recommença à enseigner à ses fidèles. Mais, comme auparavant, sa tâche n'alla pas sans interruption. Après Uḥud, les juifs devinrent plus hardis et les hypocrites relevèrent la tête. Ils commencèrent à penser que l'extirpation de l'Islam était à leur portée, à condition de conjuguer leurs efforts. Les juifs employèrent donc de nouvelles méthodes de vexation. Ils se mirent à publier des injures en vers et à insulter, de cette façon, le Saint Prophète(s.a.w.) et sa famille.

Un jour, on s'en référa au Saint Prophète(s.a.w.) pour trancher une dispute, et il devait se rendre pour cela dans une forteresse juive. Les juifs avaient décidé de le tuer en laissant tomber sur lui une dalle de pierre. Le Prophète(s.a.w.) en fut opportunément averti par Dieu, comme d'habitude il l'était. Sans rien dire, il quitta donc sa place à temps. Plus tard, les juifs admirèrent leur basse intrigue.

Par ailleurs, les musulmanes étaient insultées dans les rues. Au cours d'un tel incident, un musulman perdit la vie. En une autre occasion, les juifs lapidèrent une jeune musulmane, qui mourut dans de grandes souffrances. Ces vexations de la part des juifs ne firent que tendre encore plus leurs rapports avec les musulmans, qui se virent forcés de les combattre. Les musulmans se contentèrent de les chasser de Médine. Une des deux tribus juives émigra en Syrie. Quant à la deuxième tribu, certains allèrent en Syrie, d'autres s'installèrent dans la forteresse juive de Khaybar, au nord de Médine.

L'intervalle de paix entre Uḥud et la bataille suivante fut témoin de l'influence grandissante de l'Islam sur ses adeptes. Référons-nous, par exemple, à la prohibition de la boisson. En décrivant la condition de la société arabe avant l'Islam, nous avons fait remarquer que les Arabes étaient des ivrognes invétérés. Boire cinq fois par jour était une coutume dans tous les foyers arabes. Se soûler était chose commune, et les Arabes n'en éprouvaient aucune honte. Au contraire, ils pensaient plutôt que c'était un acte vertueux. Quand un invité arrivait, le devoir de la maîtresse de maison était d'envoyer de la boisson. Arracher un tel peuple à ces habitudes néfastes n'était pas chose facile. Or, dans la quatrième année de l'Hégire, le Saint Prophète^(s.a.w.) reçut le commandement selon lequel la boisson devait être interdite. Après la promulgation de ce commandement, l'habitude de boire de l'alcool disparut de la société musulmane. On rapporte que, lorsque fut reçue la révélation rendant l'alcool illicite, le Saint Prophète^(s.a.w.) envoya chercher un compagnon et lui ordonna de proclamer le nouveau commandement dans les rues de Médine.

Dans la maison d'un Anṣārī (musulman de Médine), on servait des boissons à une réception. Il y avait de nombreux invités et les coupes de vin étaient servies. Un grand pot avait été vidé et un second allait être entamé. Beaucoup avaient perdu le sens de la raison et de nombreux autres étaient en voie de la perdre. C'est dans cet état qu'ils entendirent quelqu'un proclamer que la boisson avait été interdite par le Saint Prophète^(s.a.w.) sous un commandement de Dieu. Quelqu'un se leva et dit : « Cela ressemble à une proclamation contre la boisson ; voyons si c'est vrai. » Un autre se leva, frappa de son bâton le pot de terre plein de vin, le brisa et dit :

« Obéis d'abord, puis questionne. Il suffit que nous ayons entendu une telle proclamation. Il ne convient pas que nous continuions à boire tandis que nous posons des questions. Il est plutôt de notre devoir de laisser couler le vin dans les rues et puis de nous enquérir de cette proclamation. (Bukhārī et Muslim, Kitāb al-Ashriba)

Ce musulman avait raison. Car, si l'alcool avait effectivement été interdit, ils se seraient rendus coupables d'une offense s'ils avaient continué à boire ; au contraire, si l'alcool n'avait pas été interdit, ils ne perdraient pas beaucoup si, pour une fois, ils laissaient le vin couler dans les rues. Après cette proclamation, l'alcool disparut de la société musulmane toute entière. Aucun effort spécial ni aucune campagne ne furent nécessaires pour amener ce changement révolutionnaire. Les musulmans qui entendirent ce commandement et qui furent témoins de l'accueil immédiat qu'il reçut, vécurent jusqu'à soixante-dix ou quatre-vingts ans. Il n'existe pas de cas d'un musulman qui, ayant entendu cette prohibition, eut la faiblesse d'y contrevenir. S'il y en a eu un, il doit s'agir de quelqu'un qui n'a pas eu la chance d'être sous l'influence directe du Saint Prophète^(s.a.w.).

Comparons ceci au mouvement de la prohibition aux Etats-Unis et aux efforts poursuivis en Europe pendant de longues années pour encourager la sobriété. Dans le cas de l'Islam, une simple proclamation du Prophète^(s.a.w.) a suffi pour mettre fin à une mauvaise coutume profondément enracinée dans la société arabe. Dans l'autre cas, la prohibition fut mise en vigueur par des lois spéciales. La police et l'armée, les officiers des douanes et les inspecteurs des impôts concertèrent leurs efforts afin d'abattre le démon de la boisson, mais ils durent admettre leur échec. Les alcooliques l'emportèrent et le démon de l'alcool continua à dresser la tête. Notre époque est considérée comme celle du progrès social ; mais, si nous la comparons à celle de la naissance de l'Islam, nous nous demandons laquelle mérite ce titre – notre époque ou celle où l'Islam amena cette grande révolution sociale ?

Les événements d'Uḥud ne furent pas facilement oubliés. Les Mecquois considéraient cette bataille comme leur première victoire contre l'Islam. Ils en répandirent la nouvelle dans toute l'Arabie afin de dresser les tribus arabes contre l'Islam et de les persuader que les musulmans n'étaient pas invincibles. Au contraire, s'ils continuaient à prospérer, ce n'était pas grâce à leur propre force, mais à cause de la faiblesse de l'orthodoxie arabe et des Arabes idolâtres. Si ces derniers concertaient leurs

efforts, il leur serait facile de vaincre les musulmans. En conséquence, l'hostilité envers les musulmans commença à s'accroître. Les autres tribus arabes se mirent à surpasser les Mecquois dans leurs actions de harcèlement des musulmans. Certaines se mirent à les attaquer ouvertement. D'autres agirent plus sournoisement. Dans la quatrième année de l'Hégire, deux tribus arabes, les 'Adl et les Qāra, envoyèrent des messagers au Saint Prophète^(s.a.w.) pour lui faire connaître que nombre de leurs hommes avaient de l'inclination pour l'Islam. Ils le prièrent de leur envoyer quelques musulmans compétents pour enseigner l'Islam, afin qu'ils vivent avec eux et leur apprennent la nouvelle religion. Il s'agissait, en fait, d'une intrigue fomentée par les Banū Lahyān, ennemis jurés de l'Islam. Ils avaient envoyé ces délégués au Saint Prophète^(s.a.w.) avec la promesse d'une riche récompense. La requête fut reçue sans méfiance et le Saint Prophète^(s.a.w.) envoya dix musulmans aux tribus. Lorsqu'ils atteignirent le territoire des Banū Lahyān, leur escorte fit parvenir aux tribus la nouvelle de leur arrivée, les invitant à arrêter les musulmans ou à les mettre à mort.

Sur cette suggestion perfide, deux cents hommes armés des Banū Lahyān se lancèrent à la poursuite des musulmans, les rejoignirent en un point appelé Rajī' et les attaquèrent. Les musulmans étaient soutenus par leur foi. L'ennemi n'en avait point. Il tenta de tromper les musulmans en leur tendant un piège, leur offrant de les épargner s'ils descendaient de la hauteur où ils étaient. Mais le chef du groupe répondit qu'ils avaient vu ce que valaient les promesses des incroyants. Ce disant, ils se tournèrent vers Dieu et prièrent avec l'espoir qu'Il informerait le Saint Prophète^(s.a.w.) de leur situation.

Quand les incroyants virent que ce petit groupe de musulmans restait inflexible, ils se lancèrent à l'attaque. Les musulmans se défendirent sans penser à la défaite. Sept d'entre eux tombèrent en combattant. Les incroyants renouvelèrent aux trois survivants leur promesse de leur laisser la vie s'ils descendaient de leur hauteur. Ceux-ci les crurent et se rendirent. Aussitôt, ils furent pris et liés. L'un des trois dit : « Vous commencez déjà à rompre votre parole donnée. Dieu seul sait ce que vous ferez

ensuite. » Ayant dit cela, il refusa de les suivre. Les incroyants le rouèrent de coups et le traînèrent avec eux. Mais ils prirent peur en voyant la résistance et la détermination de cet homme et le tuèrent sur place. Ils emmenèrent les deux autres et les vendirent comme esclaves aux Qoraïchites de La Mecque. L'un était Khubaib^(r.a) et l'autre Zayd^(r.a). Celui qui acheta Khubaib^(r.a) voulait le tuer afin de venger son propre père qui était tombé à Badr. Un jour, Khubaib^(r.a) demanda un rasoir pour terminer sa toilette. Il tenait le rasoir quand un enfant de la maison s'approcha de lui par curiosité. Khubaib^(r.a) prit l'enfant et le fit asseoir sur son genou.

La mère de l'enfant, voyant cela, fut terrifiée. Elle se sentait coupable devant cet homme qu'on allait assassiner dans quelques jours et qui, maintenant, tenait un rasoir si dangereusement près de son enfant. Elle était convaincue que Khubaib^(r.a) allait tuer l'enfant. Mais, en voyant la consternation sur le visage de la femme, il dit : « Penses-tu que je vais tuer ton enfant ? Ne le crois pas un instant. Je ne pourrais commettre un acte aussi bas. Les musulmans ne sont pas des lâches. » La femme fut impressionnée par sa conduite honnête et franche. Elle ne l'oublia jamais et, par la suite, elle avait coutume de dire qu'elle n'avait jamais vu un prisonnier comme Khubaib^(r.a).

Finalement, les Mecquois menèrent Khubaib^(r.a) dans un champ pour y être exécuté en public. Quand le moment de son exécution fut proche, il demanda l'autorisation d'accomplir deux rak'ât de prière. Les Qoraïchites y consentirent et, à la vue du public, il adressa à Dieu ses dernières prières en ce monde. Quand il eut fini de prier, il dit qu'il aurait voulu continuer mais ne le faisait pas de crainte qu'ils ne pensent qu'il avait peur de mourir. Alors, calmement, il offrit son cou au bourreau. Ce faisant, il murmura les phrases suivantes :

« Pourvu que je meure musulman, peu m'importe que mon corps sans tête tombe à droite ou à gauche. Pourquoi cela m'importerait-il ? Je meurs sur le chemin de Dieu ; S'Il le veut, Il peut bénir chaque partie de mon corps démembré » (Bukhārī).

Et, à peine avait-il fini de murmurer ces phrases que l'épée du bourreau s'abattit sur son cou et que sa tête tomba d'un côté. Parmi ceux qui étaient rassemblés pour assister à cette exécution publique se trouvait un certain Saïd ibn 'Āmir^(r.a.), qui devint plus tard musulman. On rapporte que chaque fois qu'on rappelait la mort de Khubaib^(r.a.) en présence de Saïd^(r.a.), il en était fortement troublé. (Hishām)

Le second prisonnier, Zayd^(r.a.), fut aussi emmené pour être exécuté. Parmi les spectateurs se trouvait Abū Sufyān, chef de La Mecque. Se tournant vers Zayd^(r.a.), il lui demanda : « Ne préférerais-tu pas que Muḥammad^(s.a.w.) fût à ta place ? Ne préférerais-tu pas être en sécurité chez toi tandis que Muḥammad^(s.a.w.) serait entre nos mains ? » Zayd^(r.a.) répondit fièrement : « Comment, Abū Sufyān, que dis-tu ? Par Dieu, je préférerais mourir plutôt que de voir le Prophète^(s.a.w.) marcher sur une épine dans une rue de Médine. » Abū Sufyān fut très impressionné par un tel dévouement. Il regarda Zayd^(r.a.) avec étonnement et déclara sans hésiter mais d'une voix mesurée : « Dieu m'est témoin, je n'ai jamais connu quelqu'un qui en aimât un autre comme les compagnons de Muhammad^(s.a.w.) aiment Muḥammad^(s.a.w.) ». (Hishām)

Vers la même époque, quelques hommes vinrent du Nejd également pour demander au Prophète^(s.a.w.) des musulmans de leur enseigner l'Islam. Il se méfia d'eux. Mais Abū Barā' chef de la tribu 'Āmir, se trouvait alors à Médine. Il offrit de se porter garant de la tribu et assura au Prophète^(s.a.w.) qu'ils ne commettraient aucune lâcheté : le Saint Prophète^(s.a.w.) choisit soixante-dix musulmans qui savaient le Saint Coran par cœur. Quand ce groupe atteignit Bī'r Ma'ūna, l'un d'entre eux, Ḥarām ibn Maḥān^(r.a.), se rendit auprès du chef de la tribu 'Āmir (un neveu de Barā') pour lui donner le message de l'Islam. Apparemment, Ḥarām^(r.a.) fut bien accueilli par les hommes de la tribu. Mais, tandis qu'il s'adressait à leur chef, un homme surgit de derrière et l'attaqua avec une lance. Ḥarām^(r.a.) mourut sur le coup. Comme la lance lui transperçait le cou, on l'entendit dire : « Dieu est grand. Le Seigneur de la Ka'ba est mon témoin, j'ai atteint mon but » (Bukhārī). Après avoir tué Ḥarām^(r.a.) aussi

lâchement, les chefs de la tribu poussèrent leurs hommes à attaquer le reste du groupe d'enseignants musulmans. « Mais », dit l'un des hommes, « notre chef, Abū Barā', s'est porté garant ; nous ne pouvons les attaquer. » Alors, les chefs de tribus, avec l'assistance des deux tribus qui avaient demandé au Saint Prophète^(s.a.w.) des enseignants musulmans, et d'autres tribus encore, attaquèrent le groupe de musulmans. Leur simple appel « Nous sommes venus prêcher et enseigner et non pas combattre » resta sans effet. La tuerie commença et les soixante-dix furent mis à mort, à l'exception de trois d'entre eux. L'un des survivants était boiteux et avait gravi une colline avant le début de la rencontre ; les deux autres étaient allés dans un bois donner à manger à leurs chameaux. En revenant du bois, ils trouvèrent leurs soixante six compagnons gisant morts dans le champ. L'un dit : « Nous devrions nous rendre auprès du Prophète^(s.a.w.) pour lui rapporter cela ». Mais l'autre dit : « Je ne puis quitter un lieu où le chef de notre groupe, désigné comme tel par notre Prophète^(s.a.w.), a été assassiné. »

En disant cela, il se jeta sur les incroyants et mourut au combat. L'autre fut fait prisonnier mais relâché plus tard, en accomplissement d'un vœu que le chef de la tribu avait fait. Parmi le groupe assassiné se trouvait 'Āmir ibn Fuhaira^(r.a.), un affranchi d'Abū Bakr^(r.a.). Celui qui l'avait tué s'appelait Jabbār^(r.a.), qui devint plus tard musulman. Jabbār^(r.a.) attribuait sa conversion à ce massacre des musulmans : « Quand je commençai à attaquer 'Āmir^(r.a.) », dit Jabbār^(r.a.), je l'entendis dire : « Par Dieu, j'ai atteint mon but. » Je lui demandai pourquoi un musulman disait cette sorte de chose au moment de mourir et il m'expliqua que les musulmans considéraient la mort sur le chemin de Dieu comme une bénédiction et une victoire ». Jabbār^(r.a.) fut si impressionné par cette réponse qu'il se décida à étudier l'Islam systématiquement, et finalement il devint musulman. (Hishām, 'Ustud al-Ghāba)

Les nouvelles de ces deux tristes événements, au cours desquels environ quatre-vingts musulmans perdirent la vie à la suite d'une basse intrigue, atteignirent Médine en même temps. Les hommes assassinés n'étaient pas des hommes ordinaires,

mais des dépositaires du Saint Coran. Ils n'avaient commis aucun crime et n'avaient fait de mal à personne. Ils n'avaient pris part à aucune bataille ; ils avaient été attirés dans le piège de l'ennemi au moyen d'un mensonge fait au nom de Dieu et de la religion. Ces faits prouvent donc, de façon convaincante, que l'hostilité envers l'Islam était profonde et obstinée, mais ils montrent aussi que le zèle des musulmans pour l'Islam était également profond et irréversible.

Rencontre avec les Banū Mustaliq

Après la bataille d'Uḥud, il y eut une grande famine à La Mecque. Sans tenir compte de l'inimitié des Mecquois ni des complots qu'ils avaient ourdis pour dresser le pays entier contre lui, le Prophète^(s.a.w.) constitua des fonds pour aider les pauvres de La Mecque dans leur dure épreuve. Mais les Mecquois furent insensibles à cet acte de bonne volonté. Leur hostilité continua sans relâche et elle redoubla même d'intensité. Des tribus qui jusqu'alors s'étaient montrées favorables aux musulmans devinrent également hostiles. Parmi ces dernières se trouvaient les Banū Mustaliq. De tous temps, ils avaient eu de bonnes relations avec les musulmans, mais, maintenant, ils se préparaient à lancer une attaque contre Médine. Quand le Saint Prophète^(s.a.w.) eut vent de ces préparatifs, il envoya des éclaireurs qui confirmèrent ses craintes. Il décida donc de se préparer à repousser cette nouvelle attaque. A cette fin, il leva une petite armée et la conduisit jusqu'au territoire des Banū Mustaliq. Lorsque la force musulmane fut face à l'ennemi, le Saint Prophète^(s.a.w.) tenta de persuader ce dernier de se retirer sans combattre, mais il refusa. La bataille s'engagea donc et, en quelques heures, l'ennemi fut mis en déroute.

Les hypocrites parmi les musulmans, voyant que les incroyants de La Mecque étaient toujours prêts à commettre quelque vilenie et que même les tribus favorables étaient devenues hostiles, avaient, à cette occasion, pris part à la bataille du côté musulman. Probablement avaient-ils pensé pouvoir jouer quelque mauvais tour. Or, la rencontre avec les Banū Mustaliq prit fin en quelques heures, et ils n'eurent pas le temps de faire

quoi que ce soit pendant la bataille. Cependant, le Saint Prophète^(s.a.w.) décida de rester plusieurs jours dans la ville des Banū Mustaliq. Durant ce séjour, une querelle éclata entre deux musulmans, un Mecquois et un Médinois, au moment de tirer de l'eau d'un puits. Le Mecquois se trouvait être un ancien esclave. Il frappa le médinois qui donna l'alarme en appelant au secours ses concitoyens - connus sous le nom d'Anṣār (Assistants). Le Mecquois donna également l'alarme en appelant à l'aide ses concitoyens de La Mecque - connu sous le nom de Muhājirīn (Exilés). Les esprits s'échauffèrent et personne ne chercha à savoir ce qui était arrivé. De chaque côté, de jeunes hommes tirèrent l'épée. Alors, 'Abdullāh ibn Ubayy ibn Salūl pensa que c'était une occasion inespérée, et il décida de jeter de l'huile sur le feu en disant aux médinois : « Vous êtes allés trop loin dans votre indulgence envers les Exilés. Vos bons traitements leur ont tourné la tête et, maintenant, ils essaient de vous dominer de toutes les manières. » Ce discours aurait pu avoir l'effet désiré par 'Abdullāh. La querelle aurait pu prendre des proportions inquiétantes. Il n'en fut rien. 'Abdullāh se trompait sur l'effet de son discours malicieux. Croyant, cependant, que les Ansār avaient été convaincus, il alla jusqu'à dire : « Retournons à Médine. Alors, le plus honoré de ses citoyens chassera le plus méprisé. » (Bukhārī)

Par « le plus honoré des citoyens », 'Abdullāh voulait dire lui-même, et par « le plus méprisé », le Saint Prophète^(s.a.w.). Le sens de ses paroles fut immédiatement clair pour les croyants. Ils reconnurent, dans ce discours innocent en apparence, les paroles de Satan venu pour les égarer.

Un jeune homme les fit rapporter par son oncle au Saint Prophète^(s.a.w.) qui manda 'Abdullāh ibn Ubayy ibn Salūl et ses amis et leur demanda ce qui s'était passé. Ceux-ci nièrent avoir pris une part quelconque à l'incident qui leur était attribué. Le Prophète^(s.a.w.) ne dit rien, mais la vérité commença à se faire jour. A quelque temps de là, le propre fils de 'Abdullāh ibn Ubayy ibn Salūl, 'Abdullāh^(r.a) le jeune, entendit également parler de cette affaire. Immédiatement, il alla voir le Saint Prophète^(s.a.w.) et dit : « Ô Prophète^(s.a.w.), mon père t'a insulté.

Que la mort soit sa punition. Si tu en décidais ainsi, je préférerais que tu me commandes de le tuer, car si tu commandes à quelqu'un d'autre de le faire et que mon père meurt par ses mains, je pourrais avoir à venger mon père en tuant cet homme. De cette façon, peut-être encourrai-je le déplaisir de Dieu. » « Mais », dit le Saint Prophète^(s.a.w.), « je n'ai pas cette intention. Je traiterai ton père avec compassion et considération. » En comparant le manque de loyauté et de courtoisie de son père avec la compassion et la bonté du Saint Prophète^(s.a.w.), le jeune 'Abdullāh^(r.a) partit pour Médine rempli de courroux contre son père. Il rencontra celui-ci en chemin et l'arrêta, lui disant qu'il ne le laisserait pas continuer sa route vers Médine tant qu'il n'aurait pas retiré les paroles injurieuses qu'il avait prononcées contre le Saint Prophète^(s.a.w.). « Les lèvres qui ont dit « le Prophète^(s.a.w.) est méprisé et je suis honoré » doivent maintenant dire « le Prophète^(s.a.w.) est honoré et je suis méprisé ». Je ne te laisserai pas partir tant que tu ne l'auras pas dit. » 'Abdullāh ibn Ubayy ibn Salūl fut à la fois surpris et effrayé. Il dit : « Mon fils, j'accepte que Muḥammad^(s.a.w.) est honoré et que je suis méprisé. » Le jeune 'Abdullāh^(r.a), alors, laissa partir son père (Hishām).

Nous avons déjà mentionné deux tribus juives qui avaient dû être bannies de Médine à cause de leurs intrigues meurtrières. L'une de ces tribus, les Banū Naḍīr émigra en partie en Syrie, en partie dans la ville de Khaybar, au nord de Médine. Khaybar était un centre juif fortifié au centre de l'Arabie. Les juifs qui y avaient émigré commencèrent à dresser les Arabes contre les musulmans.

Or, les Mecquois étaient déjà les ennemis jurés de l'Islam, et point n'était besoin de nouvelles provocations pour les exciter contre les musulmans. De même, les Ghatfān, tribu du Nejd, à cause de leurs bonnes relations avec les Mecquois, étaient hostiles aux musulmans. Les juifs établis à Khaybar pouvaient compter sur les Qoraïchites de La Mecque et sur les Ghatfān du Nejd. En outre, ils projetaient d'entraîner les Banū Sulaim et les Banū 'Asad contre l'Islam. Ils persuadèrent aussi les Banū Sa'd, une tribu alliée aux juifs, de se joindre aux Mecquois dans une

alliance contre l'Islam. Après de longues intrigues, une confédération des tribus arabes s'organisa pour lutter contre les musulmans. Elle comprenait les Mecquois, les tribus vivant dans les territoires des alentours de La Mecque, les tribus du Nejd et celles des territoires au nord de Médine.

La bataille du Fossé

Une grande armée fut levée au cours de la cinquième année de l'Hégire. Les historiens en ont estimé la force entre dix mille et vingt quatre mille hommes. Or, une armée confédérée levée parmi les différentes tribus de l'Arabie ne pouvait être une armée de dix mille hommes seulement. Vingt-quatre mille semble un chiffre plus proche de la vérité. Dix-huit à vingt mille paraît un chiffre vraisemblable. La ville de Médine, que cette horde voulait attaquer, n'était que de dimensions modestes ; elle était incapable de résister à une attaque concertée de toute l'Arabie. Sa population mâle, à l'époque, comptait un peu plus de trois mille hommes, y compris les vieillards, les jeunes hommes et les enfants. Contre cette population, l'ennemi avait levé une armée de vingt à vingt-quatre mille hommes robustes et aguerris qui, ayant été recrutés dans les différentes parties du pays, représentaient une armée d'élite. Par contre, la population de Médine, qui pouvait être mobilisée pour résister à cette grande armée, comprenait des hommes de tous âges et des enfants. On jugera donc de la supériorité écrasante des ennemis auxquels la population de Médine allait devoir faire face. Le combat s'avérait très inégal. L'ennemi avait une force de vingt à vingt-quatre mille hommes et les musulmans en comptaient à peine trois mille, si l'on inclut toute la population mâle de la ville, jeunes et vieux.

Quand le Saint Prophète(s.a.w.) entendit parler de tous ces préparatifs ennemis, il rassembla ses hommes pour demander conseil. Parmi ceux qui étaient consultés se trouvait Salmān(r.a) le Persan, premier musulman converti de Perse. Le Saint Prophète(s.a.w.) lui demanda ce qu'on faisait en Perse lorsqu'on avait à défendre une ville contre une grande armée. « Si c'est une ville non fortifiée et que la force locale est très réduite », dit Salmān(r.a), « la coutume, dans notre pays, est de creuser un

fossé autour de la ville et de la défendre de l'intérieur. » L'idée fut approuvée. Médine est dominée par des hauteurs sur un côté, ce qui constitue une protection naturelle. Sur un autre côté, il y a une concentration de ruelles avec une population dense. De ce côté non plus, on ne pouvait donc pas attaquer la ville par surprise. Le troisième côté comportait des bâtiments et des palmeraies et, à quelque distance, les forteresses de la tribu juive, les Banū Qurayṣa, qui avait signé un traité de paix avec les musulmans. Ce côté pouvait donc être également considéré comme sûr contre une attaque ennemie. Le quatrième côté s'ouvrait sur une plaine d'où l'attaque était le plus à craindre. En conséquence, il fut décidé de creuser un fossé sur ce côté, de façon à prévenir toute attaque par surprise. Les musulmans se partagèrent la tâche, à raison de dix hommes pour creuser dix mètres de fossé. En tout, c'est un fossé d'environ un kilomètre, d'une largeur et d'une profondeur suffisantes, qui dut être creusé.

Au cours des travaux, les musulmans rencontrèrent une roche qu'ils n'arrivaient pas à déblayer. Ceci fut rapporté au Saint Prophète^(s.a.w.), qui se rendit sur les lieux immédiatement. Prenant un pic, il frappa la roche avec force, des étincelles jaillirent et le Prophète^(s.a.w.) s'écria « *Allāhu Akbar* » (Allah est Grand). Il frappa de nouveau, une lumière jaillit encore et le Saint Prophète^(s.a.w.) s'écria une seconde fois « *Allāhu Akbar* ». Il frappa une troisième fois, une lumière sortit, il dit encore « *Allāhu Akbar* », et la roche se brisa en éclats. Les compagnons demandèrent au Saint Prophète^(s.a.w.) ce que voulait dire tout cela. Pourquoi avait-il dit « *Allāhu Akbar* » à plusieurs reprises ? Il répondit :

« J'ai frappé cette roche par trois fois avec ce pic, et par trois fois, j'ai vu des scènes de la gloire future de l'Islam qui m'a été révélée. Dans la première étincelle, j'ai vu les palais syriens de l'empire romain. Les clés de ces palais m'étaient données. La seconde fois, j'ai vu les palais de Perse illuminés à Madā'in, et les clés de l'Empire perse m'étaient remises. La troisième fois, j'ai vu les ports de San'ā, et les clés du royaume du Yémen m'étaient données. Telles sont les promesses

de Dieu et je crois que vous leur accorderez crédit. L'ennemi ne peut vous faire aucun mal ». (Zurqānī, II, Bārī, VII).

Avec une main d'œuvre limitée, le fossé que les musulmans creusèrent ne pouvait être parfait du point de vue de la stratégie militaire, mais, du moins, assurait-il une protection contre l'entrée soudaine de l'ennemi dans la ville. Le déroulement de la bataille prouva amplement qu'il n'était pas infranchissable, mais aucun autre côté ne convenait à l'ennemi pour attaquer la ville.

La grande armée des tribus arabes approcha donc de Médine du côté du fossé. Dès que le Saint Prophète(s.a.w.) en eut connaissance, il y déploya une défense de douze cents hommes et en posta d'autres en divers points de la ville. Les historiens ont donné des estimations différentes du nombre d'hommes qui défendirent le fossé. Certains le situent à trois mille, d'autres à douze ou treize cents, d'autres encore à sept cents. Ces estimations sont très différentes et apparemment difficiles à concilier. Mais, en comparant certains indices, on peut conclure que les trois chiffres sont justes, car ils se rapportent à différentes phases de la bataille.

Le combat inégal

Nous avons déjà vu qu'après le retrait des hypocrites à Uḥud, le nombre des musulmans prêts au combat sur le champ de bataille était de sept cents. La bataille du Fossé n'eut lieu que deux ans après la bataille d'Uḥud. Pendant ces deux années, les conversions à l'Islam ne se firent pas en grand nombre. Un accroissement du nombre des combattants musulmans de sept cents à trois mille n'est donc pas une probabilité à retenir. En même temps, il ne semble pas raisonnable d'estimer qu'entre ces deux batailles, il n'y eut pas d'augmentation du nombre des combattants musulmans. L'Islam continua à voir grossir ses rangs et cette période a certainement vu progresser le nombre des musulmans. A partir de ces considérations, il semble que l'hypothèse situant à douze cents le nombre de combattants musulmans dans la bataille du Fossé relève d'une estimation correcte.

La question qui se pose est de savoir pourquoi certains estiment ce nombre à trois mille et d'autres à sept cents. A notre avis, ces deux chiffres se rapportent à deux moments différents de la bataille qui se déroula en trois phases. La première phase était avant l'approche de l'ennemi, au moment où les musulmans creusaient le fossé. On peut présumer que les enfants et même les femmes étaient venus aider à charrier la terre. Il est donc possible que quelque trois mille âmes se soient employées à cette tâche. Les enfants pouvaient transporter la terre et les femmes, qui toujours ont aidé dans les campagnes musulmanes, ont dû se rendre utiles de différentes façons pour aider à l'excavation. Il existe des preuves à l'appui de cette hypothèse. Pratiquement toute la population prit part aux travaux, mais dès que l'ennemi arriva et que la bataille commença, le Saint Prophète^(s.a.w.) donna l'ordre aux garçons de moins de quinze ans de se retirer des lieux du combat. Ceux de plus de quinze ans avaient l'autorisation de prendre part à la lutte s'ils le désiraient (Ḥalbiyya, II).

Il semble donc que les musulmans ont été plus nombreux au moment de l'excavation que lorsque le combat s'engagea, car, à ce moment, les jeunes garçons s'étaient retirés. L'estimation selon laquelle les musulmans étaient au nombre de trois mille pour la bataille ne se rapporte donc qu'au moment de l'excavation, tandis que le chiffre de douze cents se rapporte au combat lui-même, auquel ne prirent part que les hommes. La seule estimation que nous n'ayons pas encore expliquée est celle qui porte le nombre des combattants musulmans à sept cents et qui, à notre avis, est également correcte. Elle a été proposée par une autorité comme Ibn Ishāq, qui a l'appui d'une personnalité aussi éminente qu'Ibn Hazm.

Il est donc difficile de mettre cette hypothèse en doute. Et si nous nous référons à d'autres détails du combat, nous constatons qu'elle est également juste. En effet, lorsque les Banū Qurayẓa, malgré leur parole donnée, se joignirent à l'ennemi et décidèrent d'attaquer Médine par derrière, le Saint Prophète^(s.a.w.), ayant été prévenu de leur mauvais dessein, décida de poster des gardes dans la partie de la ville exposée à

leur attaque. A l'origine, cette partie de Médine avait été laissée sans défense, car les Banū Qurayṣa étaient alliés aux musulmans, et l'on supposait qu'ils ne laisseraient pas l'ennemi attaquer la ville de leur côté. Lorsque la défection des Banū Qurayṣa fut rapportée au Prophète(s.a.w.), il devint évident que les musulmanes, jusque là considérées en sécurité dans cette partie de la ville grâce à l'alliance, étaient maintenant en danger. On sait que le Prophète(s.a.w.) décida alors d'envoyer deux forces, respectivement de deux cents et de trois cents hommes, pour garder les différentes parties de la ville ainsi exposées. Il leur donna l'ordre de crier de temps à autre *Allahu Akbar* afin que les combattants sachent que les musulmanes étaient en sécurité. L'hypothèse d'Ibn Ishāq portant à sept cents le nombre des combattants dans la bataille du Fossé est donc correct. En effet, si cinq cents des douze cents hommes avaient été postés pour garder l'arrière de la ville, il ne pouvait en rester que sept cents au combat. Et, ainsi, les trois hypothèses concernant la force de l'armée musulmane à la bataille du Fossé s'avèrent correctes.

Pour défendre le fossé, le Saint Prophète(s.a.w.) n'avait donc que sept cents hommes. Il est vrai que la tranchée les séparait de l'ennemi ; mais pour faire face à une armée aussi puissante et la repousser, même l'aide du fossé paraissait insignifiante. Comme toujours, les musulmans mirent leur confiance en Dieu et comptèrent sur Son aide. Leur petite force attendait la légion ennemie, tandis que les femmes et les enfants avaient été envoyés dans deux parties de la ville apparemment sûres.

Quand l'ennemi atteignit le fossé, il fut surpris, car ce stratagème n'avait encore jamais été employé en Arabie dans aucune bataille. Les assaillants décidèrent donc de camper au-delà du fossé afin de délibérer sur la manière d'attaquer et de prendre Médine. La ville était protégée d'un côté par le fossé. Elle avait la protection naturelle des collines d'un autre. Sur le troisième côté, il y avait des maisons en pierre et des palmeraies. Il était impossible à l'ennemi d'attaquer aucune partie de la ville par surprise. Les chefs ennemis tinrent conseil et décidèrent qu'il fallait essayer de convaincre les Banū Qurayṣa, la tribu juive vivant encore à Médine, de rompre leur alliance avec les

musulmans pour se joindre aux Arabes confédérés dans la bataille contre Médine. En effet, seuls les Banū Qurayṣa pouvaient leur permettre une voie d'accès dans la ville. Finalement, Abū Sufyān choisit Huyayy ibn Akhtab, chef de la tribu bannie des Banū Naḍīr et principal instigateur de l'hostilité des tribus arabes contre Médine, pour aller négocier avec les Banū Qurayṣa une possibilité d'attaquer la ville par derrière. Huyayy ibn Akhtab se rendit à la forteresse juive pour rencontrer le chef des Banū Qurayṣa.

D'abord, ils refusèrent de le voir. Mais, quand il expliqua que c'était un moment très opportun pour infliger une défaite aux musulmans, il réussit à gagner l'attention de Ka'b, un des Qurayṣa. Il lui expliqua que toute l'Arabie s'était soulevée pour attaquer et détruire les musulmans, que l'armée qui se tenait de l'autre côté du fossé n'était pas une armée mais un océan d'hommes robustes et décidés contre lesquels les musulmans n'avaient aucune chance de pouvoir résister.

Finalement, il fut convenu que, dès que l'armée des incroyants aurait réussi à franchir le fossé, les Banū Qurayṣa attaqueraient cette partie de Médine où le Saint Prophète^(s.a.w.) avait mis en sécurité toutes les femmes et les enfants. On pensait que ce plan mettrait fin à la résistance musulmane et qu'il serait un piège mortel pour la population entière, hommes, femmes et enfants. Si, en effet, ce plan avait connu un succès, même partiel, il aurait coûté cher aux musulmans et aurait rendu la situation très difficile pour eux, toute issue leur étant alors interdite.

Trahison des Banū Qurayṣa

Les Banū Qurayṣa, comme nous l'avons dit, avaient contracté une alliance avec les musulmans. Même s'ils ne s'étaient pas joints à la bataille aux côtés des musulmans, on attendait d'eux qu'ils barrent au moins la route à l'ennemi de leur côté. C'est pourquoi le Saint Prophète^(s.a.w.) avait laissé cette partie de la ville sans aucune défense.

Et les Banū Qurayṣa savaient que les musulmans avaient confiance en leur bonne foi. Aussi, lorsqu'ils décidèrent de se

joindre aux Arabes, il fut convenu qu'ils ne le feraient pas ouvertement de peur que les musulmans ne réagissent et ne prennent des mesures pour garder la partie de la ville dont la protection leur avait été confiée. Ainsi s'organisait un dangereux complot. Après qu'il fut convenu d'attaquer les musulmans de deux côtés, l'armée arabe se jeta à l'assaut du fossé. Quelques jours passèrent, cependant, sans que rien de décisif ne se produise. Puis, les assaillants eurent l'idée de poster leurs archers sur un tertre avec ordre de viser les groupes de musulmans qui défendaient le fossé, au bord duquel ils se tenaient de distance en distance. Dès que la défense musulmane montrait des signes de faiblesse, les incroyants essaieraient de traverser le fossé avec leurs meilleurs cavaliers. Ils croyaient que des attaques ainsi répétées leur permettraient de prendre pied sur l'autre bord et, qu'à partir de cette percée, ils pourraient faire passer leurs troupes en force pour une attaque d'envergure sur la ville. Leurs attaques se succédèrent donc rapidement. Les défenseurs musulmans étaient continuellement sur la brèche.

Il arriva même qu'un jour entier où ils étaient si occupés à repousser ces attaques, ils ne purent faire toutes leurs prières quotidiennes à l'heure prescrite. Le Saint Prophète^(s.a.w.) en fut chagriné et dit : « Dieu, punis les infidèles, ils ont dérangé nos prières. » Cet incident montre non seulement l'intensité de l'attaque ennemie, mais également que le souci du Saint Prophète^(s.a.w.) était avant tout le culte de Dieu. Médine était assiégée de tous côtés. Non seulement les hommes, mais aussi les femmes et les enfants entrevoyaient une mort certaine. Toute la ville était prise d'angoisse. Mais le Saint Prophète^(s.a.w.) lui, se souciait de faire les prières à heures fixes. En effet, les musulmans n'adorent pas Dieu seulement une fois par semaine, comme font les chrétiens et les hindous ; mais ils doivent le faire cinq fois par jour. Il est difficile, au cours d'une bataille, de rendre même un seul culte public. Que dire, donc, de cinq prières par jour en congrégation. Mais, le Saint Prophète^(s.a.w.) continuait à convoquer les cinq prières quotidiennes, même pendant le combat. Si l'une de ces prières devait être dérangée par une attaque ennemie, cela le chagrinait.

Pour ce qui est de la bataille, l'ennemi attaquait de front et les Banū Qurayza projetaient d'attaquer à l'arrière, mais de façon à ne pas alerter la population musulmane. Ils voulaient entrer dans la ville par l'arrière et tuer les femmes et les enfants qui s'y étaient réfugiés. Un jour, ils envoyèrent un espion pour s'assurer de la présence et du nombre des gardes postés pour la protection des femmes et des enfants. Il y avait une enceinte spéciale pour les familles, que l'ennemi considérait comme une cible particulière. L'espion y arriva et commença à se promener en jetant des coups d'œil furtifs de tous côtés. Ṣafīyya^(r.a.), une tante du Saint Prophète^(s.a.w.), le remarqua.

Or, il n'y avait qu'un seul homme de garde à ce moment-là, et il était malade. Elle lui rapporta ce qu'elle avait vu et lui suggéra de mettre la main sur cet espion avant qu'il puisse informer l'ennemi de ce que les femmes et les enfants n'étaient pas protégés dans cette partie de la ville. Le musulman malade refusa de bouger et, voyant cela, elle saisit un bâton et commença à combattre elle-même cet indésirable visiteur. À l'aide d'autres femmes, elle parvint à le maîtriser et à le tuer. Il fut prouvé plus tard que cet homme était réellement un espion des Banū Qurayza.

Les musulmans s'inquiétèrent et commencèrent à redouter d'autres attaques venant de ce côté qu'ils avaient cru sûr. Mais l'attaque sur le front était si intense qu'il fallait toute la force musulmane pour y résister. Néanmoins, le Saint Prophète^(s.a.w.) décida de détacher une partie de cette force pour la protection des femmes et des enfants. Comme nous l'avons vu dans la discussion quant au nombre des musulmans participant à cette bataille, le Saint Prophète^(s.a.w.) avait envoyé dans la ville cinq cents hommes sur douze cents pour la protection des femmes. Il n'en restait donc, pour la défense du fossé que sept cents qui devaient combattre une armée forte de dix-huit à vingt mille hommes. Beaucoup de musulmans, en voyant la situation qu'ils devaient affronter, perdaient courage. Ils allèrent voir le Saint Prophète^(s.a.w.) pour lui exposer la situation critique dans laquelle ils se trouvaient et lui dire l'impossibilité où ils semblaient être de sauver la ville. Ils lui demandèrent de prier et même de leur

enseigner une prière spéciale pour l'occasion. Le Saint Prophète(s.a.w.) répondit : « Ne craignez point. Priez seulement Dieu de vous protéger contre vos faiblesses, d'affermir vos cœurs et d'apaiser votre anxiété. » Et, il pria lui-même en ces termes :

« Dieu, Tu m'as envoyé le Coran. Tu n'attends pas pour demander des comptes à quiconque. Ces hordes qui sont venues nous attaquer, donne-leur la défaite. Dieu, je T'implore encore : donnes-leur la défaite, fais que nous les dominions, et fais échouer leurs mauvais desseins ». (Bukhārī)

Il pria encore :

« Dieu, Tu entends ceux qui pleurent vers Toi dans la peine et l'affliction. Tu réponds à ceux qui souffrent l'anxiété. Libère-moi de ma peine, de mon anxiété et de ma crainte. Tu sais quel combat inégal mes compagnons et moi-même devons soutenir » (Zurqānī)

Les hypocrites, parmi les musulmans, s'inquiétaient plus que les autres. Toute considération d'honneur et de sécurité pour leur ville, leurs femmes et leurs enfants disparut de leur cœur. Mais ils ne voulaient pas perdre la face en présence des leurs. Ils se mirent donc à désertier le camp des musulmans un par un, sous de futiles prétextes. Le Saint Coran s'y réfère dans le verset 14 du chapitre 33 :

« Et une partie d'entre eux demande même au Prophète(s.a.w.) la permission de partir, disant : « Nos maisons sont nues et sans défense. » Et elles n'étaient pas vraiment nues. Ils ne cherchaient qu'à s'enfuir. »

L'état de la bataille à ce moment et les conditions dans lesquelles se trouvaient alors les musulmans sont décrits dans le Saint Coran dans les versets suivants :

« Et souvenez-vous du temps où ils vinrent sur vous de dessus et de dessous, et que vos regards s'égarèrent, et que vos cœurs vous remontaient dans

la gorge, et que vous pensiez diverses pensées au sujet d'Allah. Là les croyants furent durement éprouvés, et ils furent secoués d'une secousse violente. Et souvenez-vous du temps où les hypocrites et ceux dans le cœur de qui était une maladie dirent : « Allah et Son Messenger ne nous ont promis qu'une tromperie », et où une partie d'entre eux dirent : « Ô hommes de Yathrib, vous ne pouvez pas résister à l'ennemi ; retournez donc en arrière. » (Chapitre 33 : 11 à 14)

Ces versets rappellent aux musulmans comment ils ont été attaqués de face par une confédération de tribus arabes et de dos par les juifs, et combien leur condition était précaire à cette époque. Leurs yeux flanchèrent et le cœur leur monta à la gorge. Ils commencèrent même à avoir des doutes à propos de Dieu. Les croyants furent alors mis à l'épreuve ; tous furent secoués. Les hypocrites et ceux qui étaient spirituellement faibles se mirent à dire : « Nous avons tous été trompés par de fausses promesses que nous ont faites Dieu et Son Prophète^(s.a.w.) ! » Certains d'entre eux commencèrent même à décourager la force musulmane en disant : « Il n'y a point de combat maintenant. Il n'y a rien d'autre à faire qu'à s'en retourner. »

La façon dont les vrais croyants se conduisirent à cette occasion est également décrite dans le Saint Coran :

Et lorsque les croyants virent les confédérés, ils dirent : « Voici ce qu'Allah et Son Messenger^(s.a.w.) nous ont promis ; Allah et Son Messenger^(s.a.w.) disaient la vérité. » Et cela ne fit qu'accroître leur foi et leur soumission. Parmi les croyants, il y a des hommes qui ont été fidèles au pacte qu'ils ont fait avec Allah. Il y en a parmi eux qui ont accompli leur vœu ; et il y en a qui attendent encore, et ils n'ont pas changé du tout. (Chapitre 33 : 23 à 24)

En d'autres termes, les vrais croyants n'étaient pas comme les hypocrites et les faibles. Quand ils virent le grand nombre des ennemis, ils se souvinrent de ce que Dieu et Son Prophète^(s.a.w.)

leur avaient déjà dit. Cette attaque concertée des tribus de l'Arabie n'était que la preuve de la véracité de Dieu et de Son Prophète^(s.a.w.). Les vrais croyants ne furent pas ébranlés dans leur foi. Au contraire, leur esprit d'obéissance et leur ferveur ne firent qu'augmenter. Les vrais croyants s'en tinrent à leur pacte avec Dieu. Certains d'entre eux avaient déjà atteint le but de leur vie en trouvant la mort au combat. D'autres attendaient de mourir dans le chemin de Dieu pour atteindre ce but.

L'ennemi attaquait le fossé avec rage et sans interruption. Parfois, il parvenait à repousser la défense. Un jour, d'éminents généraux de l'ennemi parvinrent à la traverser. Mais ils furent attaqués si bravement par les musulmans qu'ils durent se replier. Dans cet accrochage, Nawfal, chef des incroyants, perdit la vie. C'était un si grand chef que les incroyants frémirent à la pensée que son corps pourrait être insulté. Ils firent donc savoir au Saint Prophète^(s.a.w.) que s'il leur rendait le corps de ce chef, ils paieraient dix mille dirhams. C'était un prix élevé pour le retour d'un corps, mais l'offre était faite par sentiment de culpabilité. En effet, les incroyants avaient mutilé les corps des musulmans tués à Uḥud et ils craignaient que les musulmans ne fassent la même chose. Mais, l'enseignement de l'Islam était différent : il interdisait la mutilation des morts. Quand le Saint Prophète^(s.a.w.) reçut le message et l'offre, il dit :

« A quoi nous servirait ce corps ? Nous ne voulons rien en retour. Si vous le désirez, emportez le corps. »
(Zurqānī, II, p.114)

Un passage de l'ouvrage de Muir, *Life of Muhammad*^(s.a.w.) (Londres 1878, p. 322), décrit en termes éloquents la violence de l'attaque contre les musulmans :

« Le lendemain matin, Muḥammad^(s.a.w.) trouva toute la force des confédérés rassemblée contre lui. Il fallut la plus grande activité et une vigilance incessante de sa part pour déjouer les manœuvres de l'ennemi. Parfois, celui-ci menaçait de lancer un assaut général ; puis, des petits détachements attaquaient différents postes en succession rapide pour faire

diversion ; et enfin, guettant l'occasion, l'ennemi massait ses troupes au point le plus vulnérable et, sous le couvert d'une pluie de flèches, il essayait de faire une percée. A maintes reprises, on put voir des offensives intrépides lancées contre la ville ou contre la tente de Muhammad^(s.a.w.) et dirigées par des chefs aussi réputés que Khālid^(r.a) et 'Amru^(r.a). Seuls, des contre-attaques constantes et un tir à l'arc nourri permettaient de les repousser. Cela continua toute la journée ; et comme l'armée de Muḥammad^(s.a.w.) suffisait tout juste pour garder la longueur du front, il ne pouvait y avoir de relève. Même la nuit, grâce à une puissante, cavalerie, Khālid^(r.a) imposa l'alerte en menaçant constamment la ligne de défense, ce qui rendit nécessaires des avant-postes à intervalles resserrés. Mais toutes les tentatives ennemies restèrent vaines. La tranchée ne fut pas franchie. »

La bataille durait depuis deux jours. Il n'y avait toujours pas eu de corps à corps ni beaucoup de sang versé. Vingt-quatre heures de combat n'avaient causé que trois morts du côté de l'ennemi et cinq du côté musulman. Sa'īd ibn Ma'ādh^(r.a), un chef des Aus et homme dévoué au Saint Prophète^(s.a.w.), fut blessé. Les assauts répétés sur le fossé y causèrent certains dommages, rendant l'attaque plus facile. On assista alors à de grandes scènes de courage et de loyauté.

C'était par une nuit froide, peut-être une des plus froides en Arabie. Nous tenons de l'autorité de 'Ā'isha^(r.a), épouse du Saint Prophète^(s.a.w.), que celui-ci, sacrifiant son sommeil, se leva à maintes reprises pour garder la partie endommagée du fossé. Il était épuisé. Il alla se recoucher mais, après s'être réchauffé un peu, il retourna garder la tranchée. Un jour, il fut si épuisé qu'il semblait incapable de se mouvoir. Alors, il dit qu'il aurait aimé que quelque disciple musulman vînt le relever dans la tâche de garder le fossé dans le froid de la nuit. Bientôt, il entendit une voix. C'était celle de Sa'd ibn Waqqās^(r.a). Le Saint Prophète^(s.a.w.) lui demanda pourquoi il était venu : « Pour garder ta personne », dit Sa'd^(r.a). « Point n'est besoin de garder ma personne », dit le

Saint Prophète^(s.a.w.). « Une partie du fossé est endommagée. Va la garder afin que les musulmans soient en sécurité. » Sa'd^(r.a) s'y rendit et le Saint Prophète^(s.a.w.) put dormir. (Il y avait là une coïncidence car, lorsque le Saint Prophète^(s.a.w.) était arrivé à Médine et que sa personne courait de grands dangers, c'était aussi Sa'd^(r.a) qui s'était offert à le garder). En une autre occasion pendant ces jours difficiles, le Saint Prophète^(s.a.w.) entendit un bruit d'armes : « Qui est-ce ? », demanda-t-il. « 'Abbād ibn Bishr^(r.a) », fut la réponse. « As-tu quelqu'un d'autre avec toi ? », demanda le Prophète^(s.a.w.). « Oui », répondit 'Abbād^(r.a), « un groupe de compagnons. Nous allons garder ta tente ». « Laissez ma tente. Les incroyants essaient de traverser la tranchée. Allez les combattre ». (Halbiyya, II)

Comme nous l'avons déjà dit, les juifs essayaient d'entrer subrepticement dans la ville. L'un de leurs espions perdit la vie dans cette tentative. Lorsqu'ils se rendirent compte que leur intrigue était découverte, ils commencèrent à aider les Arabes confédérés plus ouvertement. Une attaque concertée à l'arrière ne fut cependant pas tentée, car le champ était étroit de ce côté et, à cause des musulmans postés en garde, une attaque en nombre était devenue impossible. Mais, quelques jours plus tard, juifs et confédérés païens décidèrent d'organiser une attaque soudaine et simultanée contre les musulmans.

Les confédérés se dispersent

Cependant, Dieu fit échouer ce plan d'une manière miraculeuse, comme nous allons le voir. Un certain Nu'aim^(r.a), appartenant à la tribu des Ghatfān, se sentit attiré par l'Islam. Il était venu avec les armées païennes, mais recherchait l'occasion d'aider les musulmans. Seul, il ne pouvait pas faire grand chose. Mais, quand il vit que les juifs avaient fait cause commune avec les Arabes et que les musulmans allaient vers une mort et une destruction certaines, il se décida à faire ce qu'il pourrait pour les sauver. Il alla chez les Banū Qurayẓa et parla à leurs chefs. Si les armées arabes s'enfuyaient, que devaient-ils attendre des musulmans ? En raison de leur pacte avec les musulmans, ne devaient-ils pas s'attendre à la punition qui est due à ceux qui

rompent leur parole ? La question effraya les chefs juifs, et ils lui demandèrent ce qu'ils devaient faire. Nu'aim^(r.a) leur conseilla de demander soixante-dix païens comme otages. Si les païens étaient honnêtes et désiraient l'attaque combinée, ils ne refuseraient pas cette requête. Ils diraient que ces soixante-dix hommes garderaient leurs points stratégiques, tandis qu'eux-mêmes attaqueraient les musulmans par derrière. Après ces entretiens avec les juifs, il se rendit chez les chefs païens. Il leur demanda ce qu'ils feraient si les juifs revenaient sur leur pacte ; si, afin de se concilier aux musulmans, ils demandaient des otages païens pour les remettre ensuite aux musulmans.

N'était-ce pas important pour eux de mettre à l'épreuve la sincérité des juifs en leur demandant de participer immédiatement à l'attaque commune ? Son conseil fit impression sur les chefs païens et ils le suivirent. Ils envoyèrent donc un message aux juifs, leur demandant s'ils n'attaqueraient pas la ville par derrière maintenant, qu'eux-mêmes (les confédérés) étaient prêts pour l'attaque prévue. Les juifs répondirent que le jour suivant était leur sabbat et qu'ils ne pouvaient combattre ce jour-là. Deuxièmement, dirent-ils, ils appartenaient à Médine tandis que les confédérés arabes y étaient tous étrangers. Si les Arabes fuyaient le champ de bataille, que deviendraient les juifs ?

Les Arabes devraient donc leur donner soixante-dix hommes comme otages. Les juifs seraient alors prêts à prendre leur part dans l'attaque. Le doute était semé. Les Arabes repoussèrent la requête juive, affirmant que si les juifs étaient sincères dans leur pacte, il n'y avait aucun sens à la proposition qu'ils avaient faite. Et puisque la suspicion vient à bout du courage, les armées arabes perdirent leur ardeur guerrière et, la nuit venue, hommes et officiers, accablés, gagnèrent leurs tentes et se couchèrent remplis de doutes et fort troublés. Alors, le miracle se produisit. Le ciel vint en aide aux musulmans. Un vent vif se mit à souffler. Les toiles des tentes furent balayées, les marmites se renversèrent, les feux furent éteints. Or, les païens avaient coutume de garder du feu toute la nuit. Un feu de camp pétillant était de bon augure, un feu éteint de mauvais augure. Lorsqu'un

feu s'éteignait devant une tente, les occupants, y voyant un mauvais signe, se retiraient du combat le jour suivant pour s'y joindre à nouveau ensuite. Ce soir-là, les chefs païens étaient déjà remplis de doutes. Lorsque quelques hommes commencèrent à plier leurs tentes, d'autres pensèrent que les musulmans avaient lancé une attaque nocturne, et cette rumeur se répandit. Tous se mirent à plier bagages et à se retirer du champ de bataille.

On rapporte qu'Abū Sufyān dormait sous sa tente lorsque lui parvint la nouvelle du retrait soudain des divisions païennes. Il se leva d'un bond et, dans son agitation, monta sur un chameau entravé. Il éperonna l'animal, mais celui-ci ne bougea point. Lui faisant alors remarquer ce qu'il faisait, ses amis détachèrent la bête et Abū Sufyān put quitter le champ de bataille avec eux.

Les deux tiers de la nuit s'étaient écoulés, et déjà le champ de bataille était clair. Une armée de vingt à vingt-cinq mille soldats avait disparu avec sa suite, laissant derrière elle le champ désert. C'est à ce moment que le Saint Prophète^(s.a.w.) eut une révélation selon laquelle l'ennemi s'était enfui par suite d'un acte de Dieu. Afin de se rendre compte de ce qui s'était produit, le Prophète^(s.a.w.) voulait envoyer l'un de ses fidèles parcourir le champ de bataille et lui faire un rapport. Il faisait un froid glacial et les musulmans, pauvrement vêtus, étaient gelés.

Certains entendirent la voix du Saint Prophète^(s.a.w.) quand il appela dans la nuit. Ils voulurent répondre mais ne le purent à cause du froid. Seul Huḍaifa^(r.a) fut à même de dire à haute voix : « Oui, Prophète^(s.a.w.) de Dieu, que veux-tu que nous fassions ? » Le Saint Prophète^(s.a.w.) appela de nouveau. De nouveau, personne ne put répondre à cause du froid. Seul Huḍaifa^(r.a) répondit encore une fois. Le Saint Prophète^(s.a.w.) lui demanda de parcourir le champ de bataille en le scrutant, car Dieu l'avait informé de ce que l'ennemi s'était enfui. Huḍaifa^(r.a) se rendit près de la tranchée et, de là, vit que l'ennemi avait évacué le champ de bataille : il n'y avait plus ni soldats ni personne. Il retourna près du Saint Prophète^(s.a.w.), récita la *Kalima* et lui dit que l'ennemi s'était enfui. Le matin même, les musulmans

démontèrent aussi leurs tentes et commencèrent à se replier vers la ville. Une rude épreuve de vingt jours venait de s'achever.

La punition des Banū Qurayṣa

A nouveau, les musulmans pouvaient respirer en paix. Mais ils avaient encore des comptes à régler avec les Banū Qurayṣa, car ceux-ci avaient manqué à leur parole et cela ne pouvait être ignoré. Le Saint Prophète^(s.a.w.) rassembla son armée épuisée et dit à ses hommes qu'il n'y avait pas encore de paix pour eux. Avant le coucher du soleil, ils devaient se lancer contre les Banū Qurayṣa dans leurs fortifications. Puis, il envoya 'Alī^(r.a) chez les juifs pour leur demander pourquoi ils avaient rompu leur parole donnée. Les Banū Qurayṣa ne montrèrent ni regrets ni inclination à faire des excuses. Au contraire, ils insultèrent 'Alī^(r.a) et les autres délégués musulmans et se mirent à proférer de viles paroles contre le Saint Prophète^(s.a.w.) et les femmes de sa famille. Ils dirent qu'ils ne se souciaient point de Muḥammad^(s.a.w.) et qu'ils n'avaient jamais conclu de pacte avec lui. Quand 'Alī^(r.a) vint rendre la réponse des juifs, il rencontra le Saint Prophète^(s.a.w.) et les compagnons qui se dirigeaient vers les fortifications juives. Comme les juifs avaient proféré des insultes envers le Saint Prophète^(s.a.w.), ses femmes et ses filles, 'Alī^(r.a) craignait que cela ne lui cause de la peine. Aussi, il lui suggéra qu'il n'avait pas besoin de prendre part à l'attaque, que les musulmans eux-mêmes pouvaient se charger des juifs. Le Saint Prophète^(s.a.w.) le comprit et lui dit : « Tu ne veux pas que j'entende leurs insultes, 'Alī^(r.a) ? » « Exactement », répondit 'Alī^(r.a). « Mais pourquoi ? », ajouta le Saint Prophète^(s.a.w.). « Moïse^(a.s) était de leurs, et pourtant ils lui ont infligé plus de souffrances qu'à moi. » Le Saint Prophète^(s.a.w.) continua à avancer. Les juifs organisèrent leurs défenses et engagèrent le combat. Leurs femmes se joignirent à eux. Quelques musulmans étaient assis au pied d'une muraille. En les voyant, une juive lança une pierre sur eux, tuant un nommé Khallād^(r.a). Le siège dura plusieurs jours, après quoi les juifs sentirent qu'ils ne pourraient pas tenir longtemps. Alors, leurs chefs firent demander au Saint Prophète^(s.a.w.) de leur envoyer Abū

Lubāba^(r.a), un des Anṣār et chef des Aus, tribu amie des juifs. Ils voulaient le consulter à propos d'un arrangement possible. Le Saint Prophète^(s.a.w.) leur envoya Abū Lubāba^(r.a) et ils lui demandèrent s'ils devaient déposer leurs armes et accepter le jugement du Saint Prophète^(s.a.w.). Il répondit affirmativement. Mais, en même temps, il passa un doigt sur son cou, faisant le signe de la mort. Le Saint Prophète^(s.a.w.) n'avait rien dit à qui que ce soit sur ce sujet, mais, Abū Lubāba^(r.a) craignant que le crime des juifs ne méritât rien moins que la mort, avait involontairement fait ce signe qui fut fatal aux juifs. En effet, ceux-ci déclinèrent le conseil d'Abū Lubāba^(r.a) et refusèrent d'accepter le jugement du Saint Prophète^(s.a.w.).

Or, s'ils l'avaient accepté, la plus grande punition encourue aurait été l'expulsion de Médine. Mais, la malchance aidant, ils refusèrent l'arbitrage du Saint Prophète^(s.a.w.) et déclarèrent qu'ils accepteraient à sa place le jugement de Sa'd ibn Ma'ādh^(r.a), chef de leurs alliés, les Aus. Ils accepteraient la punition qu'il proposerait, quelle qu'elle fût. Une querelle éclata parmi les juifs. Certains commencèrent à dire qu'ils étaient réellement revenus sur leur accord avec les musulmans, et que, par contre, la conduite de ces derniers prouvait qu'ils étaient justes et honnêtes et que leur religion aussi était vraie. Ceux qui pensaient de cette façon embrassèrent l'Islam. 'Amr ibn Sa'dī^(r.a), l'un des chefs juifs, réprouva son peuple en disant : « Vous avez trahi votre parole donnée et commis une forfaiture. Votre seul recours est maintenant d'embrasser l'Islam ou de donner la *jizya* » (capitation). Les juifs déclarèrent : « Nous n'embrasserons pas l'Islam et ne donnerons pas la *jizya*, car à cela nous préférons la mort. » 'Amr répondit que, dans ce cas, il était dégagé de sa responsabilité, après quoi il quitta la forteresse. Muḥammad bin Maslama^(r.a), commandant une colonne musulmane, l'aperçut et lui demanda qui il était. En apprenant son identité, il lui dit d'aller en paix et se mit à prier à haute voix : « Dieu, donne-moi toujours le pouvoir de dissimuler les erreurs des honnêtes gens. »

Muḥammad bin Maslama^(r.a) voulait dire que ce juif avait manifesté du remords et du regret pour la conduite de son

peuple. Le devoir moral des musulmans était donc de pardonner à des hommes comme lui. En le laissant aller, il avait fait une bonne chose, et il pria Dieu de lui donner de temps à autre l'occasion de faire le bien. Quand le Saint Prophète^(s.a.w.) apprit ce que Muḥammad bin Maslama^(r.a) avait fait, il ne le réprouva pas d'avoir laissé partir ce chef juif. Au contraire, il approuva ce qu'il avait fait.

Seuls quelques juifs avaient exprimé individuellement leur disposition à faire la paix et à accepter le jugement du Saint Prophète^(s.a.w.). Mais le peuple, dans son ensemble, demeurait intransigeant, refusait d'accepter ce jugement et exigeait à sa place celui de Sa'd ibn Ma'ādh^(r.a) (Bukhārī, Ṭabarī et Khamīs). Le Saint Prophète^(s.a.w.) accéda à leur demande et fit dire à Sa'd^(r.a), qui était blessé, de venir donner son jugement sur la forfaiture juive. Dès que la décision du Saint Prophète^(s.a.w.) fut connue, les Banū Aus, qui avaient longtemps été alliés aux Banū Qurayza coururent voir Sa'd^(r.a) afin de le presser de rendre son jugement en faveur des Banū Qurayza. Les Khazraj, disaient-ils, avaient toujours tenté de sauver les juifs qui leur étaient alliés. Il appartenait donc à Sa'd^(r.a) de sauver les juifs alliés à sa tribu. Sa'd^(r.a) se rendit à cheval chez les Banū Qurayza. Des hommes de sa tribu y allèrent à ses côtés, le pressant de ne pas punir les Banū Qurayza. Tout ce qu'il répondit fut que celui qui devait rendre un jugement était investi d'une mission. Il devait donc s'en acquitter avec intégrité. « Je rendrai donc mon jugement en prenant tout en considération, sans crainte ni faveur », dit-il. Quand il atteignit la forteresse juive, il vit les Banū Qurayza qui l'attendaient, alignés le long du mur d'enceinte. De l'autre côté se trouvaient les musulmans. Lorsque Sa'd^(r.a) arriva près d'eux, il leur demanda : « Accepterez-vous mon jugement ? » Ils dirent : « Oui ».

Le jugement de Sa'd^(r.a) inspiré de la Bible

Se tournant vers les Banū Qurayza, Sa'd^(r.a) leur posa la même question et ils acceptèrent également. Puis, timidement, il pointa son doigt du côté où était assis le Saint Prophète^(s.a.w.) et demanda si, de ce côté-là aussi, on s'en tiendrait à son

jugement. En entendant cela, le Saint Prophète(s.a.w.) répondit : « Oui » (Ṭabarī, et Hishām). Puis, il rendit son jugement selon le commandement suivant de la Bible :

« Quand tu t'approcheras d'une ville pour l'attaquer, tu lui offriras d'abord la paix. Si elle te fait une réponse pacifique et t'ouvre ses portes, tous ceux qui s'y trouveront te devront des corvées et te serviront. Si elle refuse de traiter avec toi et si elle veut te faire la guerre, tu l'assiégeras. L'Eternel, ton Dieu, la livrera entre tes mains, et tu en feras passer tous les mâles au fil de l'épée. Seulement, tu prendras pour toi les femmes, les enfants, le bétail et tout le butin qui se trouvera dans la ville.

Tu pourras te rassasier des dépouilles de tes ennemis, que l'Eternel, ton Dieu, te livrera. C'est ainsi que tu agiras à l'égard de toutes les villes situées très loin de chez toi, et qui n'appartiennent pas à ces nations voisines. Mais, dans les villes de ces peuples que l'Eternel, ton Dieu, te donne en héritage, tu n'y laisseras vivre rien de ce qui respire.

Tu voueras ainsi à l'interdit les Héthiens, les Amoréens, les Cananéens, les Phéréziens, les Héviens et les Jébusiens - comme l'Eternel, ton Dieu, te l'a commandé - afin qu'ils ne vous apprennent pas à imiter toutes les pratiques abominables auxquelles ils se livrent en l'honneur de leurs dieux, et que vous ne péchiez point contre l'Eternel, votre Dieu. » (Deutéronome 20 :10-18)

Selon l'enseignement de la Bible, si les juifs avaient remporté la victoire et si le Saint Prophète(s.a.w.) avait été vaincu, tous les musulmans, hommes, femmes et enfants, auraient été mis à mort. L'histoire nous a appris que telle était effectivement l'intention des juifs. Ils auraient mis les hommes à mort, emporté les femmes et les enfants comme esclaves et pris les biens des musulmans, ainsi que le préconisait le Deutéronome pour les nations ennemis vivant dans des régions éloignées.

Or, Sa'd^(r.a) était ami des Banū Qurayza auxquels sa tribu était alliée. Quand il vit que les juifs avaient refusé d'accepter le jugement du Saint Prophète^(s.a.w.), refusant du même coup la punition plus légère prescrite par l'Islam pour une telle offense, il décida d'appliquer aux juifs le châtement que Moïse^(a.s) avait préconisé. La responsabilité de ce jugement n'incombe donc pas au Saint Prophète^(s.a.w.) ni aux musulmans, mais à Moïse^(a.s) et son enseignement et aux juifs qui avaient traité les musulmans si cruellement. On leur avait offert un jugement clément, mais ils avaient insisté pour avoir celui de Sa'd^(r.a).

Or, ce dernier décida de les punir selon la Loi de Moïse^(a.s). Jusqu'à ce jour, les chrétiens continuent à diffamer le Saint Prophète^(s.a.w.) de l'Islam en disant qu'il avait été cruel envers les juifs. Si tel était le cas, pourquoi ne fut-il pas cruel envers d'autres peuples en d'autres occasions ? Il y eut de nombreuses occasions où les ennemis du Prophète^(s.a.w.) se remirent entre ses mains, et jamais ils ne demandèrent en vain son pardon.

Cette fois-là, l'ennemi insista pour qu'une personne autre que le Saint Prophète^(s.a.w.) rendît le jugement. La personne choisie par les juifs, agissant comme arbitre entre eux et les musulmans, avait demandé publiquement au Prophète^(s.a.w.) et aux juifs s'ils accepteraient son jugement. C'est après que les parties eurent accepté qu'il procéda à l'annonce publique.

Et qu'était ce jugement ? Rien moins que l'application de la Loi mosaïque pour l'offense des juifs. Pourquoi ne l'auraient-ils donc pas acceptée ? Ne se comptaient-ils pas parmi les adeptes de Moïse^(a.s) ? Si une cruauté fut perpétrée, elle le fut par les juifs contre les juifs. Ils avaient refusé le jugement du Saint Prophète^(s.a.w.) et appelé l'application de leur propre loi religieuse pour leur offense. Si cruauté fut perpétrée, ce fut par Moïse^(a.s) qui avait préconisé ce châtement pour un ennemi assiégé et l'avait inscrit dans son livre sous le commandement de Dieu. Les historiens chrétiens ne devraient donc pas déverser leur fiel sur le Saint Prophète^(s.a.w.) de l'Islam, mais plutôt condamner Moïse^(a.s), qui prescrivit ce châtement cruel, ou le Dieu de Moïse^(a.s), qui lui commanda de le faire.

La bataille du Fossé terminée, le Saint Prophète(s.a.w.) déclara qu'à partir de ce jour, ce ne serait plus les païens qui attaqueraient les musulmans, mais que ce serait les musulmans qui attaqueraient dorénavant les païens. Le vent allait tourner. Les musulmans allaient prendre l'offensive contre les tribus et contre ceux qui, jusque-là, les avaient attaqués et harcelés impunément. Ce ne fut pas une vaine menace. Dans la bataille du Fossé, les confédérés arabes n'avaient pas subi de pertes considérables. Ils n'avaient perdu que quelques hommes. Avant un an, ils pourraient de nouveau venir attaquer Médine, mieux préparés.

Au lieu de vingt mille hommes, ils pourraient lever une armée de quarante à cinquante mille soldats ce qui ne serait pas au-delà de leur capacité. Mais, pendant vingt ans, les ennemis avaient fait de leur mieux pour extirper l'Islam et les musulmans, et l'échec continu de leurs desseins avait ébranlé leur confiance. Ils commençaient à craindre que l'enseignement du Saint Prophète(s.a.w.) ne fût vrai et que leurs idoles et divinités nationales ne soient fausses ; que le Créateur fût le Dieu Unique Invisible enseigné par le Prophète(s.a.w.).

Cette crainte commençait à se répandre en eux ; mais ils n'en montrèrent aucun signe. En apparence, ils continuaient à vivre comme auparavant. Ils visitaient leurs idoles et les priaient selon la coutume nationale. Mais leur foi était brisée. Vivant la vie des païens et des incroyants, intérieurement leur cœur se faisait l'écho de la profession de foi musulmane : Il n'y a d'autre Dieu à part Allah.

Après la bataille du Fossé, le Saint Prophète(s.a.w.), comme nous l'avons déjà observé, déclara que les rôles étaient renversés et que dorénavant les musulmans allaient prendre l'initiative des attaques. L'endurance musulmane avait atteint sa limite. Le vent allait tourner (Bukhārī, Kitāb al-Maghāzī).

Le Prophète(s.a.w.) chercha-t-il à continuer la guerre ?

Au cours des batailles livrées jusque-là, les musulmans étaient restés à Médine ou en étaient sortis à peu de distance pour

repousser l'agression des incroyants. Ils n'avaient pas été les initiateurs de ces hostilités et ne montraient aucune disposition à les poursuivre. Normalement, on ne peut mettre fin aux hostilités que de deux façons : par une paix concertée, ou par la soumission de l'une des parties. Or, dans les rencontres entre musulmans et incroyants, il n'y avait encore jamais eu de proposition de paix et aucune des parties n'avait offert de se soumettre. Il est vrai qu'il y avait eu des pauses entre les combats, mais nul ne saurait dire que la guerre entre les deux camps avait pris fin. D'après les lois en usage, les musulmans auraient pu attaquer les tribus ennemies et les forcer à se rendre. Mais ils ne le firent point. Lorsque l'ennemi cessa de combattre, les musulmans cessèrent également, ils le firent, croyant qu'il y aurait des pourparlers de paix. Mais, quand il devint clair que ceux-ci n'auraient pas lieu et que les incroyants ne se soumettraient pas, le Saint Prophète^(s.a.w.) jugea que le temps était venu de mettre fin à la guerre, soit par la paix, soit par la soumission d'une partie à l'autre. Pour avoir la paix, il fallait terminer la guerre.

Donc, après la bataille du Fossé, le Prophète^(s.a.w.) semblait déterminé à s'assurer de l'une des deux choses : la paix ou la soumission. Il était hors de question pour les musulmans de se rendre aux incroyants, car Dieu avait promis la victoire de l'Islam sur ses persécuteurs et le Saint Prophète^(s.a.w.) avait fait des déclarations à ce sujet durant son séjour à La Mecque. Les musulmans pouvaient-ils, alors, plaider pour la paix ? Un mouvement pour la paix peut être proposé soit par le plus fort, soit par le plus faible. Quand le plus faible recherche la paix, il doit rendre, de façon temporaire ou permanente, une partie de ses territoires ou de ses revenus, ou il doit accepter d'autres conditions qui lui sont imposées par l'ennemi. Lorsque le plus fort propose la paix, il est entendu qu'il ne vise pas à la destruction totale du plus faible, mais qu'il est disposé à lui laisser une indépendance complète ou partielle en échange de certaines conditions. Dans les batailles qui avaient eu lieu jusque là entre musulmans et incroyants, ces derniers avaient subi défaite sur défaite. Pourtant, leur puissance n'était pas

brisée. Ils n'avaient fait qu'échouer dans leurs tentatives de détruire les musulmans, et cela ne signifiait pas la défaite, mais seulement que l'agression n'avait pas réussi. Les attaques sans succès décisif peuvent se répéter pendant longtemps.

Sur le plan militaire, les musulmans étaient sans aucun doute plus faibles. Il est vrai que leur défense se maintenait, mais ils constituaient une misérable minorité qui, bien qu'elle ait été capable de résister à l'agression de la majorité, n'avait pu prendre l'offensive. Les musulmans n'avaient donc pas encore assuré leur indépendance. S'ils avaient recherché la paix, cela aurait signifié la rupture de leur défense et le fait qu'ils étaient prêts à accepter les conditions des incroyants. Une offre de paix de leur part aurait été désastreuse pour l'Islam ; elle aurait signifié leur propre destruction. Elle aurait apporté une vigueur nouvelle à un ennemi démoralisé par des défaites répétées. Un sentiment croissant de défaite aurait alors fait place chez lui à un renouveau d'espoir et d'ambition.

Les incroyants auraient pensé que, bien que les musulmans aient conservé Médine, ils pouvaient être encore pessimistes quant à leur victoire finale. Une offre de paix ne pouvait donc venir des musulmans. Par contre, elle aurait pu provenir des Mecquois ou d'une tierce partie s'il s'en était trouvé une. Mais il n'y en avait point, car dans ce conflit Médine se trouvait affrontée à toute l'Arabie. Les incroyants auraient donc pu faire aux musulmans une offre de paix, mais ils ne montraient aucun signe dans ce sens. Ainsi, l'état de belligérance aurait continué indéfiniment, car si les premiers ne pouvaient pas demander la paix, les seconds ne le voulaient pas. Il semblait donc qu'il n'y aurait pas de fin aux guerres civiles en Arabie, du moins pas avant une centaine d'années.

Il n'y avait qu'une voie ouverte aux musulmans s'ils voulaient mettre fin à ces luttes. Ils n'avaient pas l'intention de soumettre leur conscience aux Arabes, c'est-à-dire de renoncer à leur droit de professer, de pratiquer et de prêcher ce qu'ils voulaient ; de leur côté, les incroyants ne faisaient aucun mouvement vers la paix. Puisque les musulmans avaient pu repousser les

agressions successives, il leur appartenait donc de forcer les Arabes soit à se rendre, soit à accepter la paix. Ce fut la décision que prit le Saint Prophète^(s.a.w.).

Était-ce la guerre que le Saint Prophète^(s.a.w.) recherchait ? Non, ce n'était pas la guerre, mais la paix qu'il voulait amener. Si, à cette époque, il n'avait rien fait, l'Arabie serait restée en proie aux guerres civiles. Il prit donc la seule mesure possible. L'histoire est remplie de guerres, dont certaines ont duré cent ans, d'autres trente ans. Les longues guerres ont toujours pour cause l'absence d'action décisive de part et d'autre. Or, une action décisive, dans le cas qui nous intéresse, ne pouvait prendre qu'une des deux formes suivantes : une capitulation totale ou une paix négociée.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) aurait-il pu demeurer passif ? Aurait-il pu se retirer avec sa petite force derrière les murs de Médine, et laisser aller les choses ? C'était impossible. Les incroyants étaient à l'origine de l'agression, et demeurer passif n'aurait pas signifié la fin de la guerre, mais plutôt sa continuation. Les incroyants auraient pu attaquer Médine quand ils l'auraient voulu, arrêter la guerre et reprendre ensuite leur offensive, à leur gré. Une accalmie dans la guerre n'en signifie pas la fin. Ce n'est qu'un mouvement tactique.

Les enseignements du judaïsme et du christianisme sur la guerre

La question se pose maintenant de savoir s'il est juste de combattre pour sa foi.

L'enseignement de la religion au sujet de la guerre prend des formes variées. Nous avons cité plus haut celui de l'Ancien Testament. Moïse^(a.s.) reçoit le commandement d'entrer par la force dans le territoire des Cananéens, de vaincre la population et d'y établir son propre peuple (Deutéronome 20 :10-18).

Malgré cet enseignement du Livre de Moïse^(a.s.) et son application pratique par les Prophètes Josué^(a.s.), David^(a.s.) et autres, juifs et chrétiens continuent à révéler leurs prophètes et

à considérer leurs livres comme des Livres de Dieu. A la fin de la tradition mosaïque, nous trouvons que Jésus^(a.s) enseigna :

« Mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Au contraire, si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. » (Matthieu, 5 : 39)

Les chrétiens ont souvent cité cet enseignement et prétendent que Jésus^(a.s) prêchait contre la guerre. Mais, dans le Nouveau Testament, nous trouvons des passages qui enseignent tout à fait le contraire. L'un d'eux, par exemple, dit :

« Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je suis venu apporter non la paix, mais l'épée. » (Matthieu 10 : 34)

Et un autre passage dit encore :

« Mais maintenant, leur dit-il, que celui qui a une bourse la prenne, et de même celui qui a un sac ; et que celui qui n'a point d'épée vende son manteau et en achète une. » (Luc, 22 : 36).

De ces trois versets, les deux derniers contredisent le premier. Si Jésus^(a.s) était venu pour la guerre, pourquoi enseigna-t-il de présenter l'autre joue ? Il semble que nous devons soit admettre une contradiction dans le Nouveau Testament, soit expliquer d'une manière adéquate l'un des enseignements contradictoires. Il n'est pas question d'expliquer ici s'il est possible ou non de présenter l'autre joue. Qu'il suffise de signaler qu'à travers une longue histoire, aucun peuple chrétien n'a jamais hésité à faire la guerre. Lorsque les chrétiens accédèrent au pouvoir à Rome, ils prirent part à des guerres défensives comme à des guerres d'agression ; à l'heure actuelle, les puissances dominantes dans le monde, qui sont chrétiennes, continuent à prendre part à des guerres de toutes natures. Mais, le vainqueur est canonisé par le reste du monde chrétien ; sa victoire devient la victoire de la civilisation chrétienne.

Il ressort de ceci que, par civilisation chrétienne, on entend tout ce qui est domination et réussite. Quand deux puissances

chrétiennes entrent en guerre, chacune revendique qu'elle protège les idéaux chrétiens. Le vainqueur sera ensuite considéré comme le véritable représentant de la puissance chrétienne. Il est vrai également que, depuis Jésus^(a.s) jusqu'à nos jours, la chrétienté s'est trouvée impliquée dans des guerres, et il semble qu'elle continuera à l'être. Dans la pratique, donc, les peuples chrétiens en ont conclu que la guerre est l'enseignement réel du Nouveau Testament, et que le fait de présenter l'autre joue était soit un enseignement opportun dicté par la condition précaire des premiers chrétiens, soit un enseignement qui ne s'appliquait qu'aux individus et non aux Etats ou aux peuples.

D'autre part, en admettant même que Jésus^(a.s) enseignait la paix et non la guerre, on constate que ceux qui n'agirent pas selon cet enseignement furent malgré tout honorés et sanctifiés. Car la chrétienté a toujours révééré les protagonistes de la guerre tels que Moïse^(a.s), Josué^(a.s) et David^(a.s). L'Eglise va plus loin : elle a canonisé des héros nationaux qui souffrirent de faits de guerre, et les papes en ont fait des saints.

Les enseignements du Saint Coran sur la guerre et la paix

L'enseignement de l'Islam diffère des enseignements précédents, en ce sens qu'il se place entre les deux extrêmes. L'Islam ne prêche pas l'agression comme le fit Moïse^(a.s), pas plus qu'il ne prêche, comme le christianisme actuel (probablement corrompu), la chose contraire. Il ne nous demande pas de présenter l'autre joue et, en même temps, de vendre nos vêtements pour acheter une épée. L'enseignement de l'Islam est adapté aux instincts naturels de l'homme et il apporte la paix de la seule façon possible.

L'Islam interdit l'agression, mais nous ordonne de combattre si le recul devant le combat doit mettre la paix en danger et provoquer la guerre. Si ne pas vouloir combattre signifie la fin de la liberté de conscience et de la recherche de la vérité, notre devoir est de combattre. Tel est l'enseignement sur la base duquel la paix peut être finalement établie, et sur lequel le Saint

Prophète(s.a.w.) a fondé sa propre ligne de conduite. Il avait continué à souffrir sans réagir à La Mecque, et n'avait pas combattu l'agression dont il était l'innocente victime. Même après sa fuite à Médine, l'ennemi l'y poursuivit pour extirper l'Islam ; il fallait donc combattre pour la vérité et la liberté de conscience.

Nous citons ci-après des passages du Saint Coran ayant trait à la guerre.

(1) Dans le chapitre 22, versets 40 à 42, nous lisons :

La permission de se battre est accordée à ceux contre qui l'on se bat, parce qu'ils ont été injustement traités - et Allah a assurément le pouvoir de les aider. Ceux qui ont été injustement chassés de leurs habitations, seulement parce qu'ils ont dit : « Notre Seigneur est Allah » – Et si Allah ne repoussait pas certains hommes par d'autres, les cloîtres auraient assurément été démolis, ainsi que les églises, les synagogues et les mosquées où le nom d'Allah est souvent rappelé. Allah aide assurément celui qui L'aide. Allah est, en vérité, Puissant, Fort - A ceux qui, si Nous les établissons sur la terre, observeront les prières, et payeront les zakât¹ et enjoindront le bien et interdiront le mal. Et c'est sur Allah que repose la fin des affaires.

Le verset vise à signifier que l'autorisation de combattre est accordée aux victimes de l'agression. Dieu aide assurément les victimes - ceux qui ont été arrachés à leur maison à cause de leurs croyances. Cette autorisation est sage parce que, si Dieu ne repoussait pas les cruels à l'aide des justes, il n'y aurait pas de liberté de conscience et de culte dans le monde. Dieu doit aider ceux qui aident à établir la liberté et le culte. Il s'ensuit que le combat est permis à un peuple qui a souffert longtemps d'une agression délibérée – quand l'agresseur n'a eu aucune raison d'attaquer et qu'il cherche à intervenir dans la religion de

¹ Note de l'Editeur : Impôt sur le capital

sa victime. Le devoir de celle-ci, en accédant au pouvoir le cas échéant, est de rétablir la liberté religieuse et de protéger toutes les religions et les lieux saints. Son pouvoir ne doit pas servir à sa propre glorification, mais au bien-être des pauvres, au progrès du pays et à la consolidation de la paix. Cet enseignement est aussi irrécusable qu'il est clair et précis. Il proclame le fait que les premiers musulmans eurent recours à la guerre parce qu'ils furent obligés de le faire. Autrement, les guerres d'agression étaient interdites par l'Islam. Le pouvoir politique est promis aux musulmans, mais ceux-ci sont avertis de ce que ce pouvoir ne doit pas être exercé pour leur propre profit, mais pour relever le sort des pauvres et promouvoir la paix et le progrès.

(2) Dans le chapitre 2, versets 191 à 194, nous avons :

Et combattez dans la cause d'Allah contre ceux qui combattent contre vous, mais n'excédez pas les limites. Assurément, Allah n'aime pas les transgresseurs. Et tuez-les partout où vous les rencontrerez, et chassez-les de l'endroit d'où ils vous ont chassés, car la persécution est pire que le meurtre.

Et ne combattez pas contre eux dans l'enceinte de la Sainte Mosquée, à moins qu'ils ne vous y attaquent. Mais s'ils vous y combattent, alors tuez-les ; car telles sont les représailles envers les incroyants. Mais s'ils se désistent, alors Allah est assurément Très Pardonnant, Miséricordieux. Et combattez contre eux jusqu'à ce qu'il n'existe plus de persécution et que la religion d'Allah soit libre. Mais s'ils se désistent, souvenez-vous qu'aucune hostilité n'est permise, sauf contre les agresseurs.

On doit combattre pour l'amour de Dieu, et non pas pour soi-même, sous l'effet de la colère ou par besoin de grandeur, et en tous cas, le combat ne doit pas excéder certaines limites, car les excès déplaisent à Dieu. Le combat doit avoir lieu entre groupes, les assauts contre les individus étant interdits. L'agression

contre une religion doit être rejetée, car commettre une telle agression est pire que de verser le sang.

Les musulmans ne doivent pas combattre près de la Sainte Mosquée, à moins que l'ennemi n'ait attaqué le premier. Le fait de combattre près de la Sainte Mosquée constitue une atteinte au droit de tous à faire le pèlerinage. Mais, si l'ennemi attaque, les musulmans sont libres de riposter, ceci étant la juste réponse à l'agression. Si l'ennemi se désiste, les musulmans doivent se désister également et pardonner en oubliant le passé. Le combat doit continuer aussi longtemps que dure la persécution et que la liberté religieuse n'est pas rétablie. La religion est pour Dieu. L'emploi de la force ou de la contrainte en religion est une mauvaise chose.

Si les *kuffār* (incroyants) n'y ont pas recours et laissent la liberté de religion, les musulmans doivent s'abstenir de les combattre. On ne doit prendre les armes que contre ceux qui commettent des excès. Dès que les excès cessent, le combat doit cesser aussi.

Il est donc permis de dire que les versets enseignent les règles catégoriques suivantes :

- (a) Nous ne devons recourir à la guerre que pour l'amour de Dieu et non pour des motifs personnels, pour notre propre gloire ou pour d'autres intérêts.
- (b) Nous ne pouvons entrer en guerre que si nous sommes nous-mêmes agressés.
- (c) Nous ne pouvons combattre que ceux qui nous combattent. Nous ne pouvons pas combattre ceux qui ne sont pas en guerre.
- (d) Même après que l'ennemi ait lancé l'attaque, notre devoir est de limiter la guerre. Il est mal d'étendre la guerre, que ce soit territorialement ou par les armes employées.
- (e) Nous ne devons nous battre que contre une armée régulière à la solde de l'ennemi et qui combat pour lui.

Nous ne devons pas nous battre contre d'autres qui se trouvent du côté de l'ennemi.

- (f) Pendant la guerre, l'immunité doit être accordée aux lieux du culte et pour l'observation des rites religieux. Si l'ennemi épargne les lieux où sont célébrées des cérémonies religieuses, les musulmans doivent également s'abstenir de combattre en de tels lieux.
- (g) Si l'ennemi utilise un lieu de culte comme base d'attaque, alors les musulmans peuvent répondre à l'attaque. Ils ne pourront être blâmés de l'avoir fait. Le combat n'est pas autorisé à proximité des lieux de culte. Lancer une attaque contre de tels lieux afin de les détruire ou de les endommager est absolument interdit. Un lieu de culte employé comme base d'opérations peut inviter à une riposte. La responsabilité pour tout dommage causé au lieu incombera alors à l'ennemi et non aux musulmans.
- (h) Si l'ennemi réalise le danger et son erreur en utilisant comme base un lieu de culte et qu'il change le front de bataille, les musulmans doivent alors se conformer au changement. Le fait que l'ennemi ait lancé l'attaque à partir d'un lieu de culte ne doit pas servir de prétexte pour attaquer ce lieu. Par respect, les musulmans doivent aussi changer leur front de bataille dès que l'ennemi le fait.
- (i) Le combat doit se poursuivre aussi longtemps qu'existent des entraves à la religion et à la liberté religieuse. Dès que la religion devient libre et que toute contrainte dans ce domaine n'est plus permise et que ceci se reflète dans les paroles et dans les actes de l'ennemi, il ne doit plus y avoir de guerre, même si c'est l'ennemi, qui la provoque.

(3) Dans le chapitre 8, versets 39 à 41, nous lisons :

Dis aux incroyants, s'ils se désistent, que ce qui est passé sera pardonné ; mais s'ils y retournent, vraiment l'exemple des anciens est déjà devant eux.

Et combattez contre eux jusqu'à ce que toute persécution ait cessé, et que la religion soit toute pour Allah. Mais s'ils se désistent, alors assurément, Allah surveille leurs actions de près. Et s'ils tournent le dos, alors sachez bien qu'Allah est votre protecteur. Quel excellent protecteur, et quel aide !

Autrement dit, les guerres ont été imposées aux musulmans. Mais, si l'ennemi se désiste, le devoir des musulmans est de se désister aussi et de pardonner le passé. Si l'ennemi ne se désiste pas et attaque les musulmans de nouveau, alors il devrait se souvenir du sort des ennemis des prophètes anciens. Les musulmans doivent combattre aussi longtemps que dure la persécution religieuse, que la religion n'est pas toute pour Allah et que l'ingérence dans les affaires religieuses n'a pas cessé. Quand l'adversaire se désiste, les musulmans doivent se désister aussi ; ils ne doivent pas poursuivre la guerre simplement parce que l'ennemi croit dans une religion fausse. La valeur des croyances et des actions est bien connue de Dieu et Il les récompensera comme il Lui plaira. Les musulmans n'ont pas le droit de s'immiscer dans la religion d'un autre peuple, même si cette religion leur semble fausse. Si, après une offre de paix, l'ennemi continue à faire la guerre, alors les musulmans peuvent être sûrs de la victoire, même s'ils sont en petit nombre. Car Dieu les aidera, et qui peut aider mieux que Lui ?

Ces versets furent révélés à propos de la bataille de Badr qui fut le premier combat régulier entre les musulmans et les incroyants. C'est là que les musulmans furent victimes d'une agression injustifiée. L'ennemi avait choisi de rompre la paix de Médine et du territoire environnant. Malgré cela, la victoire fut aux musulmans et d'importants chefs ennemis trouvèrent la mort. L'exercice des représailles contre une telle agression semble naturel, justifié et même nécessaire. Pourtant, il est dit aux musulmans de cesser de combattre dès que l'ennemi dépose les armes. Tout ce que l'ennemi est prié de concéder est la liberté de croyance et de culte.

(4) Dans le chapitre 8, versets 62 à 63, nous lisons :

Et s'ils penchent vers la paix, penches-y toi aussi, et mets ta confiance en Allah ; c'est Lui assurément qui entend tout, sait tout. Et s'ils ont le dessein de t'induire en erreur, Allah te suffit assurément. C'est Lui qui t'a fortifié par Son aide et par celle des croyants.

Autrement dit, si au cours de la bataille, quel que soit le moment, les incroyants désirent la paix, les musulmans doivent accepter l'offre immédiatement et faire la paix. Ils doivent le faire même au risque d'être trompés, mettant leur confiance en Dieu. La duperie ne servira à rien contre eux, car ils comptent non sur eux-mêmes, mais sur l'aide de Dieu à Qui ils doivent leurs victoires. Dans leurs moments les plus sombres et les plus difficiles, Dieu avait soutenu le Saint Prophète^(s.a.w.) et ses fidèles ; de la même façon, Il les soutiendra contre les dupeurs. Une offre de paix doit donc être acceptée et non pas rejetée, sous prétexte qu'il s'agit d'une ruse par laquelle l'ennemi cherche à gagner du temps pour une nouvelle attaque.

L'accent mis sur la paix dans ces versets n'est pas dénué de signification. Ceux-ci anticipent la paix que signa le Saint Prophète^(s.a.w.) à Ḥudaybiya. Ils l'avertissent de ce qu'un temps viendra où l'ennemi recherchera la paix.

L'offre ne devra pas être refusée sous le prétexte que l'ennemi était l'agresseur et qu'il avait commis des excès ou qu'on ne peut lui faire confiance. Le droit chemin enseigné par l'Islam exige qu'un musulman accepte une offre de paix. La piété et le bon jugement en rendent l'acceptation désirable.

(5) Dans le chapitre 4, verset 95, nous avons :

O vous qui croyez ! Quand vous vous mettrez en campagne dans la cause d'Allah, renseignez-vous bien et ne dites pas à celui qui vous adresse le salut de la paix : « Tu n'es pas un croyant. » Vous cherchez les biens de la vie d'ici-bas, alors qu'auprès d'Allah il y a abondance de biens. Autrefois vous étiez ainsi, mais Allah vous a accordé Ses grâces ; ainsi donc,

prenez des renseignements. En vérité, Allah est bien informé de ce que vous faites.

En d'autres termes, quand les musulmans partent en guerre, ils doivent s'assurer que l'ennemi a été averti de ce que la guerre a de déraisonnable et qu'il la veut en connaissance de cause. Ayant fait cela, si les musulmans reçoivent d'un individu ou d'un groupe une proposition de paix, ils ne doivent pas la refuser sous prétexte qu'elle n'est pas honnête. Si les musulmans déclinent des offres de paix, ils ne combattront pas pour Dieu mais pour eux-mêmes et pour gagner des biens de ce monde. Tout cela comme la religion vient de Dieu, la gloire et les biens de ce monde doivent venir de Lui aussi. Tuer ne doit pas être un but. Celui qu'on désire tuer aujourd'hui peut être bien guidé demain. Or, les musulmans auraient-ils pu le devenir s'ils n'avaient pas été épargnés ? Les musulmans doivent s'abstenir de tuer car les vies épargnées peuvent devenir des vies guidées. Dieu sait bien ce que font les hommes, pour quelles raisons et dans quel but ils le font.

Le verset enseigne que, même après que la guerre ait commencé, le devoir des musulmans est de se renseigner si l'ennemi est décidé à l'agression. Il arrive souvent que l'ennemi fasse des préparatifs de guerre sous l'emprise de l'excitation ou de la crainte, alors qu'il n'a aucune intention d'être l'agresseur ; aussi, tant que les musulmans ne sont pas assurés que l'ennemi a préparé une attaque, ils ne doivent pas entrer en guerre.

S'il apparaît, dans les faits ou dans les déclarations de l'ennemi, que ses préparatifs ne sont que légitime défense, les musulmans doivent accepter une telle déclaration et s'abstenir de faire la guerre. Si l'agression avait été l'intention première, peut-être cette intention avait-elle changé. Les intentions et les motivations ne changent-elles pas continuellement ? Les ennemis de l'Islam ne sont-ils pas devenus amis ?

(6) Sur l'inviolabilité des traités, le Saint Coran dit clairement :

Excepté ceux des idolâtres avec qui vous avez conclu un traité, et qui ne vous ont pas par la suite manqué

en quoi que ce soit, et qui n'ont soutenu personne contre vous. Remplissez donc le traité avec ceux-là jusqu'au terme. En vérité, Allah aime ceux qui sont justes. (Chapitre 9, verset 4)

Les incroyants qui signent un pacte avec les musulmans, honorent ce pacte et n'aident pas l'ennemi contre eux, doivent recevoir des musulmans un traitement réciproque.

La piété exige que les musulmans remplissent leur part du pacte dans la lettre aussi bien que dans l'esprit.

(7) A propos d'un ennemi en guerre contre les musulmans et qui désire étudier le message de l'Islam, le Saint Coran ordonne :

Et si quelqu'un d'entre les idolâtres te demande protection, accorde-lui la protection afin qu'il puisse entendre la parole d'Allah ensuite, conduis-le à son lieu de sûreté. Ceci parce que ce sont des gens qui ne savent pas. (Chapitre 9, verset 6)

Autrement dit, si l'un de ceux qui sont en guerre contre les musulmans cherche refuge chez eux afin d'étudier l'Islam et de réfléchir à son message, il doit avoir la protection des musulmans aussi longtemps qu'il semble raisonnablement nécessaire.

(8) Concernant les prisonniers de guerre, le Saint Coran enseigne :

Il ne sied pas à un prophète d'avoir des captifs avant d'avoir versé le sang sur la terre dans une guerre régulière. Vous désirez les biens d'ici-bas tandis qu'Allah désire pour vous l'au-delà ; et Allah est Puissant, Sage. (Chapitre 8, verset 68)

En d'autres termes, il ne convient pas qu'un prophète prenne des prisonniers à son ennemi, sauf après une guerre régulière où beaucoup de sang a été versé. La pratique de faire des prisonniers chez les tribus ennemies sans coup fêrir et sans verser de sang, en vigueur jusqu'à l'avènement de l'Islam – et

même après – est ici rendue illégale. On ne peut faire de prisonniers qu'après une bataille et parmi les combattants.

(9) Il y a des règles établies pour relâcher les prisonniers. Ainsi, nous lisons :

Puis faites-leur grâce ou mettez-les à rançon jusqu'à ce que la guerre cesse de peser. (Chapitre 47, verset 5)

Le mieux, selon l'Islam, est de relâcher les prisonniers sans demander de rançon. Mais comme cela n'est pas toujours possible, la remise en liberté contre rançon est également prévue.

(10) Il existe des clauses pour les prisonniers de guerre qui ne peuvent payer eux-mêmes leur rançon, pour ceux qui n'ont personne qui puisse ou qui veuille payer leur remise en liberté. Il arrive souvent que des membres de la famille puissent payer mais qu'ils ne le fassent pas, parce qu'ils préfèrent laisser leur parent demeurer prisonnier – probablement dans l'intention de s'approprier ses biens en son absence. Voici ce que le Saint Coran déclare sur ce sujet :

Et quant à ceux que possèdent vos mains droites et qui désirent un acte d'affranchissement écrit, écrivez-le pour eux si vous savez qu'il y a du bon en eux ; et donnez-leur des biens d'Allah qu'Il vous a accordés. (Chapitre 24, verset 34)

Autrement dit, ceux qui ne méritent pas d'être relâchés sans rançon, mais qui n'ont personne pour la payer pour eux - s'ils demandent malgré tout leur liberté - peuvent l'obtenir en signant un engagement selon lequel, s'il leur est permis de travailler et de gagner leur vie, ils paieront leur rançon. Ils ne doivent, cependant, être autorisés à le faire que si leur capacité de travailler et de gagner leur vie est certaine ; dans ce cas, ils doivent même recevoir une aide financière de la part des musulmans. Ceux des musulmans qui peuvent le faire doivent payer ; ou bien une souscription publique doit être organisée pour aider ces malheureux à se relever.

Les passages du Saint Coran que nous venons de citer contiennent l'enseignement de l'Islam concernant la guerre et la paix. Ils nous disent dans quelles circonstances, selon l'Islam, il est juste d'entrer en guerre, et quelles sont les limites que les musulmans doivent observer lorsqu'ils font la guerre.

Les préceptes du Prophète*^(s.a.w.) *concernant la guerre

L'enseignement aux musulmans ne consiste pas seulement en préceptes établis dans le Saint Coran. Il comprend également les commandements et l'exemple du Saint Prophète^(s.a.w.). Ce que le Prophète^(s.a.w.) a dit ou ce qu'il a enseigné dans des situations concrètes est aussi une partie essentielle de l'enseignement islamique. Nous donnons donc ci-après quelques préceptes du Prophète^(s.a.w.) concernant la guerre et la paix. (1) Il est absolument interdit aux musulmans de mutiler les morts (Muslim). (2) Il est interdit aux musulmans de recourir à la duperie (Muslim). (3) Les enfants ne doivent pas être tués, ni les femmes (Muslim). (4) On ne doit pas prendre à parti les prêtres, les fonctionnaires religieux et les chefs religieux (Tahāvi). (5) Les vieillards et les invalides, les femmes et les enfants ne doivent pas être tués. On doit toujours avoir présente à l'esprit la possibilité de la paix (Abū Dāwūd). (6) Quand les musulmans pénètrent en territoire ennemi, ils ne doivent pas semer la terreur parmi la population. Ils ne doivent pas permettre le mauvais traitement du peuple (Muslim). (7) Une armée musulmane ne doit pas établir son camp en un lieu où cela peut gêner le public. Quand elle se déplace, elle doit prendre soin de ne pas bloquer le chemin et de ne pas causer d'inconvénient aux autres voyageurs. (8) On ne doit pas permettre de défigurer les visages (Bukhārī et Muslim).

(9) On doit infliger à l'ennemi le moins de pertes possible (Abū Dāwūd). (10) Quand les prisonniers de guerre sont placés sous surveillance, ceux qui sont proches parents doivent être mis ensemble (Abū Dāwūd). (11) Les prisonniers doivent bénéficier d'un certain confort. Les musulmans doivent prendre plus de soin du confort de leurs prisonniers que de leur (Tirmidhī). (12) Les émissaires et délégués d'autres pays doivent être, respectés.

Toute erreur ou manque de courtoisie de leur part doit être ignoré (Abū Dāwūd, Kitāb al-Jihād). (13) Si un musulman commet le péché de maltraiter un prisonnier de guerre, il expiera sa faute en libérant le prisonnier sans rançon. (14) Quand un musulman prend un prisonnier de guerre en charge, il doit le nourrir et l'habiller de la même façon qu'il l'aurait fait pour lui-même (Bukhārī).

Le Saint Prophète(s.a.w.) insistait tellement sur l'observation de ces règlements pour une armée combattante, qu'il déclara que quiconque ne l'observait pas, combattait non pour Dieu, mais pour lui-même (Abū Dāwūd). Abū Bakr(r.a), premier calife de l'Islam, compléta ces commandements du Saint Prophète(s.a.w.) par quelques-uns des siens. Le commandement suivant, constitue également une partie de l'enseignement musulman : « Il ne faut pas endommager les bâtiments publics ni les arbres fruitiers ni les récoltes. » (Mu'aṭṭā)

D'après ces préceptes du Saint Prophète(s.a.w.) et du premier calife de l'Islam, il apparaît clairement que l'Islam a préconisé des mesures pour prévenir ou arrêter une guerre et en réduire les conséquences. Comme nous l'avons déjà dit, les principes qu'enseigne l'Islam ne sont pas seulement de pieux préceptes ; ils trouvent leur illustration pratique dans l'exemple du Saint Prophète(s.a.w.) et des premiers califes de l'Islam. Comme chacun le sait, le Saint Prophète(s.a.w.) ne se contentait pas d'enseigner ces principes : il les mettait en pratique et insistait pour qu'ils fussent observés.

Si nous considérons notre époque, nous devons dire qu'aucun autre enseignement ne semble à même de résoudre le problème de la guerre et de la paix. L'enseignement de Moïse(a.s) est loin de notre idéal de justice et d'équité. Il est impossible d'agir aujourd'hui selon cet enseignement.

La doctrine de Jésus(a.s) est impraticable et l'a toujours été. Jamais, au cours de leur histoire, les chrétiens n'ont essayé de mettre ses préceptes en pratique. Seul, l'enseignement de l'Islam est praticable ; c'est le seul qui a été à la fois prêché et pratiqué

par ceux qui l'ont préconisé et dont l'application peut amener et maintenir la paix dans le monde.

A notre époque², M. Gandhi a enseigné, selon toute apparence, que même lorsque la guerre nous est imposée, nous ne devons pas y répondre par la guerre. Nous ne devons pas combattre. Mais, cet enseignement n'a jamais été mis en pratique, à aucune époque de l'histoire du monde. Il n'a jamais été mis à l'épreuve. Il est donc impossible de dire la valeur que peut avoir cet enseignement en termes de guerre et de paix.

M. Gandhi a vécu assez longtemps pour voir le Congrès Indien atteindre l'indépendance politique. Cependant, le gouvernement du Congrès n'a pas congédié l'armée ni les autres forces armées de l'Inde. Il n'a fait que dresser des plans pour leur indianisation. Il a aussi projeté de réintégrer ceux des officiers indiens qui s'étaient constitués en Armée Nationale Indienne (et qui avaient été renvoyés par les autorités britanniques) pendant l'attaque japonaise contre la Birmanie et l'Inde au cours des derniers développements de la seconde guerre mondiale.

M. Gandhi lui-même, à plusieurs reprises, a élevé la voix pour accorder des circonstances atténuantes aux crimes de violence, et il a préconisé la libération de ceux qui commettaient de tels crimes. Ceci montre, au moins, que son enseignement ne peut être mis en pratique et que M. Gandhi le sait aussi bien que ses fidèles. Aucun exemple pratique n'a jamais été donné pour montrer au monde comment peut s'appliquer la non-violence quand des conflits armés éclatent entre nations et entre États, ou comment la non-violence peut prévenir ou arrêter une guerre.

Prêcher une méthode pour arrêter les guerres, mais ne jamais pouvoir en donner une illustration pratique est une preuve que cette méthode est impraticable. Il apparaît donc que l'expérience et la sagesse humaines n'indiquent qu'une seule méthode pour empêcher ou pour faire cesser la guerre ; et cette méthode a été enseignée et pratiquée par le Saint Prophète^(s.a.w.) de l'Islam.

² Note de l'Editeur : Cette biographie fut écrite en 1947 alors que M. Gandhi vivait encore.

Attaques sporadiques des incroyants

Les confédérés arabes sortirent de la bataille du Fossé vaincus et découragés, mais loin d'avoir réalisé que leur pouvoir de harceler les musulmans avait pris fin. Bien que vaincus, ils étaient conscients du fait qu'ils représentaient l'écrasante majorité, et ils pouvaient encore aisément maltraiter les musulmans individuellement, les battre et même les tuer. Ils croyaient qu'en agissant ainsi, ils se débarrasseraient de leur sentiment de défaite. Peu après la bataille, ils se mirent à attaquer les musulmans aux alentours de Médine. Des hommes de la tribu Fazāra, montés sur des chameaux, attaquèrent les musulmans près de Médine. Ils emportèrent les chameaux qu'ils trouvèrent sur place, firent une femme prisonnière et partirent avec leur butin. La femme réussit à s'échapper, mais ils parvinrent à emporter un grand nombre d'animaux. Un mois plus tard, un groupe de la tribu Ghatfān attaqua au nord, dans une tentative de déposséder les musulmans de leurs troupeaux de chameaux.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) envoya en reconnaissance Muḥammad ibn Maslma^(r.a) avec dix compagnons montés sur des chameaux, dans le but de protéger les troupeaux. Mais l'ennemi attira le groupe musulman dans un guet-apens et, après une attaque meurtrière, les laissa tous pour morts, Muḥammad ibn Maslma^(r.a), cependant n'était qu'inconscient. Quant il revint à lui, il se releva et retourna à Médine faire son rapport. Quelques jours plus tard, un envoyé du Saint Prophète^(s.a.w.) fut attaqué et volé, alors qu'il se dirigeait vers la capitale romaine, par des hommes de la tribu Jurham. Un mois plus tard encore, les Banū Fazāra attaquèrent une caravane musulmane, emportant avec eux un important butin. Il est possible que cette attaque n'ait pas été motivée par un antagonisme religieux. Les Banū Fazāra étaient, en effet, une tribu de maraudeurs qui s'adonnaient au pillage et au meurtre. De leur côté, les juifs de Khaybar, principaux protagonistes dans la bataille du Fossé, étaient également déterminés à se venger de l'écrasante défaite qu'ils avaient subie dans ce combat. Ils se mirent en devoir de dresser contre les musulmans les tribus avoisinantes et les officiers

romains en poste à la frontière. Enfin, les chefs arabes, incapables de lancer une attaque directe sur Médine, intriguèrent avec les juifs pour rendre la vie impossible aux musulmans. Le Saint Prophète(s.a.w.), cependant, n'avait pas encore décidé du combat décisif. Il espérait que les chefs arabes feraient une proposition de paix et que la guerre civile prendrait fin.

Le Saint Prophète(s.a.w.) à La Mecque avec quinze cents compagnons

Vers la même époque, le Saint Prophète(s.a.w.) eut une vision qui est ainsi mentionnée dans le Saint Coran :

Dieu, très certainement, réalisera par la vérité la vision de Son messager : Certainement, si Allah le veut, vous entrerez dans la Sainte Mosquée en toute sécurité, certains ayant la tête rasée et d'autres ayant les cheveux coupés ras ; et vous n'aurez rien à craindre. Mais il savait ce que vous ne saviez pas. En fait, Il a réservé pour vous, en plus de cela, une victoire toute proche. (Chapitre 48, verset 28)

C'est-à-dire que Dieu avait décidé de laisser les musulmans entrer en paix dans l'enceinte de la Ka'ba la tête rasée ou les cheveux courts (ceci étant les signes extérieurs des pèlerins à la Ka'ba), et sans crainte. Mais les musulmans ne savaient pas exactement comment Dieu réaliserait cela. En outre, avant que les musulmans ne puissent faire leur pèlerinage en paix, ils devaient remporter une autre victoire, comme préalable à la victoire promise dans la vision.

Dans cette vision, Dieu prédit la victoire finale des musulmans, leur entrée pacifique dans La Mecque et la conquête de cette ville sans coup férir. Mais, le Saint Prophète(s.a.w.) comprit que les musulmans avaient reçu de Dieu le commandement d'entreprendre immédiatement le circuit de la Ka'ba.

Son erreur dans l'interprétation de la vision devint l'occasion de la victoire « toute proche » promise dans celle-ci. Par erreur,

donc, le Saint Prophète(s.a.w.) projeta une marche vers la Ka'ba. Il annonça aux musulmans sa vision et l'interprétation qu'il en avait faite et leur demanda de se préparer : « Vous n'irez », dit-il, « que pour faire un circuit de la Ka'ba. Il ne devra donc y avoir aucune démonstration contre l'ennemi. »

Vers la fin de février 628, quinze cents pèlerins³ conduits par le Saint Prophète(s.a.w.) se mirent en route pour La Mecque, précédés d'une escorte montée de vingt hommes envoyés en éclaireurs pour avertir les musulmans au cas où l'ennemi montrerait des signes d'hostilité. Bientôt, les Mecquois eurent vent de l'arrivée de cette caravane. La tradition avait établi le circuit de la Ka'ba comme un droit universel. Il ne pouvait donc être refusé aux musulmans. Ces derniers avaient annoncé en termes clairs que le but de leur visite était de faire le circuit et rien d'autre. Le Saint Prophète(s.a.w.) avait interdit les démonstrations de tous genres. Il ne devait y avoir aucune querelle, aucune polémique ou revendication. Malgré cela, les Mecquois firent des préparatifs comme pour un conflit armé. Ils préparèrent leurs défenses de tous côtés, appelèrent à l'aide les tribus avoisinantes, déterminés qu'ils étaient à se battre.

Quand le Saint Prophète(s.a.w.) arriva aux abords de La Mecque, on l'informa de ce que les Qoraïchites étaient prêts au combat. Ils avaient revêtu des peaux de tigres, avaient avec eux leurs femmes et leurs enfants et avaient solennellement juré de ne pas laisser passer les musulmans.

Les peaux de tigres étaient le signe de leur volonté farouche de combattre. Peu après, une colonne de Mecquois, marchant à l'avant-garde de leur armée, arriva en face des musulmans. Ceux-ci ne pouvaient avancer sans tirer l'épée.

³ Note de l'Editeur : A ce pèlerinage, projeté un an après la bataille du Fossé, mille cinq cents hommes seulement accompagnèrent le Prophète(s.a.w.). Le nombre de combattants musulmans à la bataille du Fossé a pu être moindre, mais certainement pas supérieur à ce chiffre. Les historiens qui estiment à trois mille le nombre de combattants musulmans dans cette bataille sont donc dans l'erreur. Ce nombre peut assez raisonnablement être estimé à douze cents.

Le Saint Prophète^(s.a.w.), cependant, était déterminé à ne rien faire de la sorte. Il employa un guide pour montrer à la caravane musulmane un autre chemin par le désert, et sous sa direction, le Prophète^(s.a.w.) et ses hommes atteignirent Ḥudaybiya, un lieu très proche de La Mecque. Là le dromadaire du Prophète^(s.a.w.) s'arrêta et refusa d'aller plus loin : « L'animal semble fatigué, ô Prophète^(s.a.w.) de Dieu. Mieux vaut changer ta monture », lui dit un compagnon. « Non, non », répondit le Prophète^(s.a.w.), « L'animal n'est pas fatigué. Il semble plutôt que Dieu veuille que nous nous arrêtions ici et que nous n'allions pas plus loin. Je propose donc que nous campions ici et que nous demandions aux Mecquois l'autorisation de faire le pèlerinage. Quant à moi, j'accepterai toutes les conditions qu'ils voudront imposer. » (Ḥalbiyya, II, p.13.)

L'armée mecquoise n'était pas à La Mecque à ce moment. Elle était allée au devant des musulmans sur la route de Médine. Si le Saint Prophète^(s.a.w.) l'avait voulu, il aurait pu conduire ses quinze cents hommes à La Mecque et prendre la ville sans rencontrer aucune résistance. Mais il était décidé à n'entreprendre que le circuit de la Ka'ba, et cela dans la mesure où les Mecquois le permettaient. Il n'aurait offert de résistance et combattu les Mecquois que si ceux-ci avaient choisi d'attaquer les premiers. C'est pourquoi il avait abandonné la route principale pour camper à Ḥudaybiya.

Bientôt, cette nouvelle parvint au commandant mecquois, qui ordonna à ses hommes de se retirer et de se poster près de La Mecque. Les Mecquois délèguèrent un de leurs chefs nommé Bundaïl, pour parlementer avec le Saint Prophète^(s.a.w.). Celui-ci lui expliqua que les musulmans et lui-même désiraient seulement faire le circuit de la Ka'ba ; mais, si les Mecquois désiraient combattre, les musulmans étaient prêts.

Puis, 'Urwa, gendre d'Abū Sufyān, le commandant mecquois, vint rencontrer le Saint Prophète^(s.a.w.). Il se conduisit de manière fort discourtoise, traitant les musulmans de vagabonds et de gueux, de rebuts de la société, et disant que les Mecquois ne les laisseraient pas entrer dans leur ville. D'autres Mecquois vinrent

prendre part aux pourparlers, et déclarèrent qu'au moins cette année-là, ils ne permettraient pas aux musulmans de faire le circuit de la Ka'ba. Ils seraient humiliés s'ils le permettaient cette même année. Pour l'année suivante, par contre, ils pourraient l'autoriser.

Certaines tribus alliées aux Mecquois pressèrent les chefs de ces derniers de laisser les musulmans faire le circuit. Après tout, ce n'était qu'un juste droit qu'ils demandaient ; alors, pourquoi le leur refuser ? Mais les Mecquois demeurèrent intransigeants. Sur ce, les chefs des tribus dirent que les Mecquois ne voulaient pas la paix et menacèrent de se dissocier d'eux. Par crainte, les Mecquois se laissèrent persuader d'essayer d'arriver à un compromis avec les musulmans. Dès que le Saint Prophète^(s.a.w.) en eut connaissance, il dépêcha 'Uthmān^(r.a) (plus tard troisième calife de l'Islam) vers les Mecquois - 'Uthmān^(r.a) avait parmi ceux-ci beaucoup de parents. Ces derniers l'entourèrent et lui proposèrent de faire le circuit, tout en déclarant qu'ils ne laisseraient pas le Prophète^(s.a.w.) le faire avant l'année suivante. « Mais », dit 'Uthmān^(r.a), « je ne ferai le circuit que dans la compagnie de mon maître. »

Les entretiens de 'Uthmān^(r.a) avec les chefs de La Mecque se prolongèrent. Une rumeur malicieuse se répandit selon laquelle il avait été assassiné. Quand elle parvint aux oreilles de Saint Prophète^(s.a.w.), il rassembla ses compagnons et dit : « La vie d'un émissaire est tenue pour sacrée parmi toutes les nations. J'ai entendu dire que les Mecquois ont assassiné 'Uthmān^(r.a). Si c'est vrai, nous devons entrer à La Mecque, quelles qu'en soient les conséquences. »

Son intention première d'entrer à La Mecque pacifiquement dut être modifiée à la lumière des circonstances nouvelles. Le Prophète^(s.a.w.) poursuivit : « Que ceux qui promettent solennellement que, s'ils doivent aller de l'avant, ils ne reviendront qu'en vainqueurs s'avancent et en fassent serment sur ma main. » A peine avait-il prononcé ces paroles que tous les quinze cents compagnons se levèrent et se bousculèrent pour atteindre la main du Prophète^(s.a.w.) et prêter serment.

Cet incident revêt une importance spéciale dans l'histoire du début de l'Islam. On l'a appelé le « Serment de l'Arbre », car le Saint Prophète^(s.a.w.) était assis sous un arbre quand ses compagnons prêtèrent serment. Et chacun de ceux qui prêtèrent ce serment en demeura fier jusqu'à la fin de ses jours. Sur les quinze cents hommes présents en cette occasion, pas un seul ne resta en arrière. Tous promirent que si l'émissaire musulman avait été assassiné, ils prendraient La Mecque avant le crépuscule ou mourraient au combat. Or, ils n'avaient pas fini de prêter serment quand 'Uthmān^(r.a) revint. Il rapporta que les Mecquois refusaient de laisser les musulmans faire le circuit de la Ka'ba avant l'année suivante. Ils avaient désigné des délégués pour signer un engagement à cet effet avec les musulmans. Peu après, Suhail, un chef de La Mecque, se joignit aux délégués. Ils parvinrent à un compromis qui fut consigné par écrit. Ce compromis était établi en ces termes :

Au nom d'Allah, telles sont les conditions de paix entre Muḥammad^(s.a.w.), fils de 'Abdullāh, et Suhail ibn 'Amr, envoyé de La Mecque. Il n'y aura pas de combat pendant dix ans. Quiconque désire se joindre à Muḥammad^(s.a.w.) et entrer en accord particulier avec lui est libre de le faire. Quiconque désire se joindre aux Qoraïchites et entrer en accord avec eux est également libre de le faire. Si un jeune homme ou un homme dont le père est vivant va vers Muḥammad^(s.a.w.), sans la permission de son père ou de son gardien, il sera renvoyé à son père ou à son gardien. Mais si quelqu'un va vers les Qoraïchites, il ne sera pas renvoyé. Cette année, Muḥammad^(s.a.w.) repartira sans entrer à La Mecque. Mais l'année suivante, lui et ses fidèles pourront y entrer, y passer trois jours et faire le circuit. Pendant ces trois jours, les Qoraïchites se retireront sur les collines avoisinantes. Lorsque Muḥammad^(s.a.w.) et ses fidèles entreront dans La Mecque, ils ne porteront pas d'armes, à part leurs épées au fourreau que les voyageurs ont toujours sur eux en Arabie. » (Bukhārī)

Deux incidents intéressants eurent lieu au cours de la signature de ce traité de paix. Après que les termes en eurent été convenus, le Saint Prophète^(s.a.w.) commença à dicter l'accord et dit : « Au nom d'Allah, le Gracieux, le Miséricordieux ».

Suhail objecta et dit : « Nous connaissons Allah et croyons en Lui, mais quelle est la signification de : le Gracieux, le Miséricordieux ? Cet accord est entre deux parties. Les croyances religieuses des deux parties devront donc être respectées. » Le Saint Prophète^(s.a.w.) fut immédiatement d'accord et dit à son scribe : « Ecris seulement « Au nom d'Allah ». » Puis, il se mit en devoir de dicter les termes de l'accord. La première phrase était : « Telles sont les conditions de paix entre le peuple de La Mecque et Muḥammad^(s.a.w.), le Prophète^(s.a.w.) de Dieu. » Suhail fit à nouveau objection disant : « Si nous te croyions Prophète^(s.a.w.) de Dieu, nous ne t'aurions pas combattu. » Le Saint Prophète^(s.a.w.) accepta aussi cette objection. Au lieu de « Muḥammad^(s.a.w.), le Prophète^(s.a.w.) de Dieu », il proposa « Muḥammad^(s.a.w.), fils d'Abdullāh ». Comme il admettait toutes les objections des Mecquois, les compagnons s'agitèrent, se sentant humiliés. L'excitation montait et 'Umar^(r.a.), le plus agité entre tous, s'avança vers le Prophète^(s.a.w.) et lui dit : « Ô Prophète^(s.a.w.) de Dieu, ne sommes-nous pas dans le droit ? »

« Oui », répondit-il, « nous sommes dans le droit. » « Et Dieu ne nous a-t-Il pas dit que nous ferions le circuit de la Ka'ba ? », demanda 'Umar^(r.a.). « Oui », dit le Prophète^(s.a.w.). « Alors pourquoi cet accord, et pourquoi ces termes humiliants ? »

« C'est vrai », dit le Prophète^(s.a.w.), « Dieu a prédit que nous ferions le circuit en paix, mais Il n'a pas dit quand. J'avais jugé que ce devait être cette année. Mais j'ai pu me tromper. Est-ce que ce doit être cette année ? » 'Umar^(r.a.) dut garder le silence.

Les autres compagnons firent des objections. Certains demandèrent pourquoi il avait consenti à rendre à son père ou à son gardien un jeune homme qui voulait devenir musulman, sans obtenir la même condition pour un musulman qui se joignait aux Mecquois ou s'en allait vers eux. Le Saint Prophète^(s.a.w.) leur expliqua qu'il n'y avait pas de mal à cela.

« Tout homme qui devient musulman », dit-il, « le fait parce qu'il accepte les croyances et pratiques inculquées par l'Islam. Il ne devient pas musulman afin de se joindre à un parti et d'adopter ses coutumes. Un tel homme propagera le message de l'Islam partout où il se rendra et servira d'instrument pour la propagation de sa religion. Mais, un homme qui abandonne l'Islam ne nous est plus utile. S'il ne croit plus du fond de son cœur à ce en quoi nous croyons, il n'est plus l'un de nous. Il vaut mieux qu'il aille ailleurs. » Cette réponse donna satisfaction à ceux qui avaient douté de sa sagesse. Elle devrait satisfaire aujourd'hui tous ceux qui pensent que, dans l'Islam, l'apostasie est punie de mort. S'il en avait été ainsi, le Saint Prophète^(s.a.w.) aurait insisté pour le renvoi et le châtiment de ceux qui avaient abandonné l'Islam.

Lorsque l'accord fut rédigé et les signatures des parties apposées, il y eut aussitôt un incident qui mit à l'épreuve la bonne foi des parties. Un des fils de Suhail, le plénipotentiaire mecquois, apparut devant le Prophète^(s.a.w.), attaché, blessé et épuisé. Il tomba à ses pieds en disant : « ô Prophète^(s.a.w.) de Dieu, je suis un musulman de cœur, et à cause de ma foi je dois souffrir ces mauvais traitements des mains de mon père. Mon père est ici avec toi. J'ai donc pu m'échapper et j'ai réussi à venir jusqu'à toi. » Le Saint Prophète^(s.a.w.) n'avait pas parlé quand Suhail intervint et déclara que suivant l'accord qui venait d'être signé, son fils devrait repartir avec lui. Abū Jandal^(r.a) – c'était le nom du jeune homme – se tenait devant les musulmans, un frère parmi les frères, conduit au désespoir par le mauvais traitement de son père. Avoir à le renvoyer était une obligation qu'ils ne pouvaient supporter. Ils tirèrent leurs épées, décidés à mourir ou à sauver ce frère. Abū Jandal^(r.a) lui-même supplia le Saint Prophète^(s.a.w.) de lui permettre de rester. Le renverrait-il aux tyrans des griffes desquels il réussit à s'échapper ? Mais le Saint Prophète^(s.a.w.) était décidé. Il dit à Abū Jandal^(r.a) : « Les Prophètes ne reviennent pas sur leur parole. Nous avons signé cet accord maintenant. C'est à toi de prendre patience et de mettre ta confiance en Dieu. Il pourvoira sûrement à ta liberté et à celle d'autres jeunes personnes comme toi. »

Après avoir signé la paix, le Prophète^(s.a.w.) retourna à Médine. Peu après, un autre jeune converti de La Mecque du nom d'Abū Baṣīr^(r.a) arriva à Médine. Mais, selon les termes de l'accord, il fut lui aussi renvoyé par le Saint Prophète^(s.a.w.). Sur le chemin du retour, il se battit avec ses gardiens et parvint ainsi à s'échapper. Les Mecquois allèrent encore voir le Prophète^(s.a.w.) et se plaignirent. « Mais, » dit-il, « nous vous avons rendu votre homme. S'il s'est échappé de vos mains, ce n'est plus notre devoir de le trouver pour vous le remettre. » Quelques jours plus tard, une femme s'échappa et vint à Médine. Des membres de sa famille la poursuivirent et exigèrent son retour. Le Prophète^(s.a.w.) leur expliqua que l'accord prévoyait une exception pour les hommes mais pas pour les femmes ; alors il refusa de la renvoyer.

Les lettres du Saint Prophète*^(s.a.w.) *à divers rois

Après son retour de Ḥudaybiya à Médine, le Saint Prophète^(s.a.w.) mit sur pied un autre projet pour la propagation de son message. Quand il en fit mention aux compagnons, certains d'entre eux qui étaient familiers avec les coutumes observées dans les cours des rois lui firent remarquer que les rois ne recevaient pas les lettres qui ne portaient pas le sceau de l'expéditeur. Le Prophète^(s.a.w.) fit donc faire un cachet sur lequel furent gravés les mots *Muḥammad Rasūl Allāh* (Muḥammad^(s.a.w.) Prophète de Dieu). Par révérence, *Allāh* fut mis en haut, en dessous *Rasūl* et finalement *Muḥammad*^(s.a.w.).

Dans le mois de Muḥarram 628 des envoyés se rendirent dans diverses capitales, chacun portant une lettre du Saint Prophète^(s.a.w.) invitant les souverains à accepter l'Islam. Ils se rendirent à la cour d'Héraclius, l'empereur romain, et aux cours des rois de Perse, d'Egypte (le roi d'Egypte étant alors vassal de l'empereur) et d'Abyssinie. Ils allèrent également vers d'autres rois et souverains. La lettre adressée à l'empereur romain fut portée par Dihya Kalbī^(r.a), qui reçut comme instruction d'aller d'abord chez le gouverneur de Basra.

Au moment où Dihya^(r.a) rencontra le gouverneur, le grand empereur était lui-même en Syrie, effectuant une tournée dans

son empire. Le gouverneur l'envoya volontiers vers lui. Quand Dihya^(r.a) entra à la cour, on lui dit que quiconque était reçu en audience par l'empereur devait se prosterner devant lui. Dihya^(r.a) refusa d'obéir, disant que les musulmans ne s'inclinaient devant aucun être humain. Il s'assit donc devant l'empereur sans faire les révérences prescrites. L'empereur se fit lire la lettre par un interprète et demanda si une caravane arabe était en ville. Il dit qu'il désirait interroger un Arabe au sujet de ce Prophète^(s.a.w.) arabe qui lui avait envoyé une invitation à accepter l'Islam.

Or, il se trouva qu'Abū Sufyān^(r.a) était en ville avec une caravane commerciale. Les officiers de la cour l'amènèrent à l'empereur. On lui ordonna de se tenir devant les autres Arabes, à qui on demanda de le reprendre s'il disait un mensonge ou faisait une déclaration incorrecte. Alors, Héraclius procéda à l'interrogatoire d'Abū Sufyān. La conversation a été ainsi enregistrée par l'histoire :

« Connais-tu cet homme qui revendique être un Prophète^(s.a.w.) et qui m'a envoyé une lettre ? Peux-tu dire à quelle sorte de famille il appartient ? » demanda Héraclius. – « Il vient d'une noble famille et est mon parent », répondit Abū Sufyān. – « Y a-t-il eu avant lui des Arabes qui ont fait des revendications similaires à celle-ci ? » – « Non. »

« Ton peuple l'a-t-il jamais accusé de mensonge avant qu'il annonce cette revendication ? » – « Non. » – « Y a-t-il eu un roi ou un souverain parmi ses ancêtres ? » – « Non. »

« Comment juges-tu son intelligence et sa capacité de jugement ? » – « Nous n'avons jamais trouvé de faille dans son intelligence ni dans sa capacité de jugement. » – « Comment sont ses fidèles ? Sont-ils grands et puissants, ou sont-ils pauvres et humbles ? » – « Surtout pauvres et humbles, et jeunes. » – « Leur nombre tend-il à augmenter ou à diminuer ? » – « Il augmente. » – « Ses fidèles

retournent-ils jamais à leurs anciennes croyances ? » – « Non. » – « A-t-il jamais rompu sa parole ? » – « Pas encore. Mais nous avons récemment conclu un nouveau pacte avec lui. Nous verrons ce qu'il en fait. »

« L'avez-vous déjà combattu ? » – « Oui. » – « Quel en a été le résultat ? » – « Comme les godets d'une noria, la victoire et la défaite alternent entre lui et nous. A la bataille de Badr, par exemple, où je n'étais pas présent, il put dominer notre camp. A la bataille d'Uḥud, où je commandais notre armée, nous les avons bien punis. Nous avons déchiré leurs estomacs, leurs oreilles et leurs nez. »

« Mais qu'est-ce qu'il enseigne ? » – « Que nous devons adorer le Dieu Unique et ne pas Lui associer des égaux. Il prêche contre les idoles que nos ancêtres ont adorées. Il veut qu'à la place nous adorions le Dieu Unique, que nous ne disions que la vérité et que nous abjurions pour toujours toutes pratiques corrompues et vicieuses. Il nous exhorte à être bons les uns envers les autres, à respecter nos pactes et à mériter la confiance. »

Cette intéressante conversation prit fin et l'empereur déclara alors :

« Je t'ai d'abord posé une question sur sa famille et tu m'as dit qu'il appartenait à une noble famille. En vérité, les prophètes viennent toujours de familles nobles. Puis, je t'ai demandé si quelqu'un avant lui avait eu une revendication similaire, et tu m'as dit que non. Je t'ai posé la question parce que si, dans un passé récent, quelqu'un avait eu une telle revendication, alors on aurait pu dire que ce Prophète^(s.a.w.) imitait cette revendication-là. Puis je t'ai demandé s'il n'avait jamais été accusé de mensonge avant que sa revendication eût été annoncée, et tu as dit que non. Je voulais dire par là

qu'une personne qui ne ment pas à propos des hommes ne mentira pas à propos de Dieu. Ensuite, je t'ai demandé s'il y avait eu un roi parmi ses ancêtres et tu m'as dit que non. De cela, j'ai compris que sa revendication ne pouvait être un plan subtil pour recouvrer son royaume. Après, je t'ai demandé si ceux qui le suivaient étaient surtout grands, prospères et puissants ou pauvres et humbles. Et tu as répondu qu'ils étaient généralement pauvres et faibles et non pas fiers et grands, et c'est ainsi que sont les premiers disciples d'un Prophète. Puis, je t'ai demandé si sa suite augmentait ou diminuait, et tu m'as dit qu'elle augmentait. A quoi je me suis souvenu que les fidèles d'un Prophète continuent d'augmenter jusqu'à ce qu'il ait atteint son but.

Ensuite, je t'ai demandé si ses disciples le quittaient par déception ou découragement et tu as dit que non. A quoi je me suis souvenu que les adeptes des prophètes sont habituellement fermes. Ils peuvent délaisser leur maître pour d'autres raisons, mais pas par dégoût de la foi. Puis, je t'ai demandé s'il y avait eu des combats entre toi et lui et, le cas échéant, quel en avait été le résultat. Et tu as dit que toi et ses fidèles étiez comme des godets sur la noria, et les prophètes sont comme ça. Au début, leurs fidèles subissent des revers et des mésaventures, mais à la fin ils remportent la victoire. Je t'ai ensuite demandé ce qu'il enseigne, et tu as dit qu'il enseigne l'adoration du Dieu Unique, à dire la vérité, à être vertueux et à observer l'importance de respecter les pactes et de mériter la confiance.

Je t'ai aussi demandé s'il ne trompait jamais les hommes, et tu as dit que non. Et ceci est la conduite des hommes vertueux. Il me semble donc que sa revendication d'être un Prophète^(s.a.w.) est vraie. J'espérais à demi son apparition à notre époque, mais je ne savais pas que ce serait un Arabe. Si ce que tu

m'as dit est vrai, alors son influence et sa domination s'étendront certainement sur ces terres. » (Bukhārī)

Ce discours troubla les courtisans qui se mirent à blâmer le roi pour avoir applaudi le maître d'une autre communauté. Des protestations s'élevèrent. Les officiers de la cour congédièrent alors Abū Sufyān et ses amis.

Le texte de la lettre que le Prophète(s.a.w.) écrivit à l'empereur fait partie des documents historiques. Il est ainsi rédigé :

« De Muḥammad(s.a.w.), serviteur et messenger de Dieu. Au souverain de Rome, Héraclius. Quiconque prend le chemin de la direction divine, que la paix soit avec lui. Après cela, ô Roi, je t'invite à l'Islam. Fais-toi musulman. Dieu te protégera contre toutes les afflictions et te récompensera doublement. Mais, si tu renies et refuses d'accepter ce message, alors non seulement le péché de ton propre refus, mais le refus de tes sujets pèsera sur ta tête. Dis : « Ô Gens du Livre ! Venez à une parole égale entre nous et vous, que nous n'adorions personne d'autre qu'Allah, et que nous ne Lui associons point de partenaire, et que certains d'entre nous n'en prennent point d'autres comme seigneurs en dehors d'Allah. » Mais s'ils se détournent, alors dis : « Soyez témoins que nous nous sommes soumis à Dieu ». (*Zurqānī*)

L'invitation à l'Islam était une invitation à croire que Dieu est Un et que Muḥammad(s.a.w.) est Son messenger. Quand la lettre dit que, si Héraclius devenait musulman, il serait récompensé doublement, il s'agit d'une référence au fait que l'Islam enseigne la croyance à la fois en Jésus(a.s) et en Muḥammad(s.a.w.).

On dit que lorsque la lettre fut présentée à l'empereur, des courtisans suggérèrent qu'elle fût déchirée et jetée. En effet, elle ne décrivait pas l'empereur comme empereur, mais seulement comme *Ṣāhib al-Rūm*, c'est-à-dire « souverain de Rome ». L'empereur, cependant, dit qu'il n'était pas recommandé de déchirer la lettre sans la lire. Il dit aussi que l'adresse

« souverain de Rome » n'était pas incorrecte, puisque, après tout, le maître de toutes choses était Dieu, et qu'un empereur n'était qu'un chef.

Quand on rapporta au Saint Prophète^(s.a.w.) comment sa lettre avait été reçue par Héraclius, il parut satisfait et content, et il dit qu'à cause de l'accueil que l'empereur romain avait fait à sa lettre, son empire serait sauvé. Les descendants de l'empereur continueraient à régner longtemps sur l'Empire. Et c'est en fait ce qui arriva.

Dans les guerres qui eurent lieu plus tard, une grande partie de l'Empire romain, comme le prédit une autre prophétie du Saint Prophète^(s.a.w.) de l'Islam, échappa à la domination de Rome ; mais, durant encore six siècles, la dynastie d'Héraclius continua à régner à Constantinople. La lettre du Saint Prophète^(s.a.w.) fut conservée pendant longtemps dans les archives de l'État. Des ambassadeurs du roi musulman Manṣūr Qalāwūn, en visite à la cour de Byzance, virent la lettre déposée dans un coffret. Leur montrant cette lettre, l'empereur romain d'alors dit qu'elle avait été adressée par leur Prophète^(s.a.w.) à l'un de ses ancêtres, et soigneusement conservée.

Lettre au roi de Perse

La lettre au roi de Perse fut envoyée par l'intermédiaire de 'Abdullāh ibn Huḏāfa^(r.a.). Elle était ainsi conçue :

Au nom d'Allah, le Gracieux, le Miséricordieux.

De Muḥammad^(s.a.w.), le messenger de Dieu, à Chosroès, souverain de la Perse. Quiconque se soumet à une direction parfaite, et croit en Allah, et est témoin de ce qu'Allah est Un et n'a ni égal ni partenaire, et que Muḥammad^(s.a.w.) est Son serviteur et messenger, que la paix soit sur lui. Ô Roi, sous le commandement de Dieu, je t'invite à l'Islam. Car je suis envoyé par Dieu comme Son messenger^(s.a.w.) à toute l'humanité, afin que je puisse avertir tous les hommes et compléter mon message pour les

incroyants. Accepte l'islam et protège-toi de toutes les afflictions. Si tu rejettes cette invitation, alors le péché du refus de tout ton peuple retombera sur ta tête ». (Zurqānī et Khamīs)

‘Abdullāh ibn Huḍāfa^(r.a) rapporte que, lorsqu'il arriva à la cour de Chosroès, il demanda à être admis en présence du roi. Il remit la lettre au souverain qui donna ordre à un interprète de la lire et d'en expliquer le contenu. En l'entendant, Chosroès s'emporta. Il reprit la lettre et la déchira en plusieurs morceaux. ‘Abdullāh ibn Huḍāfa^(r.a) rapporta l'incident au Saint Prophète^(s.a.w.), qui dit en entendant son récit : « Ce que Chosroès a fait de notre lettre, Dieu fera cela même de son empire », (c'est-à-dire le mettra en pièces).

L'accès de colère dont Chosroès fut saisi à cette occasion résultait d'une propagande pernicieuse menée contre l'islam par les juifs qui avaient émigré du territoire romain en Perse. Ces réfugiés juifs prirent une part importante aux intrigues anti-romaines partant de Perse et avaient donc toute la faveur de la cour perse. Chosroès s'emporta contre le Saint Prophète^(s.a.w.). Il lui sembla que les rumeurs que les juifs avaient répandues en Perse contre le Saint Prophète^(s.a.w.) se confirmaient dans cette lettre. Il pensa que celui-ci était un aventurier aux desseins agressifs envers la Perse. Peu après, Chosroès écrivit au gouverneur du Yémen, disant que l'un des Qoraïchites d'Arabie s'était déclaré Prophète^(s.a.w.). Ses revendications devenaient excessives. Le gouverneur était sommé d'envoyer deux hommes dont la mission serait d'arrêter ce Qoraïchite et de l'amener à la cour de Perse. Bāḍān, le gouverneur du Yémen sous Chosroès, envoya au Prophète^(s.a.w.) un général d'armée accompagné d'un cavalier.

Il leur donna aussi une lettre adressée au Saint Prophète^(s.a.w.) où il disait qu'en recevant cette lettre, le Prophète^(s.a.w.) devait immédiatement accompagner les deux messagers à la cour de Perse. Tous deux projetaient d'aller d'abord à La Mecque. Ils étaient près de Taïf lorsqu'on leur dit que le Saint Prophète^(s.a.w.) vivait à Médine. Ils se rendirent donc à Médine. Dès son arrivée,

le général dit au Saint Prophète^(s.a.w.) que Bāḍān, gouverneur du Yémen, avait reçu de Chosroès l'ordre de le faire arrêter et de l'envoyer en Perse ; s'il refusait d'obéir, lui et son peuple seraient détruits et leur pays serait dévasté. Par compassion pour le Saint Prophète^(s.a.w.), ce délégué du Yémen insista sur le fait qu'il devait obéir et accepter d'être conduit en Perse.

En entendant cela, le Saint Prophète^(s.a.w.) demanda aux délégués de venir le voir le jour suivant. Toute la nuit, il pria Dieu, qui l'informa que l'insolence de Chosroès lui avait coûté la vie. « Nous avons retourné son propre fils contre lui, et ce fils assassinera son père le lundi 10 Jumādā al-Ūlā de cette année. » Selon certains rapports, la révélation disait : « Le fils a assassiné le père cette même nuit. » Il est possible que « cette même nuit » fût celle du 10 Jumādā al-Ūlā. Le matin, le Saint Prophète^(s.a.w.) fit appeler les délégués du Yémen et leur dit ce qui lui avait été révélé pendant la nuit. Puis, il prépara une lettre pour Bāḍān, disant que Chosroès allait être assassiné un certain jour d'un certain mois. Quand le gouverneur du Yémen reçut la lettre, il déclara : « Si cet homme est un vrai Prophète^(s.a.w.), il en sera fait comme il dit. S'il n'est pas véridique, alors que Dieu l'aide, lui et son pays. » Peu après, un bateau venant de Perse jeta l'ancre à un port du Yémen. Il apportait une lettre de l'empereur de Perse au gouverneur du Yémen. Cette lettre portait un nouveau sceau, d'après lequel le gouverneur conclut que la prophétie du Prophète^(s.a.w.) arabe s'était révélée vraie. Un nouveau sceau signifiait un nouveau roi. Il ouvrit la lettre et lut :

De Chosroès Cyrus à Bāḍān, gouverneur du Yémen.
J'ai assassiné mon père parce que son règne était devenu corrompu et injuste. Il a assassiné les nobles et il traitait ses sujets avec cruauté. Dès que tu recevras cette lettre, rassemble tous les officiers et demande-leur d'affirmer leur loyauté envers moi. Quant aux ordres de mon père concernant l'arrestation d'un Prophète^(s.a.w.) arabe, tu considéreras ces ordres comme nuls. (Ṭabarī, III, p. 1572 à 1574 et Hishām, p.46)

Bāḍān fut si impressionné par ces événements que lui et beaucoup de ses amis déclarèrent immédiatement leur foi dans l'Islam et en informèrent le Prophète(s.a.w.).

Lettre au Négus

La lettre au Négus, roi d'Abyssinie, fut portée par 'Amr ibn Umayya Damī(r.a). Elle disait :

Au nom d'Allah, le Gracieux, le Miséricordieux.

Muḥammad(s.a.w.), le messenger de Dieu, écrit au Négus, roi d'Abyssinie. Ô Roi, la paix de Dieu soit avec toi. Je loue devant toi le Seul et Unique Dieu. Nul autre n'est digne d'adoration. Il est le Roi des rois, la source de toute excellence, libre de tout défaut, Il donne la paix à tous Ses serviteurs et protège Ses créatures.

Je suis témoin que Jésus(a.s), fils de Marie(r.a), était un messenger de Dieu qui vint pour accomplir les promesses faites par Dieu à Marie(r.a). Marie(r.a) avait consacré sa vie à Dieu. Je t'invite à te joindre à moi pour nous attacher au Seul et Unique Dieu et pour Lui obéir. Je t'invite aussi à me suivre et à croire dans le Dieu qui m'a envoyé. Je suis Son messenger, je t'invite toi et tes armées à embrasser la foi du Dieu Tout Puissant. Je le fais comme mon devoir. Je t'ai délivré le message de Dieu, et j'en ai rendu clair pour toi la signification. Je l'ai fait en toute sincérité et je suis sûr que tu apprécieras la sincérité qui a inspiré ce message. Celui qui obéit à la direction de Dieu devient l'héritier des bénédictions divines. (Zurqānī)

Quand cette lettre parvint au Négus, il montra beaucoup de considération et de respect pour elle. Il la plaça devant ses yeux, descendit du trône et demanda pour la lettre un coffret en ivoire. Alors, il la déposa dans le coffret en disant : « Tant que cette lettre est sauve, mon royaume est sauf. » Ce qu'il dit s'avéra exact. Pendant mille ans, les armées musulmanes partirent sur le chemin de la conquête. Elles allèrent dans toutes les

directions et passèrent par tous les côtés de l'Abyssinie, mais elles ne touchèrent pas ce petit royaume du Négus, et ceci, en considération de deux actes mémorables du Négus : la protection qu'il accorda aux réfugiés de l'Islam à son début et la révérence qu'il montra pour la lettre du Saint Prophète^(s.a.w.). L'Empire romain fut démembré. Chosroès perdit ses territoires. Les royaumes de Chine et de l'Inde disparurent, mais ce petit royaume du Négus demeura intact, parce que son souverain reçut et protégea les premiers réfugiés musulmans et accueillit avec révérence et respect la lettre du Saint Prophète^(s.a.w.).

Les musulmans payèrent de retour de cette façon la magnanimité du Négus. Que l'on compare ce traitement avec celui qu'un peuple chrétien, en cette ère civilisée, infligea au royaume chrétien du Négus. Il bombardait les cités d'Éthiopie et les détruisait. La famille royale dut se réfugier ailleurs et demeurer loin de son pays pendant plusieurs années. Le même peuple a été traité de deux façons différentes par deux peuples différents.

Les musulmans tenaient l'Abyssinie pour sacrée et inviolable à cause de la magnanimité de l'un de ses souverains. Une nation chrétienne l'attaqua et la pilla au nom de la civilisation. Ceci montre combien les enseignements du Saint Prophète^(s.a.w.) sont sains et durables dans leurs effets. La gratitude musulmane envers son royaume chrétien rendit ce royaume sacré pour les musulmans. La convoitise chrétienne s'abattit sur ce même royaume, sans même se préoccuper de ce qu'il était chrétien.

Lettre au souverain d'Égypte

La lettre à Maqauqis fut portée par Ḥāṭib ibn Abī Balta'a^(r.a.). Le texte de cette lettre était exactement le même que celui pour l'empereur romain. La lettre à l'empereur romain disait que le péché de dénégation de l'Islam par les sujets de Rome serait sur sa tête. La lettre à Maqauqis disait que le péché de refus de l'Islam par les Coptes serait sur la tête du souverain. La lettre était la suivante :

Au nom d'Allah, le Gracieux, le Miséricordieux.

Ceci est de Muḥammad^(s.a.w.), le Messager d'Allah^(s.a.w.), à Maqauqis, le chef des Coptes. La paix soit avec celui qui suit le chemin de la rectitude. Je t'invite à accepter le message de l'Islam. Crois et tu seras sauvé et ta récompense sera double. Si tu ne crois pas, le péché du refus des Coptes sera aussi sur ta tête. Dis : « Ô Gens du Livre ! Venez à une parole égale entre nous et vous, que nous n'adorions personne d'autre qu'Allah, et que nous ne Lui associions point de partenaire, et que certains d'entre nous n'en prennent point d'autres comme seigneurs en dehors d'Allah. » Mais s'ils se détournent, alors dis ; soyez témoins que nous nous sommes soumis à Dieu. » (Ḥalbiyya, III, p.275)

Quand Ḥāṭib^(r.a) atteignit l'Egypte, il ne trouva pas Maqauqis dans la capitale ; il le rejoignit par bateau à Alexandrie, où il tenait sa cour près de la mer. La cour était sévèrement gardée : il montra la lettre de loin et commença à parler d'une voix forte. Maqauqis ordonna qu'on le fasse venir, puis il lut la lettre et dit : « Si cet homme est un vrai Prophète^(s.a.w.), pourquoi ne prie-t-il pas pour la destruction de ses ennemis ? » Ḥāṭib^(r.a) répondit : « Tu crois en Jésus^(a.s). Il fut maltraité par son peuple, et pourtant il ne pria pas pour sa destruction. » Le roi rendit hommage à Ḥāṭib^(r.a), disant qu'il était un envoyé avisé, délégué par un sage. Ḥāṭib^(r.a) avait bien répondu aux questions qui lui étaient posées. Après cela, il parla de nouveau : « Avant toi », dit-il, « il y eut un roi qui était fier, arrogant et cruel. C'était le Pharaon qui persécuta Moïse^(a.s).

Finalement, il fut surpris par le châtimement divin. Ne montre donc point de fierté. Crois en ce Prophète^(s.a.w.) de Dieu. Par Dieu, la prédiction de Moïse^(a.s) concernant Jésus^(a.s) ne fut pas aussi claire que celle de Jésus^(a.s) concernant Muḥammad^(s.a.w.). Nous t'invitons à Muḥammad le Prophète^(s.a.w.), tout comme vous, chrétiens, invitez les juifs à Jésus^(a.s). Chaque prophète a des adeptes. Les adeptes doivent obéir à leur prophète. Maintenant qu'un Prophète^(s.a.w.) est apparu à notre époque, c'est notre devoir de croire en lui et de le suivre. Et souviens-toi que notre

religion ne te demande pas de renier Jésus^(a.s) ou de lui désobéir. Notre religion demande à chacun de croire en Jésus^(a.s). »

En entendant cela, Maqauqis révéla qu'il avait entendu parler de l'enseignement de ce Prophète^(s.a.w.) et qu'il avait le sentiment qu'il n'enseignait rien de mal et n'interdisait rien de bon. Il s'était également renseigné et avait trouvé que ce n'était ni un sorcier ni un devin.

Il avait entendu parler de certaines de ses prophéties qui s'étaient réalisées. Puis, il envoya chercher un coffret d'ivoire et y plaça la lettre du Prophète^(s.a.w.), le scella et le remit à une servante pour qu'elle le mette en lieu sûr. Il écrivit aussi une lettre en réponse au Prophète^(s.a.w.), dont le texte est conservé dans les annales. La voici :

Au nom d'Allah, le Gracieux, le Miséricordieux.

Maqauqis, roi des Coptes, à Muḥammad^(s.a.w.), fils de 'Abdullāh. La paix soit avec toi. Après cela, je dis que j'ai lu ta lettre et réfléchi à son contenu et aux croyances auxquelles tu m'invites.

Je sais que les prophètes hébreux ont prédit l'avènement d'un Prophète^(s.a.w.) à notre époque. Mais je pensais qu'il apparaîtrait en Syrie. J'ai reçu ton envoyé et lui ai fait don de mille dinars et cinq *khil'at* et j'envoie deux Egyptiennes comme présents pour toi.

Mes gens, les Coptes, ont ces deux filles en grande estime. L'une d'elles est Marie^(r.a) et l'autre Sīrīn^(r.a). J'envoie aussi vingt vêtements faits de toile égyptienne de haute qualité. Je t'envoie aussi une mule pour voyager. Enfin, je prie à nouveau pour que tu aies la paix de Dieu. (Zurqānī et Ṭabarī)

Il ressort clairement de cette lettre que, bien que Maqauqis traitât la lettre du Prophète^(s.a.w.) avec respect, il n'accepta pas l'Islam.

Lettre au chef de Bahrain

Le Saint Prophète(s.a.w.) envoya également une lettre à Munḍir Taimī, chef de Bahrain ; elle fut portée par ‘Alā ibn Hadramī(r.a). Le texte en a été perdu. Quand la lettre parvint à ce chef, il crut et répondit au Saint Prophète(s.a.w.) que lui et beaucoup de ses amis et fidèles avaient décidé d’embrasser l’Islam. Quelques-uns, cependant, avaient décidé de rester en dehors. Il dit aussi qu’il y avait quelques juifs et des mages qui vivaient sur son territoire. Que devait-il faire d’eux ?

Le Prophète(s.a.w.) écrivit de nouveau à ce chef en ces termes :

« Je suis content de ton acceptation de l’Islam. Ton devoir est d’obéir aux délégués et aux messagers que je t’enverrai. Quiconque leur obéit m’obéit. Le messager qui t’a porté ma lettre a fait ton éloge et m’a assuré de la sincérité de ta foi. J’ai prié Dieu pour ton peuple. Essaie donc de lui enseigner les voies et les pratiques de l’Islam. Protège leurs biens. Ne laisse personne prendre plus de quatre femmes. Les péchés du passé sont pardonnés. Aussi longtemps que tu es bon et vertueux, tu continueras à régner sur ton peuple. Quant aux juifs et aux mages, ils n’ont qu’à payer une taxe. N’exige d’eux rien d’autre. Quant à la population générale, ceux qui n’ont pas assez de terre pour se nourrir doivent recevoir quatre dirhams chacun et quelques vêtements à porter. » (Zurqānī)

Le Saint Prophète(s.a.w.) écrivit aussi au roi d’Oman, au chef de Yamāma, au roi de Ghassān, au chef des Banī Nahd - une tribu du Yémen, au chef des Banī ‘Alīm et au chef de la tribu Hadramī. La plupart d’entre eux devinrent musulmans.

Ces lettres montrent combien la foi du Saint Prophète(s.a.w.) en Dieu était parfaite. Elles montrent aussi que, dès le commencement, le Prophète(s.a.w.) croyait qu’il avait été envoyé par Dieu non pas à un seul peuple ou territoire, mais à tous les peuples du monde. Il est vrai que ces lettres reçurent de leurs destinataires des accueils variés. Certains acceptèrent l’Islam

immédiatement. D'autres traitèrent les lettres avec considération, mais n'embrassèrent pas l'Islam. D'autres encore les traitèrent avec la courtoisie d'usage. D'autres, enfin, montrèrent du mépris et de l'orgueil. Mais il est aussi vrai - et l'histoire en est témoin - que les destinataires de ces lettres, ou leurs peuples, subirent un sort en rapport avec l'accueil qu'ils firent aux messages du Prophète^(s.a.w.).

Chute de Khaybar

Comme il a été dit plus haut, les juifs et les autres adversaires de l'Islam s'occupaient maintenant à dresser les tribus contre les musulmans. Ils se rendaient compte que l'Arabie ne pouvait pas contenir l'influence grandissante de l'Islam et que les tribus arabes étaient incapables d'attaquer Médine. Les juifs se mirent donc à intriguer avec les tribus chrétiennes installées à la frontière sud de l'Empire romain. En même temps, ils commencèrent à écrire contre le Saint Prophète^(s.a.w.) à leurs coreligionnaires en Irak. Grâce à une propagande pernicieuse effectuée par correspondance, ils cherchèrent à dresser le roi de Perse contre l'Islam.

Le résultat des machinations juives fut que Chosroès se retourna contre l'Islam et envoya même des ordres au gouverneur du Yémen pour faire arrêter le Prophète^(s.a.w.). Ce fut grâce à une intervention divine spéciale que le Prophète^(s.a.w.) demeura sain et sauf, et que le projet ourdi par l'empereur de Perse s'écroula. Il est évident que, sans l'aide divine qui protégea le Prophète^(s.a.w.) dans toute sa carrière, le mouvement de l'Islam naissant aurait été étouffé par l'hostilité et l'opposition conjointes des empereurs de Rome et de Perse.

Quand Chosroès ordonna l'arrestation du Prophète^(s.a.w.), il se trouva qu'il fut déposé et mis à mort par son propre fils avant même que sa volonté n'ait pu être exécutée ; ses ordres concernant l'arrestation du Saint Prophète^(s.a.w.) furent annulés par le nouveau souverain. Les officiers du Yémen furent impressionnés par ce miracle ; ainsi, la province du Yémen devint spontanément partie de l'empire musulman.

A cause des intrigues que les juifs continuaient à ourdir contre les musulmans et Médine, il devint nécessaire de les éloigner de la ville. Si l'on avait autorisé les juifs à demeurer aux côtés des musulmans, leurs intrigues auraient presque certainement engendré une escalade de la violence et encore plus de sang. A son retour de Ḥudaybiya, le Saint Prophète(s.a.w.) attendit cinq mois, puis décida de les bannir de Khaybar, cette forteresse qui était proche de Médine, et d'où les juifs avaient toutes les facilités pour ourdir leurs complots. Dans cette intention, le Saint Prophète(s.a.w.) marcha donc sur Khaybar – vers août 628. Il avait avec lui mille six cents hommes. Khaybar, comme nous l'avons dit, était une ville fortifiée, entourée de toutes parts de rochers sur lesquels étaient percées de petites forteresses. Conquérir une telle place forte avec une aussi petite armée n'était pas tâche facile. Les petits postes situés dans les faubourgs de Khaybar tombèrent après un court combat. Mais, lorsque les juifs se rassemblèrent dans la forteresse centrale de la ville, toutes les attaques et toutes les stratégies employées contre elle semblèrent vouées à l'échec.

Un jour, le Saint Prophète(s.a.w.) eut une révélation selon laquelle Khaybar tomberait aux mains de 'Alī(r.a). Le matin suivant, il en fit l'annonce à ses fidèles : « Aujourd'hui, je vais remettre le drapeau noir de l'Islam à celui qui est cher à Dieu, à Son Prophète(s.a.w.) et à tous les musulmans. Dieu a ordonné que notre victoire à Khaybar soit remise entre ses mains. » Le lendemain, il envoya chercher 'Alī(r.a) et lui remit le drapeau noir. Sans attendre, ce dernier prit ses hommes et attaqua la forteresse centrale. Malgré que les juifs se fussent rassemblés en force dans la forteresse, 'Alī(r.a) et sa division réussirent à la conquérir avant le crépuscule.

Un traité de paix fut signé. Les conditions en étaient que tous les juifs, leurs femmes et leurs enfants, quitteraient Khaybar et s'installeraient loin de Médine. Leurs propriétés et leurs biens passeraient aux mains des musulmans. Quiconque essaierait de cacher une partie de ses biens, ou ferait une fausse déclaration, ne serait pas protégé par le traité de paix. Il devrait payer l'amende prévue pour la rupture de sa parole.

Trois incidents intéressants eurent lieu lors du siège de Khaybar. L'un d'eux constitue un signe de Dieu et les deux autres nous éclairent sur les hautes qualités morales du Saint Prophète^(s.a.w.).

Une veuve de Kināna, un ancien chef de Khaybar, épousa le Saint Prophète^(s.a.w.). Celui-ci vit que son visage portait des marques, comme l'impression d'une main : « Qu'est-ce qu'il y a sur ton visage, Ṣafiyya^(r.a) ? » demanda-t-il. « Ce fut ainsi », répondit Ṣafiyya^(r.a). « J'ai vu en rêve la lune tomber dans mon giron. J'ai raconté le rêve à mon mari. A peine lui avais-je rapporté ce rêve qu'il me donna une lourde claque sur le visage en disant : « Tu veux épouser le roi de l'Arabie » (Hishām). En effet, la lune était l'emblème national de l'Arabie. La lune dans le giron indiquait quelque rapport intime avec le roi de l'Arabie. Une lune fendue ou tombante signifiait des dissensions dans l'Etat arabe ou sa destruction.

Le rêve de Ṣafiyya^(r.a) est un signe de la véracité du Saint Prophète^(s.a.w.). C'est aussi un signe du fait que Dieu révèle l'avenir à Ses serviteurs par les rêves. Les croyants en reçoivent plus souvent la grâce que les incroyants. Ṣafiyya^(r.a) était une juive quand elle fit ce rêve. Il se trouva que son mari fut tué au siège de Khaybar. Ce siège était un châtement pour le manquement des juifs à leur parole donnée. Ṣafiyya^(r.a) fut faite prisonnière et, au cours de la distribution des prisonniers, elle fut donnée à un compagnon. On trouva alors qu'elle était la veuve d'un chef. On pensa donc qu'il conviendrait mieux à son rang qu'elle vécût avec le Saint Prophète^(s.a.w.). Ce dernier, cependant, choisit de la prendre pour femme, et elle consentit. De cette façon, son rêve fut accompli.

Il y eu deux autres incidents. L'un d'eux se rapporte à un berger qui gardait des moutons pour un chef juif. Ce berger devint musulman. Après sa conversion, il dit au Saint Prophète^(s.a.w.) : « Je ne peux pas retourner vers mon peuple maintenant, ô Prophète^(s.a.w.) de Dieu. Que ferai-je des moutons et des chèvres de mon ancien maître ? » – « Dirige la face des animaux vers Khaybar et donne-leur un élan dans cette

direction. Dieu les reconduira à leur maître », dit le Saint Prophète^(s.a.w.). Le berger fit ce qu'on lui dit, et le troupeau atteignit la forteresse juive. Là, les gardes les reçurent (Hishām, II, p.191). L'incident montre combien le Prophète^(s.a.w.) considérait comme sérieuse la question des droits de l'individu et combien, à son avis, il était important de s'acquitter d'une obligation. Or, à la guerre, les propriétés et les biens des vaincus appartiennent légalement aux vainqueurs. Notre époque est celle de la civilisation et de la culture, et pourtant peut-elle nous montrer un exemple semblable à celui-ci ? Est-il jamais arrivé qu'une armée qui bat en retraite laisse en arrière des réserves de marchandises que les vainqueurs renvoient à leurs propriétaires ? Dans le cas présent, moutons et chèvres appartenaient à un combattant du côté ennemi. Le renvoi de ces animaux signifiait la fourniture à l'ennemi de nourriture qui aurait pu lui durer plusieurs mois, nourriture grâce à laquelle il aurait pu résister au siège plus longtemps. Pourtant, le Saint Prophète^(s.a.w.) les fit renvoyer, et ceci afin d'inculquer à un nouveau converti l'importance de s'acquitter d'une mission.

Le troisième incident se rapporte à une juive qui tenta d'empoisonner le Saint Prophète^(s.a.w.). Elle demanda aux compagnons quelle partie d'un animal le Saint Prophète^(s.a.w.) préférait manger. On lui dit qu'il préférait l'épaule de mouton ou de chèvre. La femme abattit une chèvre et prépara des côtelettes sur des pierres brûlantes. Puis, elle y ajouta un poison mortel, spécialement sur les morceaux coupés près de l'épaule, pensant que le Prophète^(s.a.w.) les choisirait.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) retournait à sa tente après avoir accompli les prières du soir en congrégation. Il vit la femme qui l'attendait près de sa tente et demanda : « Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ? » – « Oui, Abūl-Qāsim^(s.a.w.), veux-tu accepter de moi un présent. » Le Saint Prophète^(s.a.w.) demanda à un compagnon de prendre ce que la femme avait apporté. Quand il s'assit pour prendre son repas, ce présent de viande rôtie fut aussi apporté devant lui. Il en prit un morceau. Un compagnon, Bishr ibn al-Barā' ibn al-Ma'rūr^(r.a.), en prit lui aussi un morceau. Les autres compagnons présents au repas étendirent également

les mains pour prendre de la viande. Mais le Prophète^(s.a.w.) les arrêta en disant qu'il pensait que cette viande était empoisonnée.

Bishr dit qu'il pensait la même chose, et il aurait voulu jeter la viande, mais craignit de déranger le Saint Prophète^(s.a.w.) : « En te voyant prendre un morceau », dit-il « j'en ai pris un aussi, mais bientôt j'ai souhaité que tu n'en aies pas pris du tout. »

Peu après, Bishr^(r.a) devint malade et, selon certains rapports, mourut sur le champ. Selon d'autres rapports, il mourut plus tard, après avoir été malade pendant quelque temps. Alors, le Prophète^(s.a.w.) envoya chercher la femme et lui demanda si elle avait empoisonné la viande. Elle lui demanda comment il en avait eu connaissance. Le Prophète^(s.a.w.) tenait un morceau à la main et dit : « Ma main m'a dit cela », ce qui voulait dire qu'il était capable de juger au goût. La femme admit ce qu'elle avait fait. « Qu'est-ce qui t'a poussée à le faire ? », lui demanda-t-il. « Mes gens étaient en guerre contre toi et nombre de mes parents ont été tués au combat. J'ai décidé de t'empoisonner, croyant que si tu étais un imposteur, tu mourrais et que nous serions sauvés, mais que si tu étais un Prophète^(s.a.w.), Dieu te sauverait. »

En entendant cette explication, le Saint Prophète^(s.a.w.) pardonna à la femme, bien qu'elle méritât la peine de mort (Muslim). Il était toujours prêt à pardonner et ne punissait que lorsque le châtiment était nécessaire, c'est-à-dire quand on craignait que le coupable ne continuât à commettre de mauvaises actions.

La vision du Prophète^(s.a.w.) accomplie

Dans la septième année après l'Hégire, en février 629 exactement, le Saint Prophète^(s.a.w.) devait se rendre à La Mecque pour faire le circuit de la Ka'ba, selon ce qui avait été convenu avec les chefs mecquois. Quand vint le temps du départ, il rassembla deux mille hommes et partit en direction de La Mecque. Quand il atteignit Marr al-Zaḥrān, une halte près de La Mecque, il ordonna à ses fidèles de déposer leurs armes, qui furent rassemblées en un seul endroit. En stricte conformité

avec les termes de l'accord signé à Ḥudaybiya, le Saint Prophète(s.a.w.) et ses compagnons pénétrèrent dans l'enceinte sacrée, ne portant que leurs épées au fourreau. Retourner à La Mecque après sept ans de bannissement était un événement extraordinaire pour ces deux mille hommes. Ils se souvenaient des tortures auxquelles ils avaient été soumis pendant leur séjour à La Mecque. En même temps, ils voyaient combien Dieu avait été bon de les laisser revenir et faire en paix le circuit de la Ka'ba. Leur colère n'avait d'égale que leur joie.

Les gens de La Mecque étaient sortis de leurs maisons et avaient pris position sur des hauteurs pour voir passer les musulmans. Ceux-ci étaient pleins de zèle, d'enthousiasme et de fierté. Ils auraient voulu dire aux Mecquois que toutes les promesses que Dieu leur avait faites s'étaient réalisées. 'Abdullāh ibn Rawāḥa(r.a) se mit à chanter des chants de guerre, mais le Saint Prophète(s.a.w.) l'en empêcha en disant :

« Pas de chants de guerre. Dis seulement : Nul ne doit être adoré, sauf le Dieu Unique. C'est Dieu qui a aidé le Saint Prophète(s.a.w.) et élevé les croyants de la dégradation à la dignité et qui a chassé l'ennemi. »
(Ḥalbiyya, III, p.73)

Après avoir fait le tour de la Ka'ba et couru entre les collines de Ṣafā et Marwa, le Saint Prophète(s.a.w.) et ses compagnons restèrent à La Mecque pendant trois jours. 'Abbās(r.a) avait une belle-sœur veuve, Maymūna(r.a), et il la proposa en mariage au Prophète(s.a.w.). Celui-ci accepta.

Le quatrième jour, les Mecquois demandèrent le retrait des musulmans et sur ce, le Saint Prophète(s.a.w.) pria ses fidèles de reprendre le chemin de Médine. Il respecta l'accord si religieusement et prit tant de soin à ne pas heurter les sentiments mecquois qu'il laissa à La Mecque sa nouvelle épouse, et fit le nécessaire pour qu'elle le rejoignît avec la caravane qui transportait les effets personnels des pèlerins. Le Prophète(s.a.w.) monta sur son chameau et fut bientôt hors des limites des lieux sacrés. Pour la nuit, il campa en un endroit appelé Sarif, où Maymūna(r.a) le rejoignit dans sa tente.

Ce détail insignifiant aurait pu être omis de ce bref récit de la vie du Saint Prophète^(s.a.w.), mais l'incident présente un intérêt important pour la raison suivante. Les auteurs européens ont critiqué le Saint Prophète^(s.a.w.) parce qu'il avait plusieurs femmes. Ils pensent que la polygamie est une preuve du relâchement de ses mœurs et de son amour du plaisir. Cette impression tirée des mariages successifs du Saint Prophète^(s.a.w.) est cependant démentie par la dévotion et l'amour illimité que ses épouses avaient pour lui, et qui prouvent que sa vie conjugale était pure, dénuée d'égoïsme et toute spirituelle. Sous cet angle, sa vie fut si singulière qu'on peut dire qu'aucun homme n'a jamais traité son épouse aussi bien que le Saint Prophète^(s.a.w.) a traité toutes les siennes. Si ses mariages avaient été dictés par la recherche du plaisir, ses femmes auraient certainement été indifférentes envers lui, sinon dressées contre lui.

Mais la réalité est toute autre. Toutes ses épouses lui étaient dévouées et leur dévouement était dû à son attitude généreuse et à son esprit d'abnégation. Ceci a été prouvé de nombreuses fois au cours de sa vie. L'un de ces exemples se rapporte à Maymūna^(r.a) elle-même. Elle rencontra le Prophète^(s.a.w.) pour la première fois sous une tente dans le désert. Si leurs relations conjugales avaient été brutales, si le Prophète^(s.a.w.) avait préféré certaines épouses à d'autres, à cause de leurs charmes physiques, Maymūna^(r.a) n'aurait pas conservé un tel souvenir de sa première rencontre avec le Saint Prophète^(s.a.w.). Si son mariage avec lui avait été associé à un souvenir indifférent ou déplaisant, elle n'en aurait gardé aucune trace dans sa mémoire. Or, elle vécut encore longtemps après le Saint Prophète^(s.a.w.) et mourut très vieille, sans jamais oublier ce que son mariage avec lui avait signifié pour elle.

La veille de sa mort, vers quatre-vingts ans, quand les délices de la chair sont oubliés, quand seules les choses d'une valeur et d'une vertu durables touchent le cœur, elle demanda à être enterrée à une journée de voyage de La Mecque, à l'endroit même où le Saint Prophète^(s.a.w.) avait campé pour son retour à Médine, et où elle l'avait rencontré pour la première fois après

son mariage avec lui. Le monde connaît beaucoup d'histoire d'amour, réelles ou légendaires, mais il en connaît peu qui soient plus émouvantes que celle-ci.

Peu après ce circuit historique de la Ka'ba, deux grands généraux de l'ennemi embrassèrent l'Islam. L'un d'eux était Khālīd bin Walīd^(r.a), dont le génie et le courage firent trembler les fondations de l'Empire romain et sous la direction duquel les musulmans ajoutèrent à leur empire pays après pays. L'autre était 'Amr ibn al-Ās^(r.a), qui conquiert l'Égypte.

La bataille de Mawta

A son retour de la Ka'ba, le Saint Prophète(s.a.w.) commença à recevoir des rapports selon lesquels les tribus chrétiennes sur la frontière syrienne, poussées par les juifs et les païens, se préparaient à attaquer Médine. Il envoya donc un groupe de quinze hommes en reconnaissance. Ceux-ci virent une armée qui se massait près de la frontière. Au lieu de rentrer immédiatement faire leur rapport, ils s'attardèrent ; leur zèle pour exposer l'Islam prit le meilleur d'eux-mêmes, mais l'effet produit fut à l'opposé de ce qu'ils avaient escompté.

En revoyant aujourd'hui les événements, nous pouvons constater que ceux qui, poussés par l'ennemi, projetaient d'attaquer la patrie du Saint Prophète(s.a.w.), ne pouvaient se conduire d'une autre façon. Au lieu d'écouter l'exposé, ils saisirent leurs arcs et se mirent à lancer une volée de flèches contre ce groupe de quinze hommes. Le groupe demeura cependant inflexible.

Ils reçurent les flèches en réponse aux arguments, mais ils ne tournèrent pas bride. Ils demeurèrent fermes, quinze contre des milliers, et tombèrent au combat. Le Saint Prophète(s.a.w.) projeta une expédition afin de punir les Syriens de cette cruauté gratuite mais, entre-temps, il reçut des informations disant que les forces qui avaient été concentrées à la frontière s'étaient dispersées. Il remit donc ses projets à plus tard.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) écrivit toutefois une lettre à l'empereur de Byzance (ou au chef de la tribu Ghassân qui régnait sur Basra au nom de Byzance). On peut présumer que, dans cette lettre, il se plaignit des préparatifs qui avaient été aperçus à la frontière syrienne et du meurtre injustifié des quinze musulmans qui avaient été envoyés en reconnaissance. Cette lettre fut portée par al-Harth^(r.a.), compagnon du Prophète^(s.a.w.).

Il s'arrêta en route à Mawta, où il rencontra Shurahbīl, chef Ghassân intervenant en qualité d'officier romain. « Es-tu un messenger de Muḥammad^(s.a.w.) ? », demanda ce chef. En entendant sa réponse positive, il l'arrêta, l'attacha et le battit à mort. On peut raisonnablement penser que ce chef Ghassân était l'un des chefs de l'armée qui avait attaqué et mis à mort les quinze musulmans qui tentaient de prêcher.

Le fait qu'il dit à al-Harth^(r.a.), « Peut-être portes-tu un message de Muḥammad^(s.a.w.) », montre qu'il craignait que ne parvint à l'empereur la plainte du Saint Prophète^(s.a.w.) disant que des hommes de ses tribus avaient attaqué les musulmans. Il redoutait d'avoir à rendre compte de ce qui s'était passé.

Il était donc plus sûr, pensa-t-il, de tuer le messenger musulman. Mais il se trompait. Le Prophète^(s.a.w.) eut connaissance de ce meurtre et, pour venger celui-ci et les quinze autres, il leva une force de trois mille hommes qu'il envoya en Syrie sous le commandement de Zayd bin Ḥāritha^(r.a.), son esclave affranchi déjà mentionné dans le récit de sa vie à La Mecque.

Il nomma Ja'far ibn Abī Tālib^(r.a.) successeur de Zayd^(r.a.), si celui-ci venait à mourir au combat, et 'Abdullāh ibn Rawāha^(r.a.), si Ja'far^(r.a.) mourait. Si 'Abdullāh ibn Rawāha^(r.a.) mourait aussi, les musulmans choisiraient leur propre commandant. En entendant cela, un juif s'exclama : « Ô Abūl-Qāsim^(s.a.w.), si tu es un vrai Prophète^(s.a.w.), ces trois officiers que tu as nommés sont sûrs de mourir ; car Dieu accomplit les paroles d'un Prophète^(s.a.w.). » Se tournant vers Zayd^(r.a.), il lui dit : « Crois-m'en, si Muḥammad^(s.a.w.) est vrai, tu ne reviendras pas vivant. » Zayd^(r.a.), en vrai croyant, répondit : « Que je revienne vivant ou pas,

Muḥammad(s.a.w.) est un vrai Prophète(s.a.w.) de Dieu » (Ḥalbiyya, III, p.75)

Le matin suivant, l'armée partit pour une longue marche. Le Saint Prophète(s.a.w.) et les compagnons la suivirent à quelque distance ; jamais une expédition aussi importante n'était partie sans que le Prophète(s.a.w.) ne la commandât en personne. Tout en accompagnant l'expédition, il prodiguait des conseils et donnait des instructions.

Quand ils atteignirent l'endroit où les gens de Médine avaient coutume de prendre congé de leurs amis et parents se rendant en Syrie, le Saint Prophète(s.a.w.) s'arrêta et dit :

« Je vous recommande de craindre Dieu et d'agir justement envers les musulmans qui vont avec vous. Partez en guerre au nom d'Allah et combattez l'ennemi en Syrie, c'est votre ennemi aussi bien que celui d'Allah. Quand vous serez en Syrie, vous rencontrerez ceux qui pensent beaucoup à Dieu dans leurs maisons de culte. Vous n'aurez point de querelles avec eux ; et vous ne leur causerez pas d'ennuis. Dans le pays ennemi, ne tuez pas les femmes, ni les enfants, ni les aveugles, ni les vieillards ; n'abattez aucun arbre et ne détruisez aucun édifice » (Ḥalbiyya, III)

Cela dit, le Prophète(s.a.w.) repartit vers Médine, tandis que l'armée musulmane poursuivait sa marche en avant. C'était la première armée musulmane envoyée pour combattre les chrétiens. Quand les musulmans atteignirent la frontière syrienne, ils apprirent que l'empereur était lui-même en campagne avec cent mille de ses soldats auxquels s'ajoutaient cent mille hommes recrutés parmi les tribus chrétiennes de l'Arabie. Devant une force ennemie aussi nombreuse, les musulmans étaient presque résolus à s'arrêter là où ils étaient et à envoyer un message au Prophète(s.a.w.) à Médine. Il pourrait leur faire parvenir des renforts ou leur donner de nouvelles instructions. Quand les chefs de l'armée se réunirent en conseil, 'Abdullāh ibn Rawāḥa(r.a) se dressa, plein de feu, et dit : « Mon

peuple, vous avez quitté vos foyers pour mourir en martyrs sur le chemin de Dieu, et maintenant que le martyr est en vue, vous semblez fléchir. Jusqu'à présent, nous ne nous sommes pas battus parce que nous étions mieux pourvus que l'ennemi en hommes ou en armes. Notre soutien principal était notre foi. Si l'ennemi nous est plusieurs fois supérieur en nombre ou en armes, quelle importance ? Nous aurons l'une des deux récompenses : ou bien nous remporterons la victoire, ou bien nous mourrons en martyrs sur le chemin de Dieu. »

Les paroles d'Ibn Rawāḥa^(r.a) firent grande impression sur l'armée, et comme un seul homme, tous crièrent qu'il avait raison. L'armée reprit sa marche. Comme ils avançaient, les musulmans furent bientôt en vue de l'armée romaine qui se dirigeait dans leur direction. Ils prirent position à Mūta, et la bataille s'engagea. Bientôt, Zayd^(r.a), le commandant musulman, fut tué et le cousin du Prophète^(s.a.w.), Ja'far ibn Abī Ṭālib^(r.a), prit l'étendard et dirigea les opérations. Quand il vit que la pression ennemie augmentait et que les musulmans, en raison de leur infériorité numérique, perdaient pied, il descendit de sa monture et coupa les jarrets de son cheval. Cette action signifiait qu'il n'avait pas la moindre intention de fuir et qu'il préférait la mort à la fuite.

Couper les jarrets de sa monture était une coutume arabe pour éviter la débandade et la panique. Ja'far^(r.a) perdit la main droite, mais tint l'étendard dans la gauche. Il perdit aussi la main gauche et maintint l'étendard en le pressant contre sa poitrine avec ses deux avant-bras. Fidèle à sa promesse, il tomba en combattant.

Puis, 'Abdullāh ibn Rawāḥa^(r.a) saisit l'étendard, comme le Saint Prophète^(s.a.w.) l'avait ordonné, et prit le commandement. Il tomba lui aussi au combat. L'ordre du Saint Prophète^(s.a.w.) avait été qu'en une telle circonstance, les musulmans devaient tenir conseil et choisir un commandant. Mais le temps manquait pour choisir un autre chef.

Alors, Khālid ibn Walīd^(r.a), acceptant la suggestion d'un ami, prit l'étendard et continua le combat jusqu'au soir. Le jour

suivant, il engagea de nouveau la bataille avec son armée décimée et épuisée. Il employa à ce moment un stratagème. Il changea la position de ses hommes - ceux du front permutèrent avec ceux de l'arrière, et ceux du flanc droit avec ceux du flanc gauche. Ils crièrent aussi quelques slogans. L'ennemi pensa que les musulmans avaient reçu des renforts pendant la nuit et se retira avec crainte. Khālīd^(r.a) sauva le reste de son armée et rentra à Médine.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) avait été informé de ces événements par une révélation. Il rassembla les musulmans dans la mosquée. Comme il se levait pour s'adresser à eux, ses yeux étaient remplis de larmes. Il dit :

« Je veux vous parler de l'armée qui est partie d'ici pour la frontière syrienne. Elle a affronté l'ennemi et a combattu. D'abord Zayd^(r.a), puis Ja'far^(r.a) et enfin 'Abdullāh ibn Rawāḥa^(r.a) ont tenu l'étendard. Tous trois sont tombés l'un après l'autre, après avoir combattu courageusement. Priez pour eux tous. Après eux, l'étendard est passé à Khālīd ibn Walīd^(r.a). Il s'est nommé lui-même. Il est une épée parmi les épées de Dieu. Il a donc sauvé l'armée musulmane et il est retourné. » (Zād al-Ma'ād, et Zurqānī).

La description que le Saint Prophète^(s.a.w.) fit de Khālīd^(r.a) devint populaire. Désormais, celui-ci fut connu comme « l'épée de Dieu ». Etant l'un des derniers convertis, Khālīd^(r.a) était souvent l'objet des sarcasmes des autres musulmans. Un jour, il se querella avec 'Abd al-Raḥmān ibn 'Awf^(r.a). Ce dernier se plaignit de lui auprès du Saint Prophète^(s.a.w.), qui semonça Khālīd^(r.a) en ces termes : « Khālīd^(r.a), tu ennuies quelqu'un qui a servi l'Islam depuis l'époque de Badr. Je te dis que même si tu donnes tout l'or du poids d'Uḥūd au service de l'Islam, tu ne mériteras pas la récompense divine autant que 'Abd al-Raḥmān^(r.a). » – « Mais, je suis l'objet de railleries incessantes, dit Khālīd^(r.a), et je dois y répondre. » Alors, le Saint Prophète^(s.a.w.) se tourna vers les autres et leur dit : « Vous ne devez pas accabler Khālīd^(r.a). Il est une épée parmi les épées de Dieu, qui reste dirigée contre les

incroyants. » Cette appellation du Prophète^(s.a.w.) trouva son accomplissement quelques années plus tard.

Après le retour de Khālīd^(r.a) avec l'armée musulmane, des musulmans de Médine décrivirent ces soldats comme des défaitiste ayant manqué de zèle. La critique générale était qu'ils auraient tous dû mourir au combat. Le Prophète^(s.a.w.) semonça les critiques. Khālīd^(r.a) et ses soldats n'étaient pas des défaitistes manquant d'ardeur, dit-il. Ils étaient des soldats qui allaient de bataille en bataille. Ces paroles avaient plus de sens qu'il n'y paraissait. Elles prédisaient des combats que les musulmans allaient devoir livrer en Syrie.

Le Prophète^(s.a.w.) marche sur La Mecque

Dans la huitième année de l'Hégire, au mois de Ramadan (décembre 629), le Saint Prophète^(s.a.w.) partit pour la dernière expédition, qui devait établir définitivement le règne d'Islam en Arabie.

A Ḥudaybiya, il avait été convenu entre les musulmans et les incroyants que les tribus arabes seraient autorisées à se joindre aussi bien aux incroyants qu'au Saint Prophète^(s.a.w.). Il avait été convenu également que, pendant dix ans, les deux parties ne se feraient pas la guerre, à moins qu'une des parties ne violât le pacte en attaquant l'autre.

Eu égard à cet accord, les Banū Bakr se joignirent aux Mecquois, tandis que les Khuzā'a firent alliance avec les musulmans. Les incroyants arabes n'avaient que peu de respect pour les traités, en particulier pour les traités avec les musulmans. Or, il se trouva que les Banū Bakr et les Khuzā'a avaient quelques différends à régler. Les Banū Bakr consultèrent les Mecquois pour régler leurs comptes avec les Khuzā'a. Ils leur rappelèrent que le traité de Ḥudaybiya avait été signé, et que, de leur côté, les Khuzā'a se sentaient en sécurité à cause de leur pacte avec le Saint Prophète^(s.a.w.). C'était donc pour eux le moment de les attaquer. Les Mecquois consentirent. En conséquence, ils se joignirent aux Banū Bakr dans une attaque nocturne contre les Khuzā'a et mirent à mort nombre de leurs

hommes. Les Khuzā'a envoyèrent à Médine quarante hommes sur des chameaux rapides afin de rapporter au Saint Prophète(s.a.w.) cette rupture de parole, et de dire aux musulmans qu'il leur appartenait maintenant de marcher sur La Mecque pour venger cette attaque. La délégation rencontra le Saint Prophète(s.a.w.), qui leur dit en termes non ambigus qu'il considérerait leur malheur comme le sien.

Montrant un nuage qui s'élevait dans le ciel, il dit : « Comme les gouttes de pluie que vous voyez au loin, les soldats musulmans accourront à votre aide. » Les Mecquois devinrent inquiets quand ils entendirent la nouvelle de la délégation des Khuzā'a à Médine. Ils y envoyèrent Abū Sufyān en toute hâte pour retenir les musulmans et les dissuader d'attaquer.

Abū Sufyān arriva à Médine et commença à plaider que, du fait qu'il avait été absent à Ḥudaybiya, un nouveau traité devait être signé par les musulmans. Le Saint Prophète(s.a.w.) considéra ce plaidoyer déraisonnable. Abū Sufyān s'échauffa, alla à la mosquée et annonça :

« Ô peuple, je te renouvelle, de la part des Mecquois, notre assurance de paix ». (Zurqānī)

Les gens de Médine ne comprirent pas ce discours. Ils en rirent donc. Le Saint Prophète(s.a.w.) dit à Abū Sufyān : « Ta déclaration est unilatérale et nous ne pouvons l'accepter. » Entre-temps, le Saint Prophète(s.a.w.) avait envoyé un message à toutes les tribus. Assuré qu'elles étaient toutes prêtes et déjà en marche, il demanda aux musulmans de Médine de s'armer et de faire à leur tour leurs préparatifs.

Le premier janvier, l'armée musulmane se mit en marche. En différents points de la route, elle fut rejointe par d'autres tribus musulmanes. Ils n'avaient couvert que quelques jours de marche quand l'armée entra dans le désert de Fārān. Son effectif – exactement comme l'avait prédit le Prophète Salomon longtemps auparavant - atteignait dix mille hommes. Tandis que l'armée marchait vers La Mecque, le silence qui s'épaississait alentour paraissait de mauvais augure aux Mecquois.

Ils persuadèrent Abū Sufyān de partir à nouveau et de s'enquérir du dessein des musulmans. Il était à moins d'un jour de route de La Mecque quand il vit, la nuit, tout le désert éclairé de feux de camp. En effet, le Saint Prophète^(s.a.w.) avait donné l'ordre d'allumer un feu devant chaque tente. L'effet de ces feux flambants dans le silence et l'obscurité de la nuit était terrible. « Qu'est-ce que ça peut être ? », demanda Abū Sufyān à ses compagnons. « Une armée est-elle tombée du ciel ? Je ne connais pas d'armée arabe aussi grande. »

Ils nommèrent quelques tribus, mais à chaque nom Abū Sufyān disait : « Aucune tribu arabe ne pourrait avoir une armée aussi grande. » Lui et ses amis étaient en pleines spéculations quand une voix cria dans l'ombre : « Abū Hanzala ! (Hanzala était un fils d'Abū Sufyān). – « 'Abbās^(r.a.), es-tu là ? », demanda Abū Sufyān. – « Oui, l'armée du Prophète^(s.a.w.) est proche. Agis vite, sinon l'humiliation et la défaite t'attendent », répondit 'Abbās^(r.a.).

'Abbās^(r.a.) et Abū Sufyān étaient de vieux amis. 'Abbās^(r.a.) insista pour qu'Abū Sufyān l'accompagnât sur la même mule afin d'aller voir le Saint Prophète^(s.a.w.). Il saisit la main d'Abū Sufyān, le tira vers la mule et le fit monter. Eperonnant leur monture, ils atteignirent bientôt la tente du Saint Prophète^(s.a.w.). 'Abbās^(r.a.) avait peur que 'Umar^(r.a.), qui montait la garde, ne tombât sur Abū Sufyān pour le tuer.

Mais le Saint Prophète^(s.a.w.) avait pris des dispositions, annonçant que quiconque rencontrerait Abū Sufyān ne devrait pas tenter de le tuer. La rencontre fit une profonde impression sur le chef mecquois. Il fut frappé de voir combien la fortune de l'Islam avait changé. Devant lui se trouvait le Saint Prophète^(s.a.w.) que les Mecquois avaient banni de La Mecque en compagnie d'un seul ami.

Sept ans à peine avaient passé, et maintenant il frappait aux portes de La Mecque avec dix mille fidèles. La chance avait tourné. Le Prophète^(s.a.w.) qui, sept ans plus tôt, avait fui La Mecque pour sauver sa vie, revenait maintenant à La Mecque, et celle-ci ne pouvait lui résister.

Chute de La Mecque

Les pensées d'Abū Sufyān doivent avoir tourbillonné dans sa tête. Un changement incroyable n'avait-il pas eu lieu en sept ans ? Et maintenant, en tant que chef mecquois, qu'allait-il faire ? Allait-il résister ou allait-il se soumettre ? Agité par de telles pensées, il paraissait accablé. Le Saint Prophète^(s.a.w.) vit le trouble du chef mecquois et pria 'Abbās^(r.a) de l'emmener et de lui tenir compagnie toute la nuit, promettant de le voir le lendemain matin. Abū Sufyān s'entretint toute la nuit avec 'Abbās^(r.a) et, le matin, ils se rendirent auprès du Prophète^(s.a.w.). C'était l'heure des prières de l'aurore. La vie et l'activité que put voir Abū Sufyān de si bonne heure furent pour lui un grand sujet d'étonnement. Il n'avait jamais su – comme aucun Mecquois avec lui – que les musulmans se levaient habituellement d'aussi bonne heure grâce à la discipline de l'Islam. Il vit tous les campeurs musulmans sortir pour les prières matinales. Certains allaient chercher de l'eau pour les ablutions, d'autres veillaient à l'alignement des fidèles pour le service. Abū Sufyān avait peine à comprendre cette activité matinale. Il était effrayé. Un nouveau plan n'était-il pas mis sur pied pour le terrifier ? « Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire ? » demanda-t-il, frappé de consternation. « Rien à craindre », répondit 'Abbās^(r.a), « ils ne font que se préparer pour les prières du matin. »

Abū Sufyān vit alors des milliers de musulmans alignés derrière le Saint Prophète^(s.a.w.), faisant les gestes de dévotion prescrits par ce dernier – genuflexions, prosternations, station debout, et ainsi de suite. 'Abbās^(r.a) était de garde, en sorte qu'il pouvait parler librement avec Abū Sufyān. « Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire maintenant ? » demanda Abū Sufyān. « Tout ce que le Saint Prophète^(s.a.w.) fait, les autres le font aussi ». – « A quoi penses-tu ? Ce n'est que la prière musulmane, Abū Sufyān. Les musulmans feraient n'importe quoi sur un signe du Saint Prophète^(s.a.w.) – cesser de boire et de manger, par exemple. » - « Il est vrai », dit Abū Sufyān, « que j'ai vu des grandes cours. J'ai vu celle de Chosroès et celle de l'empereur byzantin, mais je n'ai jamais vu un peuple aussi dévoué à son chef que les musulmans à leur Prophète^(s.a.w.) » (Ḥalbiyya, II, p.90).

Rempli de crainte et d'un sentiment de culpabilité, Abū Sufyān demanda encore à 'Abbās^(r.a) s'il ne pouvait prier le Saint Prophète^(s.a.w.) de pardonner à son propre peuple - c'est-à-dire les Mecquois.

Après les prières matinales, 'Abbās^(r.a) conduisit Abū Sufyān auprès du Saint Prophète^(s.a.w.). Celui-ci lui dit : « N'as-tu pas encore réalisé que nul n'est digne d'être adoré, sauf Allah ? »

« Que mon père et ma mère soient sacrifiés pour toi. Tu as toujours été bon, plein de miséricorde et prévenant pour les tiens. Je suis sûr maintenant que s'il y en avait un autre digne d'adoration, nous aurions reçu de lui son aide contre toi. »
« N'as-tu pas aussi réalisé que je suis un Messenger d'Allah ? »

« Que mon père et ma mère soient sacrifiés pour toi. Là-dessus j'ai encore des doutes. » Tandis qu'Abū Sufyān hésitait à reconnaître le Saint Prophète^(s.a.w.) comme messenger de Dieu, deux de ses compagnons, qui étaient sortis de La Mecque avec lui afin d'aller en reconnaissance pour les Mecquois, devinrent musulmans.

L'un d'eux s'appelait Ḥakīm ibn Ḥizām^(r.a). Un peu plus tard, Abū Sufyān se joignit également aux musulmans, mais sa conversion de cœur semble avoir été différée jusqu'après la conquête de La Mecque. Ḥakīm ibn Ḥizām^(r.a) demanda au Prophète^(s.a.w.) si les musulmans détruiraient leur propre peuple.

« Ces gens », dit le Prophète^(s.a.w.), « ont été très cruels. Ils ont commis des excès et se sont montrés de mauvaise foi. Ils sont revenus sur la paix qu'ils avaient signée à Ḥudaybiya et ont attaqué sauvagement les Khuzā'a. Ils ont fait la guerre en un lieu que Dieu avait rendu inviolable. »

« C'est tout à fait vrai, ô Prophète^(s.a.w.) de Dieu, notre peuple a fait exactement comme tu dis, mais au lieu de marcher sur La Mecque, tu aurais dû attaquer les Hawāzin », suggéra Ḥakīm^(r.a).

« Les Hawāzin aussi ont été cruels et sauvages. J'espère que Dieu me permettra de réaliser ces trois buts : la conquête de La Mecque, l'ascendance de l'Islam et la défaite des Hawāzin. »

Abū Sufyān, qui avait écouté, demanda alors au Saint Prophète(s.a.w.) : « Si les Mecquois ne tirent pas l'épée, auront-ils la paix ? »

« Oui », répondit le Prophète(s.a.w.), « quiconque demeurera chez lui aura la paix. » « Mais, ô Prophète(s.a.w.), » intervint 'Abbās(r.a), « Abū Sufyān est très préoccupé pour lui-même. Il veut savoir si son rang et sa position parmi les Mecquois seront respectés. »

« Très bien, » dit le Saint Prophète(s.a.w.) : « Quiconque prendra refuge dans la maison d'Abū Sufyān aura la paix. Quiconque entrera dans la Sainte Mosquée aura la paix. Ceux qui déposeront les armes auront la paix. Ceux qui fermeront leurs portes et resteront dans leurs maisons auront la paix. Ceux qui resteront dans la maison de Ḥakīm ibn Ḥizām(r.a) auront la paix. »

Ayant ainsi parlé, il appela Abū Ruwayḥa(r.a) et lui remit l'étendard de l'Islam. Ce dernier avait conclu un pacte de fraternité avec Bilāl(r.a), l'esclave noir. En remettant l'étendard, le Prophète(s.a.w.) dit : « Quiconque se placera sous cet étendard aura la paix. » En même temps, il donna l'ordre à Bilāl(r.a) de marcher devant Abū Ruwayḥa(r.a) et d'annoncer à tous que la paix était sous l'étendard tenu par lui.

Le Prophète(s.a.w.) entre à La Mecque

Les dispositions prises étaient pleines de sagesse. Lorsque les musulmans étaient persécutés à La Mecque, Bilāl(r.a), l'une des premières victimes, avait été traîné dans les rues par des cordes attachées à ses jambes. La Mecque n'avait apporté à Bilāl(r.a) aucune paix, mais seulement la souffrance, l'humiliation et la disgrâce. Des sentiments de vengeance ont dû naître en lui en ce jour de délivrance. Il était nécessaire de le laisser se venger des cruautés endurées à La Mecque, mais ceci dans les limites prévues par l'Islam.

En conséquence, le Saint Prophète(s.a.w.) ne lui permit pas de tirer l'épée pour frapper ses anciens persécuteurs. Cela aurait été non islamique. Au lieu de cela, il remit l'étendard de l'Islam au frère de Bilāl(r.a), et chargea ce dernier d'offrir la paix à tous

ceux qui l'avaient tourmenté. Cette revanche était empreinte de beauté et de grandeur. Nous devons imaginer Bilāl^(r.a) marchant devant son frère et invitant ses ennemis à la paix. Sa soif de vengeance ne devait pas durer ; elle avait dû s'apaiser à mesure qu'il avançait, invitant les Mecquois à la paix sous l'étendard porté à bout de bras par son frère.

Tandis que les musulmans marchaient sur La Mecque, le Saint Prophète^(s.a.w.) avait donné à 'Abbās^(r.a) l'ordre d'emmener Abū Sufyān et ses amis à un endroit d'où ils pourraient aisément voir l'armée musulmane et son comportement.

C'est ce que fit 'Abbās^(r.a) et, du haut d'un tertre, ils regardèrent passer les tribus arabes sur le pouvoir desquelles les Mecquois avaient compté pendant toutes ces années pour leurs complots contre l'Islam.

Ce jour-là, ces hommes marchèrent non comme des soldats de l'incroyance, mais comme des soldats de la foi. Ils criaient les slogans de l'Islam et non plus ceux des païens. Ils marchaient en ordre, non pour attenter à la vie du Saint Prophète^(s.a.w.), mais prêts à donner leur propre vie pour sauver la sienne ; non pour répandre son sang, mais pour verser le leur pour lui.

Leur ambition, ce jour-là, n'était pas de résister au message du Saint Prophète^(s.a.w.) et de sauver l'apparente solidarité de leur peuple, mais de porter en tous les points du monde ce même message auquel ils avaient toujours résisté, et d'établir l'unité et la solidarité humaines.

Colonne après colonne, ils défilèrent jusqu'à ce que la tribu des Ashja' fût en vue d'Abū Sufyān. On pouvait lire sur leur visage leur dévouement pour l'Islam et leur esprit de sacrifice, et on pouvait entendre leurs chants et leurs slogans.

« Qui peuvent-ils être ? », demanda Abū Sufyān. « Ce sont ceux de la tribu Ashja'. » Il parut étonné et dit : « Dans toute l'Arabie, personne n'avait plus d'inimitié pour Muḥammad^(s.a.w.) ».

« Nous le devons à la grâce de Dieu. Il a changé le cœur des ennemis de l'Islam dès qu'il l'a jugé convenable », dit 'Abbās^(r.a).

En dernier lieu vint le Saint Prophète(s.a.w.), entouré de colonnes d'Anṣār et de Muhājirīn qui devaient être deux mille, vêtus de leurs armures. Le vaillant 'Umar(r.a) dirigeait leur marche. Cette vue était la plus impressionnante de toutes. Le dévouement de ces musulmans, leur détermination et leur zèle paraissaient sans bornes. Lorsque le regard d'Abū Sufyān tomba sur eux, il fut complètement subjugué. « Qui peuvent-ils être ? » demanda-t-il.

« Ce sont les Anṣār et les Muhājirīn qui entourent le Saint Prophète(s.a.w.) », répondit 'Abbās(r.a).

« Nulle puissance sur terre ne pourrait résister à cette armée », dit Abū Sufyān, puis, s'adressant plus particulièrement à 'Abbās(r.a), il ajouta : « Ton neveu est devenu le roi le plus puissant du monde. »

« Tu es encore loin de la vérité. Ce n'est pas un roi ; c'est un Prophète(s.a.w.), un messenger de Dieu. »

« Oui, oui, qu'il en soit comme tu dis, un Prophète(s.a.w.), pas un roi » ajouta Abū Sufyān.

Tandis que l'armée musulmane défilait devant Abū Sufyān, le commandant des Anṣār, Sa'd ibn 'Ubāda(r.a), l'aperçut et ne put s'empêcher de dire que ce jour-là, Dieu avait rendu légale leur entrée à La Mecque par la force et que les Qoraïchites seraient humiliés.

Quand le Prophète(s.a.w.) passa devant lui, Abū Sufyān éleva la voix pour lui dire : « As-tu permis le massacre de ton peuple ? J'ai entendu le commandant des Anṣār, Sa'd(r.a) et ses compagnons le dire. Ils ont dit que c'était un jour de massacre. Le caractère sacré de La Mecque n'empêchera pas que le sang soit versé et les Qoraïchites seront humiliés. Prophète(s.a.w.) de Dieu, tu es le meilleur, le plus clément, le plus prévenant des hommes. Ne pardonneras-tu pas à ton peuple ce qu'il a fait ? »

L'appel d'Abū Sufyān produisit son effet. Ces mêmes musulmans qui avaient été insultés et roués de coups dans les rues de La Mecque, qui avaient été spoliés et chassés de leurs

foyers, commencèrent à ressentir de la pitié pour leurs anciens persécuteurs. « Prophète^(s.a.w.) de Dieu », dirent-ils, « les récits que les Anṣār ont entendus concernant les excès et les cruautés commis contre nous par les Mecquois peuvent les pousser à chercher vengeance. Nous ne savons pas ce qu'ils peuvent faire. »

Le Saint Prophète^(s.a.w.) les comprit. Se tournant vers Abū Sufyān, il lui dit :

« Ce que Sa'd^(r.a) a dit est incorrect. Ce n'est pas le jour du massacre. C'est le jour du pardon. Les Qoraïchites et la Ka'ba seront honorés par Dieu. »

Puis, il envoya chercher Sa'd^(r.a) et lui ordonna de remettre le drapeau Anṣār à son fils, Qaïs^(r.a) (Hishām, II). Le commandement des Anṣār passa donc de Sa'd^(r.a) à Qaïs^(r.a). Ce fut une mesure prudente. Elle apaisait les Mecquois et évitait une déception aux Anṣār. Qaïs^(r.a), jeune et pieux, avait la pleine confiance du Saint Prophète^(s.a.w.).

Un incident des derniers jours de sa vie illustre la piété de sa personne. Il était sur son lit de mort et recevait ses amis. Certains vinrent et d'autres non. Il ne pouvait s'expliquer cela et demanda pourquoi certains de ses amis n'étaient pas venus le voir. « Ta charité est abondante », dit l'un d'eux. « Tu as aidé par tes prêts ceux qui étaient dans le besoin. Certains peuvent avoir hésité à venir de peur que tu ne leur demandes le paiement des prêts. »

« Alors c'est par ma faute que mes amis restent loin de moi. Veuille leur annoncer que personne ne doit rien à Qaïs^(r.a). » Après cette déclaration, il reçut tant de visiteurs au cours de ses derniers jours que les marches de sa maison finirent par céder.

Quand l'armée musulmane eut défilé devant eux, 'Abbās^(r.a) dit à Abū Sufyān de se hâter vers La Mecque et d'aller annoncer aux Mecquois que le Saint Prophète^(s.a.w.) approchait, et de leur expliquer comment ils pouvaient avoir la paix. Abū Sufyān atteignit La Mecque avec ce message de paix pour sa ville, mais

sa femme, Hind, d'hostilité notoire envers les musulmans, lui barra le chemin. Incroyante invétérée, c'était pourtant une femme brave. Elle le saisit par la barbe et invita les Mecquois à venir tuer un mari aussi lâche qui, au lieu de conduire ses concitoyens au sacrifice de leur vie pour la défense et l'honneur de leur ville, les invitait à la paix.

Mais Abū Sufyān se rendait compte de ce que Hind se conduisait d'une manière déraisonnable. « Ces jours-là sont finis », dit-il. « Tu ferais mieux d'entrer dans la maison et d'en fermer les portes. J'ai vu l'armée musulmane. Même toute l'Arabie ne pourrait pas lui résister aujourd'hui. »

Il expliqua alors les conditions par lesquelles le Saint Prophète(s.a.w.) avait promis la paix aux Mecquois. En les entendant, les gens de la Mecque coururent aux endroits désignés comme sûrs pour leur protection.

Seuls, onze hommes et quatre femmes n'étaient pas couverts par cette proclamation d'immunité, car les offenses qu'ils avaient commises étaient très graves. Ils n'étaient pas coupables de n'avoir pas cru ou d'avoir pris part à des guerres contre l'Islam, mais d'avoir commis des actes inhumains qui ne pouvaient être ignorés. En fait, cependant, seules quatre personnes furent mises à mort.

Le Prophète(s.a.w.) avait donné à Khālīd ibn Walīd(r.a) l'ordre de n'autoriser aucun combat, sauf s'ils étaient attaqués les premiers et obligés de se défendre.

Or, la partie de la ville par où Khālīd(r.a) entra n'avait pas entendu les conditions de paix. Les Mecquois postés en cet endroit le provoquèrent et l'invitèrent à se battre. Une rencontre s'ensuivit, dans laquelle douze ou treize hommes furent tués. (Hishām, II, p.217)

Khālīd(r.a) était un homme emporté. Quelqu'un, averti par cet incident, courut donc vers le Saint Prophète(s.a.w.) et le pria d'intervenir pour qu'il donne l'ordre à Khālīd(r.a) de cesser le combat ; si l'on n'arrêtait pas Khālīd(r.a), dit cet homme, toute La

Mecque serait massacrée. Le Saint Prophète^(s.a.w.) envoya chercher Khālīd^(r.a) immédiatement et lui dit :

« Ne t'ai-je pas dit de ne pas combattre ? » - « Si, tu l'as dit, ô Prophète^(s.a.w.) de Dieu, mais ces gens nous ont attaqués en nous lançant des flèches. D'abord je n'ai rien fait, et je leur ai dit que je n'avais pas l'intention de combattre. Mais ils n'ont pas écouté et n'ont pas cessé. Alors je leur ai répondu et je les ai dispersés. »

Ce fut le seul incident malencontreux qui eut lieu à cette occasion. La conquête de La Mecque se fit pratiquement sans effusion de sang.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) entra à La Mecque. On lui demanda où il voulait s'arrêter. « 'Aqīl a-t-il laissé une maison où je puisse vivre ? », demanda-t-il. 'Aqīl était son cousin, fils de son oncle.

Pendant les années durant lesquelles le Prophète^(s.a.w.) avait trouvé refuge à Médine, les membres de sa famille avaient vendu tous ses biens. Il ne restait plus une maison qu'il eût pu appelé sienne. En conséquence, le Saint Prophète^(s.a.w.) dit : « Je descendrai à Khīf Barn Kināna. » C'était un terrain vague où, un jour, les Qoraïchites et les Kināna s'étaient rassemblés et avaient juré qu'à moins que les Banū Hāshim et les Banū 'Abd al Muttalib ne leur remissent le Saint Prophète^(s.a.w.) afin d'en faire ce qu'ils voudraient, ils cesseraient toutes relations avec ces deux tribus. Ils ne leur vendraient rien et ne leur achèteraient rien. Ce fut après cette déclaration solennelle que le Saint Prophète^(s.a.w.), son oncle Abū Tālib, sa famille et ses fidèles, durent se réfugier dans la vallée d'Abū Tālib, où ils subirent un blocus impitoyable qui dura trois ans.

L'endroit que le Saint Prophète^(s.a.w.) choisit pour s'arrêter était donc plein de signification. Les Mecquois s'y étaient un jour rassemblés pour faire serment qu'à moins que le Prophète^(s.a.w.) ne leur fût remis, il n'y aurait pas de paix avec sa tribu. Or, le Prophète^(s.a.w.) revenait aujourd'hui à ce même endroit. C'était comme s'il était venu dire aux Mecquois : « Vous me vouliez. Me voici. Mais pas de la façon dont vous me vouliez, victime et

entièrement à votre merci. Me voici au pouvoir. Non seulement mon propre peuple, mais toute l'Arabie est maintenant avec moi. Vous vouliez que mon peuple me remette entre vos mains. Au lieu de cela, il vous a remis entre mes mains. » Ce jour de victoire était un lundi. Le jour où le Saint Prophète^(s.a.w.) et Abū Bakr^(r.a) avaient quitté la grotte de Thawr pour se rendre à Médine était aussi un lundi. Ce jour-là, debout sur la colline de Thawr, le Saint Prophète^(s.a.w.), se tournant vers La Mecque, avait dit : « La Mecque ! Tu m'es plus chère qu'aucun autre endroit au monde, mais ton peuple ne veut pas me laisser vivre ici. »

Quand le Saint Prophète^(s.a.w.) entra dans La Mecque, monté sur son chameau, Abū Bakr^(r.a) marchait auprès de lui, tenant un étrier. Tout en marchant, il récitait des versets de la sourate Al-Faṭḥ, dans laquelle la conquête de La Mecque avait été prévue des années auparavant.

La Ka'ba débarrassée des idoles

Le Saint Prophète^(s.a.w.) alla droit à la Ka'ba et fit sept fois le circuit des lieux saints, monté sur son chameau. Le bâton en mains, il fit le tour de la maison qui avait été bâtie par le Patriarche Abraham^(a.s) et son fils Ismaël^(a.s) pour le culte du Seul et Unique Dieu mais qui, par la faute de leurs enfants égarés, était devenue un sanctuaire pour les idoles. Il brisa l'une après l'autre les trois cents soixante six idoles de la maison. Chaque fois qu'une idole tombait, il récitait le verset « La vérité est venue, le mensonge a disparu. Le mensonge, en effet, s'enfuit vite. » Ce verset fut révélé avant la fuite du Saint Prophète^(s.a.w.) de La Mecque à Médine et fait partie du chapitre Banī Isrā'il où sont prédites cette fuite et la conquête de La Mecque. C'est un chapitre mecquois, fait reconnu même par les auteurs européens. Les versets qui contiennent la prophétie de la fuite du Saint Prophète^(s.a.w.) de La Mecque et de sa conquête ultérieure de la ville sont les suivants :

Et dis : « Ô mon Seigneur, rends mon entrée, une entrée de La vérité et ma sortie une sortie de La vérité. Et accorde-moi de Ta part une aide

puissante. » Et dis : « La vérité est venue, le mensonge a disparu. Le mensonge, en effet, est appelé à disparaître. » (Chapitre 17, versets 81 et 82)

La conquête de La Mecque est prédite ici sous la forme d'une prière enseignée au Saint Prophète^(s.a.w.). Le verset lui enseigne à prier pour entrer à La Mecque et pour en partir sous de bons auspices, et pour avoir l'aide de Dieu afin d'assurer l'ultime victoire de la vérité sur le mensonge. La prophétie, au sens propre, est devenue vraie. La récitation de ces versets par Abū Bakr^(r.a) était appropriée. Elle stimulait les musulmans et rappelait aux Mecquois la futilité de leur combat contre Dieu et la vérité des promesses qu'Il avait faites à Son Prophète^(s.a.w.).

Avec la conquête de La Mecque, la Ka'ba retrouvait les fonctions auxquelles elle avait été consacrée des milliers d'années auparavant par le Patriarche Abraham^(a.s). Elle était de nouveau vouée au culte du Seul et Unique Dieu. Les idoles étaient brisées. L'une d'elles était Hubal. Lorsque le Saint Prophète^(s.a.w.) la frappa de son bâton, elle tomba et se brisa en morceaux. Zubair^(r.a) regarda alors Abū Sufyān et, avec un sourire à peine contenu, lui rappela Uḥud. « Te souviens-tu du jour où les musulmans blessés et épuisés se tinrent à l'écart et où tu les blessas encore en criant : « Gloire à Hubal ! Gloire à Hubal ! » ? Hubal te donna-t-il la victoire ce jour-là ? Si c'est Hubal qui te la donna, vois quelle fin est la sienne aujourd'hui ».

Abū Sufyān fut impressionné ; il admit qu'il était vrai que s'il y avait eu un Dieu autre que le Dieu de Muḥammad^(s.a.w.), Il leur aurait épargné la disgrâce et la défaite qu'ils venaient de subir.

Ensuite, le Saint Prophète^(s.a.w.) donna l'ordre d'effacer les images qui avaient été dessinées sur les murs de la Ka'ba. Ayant donné cet ordre, il récita deux rak'āt de prière en remerciement à Dieu. Lorsqu'il sortit, il récita deux autres rak'āt. La tâche d'effacer les images avait été confiée à 'Umar^(r.a). Il les effaça toutes, sauf celle d'Abraham^(a.s). Quand le Prophète^(s.a.w.) revint pour inspecter, il trouva cette image intacte ; alors il demanda à 'Umar^(r.a) pourquoi il avait épargné celle-là. Ne se souvenait-il

pas du témoignage du Saint Coran disant qu'Abraham^(a.s) n'était ni juif ni chrétien mais musulman, obéissant et ferme ? (3 : 68).

C'était une insulte à la mémoire d'Abraham^(a.s), grand défenseur de l'Unité de Dieu, que d'avoir son image sur les murs de la Ka'ba. C'était comme si Abraham^(a.s) pouvait être adoré au même titre que Dieu.

Ce fut un jour mémorable, plein des signes de Dieu. Les promesses faites par Dieu au Saint Prophète^(s.a.w.) en un temps où leur accomplissement semblait impossible, avaient été finalement tenues. Le Saint Prophète^(s.a.w.) était le centre de la dévotion et de la foi.

En quelque sorte, Dieu S'était manifesté dans sa personne et avait à nouveau montré Sa face. Le Prophète^(s.a.w.) envoya chercher de l'eau de Zamzam. Il en but une partie et fit ses ablutions avec le reste. Les musulmans étaient si dévoués à sa personne qu'ils ne laissaient pas une goutte de cette eau tombée sur le sol. Ils recevaient l'eau dans le creux de leurs mains et s'en mouillaient le corps, par révérence. Les païens qui étaient témoins de ces scènes ne cessaient de dire qu'ils n'avaient jamais vu un roi de ce monde auquel ses sujets fussent aussi dévoués. (Ḥalbiyya, III, p.99)

Le Prophète^(s.a.w.) pardonne à ses ennemis

S'étant acquitté de tous les rites et devoirs, le Saint Prophète^(s.a.w.) s'adressa aux Mecquois en ces termes : « Vous avez vu combien les promesses de Dieu se sont révélées vraies. Maintenant, dites-moi quel doit être votre châtement pour les cruautés et les crimes que vous avez commis contre ceux dont la seule faute était de vous inviter à adorer le Seul et Unique Dieu ? » – A quoi les Mecquois répondirent : « Nous attendons de toi que tu nous traites comme Joseph^(a.s) traita ses frères égarés. » Par une coïncidence significative, les Mecquois, dans leur plaidoyer, employèrent les mêmes mots que Dieu avait employés dans la sourate Yūsuf, révélée dix ans avant la conquête de La Mecque. Dans cette sourate, il était dit au Saint Prophète^(s.a.w.) qu'il traiterait ses persécuteurs mecquois comme

Joseph^(a.s) avait traité ses frères. En demandant le traitement que Joseph^(a.s) avait réservé à ses frères, les Mecquois admettaient que le Saint Prophète^(s.a.w.) de l'islam était comme Joseph^(a.s) et, tout comme ce dernier avait été vainqueur de ses frères, le Prophète^(s.a.w.) l'était maintenant, d'eux-mêmes. En entendant leur plaidoyer, le Saint Prophète^(s.a.w.) dit immédiatement : « Par Dieu, vous n'aurez pas de châtimement aujourd'hui et pas de reproche ». (Hishām)

Tandis que le Saint Prophète^(s.a.w.) se préoccupait d'exprimer sa gratitude à Dieu et de faire ses dévotions à la Ka'ba, et pendant qu'il parlait aux Mecquois et leur accordait le pardon, oubliant le passé, des doutes germèrent dans l'esprit des Anṣār, les musulmans médinois. Certains d'entre eux étaient indisposés par les scènes de retrouvailles dont ils venaient d'être témoins au retour des musulmans mecquois à La Mecque.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) allait-il se séparer d'eux, ses amis dans l'adversité, qui avaient donné à l'islam son premier foyer ? Allait-il s'installer à La Mecque, la ville dont il avait dû fuir pour sauver sa vie ? De telles craintes semblaient justifiées maintenant que La Mecque avait été conquise et que sa propre tribu avait embrassé l'islam. Alors, Dieu informa le Prophète^(s.a.w.) de ce doute des Anṣār. Il leva la tête, regarda les Anṣār et dit : « Vous semblez croire que Muḥammad^(s.a.w.) est troublé par l'amour pour sa ville et par les liens qui le lient à sa tribu. »

« C'est vrai, dirent les Anṣār, nous y avons pensé. »

« Savez-vous qui je suis ? » dit-il, « Je suis un serviteur de Dieu et Son messenger. Comment pourrais-je vous abandonner ? Vous m'avez soutenu, vous avez sacrifié vos vies quand la religion de Dieu n'avait pas d'aide en ce monde. Comment pourrais-je vous abandonner et m'installer ailleurs ? Non, Anṣār, ceci est impossible. J'ai quitté La Mecque pour l'amour de Dieu et je ne puis y retourner. Je vivrai et je mourrai parmi vous. »

Les Anṣār furent touchés par cette insigne expression d'amour et de loyauté. Ils regrettèrent d'avoir manqué de confiance en

Dieu et dans Son Prophète^(s.a.w.) ; ils pleurèrent et demandèrent leur pardon. Ils expliquèrent qu'ils n'auraient pas trouvé de paix si le Saint Prophète^(s.a.w.) avait quitté leur ville pour aller ailleurs. Il leur répondit que leur crainte était compréhensible et que, après leur explication, Dieu et Son Prophète^(s.a.w.) étaient satisfaits de leur innocence et convaincus de leur sincérité et de leur loyauté.

Que ressentaient les Mecquois à ce moment là ? Il est vrai qu'ils ne versaient pas des larmes de dévotion, mais leurs cœurs devaient être remplis de regrets et de remords. Car, n'avaient-ils pas jeté de leurs propres mains le joyau qui avait été trouvé dans leur ville ? Ils avaient d'autant plus de raisons de le regretter que le Saint Prophète^(s.a.w.), revenu à La Mecque, avait décidé d'en repartir pour Médine.

‘Ikrima^(r.a) devient musulman

Parmi ceux qui ne devaient pas bénéficier de l'amnistie générale, certains reçurent le pardon sur recommandation des compagnons. ‘Ikrima^(r.a), l'un des fils d'Abū Jahl, fut de ceux-là. Sa femme était musulmane de cœur. Elle pria le Saint Prophète^(s.a.w.) de pardonner à son mari, et le Prophète^(s.a.w.) lui pardonna.

A ce moment, ‘Ikrima^(r.a) tenta de s'échapper en Abyssinie. Sa femme se lança à sa poursuite et le retrouva au moment où il s'embarquait. Elle lui fit ces reproches : « Est-ce que tu tentes d'échapper à un homme aussi clément que le Prophète^(s.a.w.) ? » dit-elle.

‘Ikrima^(r.a) fut étonné et lui demanda si elle pensait réellement que le Saint Prophète^(s.a.w.) lui pardonnerait. Elle lui assura que même lui recevrait le pardon du Saint Prophète^(s.a.w.) et qu'en fait il lui en avait déjà donné sa parole. ‘Ikrima^(r.a) abandonna son plan de fuite en Abyssinie et rentra voir le Saint Prophète^(s.a.w.). Il lui dit : « Ma femme m'apprend que tu as pardonné même à un homme tel que moi » – « Ta femme a raison. Je t'ai vraiment pardonné », dit le Saint Prophète^(s.a.w.).

ʿIkrima^(r.a) conclut alors qu’une personne capable de pardonner à ses ennemis les plus mortels ne pouvait être fausse. Il déclara donc sa foi dans l’Islam et dit au Prophète^(s.a.w.) : « Je suis témoin que tu es le serviteur et messenger de Dieu ». En disant cela, honteux, il baissa la tête. Le Saint Prophète^(s.a.w.) le consola ainsi : « ʿIkrima^(r.a), non seulement je t’ai pardonné mais, comme preuve de ma considération pour toi, j’ai décidé de t’inviter à me demander quelque chose. » ʿIkrima^(r.a) répondit : « Je ne puis te demander rien de plus ou de mieux que de prier Dieu pour moi et de Lui demander mon pardon pour tous les excès que j’ai pu commettre contre toi. »

En entendant cette requête, le Saint Prophète^(s.a.w.) pria Dieu immédiatement disant : « Dieu, pardonne l’inimitié que ʿIkrima^(r.a) a eue envers moi. Pardonne-lui pour les injures qui sont sorties de ses lèvres. » Puis, il se releva et mit son manteau sur ʿIkrima^(r.a) en disant : « Quiconque vient à moi, croyant en Dieu, est avec moi. Ma maison est la tienne aussi bien que la mienne. »

La conversion de ʿIkrima^(r.a) venait en accomplissement d’une prophétie que le Saint Prophète^(s.a.w.) avait faite de nombreuses années auparavant. S’adressant à ses compagnons, il avait dit : « J’ai eu une vision dans laquelle j’étais au Paradis. J’y ai vu une grappe de raisin. Quand j’ai demandé pour qui elle était, quelqu’un a répondu : « Pour Abū Jahl. »

Rappelant cette vision à l’occasion de la conversion de ʿIkrima^(r.a), le Saint Prophète^(s.a.w.) dit qu’il ne l’avait d’abord pas comprise. Comment Abū Jahl, ennemi des croyants, aurait-il pu entrer au Paradis, et comment une grappe de raisin aurait-elle pu s’y trouver pour lui ? « Mais maintenant », dit-il, « je comprends ma vision ; la grappe de raisin était pour ʿIkrima^(r.a). Seulement, au lieu du fils on m’avait montré le père, substitution commune dans les visions et les rêves. » (Ḥalbiyya, III, p.104)

Parmi les personnes qui ne bénéficiaient pas de l’amnistie générale et qui devaient être exécutées, se trouvait un homme responsable de la mort cruelle de Zaynab^(r.a), l’une des filles du

Prophète^(s.a.w.). Cet homme était Habbār. Il avait coupé les sangles de la selle du chameau de Zaynab^(r.a), qui tomba à terre et qui, portant un enfant dans son sein, eut un avortement et mourut peu après. Ceci était l'une des cruautés qu'il avait commises et pour lesquelles il méritait la peine de mort.

Maintenant, cet homme venait voir le Saint Prophète^(s.a.w.) et lui disait : « Prophète de Dieu^(s.a.w.), je me suis sauvé loin de toi jusqu'en Perse, mais la pensée m'est venue que Dieu nous avait débarrassé de nos croyances païennes et sauvés de la mort spirituelle, et au lieu d'aller voir les autres et de leur demander refuge, pourquoi ne pas aller voir le Prophète^(s.a.w.) lui-même, reconnaître mes fautes et mes péchés, et demander son pardon ? » Le Saint Prophète^(s.a.w.) en fut ému et dit : « Habbār, si Dieu a mis dans ton cœur l'amour de l'Islam, comment pourrais-je refuser de te pardonner ? Je te pardonne tout ce que tu as fait auparavant. »

On ne pourrait décrire en détail les crimes que ces hommes avaient commis contre l'Islam et les musulmans. Et pourtant, comme le Saint Prophète^(s.a.w.) leur pardonna volontiers ! Cet esprit d'indulgence convertit les adversaires les plus endurcis pour en faire des adeptes de l'Islam.

La bataille de Ḥunain

L'entrée du Saint Prophète^(s.a.w.) à La Mecque fut soudaine. Les tribus voisines, spécialement celles du sud, n'en eurent pas aussitôt connaissance. Quand la nouvelle leur fut parvenue, elles rassemblèrent leurs forces pour combattre les musulmans. Il s'agissait de deux tribus arabes, les Hawāzin et les Thaḳīf, exceptionnellement fières de leurs traditions de vaillance. Elles tinrent conseil et, après délibération, choisirent Mālik ibn 'Awf pour chef. Elles invitèrent ensuite les tribus voisines à se joindre à elles, entre autres les Banū Sa'd. La nourrice du Saint Prophète^(s.a.w.), Ḥālīma, avait appartenu à cette tribu et lui-même, étant enfant avait vécu parmi eux. Les hommes de cette tribu se rassemblèrent et se mirent en route pour La Mecque, emmenant avec eux leurs familles et leurs effets. Questionnés

sur la raison pour laquelle ils emmenaient tous leurs biens, ils répondirent que c'était afin de rappeler aux soldats que, s'ils tournaient bride, leurs femmes et leurs enfants seraient faits prisonniers et que tous leurs effets seraient pillés – si grande était leur détermination à combattre et à détruire les musulmans. Cette force descendit la vallée de l'Autās - excellente base pour un combat, avec ses abris naturels, une abondance de fourrage et d'eau, et toutes les facilités pour les mouvements de cavalerie.

Quand le Saint Prophète^(s.a.w.) eut connaissance de cela, il envoya 'Abdullāh ibn Abī Hadrād^(r.a) se rendre compte de la situation. Celui-ci rapporta qu'il avait aperçu une concentration de troupes déterminées à tuer ou à être tué. La tribu était renommée pour l'habileté de ses archers, et la base d'opération que ses hommes avaient choisie était très avantageuse pour eux. Le Saint Prophète^(s.a.w.) alla voir Ṣafwān^(r.a), riche chef de La Mecque, pour lui emprunter des armes et des armures. Ṣafwān^(r.a) lui répondit : « Tu sembles faire pression sur moi et penser qu'ayant peur de ton pouvoir grandissant, je te remettrai tout ce que tu demanderas. » Le Saint Prophète^(s.a.w.) reprit : « Nous ne voulons rien saisir. Nous ne voulons qu'emprunter ces choses, et nous sommes prêts à donner une garantie convenable. » Ṣafwān^(r.a) fut satisfait et consentit à prêter le matériel. En tout, il fournit cent armures et un grand nombre d'armes. Le Saint Prophète^(s.a.w.) emprunta à son cousin Nawfal ibn Hārith^(r.a) trois mille lances et à 'Abdullāh ibn Rabī'a environ trente mille dirhams. (Mu'aṭṭā, Musnad et Ḥalbiyya)

Quand l'armée musulmane se mit en marche contre les Hawāzin, les Mecquois exprimèrent le désir de se joindre aux musulmans. Ils n'étaient pas musulmans, mais ils avaient accepté de vivre sous le régime musulman. En conséquence, deux mille Mecquois se joignirent aux musulmans. En route, ils arrivèrent devant le fameux mausolée arabe, Dhāt Anwāt. Il y avait là un vieux jujubier, sacré pour les Arabes. Quand ils achetaient des armes, ils se rendaient d'abord au Dhāt Anwāt et les accrochaient sur le mausolée pour recevoir les bénédictions sur celles-ci. Au moment où l'armée musulmane passa devant ce

mausolée, certains soldats dirent : « Prophète(s.a.w.) de Dieu, il devrait y avoir un Dhāt Anwāt pour nous aussi. » le Prophète(s.a.w.) désapprouva, disant : « Vous parlez comme les adeptes de Moïse(a.s). Quand Moïse(a.s) allait en Canaan, ses adeptes virent en chemin des gens qui adoraient des idoles et ils lui dirent : « Ô Moïse(a.s), fais-nous un dieu tout comme ces hommes ont des dieux ». (7 : 139)

« Le Prophète(s.a.w.) de Dieu vous appelle »

Le Saint Prophète(s.a.w.) exhorta les musulmans à toujours se souvenir qu'Allah est Grand et à Le prier de les sauver des superstitions des peuples anciens. Avant que les musulmans n'atteignent Ḥunain, les Hawāzin, et leurs alliés avaient déjà préparé nombre d'embuscades. Ils avaient creusé des caches et camouflé leur artillerie : et ils avaient bâti des murs derrière lesquels se tenaient tapis des soldats. Les musulmans devaient passer par un étroit défilé.

Une grande partie de l'armée des incroyants était embusquée dans ces trous tandis que seul un petit nombre était aligné devant ses chameaux. Les musulmans pensèrent donc que la force ennemie ne comptait pas plus d'hommes que ceux qu'ils pouvaient voir et ils allèrent de l'avant pour attaquer. Quand ils se furent engagés assez loin, alors que l'ennemi se réjouissait d'une proie facile, les soldats alignés devant les chameaux attaquèrent le centre de l'armée musulmane, tandis que les archers embusqués faisaient pleuvoir leurs flèches sur ses flancs. Les Mecquois qui s'étaient joints aux musulmans pour avoir l'occasion de montrer leur valeur ne purent résister à cette double attaque ennemie et s'enfuirent à La Mecque. Les musulmans avaient l'habitude des situations difficiles mais, lorsque deux milles soldats à cheval et à chameau se taillèrent un chemin à travers leur armée, leurs animaux furent pris de frayeur. Ce fut la panique. La pression venait de trois côtés, causant une débandade générale. Au milieu de cela, seuls le Saint Prophète(s.a.w.) et douze compagnons demeurèrent immobiles. Non pas que les compagnons s'étaient tous enfuis du champ de bataille. Environ une centaine d'entre eux étaient

encore là, mais ils étaient séparés du Saint Prophète^(s.a.w.).

Un compagnon rapporte que ses amis et lui-même firent l'impossible pour éperonner leurs montures vers le champ de bataille, mais les animaux avaient été si effrayés par la débandade des chevaux mecquois que rien ne semblait les faire obéir. Ils tiraient sur les rênes, mais les animaux refusaient de faire volte-face. Parfois, ils tournaient même la tête des animaux de façon à leur faire presque toucher leur queue, mais dès qu'ils éperonnaient en direction du champ de bataille, les animaux refusaient de partir. Au contraire, ils reculaient encore plus. « Nos cœurs battaient de crainte - de crainte pour la sécurité du Prophète^(s.a.w.) », dit l'un des compagnons, « mais nous ne pouvions rien faire. » Pendant que les compagnons se débattaient ainsi, le Saint Prophète^(s.a.w.) se tenait avec une poignée d'hommes, exposé de trois côtés aux volées de flèches. Il y avait derrière eux cet étroit défilé qui ne laissait passer que quelques hommes à la fois. A ce moment-là, Abū Bakr^(r.a) descendit de sa monture et, tenant les rênes de la mule du Saint Prophète^(s.a.w.), il dit : « Ô Prophète^(s.a.w.) de Dieu, retirons-nous un instant pour que l'armée musulmane puisse se rassembler. » « Lâche les rênes de ma mule, Abū Bakr^(r.a) », dit le Saint Prophète^(s.a.w.). Puis il éperonna l'animal et s'engagea dans la gorge sur les côtés de laquelle s'étaient embusqués les archers ennemis. En pressant sa monture, il dit : « Je suis un Prophète^(s.a.w.). Je ne suis pas un imposteur. Je suis fils de 'Abd al-Muṭṭalib. » (Bukhārī)

Ces paroles, prononcées au moment où sa personne courait un grand danger, étaient très significatives. Elles soulignaient le fait qu'il était réellement un Prophète^(s.a.w.), un messenger de Dieu. En insistant sur cela, il voulait dire qu'il n'avait pas peur de la mort ni de l'échec de sa cause. Mais si, bien qu'il fût accablé par les archers, il demeurerait sauf, les musulmans ne devaient pas lui attribuer de qualités divines, car il n'était qu'un être humain, fils de 'Abd al-Muṭṭalib. En effet, il prenait toujours soin de montrer à ses fidèles la différence entre la foi et la superstition. Après avoir prononcé ces paroles mémorables, il appela 'Abbās^(r.a). Celui-ci avait une voix puissante. Le Prophète^(s.a.w.) lui dit :

« ‘Abbās^(r.a), lève la voix pour rappeler aux musulmans le serment qu’ils ont prêté sous l’arbre à Ḥudaybiya et ce qui leur a été enseigné à l’époque de la révélation de la sourate *Al-Baqara*. Dis-leur que le Prophète^(s.a.w.) de Dieu les appelle. » La forte voix de ‘Abbās^(r.a) se fit entendre.

Le message du Saint Prophète^(s.a.w.) eut l’effet du tonnerre non sur des sourds, mais sur des oreilles impatientes. Ils furent comme électrifiés. Les mêmes compagnons qui avaient été impuissants à pousser leurs montures vers le champ de bataille, sentirent qu’ils n’étaient plus dans ce monde, mais dans l’autre, face à Dieu au Jour du Jugement. La voix de ‘Abbās^(r.a) ne résonna pas comme sa voix, mais comme celle d’un ange les sommant de rendre compte de leurs actions. Rien alors ne pouvait les empêcher de retourner vers le champ de bataille.

Beaucoup d’entre eux descendirent de leur monture et, armés de leur seule épée et d’un bouclier, se précipitèrent au milieu de l’ennemi, laissant partir leurs animaux. D’autres mirent pied à terre, coupèrent le cou de leurs animaux, et coururent vers le Saint Prophète^(s.a.w.). On dit que ce jour-là, les Anṣār coururent vers le Saint Prophète^(s.a.w.) aussi vite que la chamelle ou la vache court vers son petit en entendant ses cris. En peu de temps, le Saint Prophète^(s.a.w.) se vit entouré d’un grand nombre de compagnons, surtout Anṣār. L’ennemi fut vaincu une fois de plus.

La présence d’Abū Sufyān^(r.a) aux côtés du Saint Prophète^(s.a.w.) ce jour-là fut un signe divin, un signe de la puissance de Dieu d’une part, et de l’exemple purificateur de Saint Prophète^(s.a.w.), d’autre part. Quelques jours plus tôt seulement, Abū Sufyān^(r.a) était un ennemi juré du Saint Prophète^(s.a.w.), commandant d’une armée assoiffée de sang et déterminée à détruire les musulmans. Or, ce jour-là, le même Abū Sufyān^(r.a) se tint aux côtés du Saint Prophète^(s.a.w.), comme un ami, un fidèle et un compagnon. Quand les chameaux ennemis s’enfuirent en débandade, Abū Sufyān^(r.a), en général averti, comprit que son propre cheval pourrait lui aussi s’emballer. Il mit prestement pied à terre et, tenant l’étrier de la mule du Saint Prophète^(s.a.w.), se mit à

marcher. L'épée en main, il marcha à ses côtés, déterminé à ne laisser personne l'approcher. Il faudrait d'abord qu'on l'attaque, lui, et qu'on le tue. Le Saint Prophète^(s.a.w.) remarqua ce changement d'attitude avec surprise et plaisir. Il médita sur cette nouvelle preuve de la puissance divine. Seulement dix à quinze jours auparavant, cet homme levait une armée pour mettre fin au mouvement de l'Islam. Mais un changement était intervenu : le commandant ennemi d'hier se tenait maintenant à ses côtés comme un simple fantassin, tenant l'étrier de sa mule et déterminé à mourir pour lui.

‘Abbās^(r.a) vit l'émerveillement du Saint Prophète^(s.a.w.) et lui dit : « Prophète^(s.a.w.) de Dieu, c'est bien Abū Sufyān^(r.a), le fils de ton oncle, et donc ton frère. N'es-tu pas content de lui ? » – « Je le suis », répondit le Prophète^(s.a.w.), « et je prie pour que Dieu lui pardonne ses fautes. » Puis, se tournant vers Abū Sufyān^(r.a) lui-même, il dit : « Frère ! » Abū Sufyān^(r.a) ne put réprimer l'affection qui gonflait son cœur. Il se pencha et baisa le pied du Saint Prophète^(s.a.w.) dans l'étrier qu'il tenait (Ḥalbiyya).

Après la bataille de Ḥunayn, le Saint Prophète^(s.a.w.) rendit le matériel de guerre qu'il avait emprunté. En le rendant, il donna aux prêteurs une compensation plusieurs fois supérieure. Ceux-ci furent touchés du soin et de la considération qu'il leur avait témoignés.

Ils sentirent qu'il n'était pas un homme ordinaire, mais un homme dont l'exemple moral s'élevait très haut au-dessus des autres. Il n'est donc pas étonnant que Ṣafwān^(r.a) ait aussitôt embrassé l'Islam.

Un ennemi juré devient un fidèle dévoué

La bataille de Ḥunayn rappelle toujours aux historiens un autre incident intéressant qui eut lieu au cours du combat. Shayba^(r.a), habitant de La Mecque au service de la Ka'ba, prit part à la bataille du côté de l'ennemi. Il disait que son seul but était, lorsque les deux armées se rencontreraient, de trouver l'occasion de tuer le Saint Prophète^(s.a.w.). Il était déterminé, même si le monde entier se joignait au Saint Prophète^(s.a.w.) (pour

ne pas parler de toute l'Arabie), à continuer à s'opposer à l'Islam. Au plus fort du combat, Shayba^(r.a) dégaina son épée et s'avança vers le Saint Prophète^(s.a.w.). Comme il s'approchait de lui, il commença à perdre son assurance et à se sentir fléchir. « Quand je parvins tout près de lui », raconte-t-il, « il me sembla voir une flamme qui menaçait de me consumer. Puis, j'entendis la voix du Saint Prophète^(s.a.w.) disant, « Shayba^(r.a), viens près de moi ». Quand je fus près de lui, le Saint Prophète^(s.a.w.) me passa la main sur la poitrine avec grande affection en disant, « Dieu, retire de Shayba^(r.a) toute mauvaise pensée. »

Grâce à cette petite marque d'affection, Shayba^(r.a) fut transformé. Son hostilité et son inimitié s'évanouirent, et à partir de ce moment, le Saint Prophète^(s.a.w.) lui devint plus cher que tout au monde. Comme il avait changé, le Saint Prophète^(s.a.w.) l'invita à venir combattre à ses côtés. « Dès ce moment », dit Shayba^(r.a), « je n'eus qu'une pensée, celle de mourir pour l'amour du Saint Prophète^(s.a.w.). Même si mon père s'était mis sur mon chemin, je n'aurais pas hésité à lui transpercer la poitrine. » (Ḥalbiyya)

Le Saint Prophète^(s.a.w.) marcha ensuite vers Taïf, la ville qui l'avait lapidé et chassé. Il l'assiégea, mais, cependant à la suggestion de quelques amis, abandonna le siège. Plus tard, les habitants de Taïf embrassèrent l'Islam volontairement.

Le Saint Prophète(s.a.w.) distribue le butin

Après la conquête de La Mecque et la victoire de Ḥunayn, le Saint Prophète^(s.a.w.) dut entreprendre de distribuer l'argent et les biens payés comme rançons ou abandonnés par l'ennemi sur le champ de bataille.

Selon la coutume, ils auraient dû être distribués entre les soldats musulmans qui avaient pris part à ces rencontres. Mais, au lieu de suivre cette coutume, le Saint Prophète^(s.a.w.) distribua le butin parmi les Mecquois et le peuple des environs de La Mecque. Ces gens n'avaient pas encore montré de penchant particulier pour l'Islam. Beaucoup s'y opposaient encore. Ceux qui avaient déclaré leur foi étaient encore novices et ne savaient

pas combien d'abnégation peut montrer quelqu'un qui a accepté l'Islam. Mais, au lieu de profiter de l'exemple d'abnégation et de sacrifice qu'ils avaient devant eux, au lieu de rendre aux musulmans les bons traitements qu'ils avaient reçus d'eux, ils se firent plus égoïstes et avides que jamais. Leurs appétits augmentèrent. Ils malmenèrent le Prophète^(s.a.w.) et le poussèrent jusque sous un arbre, après avoir déchiré le manteau qu'il portait sur ses épaules ; enfin, il put s'adresser à cette foule : « Je n'ai rien d'autre à vous donner. Sinon, je vous l'aurais remis. Je ne suis ni avare ni mesquin. » (Bukhārī, Farḍ al-Khums).

Puis, allant vers son dromadaire et lui arrachant un poil, il dit encore à la foule : « De cet argent et de ces biens je ne veux rien du tout, pas même un poil. Seulement, je dois en prélever un cinquième pour l'Etat. Telle est la part que la coutume arabe a toujours admis comme juste et bonne. Ce cinquième ne sera pas dépensé pour moi mais pour vous et pour vos besoins. Souvenez-vous que celui qui s'approprie ou fait mauvais usage des deniers publics sera humilié aux yeux de Dieu au Jour du Jugement. »

Des critiques mal intentionnés ont dit que le Prophète^(s.a.w.) rêvait de devenir roi et d'avoir un royaume. Mais, qu'on l'imagine face à cette foule mesquine, alors qu'il était déjà roi. S'il avait rêvé de devenir un grand roi avec un royaume, aurait-il traité cette misérable foule comme il le fit ? Se serait-il laissé molester de cette façon ? Aurait-il pris la peine d'écouter et d'expliquer ? Il n'y a que prophètes^(a.s.) et messagers^(a.s.) de Dieu qui peuvent donner un tel exemple. Tout le butin, l'argent et les biens de valeur qu'il y avait à distribuer, il les distribua parmi les nécessiteux et les pauvres. Pourtant, il y avait encore des mécontents qui l'assaillirent, protestant contre cette distribution et l'accusant d'injustice. Un certain Dhūl Khuwaysira s'approcha de lui et dit : « Muḥammad^(s.a.w.), je suis témoin de ce que tu fais. » – « Et qu'est-ce que je fais ? » demanda le Saint Prophète^(s.a.w.). – « Tu commets une injustice. » – « Malheur à toi ! », dit le Saint Prophète^(s.a.w.). « Si je puis être injuste, alors nul sur cette terre ne peut être juste. » (Muslim, Kitāb al-Zakāt)

Les vrais croyants enrageaient. Certains d'entre eux dirent, quand Dhūl Khuwaysira quitta l'assemblée : « Cet homme mérite la mort. Nous laisseras-tu le tuer ? » – « Non, » répondit le Prophète(s.a.w.). « S'il respecte nos lois et ne commet pas d'offense manifeste, comment pouvons-nous le tuer ? » « Mais », dirent les croyants, « quand un homme dit et fait une chose mais désire et croit en tout autre chose, ne mérite-il pas d'être traité en conséquence ? »

« Je ne peux traiter les gens selon ce qu'il y a dans leur cœur. Dieu ne m'en a pas chargé. Je peux traiter avec eux selon ce qu'ils disent et ce qu'ils font. »

Le Saint Prophète(s.a.w.) prédit alors aux croyants qu'un jour cet homme et d'autres de sa famille fomenteraient une rébellion dans l'Islam. La prédiction se révéla vraie. A l'époque de 'Alī(r.a), quatrième calife de l'Islam, cet homme et ses amis se révoltèrent contre lui et devinrent les chefs d'une division de l'Islam universellement condamnée, les khāridjites.

Après en avoir terminé avec les Hawāzin, le Saint Prophète(s.a.w.) retourna à Médine. Ce fut un autre grand jour pour le peuple. Le premier grand jour avait été lorsque le Saint Prophète(s.a.w.) était arrivé à Médine comme réfugié afin d'échapper aux mauvais traitements des Mecquois. En ce nouveau grand jour, il rentrait à Médine plein de joie et ayant décidé à faire de cette ville son lieu de résidence, selon sa promesse.

Les machinations d'Abū 'Amir

Tournons-nous maintenant vers les activités d'un certain Abū 'Āmir le médinois. Il appartenait à la tribu Khazraj. Grâce à une longue coexistence avec les juifs et les chrétiens, il avait acquis l'habitude de méditer en silence et de répéter les noms de Dieu. A cause de cette habitude, on l'appelait généralement Abū 'Āmir, l'Ermite. Cependant, il n'avait pas la foi chrétienne.

Quand le Saint Prophète(s.a.w.) se réfugia à Médine, il quitta Médine pour La Mecque. Quand finalement La Mecque se soumet également à l'influence grandissante de l'Islam, il se mit

à tramer de nouvelles intrigues contre la nouvelle foi. Il changea de nom et de costume et s'établit à Qubā', un village près de Médine. Comme il avait été absent pendant longtemps et qu'il avait changé d'apparence et de costume, le peuple de Médine ne le reconnut point, à l'exception des hypocrites avec qui il avait entretenu des contacts secrets. Il les prit en confiance et, avec leur aide, projeta d'aller en Syrie afin d'inciter les chefs chrétiens et les Arabes chrétiens à attaquer Médine.

Tandis qu'il était engagé dans cette sinistre mission au nord, il dressait des plans afin de semer le mécontentement à Médine. Ses acolytes, les hypocrites, devaient répandre des rumeurs selon lesquelles Médine allait être attaquée par les forces syriennes.

Abū 'Āmir espérait qu'à la suite de ce double complot, musulmans et chrétiens syriens entreraient en guerre. Si son plan échouait, il espérait que les musulmans eux-mêmes se décideraient à attaquer la Syrie.

Dans ce cas également une guerre entre musulmans et Syriens paraissait inévitable, et Abū 'Āmir aurait de quoi se réjouir. Après toutes ces manigances, il se rendit en Syrie. Les hypocrites de Médine – comme il l'avait prévu – commencèrent à répandre des rumeurs selon lesquelles on avait vu des caravanes qui venaient attaquer Médine. Quand aucune caravane n'apparut, ils trouvèrent quelque explication à donner.

L'expédition de Tabūk

Ces rumeurs devinrent si persistantes que le Saint Prophète^(s.a.w.) crut bon de diriger lui-même l'armée musulmane contre la Syrie. Les temps étaient difficiles. L'Arabie était en butte à la famine. La récolte de l'année précédente avait été maigre, tant pour les céréales que pour les fruits, et le temps de la nouvelle récolte n'était pas encore venu. Le Saint Prophète^(s.a.w.) se mit en route à la fin de septembre ou au début d'octobre. Les hypocrites savaient que les rumeurs étaient leur propre invention. Ils savaient aussi que leur but était d'inciter les musulmans à attaquer les Syriens si ces derniers

n'attaquaient pas les musulmans. Dans les deux cas, un conflit avec le grand Empire romain devait conduire à la destruction des musulmans. Ils avaient encore en mémoire la leçon de Mawta, où les musulmans avaient dû faire face à une si grande armée qu'ils n'avaient pu effectuer leur retraite qu'à grande peine. Les hypocrites espéraient donc préparer un second Mawta, où le Saint Prophète(s.a.w.) lui-même pourrait perdre la vie.

En même temps qu'ils étaient occupés à répandre de fausses rumeurs, ils s'efforçaient de susciter la crainte dans l'esprit des musulmans de Médine, en leur disant que les Syriens pouvaient lever de grandes armées auxquelles ils ne pourraient espérer résister. Ils décourageaient les musulmans et les incitaient à ne pas prendre part au conflit avec la Syrie. En fait, leur plan était, d'une part, de pousser les musulmans à attaquer la Syrie et, d'autre part, de les dissuader d'y aller en grand nombre, dans le but de s'assurer de leur défaite face aux Syriens. Mais, dès que le Prophète(s.a.w.) annonça son intention de mener cette nouvelle expédition, l'enthousiasme fut à son comble parmi les musulmans.

Ils offrirent le sacrifice de leur vie pour l'amour de leur Foi, bien que mal équipés pour une guerre d'une telle envergure. La trésorerie était vide. Seuls les musulmans les plus prospères avaient le moyen de financer la guerre. Chacun parmi les musulmans rivalisait en esprit de sacrifice pour l'amour de l'Islam. Alors que l'expédition était en voie de réalisation, le Saint Prophète(s.a.w.) lança un appel pour réunir des fonds, 'Uthmān(r.a) donna alors la majeure partie de ses biens. Sa contribution s'élevait à environ mille dinars. D'autres musulmans apportèrent aussi leur contribution selon leurs moyens. Les pauvres reçurent également des montures, des épées et des lances. L'enthousiasme ne faiblissait pas.

Il se trouvait à Médine à ce moment-là un groupe de musulmans qui avaient émigré du Yémen. Ils étaient très pauvres. Certains d'entre eux allèrent trouver le Prophète(s.a.w.) et lui offrirent leurs services pour l'expédition. Ils dirent : « Ô

Prophète^(s.a.w.) de Dieu, prends-nous avec toi. Nous ne voulons rien d'autre que le moyen de partir. » Le Saint Coran fait référence à ces musulmans et à leurs offres dans les termes suivants :

Non plus à ceux qui sont venus à toi te demander des montures. Tu leur as répondu : « Je ne trouve pas de quoi vous transporter. » Ils s'en sont retournés les yeux pleins de larmes, désolés de ne pas trouver de quoi dépenser. (Chapitre 9, verset 92)

Autrement dit, ceux qui ne prirent pas part à la guerre n'étaient pas à blâmer parce qu'ils n'en avaient pas les moyens : le Saint Prophète^(s.a.w.) ne put leur fournir des montures jusqu'au champ de bataille. Ils s'en retournèrent déçus, se sentant misérables de ne pouvoir participer à la guerre contre les Syriens. Abū Mūsā^(r.a.) était à la tête de ce groupe. Quand on le questionna sur ce qu'il avait demandé, il dit : « Nous n'avons demandé ni chameaux ni chevaux. Nous avons seulement dit que nous n'avions pas de chaussures et ne pouvions parcourir pieds nus cette longue distance. Si nous avions seulement eu des chaussures, nous serions partis à pied et aurions pris part à la guerre avec nos frères musulmans. »

Quand cette armée se mit en marche vers la Syrie, les musulmans n'avaient pas encore oublié ce qui s'était passé à Mawta et chacun d'eux était soucieux de la sécurité personnelle du Saint Prophète^(s.a.w.). Les femmes de Médine jouèrent leur rôle. Elles firent de leur mieux pour encourager leurs maris et leurs fils à se joindre à l'armée. Un compagnon, qui était absent de Médine, revint quand le Saint Prophète^(s.a.w.) était déjà parti avec l'armée. Il entra chez lui, comptant que sa femme l'accueillerait avec l'émotion d'une épouse dont le mari revient après une longue absence. Il la trouva assise dans la cour et alla vers elle pour l'êtreindre. Mais elle le repoussa. Etonné, il la regarda et dit : « Est-ce le traitement qui convient à celui qui revient chez lui après longtemps ? » - « N'as-tu pas honte ? » dit-elle. « Le Prophète^(s.a.w.) de Dieu est parti pour une expédition dangereuse et tu viens faire des tendresses à ta femme. Ton

premier devoir est d'aller au champ de bataille. Nous verrons le reste après. » On dit que le compagnon sortit immédiatement, resserra les sangles de sa monture et partit au galop. Après trois jours de voyage, il rejoignit l'armée musulmane.

Les incroyants et les hypocrites avaient probablement pensé que le Saint Prophète^(s.a.w.), agissant selon des rumeurs qu'ils avaient inventées de toutes pièces, se jetterait contre les armées syriennes sans réfléchir. Ils avaient oublié qu'il avait le souci de prêcher par l'exemple aux générations de fidèles pour tous les temps à venir. Or, à l'approche de la Syrie, le Prophète^(s.a.w.) fit halte et envoya des hommes en éclaireurs dans différentes directions. Ils revinrent tous en disant qu'ils n'avaient vu de concentrations ennemies nulle part. Le Prophète^(s.a.w.) décida donc de rebrousser chemin, mais il s'attarda plusieurs jours afin de signer des accords avec certaines tribus frontalières. Il n'y eut ni guerre ni combat. Ce déplacement avait duré deux mois et demi.

Lorsque les hypocrites de Médine apprirent que leur plan avait échoué et que le Saint Prophète^(s.a.w.) revenait sain et sauf, ils commencèrent à craindre que leur intrigue ne fût découverte ; ils redoutaient le châtement qu'ils méritaient. Mais ils n'abandonnèrent pas pour autant leurs sinistres plans. Un groupe armé partit se poster de chaque côté d'un étroit défilé à quelque distance de Médine. Ce défilé était si étroit qu'on ne pouvait le passer qu'en simple file.

Alors que le Prophète^(s.a.w.) et l'armée musulmane approchaient du lieu, il fut averti par une révélation de ce que l'ennemi était embusqué des deux côtés du défilé. Il envoya des éclaireurs qui découvrirent des hommes bien cachés dont l'intention évidente était d'attaquer. Ces hommes, cependant, s'enfuirent dès qu'ils virent les éclaireurs. Le Saint Prophète^(s.a.w.) décida de ne pas les poursuivre.

Après le retour du Saint Prophète^(s.a.w.) à Médine, les hypocrites qui n'avaient pas voulu prendre part à cette expédition s'inventèrent des prétextes divers, mais celui-ci ne fut pas dupe. Il sentit qu'il était temps de révéler au grand jour leur

hypocrisie. Il reçut de Dieu l'ordre de démolir la mosquée qu'ils avaient construite à Qubā' et où ils tenaient leurs réunions secrètes. De ce fait, ils furent obligés de dire leurs prières avec les autres musulmans. Ce fut la seule punition qui leur fut imposée.

En revenant de Tabūk, le Saint Prophète^(s.a.w.) trouva que les gens de Taïf s'étaient également soumis. Après eux, les autres tribus de l'Arabie demandèrent à être admises au sein de l'Islam, et peu de temps après, l'Arabie entière se plaça sous la bannière de l'Islam.

Le dernier pèlerinage

Dans la neuvième année de l'Hégire, le Saint Prophète^(s.a.w.) partit pour le pèlerinage à La Mecque. Le jour même du pèlerinage, il reçut la révélation du fameux verset suivant contenu dans le Saint Coran :

« Aujourd'hui J'ai parachevé pour vous votre religion,
et J'ai complété Ma grâce sur vous, et J'ai choisi
l'Islam comme votre religion. » (Chapitre 5, verset 4)

Ce verset dit, en effet, que le message que le Saint Prophète^(s.a.w.) avait apporté de Dieu et que, par la parole comme par l'exemple, il avait prêché au cours de toutes ces années, était maintenant achevé. Chaque partie de ce message était une bénédiction.

Parvenu à son terme, il renfermait les plus grandes bénédictions qu'un homme pût jamais recevoir de Dieu ; il se résume dans un seul mot, al-Islām, qui signifie « soumission ». La soumission devait être la religion des musulmans, celle de l'humanité entière. Le Saint Prophète^(s.a.w.) récita ce verset dans la vallée de Muzdalifa, où les pèlerins étaient rassemblés.

Au retour de Muzdalifa il s'arrêta en route à Minā. C'était le onzième jour du mois de Dhūl-Ḥijja. Il se tint devant un vaste rassemblement de musulmans et leur adressa un discours,

connu dans l'histoire comme le discours d'adieu du Saint Prophète(s.a.w.). Au cours de son allocution, il dit :

« Ô hommes, prêtez-moi une oreille attentive. Car je ne sais pas si je me tiendrai encore devant vous dans cette vallée pour m'adresser à vous comme je le fais aujourd'hui. Dieu a rendu vos vies et vos possessions sacrées contre les attaques des uns et des autres jusqu'au Jour du Jugement. Dieu a désigné pour chacun de vous une part de l'héritage. Aucun « testament » ne sera donc admis qui porte préjudice aux intérêts d'un héritier de droit. Un enfant né dans une maison sera considéré comme l'enfant du père dans cette maison. Quiconque contestera le parentage de cet enfant sera passible de punition par la Loi de l'Islam. Quiconque attribuera sa naissance au père de quelqu'un d'autre, ou revendiquera à tort que quelqu'un est son maître, Dieu, Ses anges et toute l'humanité le maudiront.

Ô hommes, vous avez des droits sur vos épouses, mais elles ont aussi des droits sur vous. Votre droit sur elles est qu'elles doivent demeurer chastes et ne pas adopter une conduite qui puisse apporter la disgrâce au mari aux yeux des siens. Si la conduite de vos femmes n'est pas telle, alors vous avez le droit de les punir. Vous pourrez les punir après qu'une enquête régulière aura été menée par une autorité compétente, et que votre droit de punir aura été établi. Malgré tout, la punition dans un tel cas ne doit pas être très sévère.

Mais, si vos femmes ne font pas de telles choses, et si leur conduite n'est pas de nature à apporter la disgrâce à leurs maris, alors votre devoir est de pourvoir à leur nourriture, à leurs vêtements et à leur abri, selon votre propre façon de vivre. Souvenez-vous, vous devez toujours bien traiter vos femmes. Dieu vous a chargé du devoir de les bien traiter. La

femme est faible et ne peut protéger ses propres droits. Quand vous vous êtes mariés, Dieu vous a désignés comme tuteurs de ces droits. Vous avez amené vos femmes dans vos maisons sous la Loi de Dieu. Vous ne devez donc pas faire insulte à la responsabilité que Dieu a placé dans vos mains.

Ô hommes, vous êtes encore en possession de quelques prisonniers de guerre. Je vous conseille donc de les nourrir et de les vêtir de la même façon que vous vous nourrissez et vous vous vêtissez vous-mêmes. S'ils font quelque chose de mal que vous ne pouvez pardonner, alors donnez-les à quelqu'un d'autre. Ils font partie de la création de Dieu. Leur causer de la souffrance ou du souci ne peut jamais être bien.

Ô hommes, ce que je vous dis, vous devez l'entendre et vous en souvenir. Tous les musulmans sont frères entre eux. Vous êtes tous égaux. Tous les hommes, à quelque nation ou tribu qu'ils appartiennent, et quelle que soit leur place dans la société, sont égaux.

Tandis qu'il disait cela, le Saint Prophète^(s.a.w.) leva les mains et, joignant les doigts d'une main avec ceux de l'autre, il ajouta :

De même que les doigts de deux mains sont égaux, de même les êtres humains sont égaux entre eux. Nul n'a aucun droit, aucune supériorité à revendiquer sur les autres. Vous êtes comme des frères. »

Poursuivant, il dit encore :

« Savez-vous en quel mois sommes-nous ? Dans quel territoire sommes-nous ? Quel jour de l'année sommes nous aujourd'hui ? »

Les musulmans répondirent qu'ils savaient que c'était le mois sacré, la terre sacrée et le jour du Ḥajj (pèlerinage).

Alors le Saint Prophète^(s.a.w.) déclara :

« De même que ce mois est sacré, cette terre inviolable, et ce jour saint, de même Dieu a fait la vie, les biens et l'honneur de chaque homme sacrés. Prendre la vie d'un homme, ou ses biens, ou attaquer son honneur est aussi injuste et mal que de violer la sainteté de ce jour, de ce mois et de ce territoire. Ce que je vous commande aujourd'hui n'est pas valable seulement pour aujourd'hui. C'est valable pour tous les temps. Vous devez vous en souvenir et agir en conséquence jusqu'à ce que vous quittiez ce monde pour aller dans l'autre rencontrer votre Créateur. »

Finalement, il dit :

« Ce que je vous ai dit, vous devez le communiquer aux confins de la terre. Peut-être ceux qui ne m'ont pas entendu en tireront-ils plus de profit que ceux qui m'ont entendu. » (Siḥaḥ Sittah, Ṭabarī, Hishām et Khamis).

L'allocation du Prophète(s.a.w.) est un épitomé de l'enseignement et de l'esprit de l'Islam. Elle montre le profond souci du Saint Prophète(s.a.w.) pour le bien-être de l'homme et pour la paix dans le monde, ainsi que son profond respect pour les droits des femmes et des autres créatures faibles. Il savait que sa fin était proche, car Dieu lui avait donné des indications concernant sa mort.

Parmi les inquiétudes qu'il exprima venait en premier la question du traitement des femmes par les hommes. Il prit soin de ne pas quitter ce monde sans assurer aux femmes le statut auquel elles avaient droit. Depuis la naissance de l'humanité, la femme avait été considérée comme l'esclave et la servante de l'homme.

C'était là un souci du Saint Prophète(s.a.w.). Il s'inquiétait également des prisonniers de guerre. Ils étaient mal considérés et traités comme des esclaves, et ils étaient soumis à des cruautés et des excès de toutes sortes. Le Saint Prophète(s.a.w.) eut le sentiment qu'il ne devait pas quitter ce monde sans

assurer aux prisonniers de guerre les droits qui étaient les leurs aux yeux de Dieu. L'inégalité entre les hommes le tourmentait également. Parfois, ces différences atteignaient des proportions inacceptables. Certains hommes étaient portés au pinacle tandis que d'autres étaient considérés comme plus bas que terre.

Les conditions qui conduisaient à ces inégalités étaient celles qui conduisaient à l'antagonisme et à la guerre entre les nations et les pays. Le Prophète^(s.a.w.) se souciait aussi de ces difficultés. A moins d'anéantir cet esprit d'inégalité et les conditions qui incitaient un peuple à usurper les droits d'un autre, à tuer et à piller - à moins de supprimer les conditions qui prévalent dans les périodes de déchéance totale - la paix et le progrès du monde ne pouvaient être assurés. Il enseigna que la vie humaine et les biens des autres avaient le même caractère sacré que ce qui touche aux jours sacrés, aux mois sacrés et aux lieux sacrés. Personne n'avait jamais montré autant de préoccupation et ne s'était tant soucié pour le bien-être des femmes, pour les droits des faibles et pour la paix entre les nations.

Aucun homme n'avait jamais fait autant que lui pour promouvoir l'égalité entre les hommes. Aucun homme ne s'était donné autant de mal pour le bien de l'humanité. Il n'est donc pas étonnant que l'Islam ait toujours défendu les droits de la femme à la propriété et à l'héritage. Les nations européennes n'ont conçu ce droit que quelque treize cents ans après l'avènement de l'Islam.

Toute personne qui embrasse l'Islam devient l'égale des autres, même si elle vient d'une classe inférieure. La liberté et l'égalité sont des contributions caractéristiques de l'Islam à la culture du monde. Les conceptions des autres religions quant à la liberté et l'égalité viennent loin derrière celles qu'a prêchées et pratiquées l'Islam.

Dans une mosquée musulmane, un roi, un chef religieux et un homme ordinaire ont le même statut ; il n'y a pas de différence entre eux. Dans les lieux de culte des autres religions et des autres nations, ces différences existent jusqu'à ce jour, quoique

celles-ci revendiquent d'avoir fait plus que l'Islam pour la liberté et l'égalité.

Le Saint Prophète(s.a.w.) fait allusion à sa mort

Sur le chemin du retour, le Saint Prophète(s.a.w.) informa à nouveau ses compagnons de sa mort prochaine. Il dit : « Ô hommes, je ne suis que l'un de vous. Je peux recevoir l'Appel à tout moment et je devrai partir. Mon Maître Bon et Vigilant m'a informé que la vie d'un prophète dure la moitié de celle du prophète qui l'a précédé⁴. Je pense que je recevrai bientôt l'Appel et je partirai. Ô mes compagnons, je devrai répondre à Dieu, comme vous devrez répondre aussi. Que diriez-vous alors ? » A quoi les compagnons dirent : « Nous dirons que tu as bien délivré le message de l'Islam et voué toute ta vie au service de la loi. Tu as eu la passion la plus parfaite pour le bien de l'homme. Nous dirons : Allah, donne-lui la meilleure des récompenses. » Puis le Saint Prophète(s.a.w.) demanda :

« Etes-vous témoins que Dieu est Un, que Muḥammad(s.a.w.) est Son serviteur et Prophète(s.a.w.), que le Paradis et l'Enfer sont vrais, que la mort est certaine, qu'il y a une vie après la mort, que le Jour du Jugement doit venir, et qu'un jour tous les morts seront tirés de leurs tombes, rendus à la vie et rassemblés ? » - « Oui », répondirent les compagnons, « nous sommes témoins de toutes ces vérités. » Se tournant vers Dieu, le Saint Prophète(s.a.w.) dit : « Que Tu sois aussi témoin de cela - que je leur ai expliqué l'Islam. »

Après ce pèlerinage, le Saint Prophète(s.a.w.) se préoccupa beaucoup d'enseigner à ses fidèles et de les former, essayant d'élever leur esprit et de corriger leur conduite. Sa mort devint un thème fréquent et il y prépara les musulmans. Un jour, se levant pour s'adresser aux fidèles, il dit : « Aujourd'hui j'ai eu la révélation :

⁴ Note de l'Editeur : Ceci n'était pas une loi générale, mais ne concernait que le Saint Prophète(s.a.w.). Une tradition situe l'âge de la mort de Jésus à environ cent vingt ans. Comme il avait déjà atteint soixante-deux ou soixante-trois ans, Muḥammad(s.a.w.) pensait que sa mort devait être proche.

« Lorsque viendront le secours d'Allah et la victoire et que tu verras les hommes entrer par légions dans la religion d'Allah, exalte la gloire de ton Seigneur par Ses louanges, et implore Son pardon. En vérité, Il revient souvent avec compassion. » (Chapitre 110, versets 2 à 4)

Autrement dit, le temps venait où, avec l'aide de Dieu, des multitudes devaient embrasser la foi de l'Islam. Ce serait alors le devoir du Saint Prophète^(s.a.w.) et de ses fidèles de louer Dieu et de Le prier d'écarter tous les obstacles à l'établissement de la foi.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) employa une parabole à cette occasion : « Dieu dit à un homme : « Si tu le désires, tu peux revenir à Moi, ou tu peux travailler encore un peu à réformer le monde ». L'homme dit qu'il préférerait retourner à son Seigneur ».

Abū Bakr^(r.a) se trouvait dans l'assemblée. Il avait écouté cette dernière allocution du Saint Prophète^(s.a.w.) avec ferveur et anxiété – la ferveur d'un grand croyant et l'anxiété d'un ami et disciple qui sentait les présages de la mort du Saint Prophète^(s.a.w.). En entendant la parabole, il ne put se contenir davantage et éclata en sanglots.

Les autres compagnons, qui n'avaient compris que superficiellement ce qu'ils venaient d'entendre, s'étonnèrent des larmes d'Abū Bakr^(r.a). Que se passait-il ? Le Saint Prophète^(s.a.w.) venait de parler des victoires proches de l'Islam et pourtant il pleurait. 'Umar^(r.a), en particulier, fut agacé par cette attitude d'Abū Bakr^(r.a). Le Saint Prophète^(s.a.w.) annonçait de bonnes nouvelles, et ce vieil homme pleurait. Mais le Saint Prophète^(s.a.w.) avait compris ce qui se passait : Abū Bakr^(r.a) était le seul qui l'eût compris, le seul qui eût senti que les versets qui promettaient des victoires présageaient aussi l'approche de sa mort.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) poursuivit : « Abū Bakr^(r.a) m'est très cher. S'il était permis d'aimer quelqu'un plus que les autres, j'aurais aimé Abū Bakr^(r.a). Mais ce degré d'amour est seulement pour Dieu. Ô mon peuple, toutes les portes qui donnent sur la

mosquée devront être fermées à partir d'aujourd'hui, sauf celle d'Abū Bakr^(r.a.). »

Il ne faisait pas de doute que cette dernière instruction impliquait une prophétie selon laquelle, après le Saint Prophète^(s.a.w.), Abū Bakr^(r.a.) serait le premier calife. Pour conduire les fidèles à la prière, il devrait venir à la mosquée cinq fois par jour et, pour cela, il devrait garder ouverte la porte de sa maison qui donnait sur la mosquée. Des années plus tard, alors que 'Umar^(r.a.) était calife, il demanda à ceux qui étaient présents la signification du verset : « Lorsque viendront le secours d'Allah et la victoire. » Il est évident qu'il se souvenait des circonstances dans lesquelles le Saint Prophète^(s.a.w.) avait enseigné aux musulmans ce verset et ceux qui suivent.

Il doit aussi s'être souvenu qu'alors, seul Abū Bakr^(r.a.) en avait compris la signification. 'Umar^(r.a.) essayait de mettre à l'épreuve la connaissance qu'avaient les musulmans de ces versets. Ils ne les avaient pas compris au moment de leur révélation : les comprenaient-ils maintenant ? Ibn 'Abbās^(r.a.), qui devait avoir dix ou onze ans au moment de leur révélation et qui en avait maintenant dix-sept ou dix-huit, proposa une réponse. Il dit : « Chef des croyants, ces versets contenaient une prophétie concernant la mort du Saint Prophète^(s.a.w.). Quand l'œuvre d'un Prophète^(s.a.w.) est achevée, il ne désire plus rester dans ce monde. Les versets parlaient de la victoire imminente de l'Islam. Cette victoire avait un côté triste, qui était le proche départ du Saint Prophète^(s.a.w.) de ce monde. » 'Umar^(r.a.) complimenta Ibn 'Abbās^(r.a.) et ajouta que, quand ces versets furent révélés, seul Abū Bakr^(r.a.) en avait compris le sens.

Les derniers jours du Saint Prophète(s.a.w.)

Enfin, le jour arriva auquel tout être humain doit faire face. L'œuvre du Saint Prophète^(s.a.w.) était achevée. Tout ce que Dieu avait à lui révéler pour le bénéfice de l'homme avait été révélé. L'esprit de Muḥammad^(s.a.w.) avait insufflé une vie nouvelle à son peuple. Une nation nouvelle s'était levée, avec une nouvelle façon de voir et de nouvelles institutions ; en bref, un nouveau

ciel et une nouvelle terre étaient nés. Les fondations d'un nouvel ordre avaient été établies. La terre avait été labourée et arrosée et la graine semée pour une future récolte. Et maintenant, cette récolte commençait à lever. Ce n'était pas lui, pourtant, qui la verrait mûrir. Il n'était venu que pour labourer, semer et arroser. Il était venu comme laboureur, il était resté laboureur, et maintenant il allait partir comme laboureur. Il trouvait sa récompense, non pas dans les choses de ce monde, mais dans le plaisir et l'approbation de son Dieu, son Créateur et Maître. Quand vint le temps de la récolte, il préféra aller vers Lui, laissant les autres récolter.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) tomba malade. Pendant plusieurs jours, il continua à se rendre à la mosquée et à diriger les prières. Puis il devint trop faible pour s'acquitter de cette tâche. Les compagnons étaient si accoutumés à sa compagnie quotidienne qu'ils avaient peine à croire qu'il mourrait. Pourtant, il leur avait parlé de sa mort à maintes reprises. Un jour, reprenant ce même thème, il dit : « Si un homme commet une erreur, il vaut mieux qu'il fasse amende honorable en ce monde de façon à ne pas avoir de regrets dans l'autre. C'est pourquoi je dis que si j'ai causé un tort à l'un d'entre vous, même sans le vouloir, qu'il s'avance et me demande réparation. Si même sans le savoir j'ai blessé l'un d'entre vous, qu'il s'avance et prenne sa revanche. Je ne veux pas avoir honte quand je serai en face de mon Dieu dans l'autre monde. » Les compagnons furent émus. Les larmes leurs montèrent aux yeux. Quels soucis ne s'était-il pas fait et quelles souffrances n'avait-il pas endurées pour eux ? Il supporta la faim et la soif afin que d'autres puissent avoir assez à boire et à manger. Il répara lui-même ses vêtements et ses chaussures afin que d'autres puissent bien s'habiller. Et pourtant il désirait encore redresser des torts imaginaires qu'il aurait pu faire à d'autres ; tant il respectait les droits d'autrui.

Tous les compagnons écoutèrent l'offre du Prophète^(s.a.w.) dans un silence solennel. Mais l'un d'eux s'avança et dit : « Ô Prophète^(s.a.w.) de Dieu, un jour j'ai reçu un coup de toi. Nous étions alignés pour la bataille quand tu passas près de nos rangs et, en passant, tu m'enfonças le coude dans le côté. Cela

fut fait par inadvertance, mais puisque tu as dit que nous pouvions demander vengeance même de torts non intentionnels, je veux me venger. » Les compagnons, qui avaient gardé un silence recueilli, furent remplis de colère. Ils enrageaient de l'insolence et de la stupidité de cet homme qui n'avait point compris l'esprit dans lequel le Saint Prophète(s.a.w.) avait fait cette offre et la solennité de l'occasion. Mais le compagnon semblait intransigeant, décidé à prendre le Saint Prophète(s.a.w.) au mot. Celui-ci dit : « Tu peux volontiers prendre ta revanche. » Il lui tourna le dos et dit : « Viens et frappes-moi comme je t'ai frappé. »

« Mais », expliqua le compagnon, « quand tu m'as frappé, mon côté était nu, car je ne portais de chemise alors. »

« Levez ma chemise », dit le Saint Prophète(s.a.w.) « et laissez-le me frapper le côté de son coude. » Cela fut fait, mais au lieu de frapper le côté nu du Prophète(s.a.w.), le compagnon se pencha et, les yeux pleins de larmes, baisa son corps.

« Pourquoi cela ? » demanda le Prophète(s.a.w.).

« N'as-tu pas dit que tes jours parmi nous étaient comptés ? Combien d'autres occasions aurons-nous encore de te toucher dans la chair et de t'exprimer notre amour et notre affection ? Il est vrai que tu m'as frappé du coude, mais qui penserait à s'en venger ? Je viens d'avoir cette idée. Quand tu nous as offert de prendre revanche, je me suis dit : « Je vais l'embrasser pour ma revanche. »

Les compagnons, qui avaient été remplis de colère jusque là, commencèrent à souhaiter que la même pensée leur fût venue.

La mort du Saint Prophète(s.a.w.)

Le Saint Prophète(s.a.w.) était malade et son mal empirait. La mort paraissait de plus en plus proche et l'angoisse et la tristesse pénétraient le cœur des compagnons. Le soleil brillait sur Médine plus fort que jamais, mais pour eux il paraissait de plus en plus pâle.

Chaque jour qui se levait semblait apporter l'obscurité et non la lumière. Enfin, le moment vint où l'âme du Saint Prophète^(s.a.w.) dut se séparer de son corps physique et aller retrouver son Créateur. Sa respiration se fit de plus en plus difficile. Il passait ses derniers moments dans l'appartement de 'Ā'isha^(r.a.), et il lui dit : « Soulève un peu ma tête et approche-toi. Je ne peux pas bien respirer. » 'Ā'isha^(r.a.) s'assit près de lui et lui soutint la tête. Il souffrait les affres de la mort. Très agité, le Prophète^(s.a.w.) regardait d'un côté et de l'autre. A plusieurs reprises, il dit : « Malheur aux juifs et aux chrétiens. Ils ont encouragé le culte des tombeaux des prophètes. » On peut dire que c'était son message d'agonisant à ses fidèles. Tandis qu'il était sur son lit de mort, il semblait leur dire : « Vous apprendrez à me considérer au-dessus de tous les autres prophètes^(a.s.) ; avec une mission plus réussie qu'aucune des leurs. Seulement, ne faites pas de mon tombeau un objet d'adoration. Que ma tombe ne soit qu'une tombe. D'autres peuvent adorer le tombeau de leurs prophètes^(a.s.) et en faire des centres de pèlerinage, des lieux où ils peuvent se réunir, chercher le salut par des austérités, faire leurs offrandes et leurs actions de grâce. D'autres peuvent faire cela, mais pas vous. Vous devez vous souvenir de votre seul et unique objectif : le culte du Seul et Unique Dieu. »

Après avoir ainsi rappelé aux musulmans leur devoir de préserver le concept d'un Seul Dieu et la différence entre Dieu et l'homme, ses paupières commencèrent à s'alourdir. Ses yeux se fermèrent. Tout ce qu'il dit alors fut : « A mon Ami, le plus Haut des Hauts - à mon Ami, le plus Haut des Hauts », signifiant manifestement qu'il se rendait vers Dieu. Et en disant cela, il rendit l'âme.

La nouvelle se répandit dans la mosquée. Beaucoup de compagnons, qui avaient abandonné leurs besognes, s'y étaient rassemblés. Ils avaient espéré de meilleures nouvelles, mais au lieu de cela ils apprirent la mort du Prophète^(s.a.w.). Cela fit l'effet d'un coup de foudre. Abū Bakr^(r.a.) était absent. 'Umar^(r.a.) était dans la mosquée, accablé par le chagrin. Il se mettait en colère dès qu'il entendait quelqu'un dire que le Saint Prophète^(s.a.w.) était mort. Il tira même son épée et menaça de tuer ceux qui

diraient une telle chose. Le Saint Prophète(s.a.w.) avait encore beaucoup à faire et ne pouvait donc pas mourir. Il est vrai que son âme s'était séparée de son corps, mais elle était seulement retournée auprès de son Créateur. Tout comme Moïse(a.s) était allé pour un temps rencontrer son Créateur pour revenir ensuite, le Saint Prophète(s.a.w.) devait revenir achever ce qui n'avait pas encore été fait. Il y avait les hypocrites, par exemple, avec qui il devait encore traiter. 'Umar(r.a) se promenait l'épée en main comme un insensé. En marchant, il disait : « Quiconque dira que le Saint Prophète(s.a.w.) est mort mourra lui-même par la main de 'Umar(r.a). » Les compagnons se sentirent encouragés et ils crurent presque ce qu'il disait. Le Saint Prophète(s.a.w.) ne pouvait mourir. Entre-temps, des compagnons qui étaient à la recherche d'Abū Bakr(r.a) le trouvèrent et lui apprirent ce qui était arrivé. Abū Bakr(r.a) se rendit directement à la mosquée de Médine et, sans adresser la parole à quiconque, entra dans la chambre de 'Ā'isha(r.a) et demanda : « Le Prophète(s.a.w.) est-il mort ? » – « Oui », dit 'Ā'isha(r.a). Alors il se dirigea vers le corps du Saint Prophète(s.a.w.), lui découvrit le visage, se pencha et le baisa au front. Des larmes chargées d'amour et de peine tombèrent de ses yeux comme il disait : « Dieu nous est Témoin. La mort ne viendra pas sur toi deux fois. »

C'était une phrase pleine de signification. Elle était la réponse d'Abū Bakr(r.a) à ce que 'Umar(r.a) avait dit dans son affliction. Le Saint Prophète(s.a.w.) était mort une fois. C'était là sa mort physique – celle que chacun doit subir. Mais il ne devait pas avoir une seconde mort. Il ne devait pas y avoir de mort spirituelle – pas de mort pour les croyances qu'il avait établies parmi ses disciples et pour l'enracinement desquelles il avait pris tant de peine. L'une de ces croyances – l'une des plus importantes – qu'il avait enseignées était que même les prophètes(a.s) sont des êtres humains et doivent mourir.

Les musulmans ne devaient pas oublier cela aussitôt après sa mort. Ayant prononcé cette grande sentence sur le corps inanimé du Saint Prophète(s.a.w.), Abū Bakr(r.a) sortit et, se frayant un chemin entre les fidèles, s'avança en silence vers la chaire. Comme il montait, 'Umar(r.a) se plaça près de lui, la main à

l'épée, déterminé à lui couper la tête s'il disait que le Saint Prophète^(s.a.w.) était mort. Quand Abū Bakr^(r.a.) commença à parler, 'Umar^(r.a.) le tira par la chemise, désirant l'interrompre, mais il refusa de s'arrêter et arracha sa chemise des mains de 'Umar^(r.a.). Puis il récita ce verset du Saint Coran :

« Et Muḥammad^(s.a.w.) n'est qu'un messenger. En vérité, les messagers avant lui ont trépassé. Alors s'il mourrait ou s'il était tué, retourneriez-vous sur vos pas ? » (Chapitre 3, verset 145)

Autrement dit, Muḥammad^(s.a.w.) était un homme porteur d'un message de Dieu. Il y avait eu d'autres hommes porteurs de messages de Dieu, et tous étaient morts. Si Muḥammad^(s.a.w.) mourait, se tourneraient-ils contre tout ce qu'il leur avait enseigné ? Rappelons que ce verset avait été révélé au moment d'Uḥud, alors que la rumeur s'était répandue selon laquelle le Saint Prophète^(s.a.w.) avait été tué par l'ennemi. Beaucoup de musulmans avaient perdu courage et s'étaient retirés de la bataille. Le verset était tombé du ciel pour les encourager. Il eut le même effet en cette nouvelle occasion. Après l'avoir récité, Abū Bakr^(r.a.) ajouta un mot personnel : « Ceux parmi vous qui adorent Dieu, qu'ils sachent que Dieu est encore vivant, et restera toujours vivant. Mais ceux parmi vous qui adoraient Muḥammad^(s.a.w.), qu'ils me laissent leur apprendre que Muḥammad^(s.a.w.) est mort. »

Les compagnons retrouvèrent leur calme en entendant ces paroles opportunes. 'Umar^(r.a.) lui-même fut transformé quand Abū Bakr^(r.a.) récita le verset. Il commença à reprendre ses sens et à redevenir lui-même. Quand Abū Bakr^(r.a.) eut terminé la récitation du verset, 'Umar^(r.a.) avait complètement recouvré ses esprits. Il comprit que le Saint Prophète^(s.a.w.) était vraiment mort ; dès qu'il eut réalisé cela, ses jambes se mirent à trembler et refusèrent de le porter. Il tomba épuisé.

L'homme qui avait voulu terroriser Abū Bakr^(r.a.) avec son épée avait été converti par le discours d'Abū Bakr^(r.a.). Les compagnons eurent l'impression que le verset avait été révélé ce jour même, tant son appel fut nouveau et puissant. Au plus profond de leur

peine, ils avaient oublié que ce verset se trouvait dans le Saint Coran.

Nombreux ont été ceux qui exprimèrent la douleur qui s'empara des musulmans à la mort du Saint Prophète(s.a.w.), mais la concision et la profondeur d'expression que Ḥassān ibn Thābit(r.a), le poète de l'Islam naissant, donna à ses vers sont demeurées inégalées jusqu'à ce jour : « Tu étais la pupille de mes yeux. Maintenant que tu es mort, mes yeux sont devenus aveugles. Peu importe qui meurt. Car je ne craignais que ta mort. »

Cette strophe exprimait les sentiments de chaque musulman. Pendant des mois, dans les rues de Médine, hommes, femmes et enfants allèrent en récitant cette strophe de Ḥassān ibn Thābit(r.a).

2^e partie

Personnalité et caractère du Saint Prophète Muḥammad^(s.a.w.)

Après avoir décrit brièvement les événements marquants de la vie du Saint Prophète^(s.a.w.), nous essaierons de tracer une esquisse de son caractère. A cette fin, nous disposons du témoignage collectif de son propre peuple avant même qu'il ne revendiquât sa mission de Prophète^(s.a.w.). A cette époque, il était déjà connu comme « Le Loyal » et « Le Vrai » (Hishām). De tous temps, de nombreuses personnes ont existé contre lesquelles aucune accusation de malhonnêteté n'a été portée.

Également nombreux sont ceux qui n'ont jamais été mis à dure épreuve ni exposés à la tentation, qui dans les affaires ordinaires de la vie se sont conduits d'une manière honnête et intègre, mais qui pour autant n'ont pas été jugés dignes d'une distinction particulière. Les distinctions spéciales ne sont conférées que lorsque la personne a illustré par son exemple et de façon remarquable de hautes qualités morales. Tout soldat qui part en campagne expose sa vie, pourtant chaque soldat britannique n'a pas été jugé digne de recevoir la Victoria Cross, pas plus que chaque soldat allemand n'a reçu la Croix de Fer.

Des centaines de milliers de Français se consacrent à des travaux intellectuels sans que, pour autant, tous soient décorés de la Légion d'Honneur. Par conséquent, le simple fait qu'un homme soit loyal et digne de confiance n'est pas en soi une preuve d'une distinction particulière. Mais quant tout un peuple a été unanime pour attribuer à un individu les titres de « Loyal » et de « Vrai », ceci témoigne bien qu'il possède des qualités exceptionnelles. D'autre part, même si le peuple de la Mecque avait pour coutume de conférer à un homme une telle distinction à chaque génération, le bénéficiaire aurait malgré tout été regardé avec beaucoup de considération. Or, l'histoire de La Mecque et de l'Arabie ne fournit aucune indication dans ce sens. Au contraire, au cours des siècles de l'histoire arabe, nous constatons que seul le Saint Prophète^(s.a.w.) de l'Islam se vit attribuer le titre de « Loyal » et de « Vrai », ce qui prouve qu'il

possédait ces qualités à un degré tel qu'à la connaissance de son peuple, aucun autre homme ne pouvait l'égaliser en cela. Or, les Arabes étaient réputés pour leur finesse de jugement, et ce qu'ils choisirent de considérer comme rare doit, en vérité, avoir été unique.

Quand le Saint Prophète^(s.a.w.) reçut de Dieu le commandement d'assumer le fardeau et les responsabilités de la mission prophétique, son épouse, Khadīdja^(r.a.), témoigna de ses hautes qualités morales – chose qui a été relatée dans la partie biographique du présent livre. Nous allons maintenant illustrer quelques-unes de ces qualités afin de faire apprécier au lecteur ces aspects de son caractère qui sont généralement moins connus.

Pureté d'âme et propreté du corps du Saint Prophète^(s.a.w.)

On dit du Saint Prophète^(s.a.w.) que sa parole était toujours pure et que, contrairement à la plupart de ses contemporains, il ne jurait jamais (Tirmidhī). Ceci était exceptionnel pour un Arabe car, sans vouloir insinuer qu'au temps du Saint Prophète^(s.a.w.) les Arabes employaient un langage vulgaire, il ne fait pas de doute qu'ils avaient coutume de ponctuer toutes leurs phrases par des jurons, coutume qui persiste jusqu'à ce jour. Le Saint Prophète^(s.a.w.), quant à lui, révérait tant le nom de Dieu qu'il ne le prononçait jamais sans une raison qui le justifiait pleinement.

Il apportait un soin particulier, voire méticuleux, à la propreté de son corps. Il se brossait les dents plusieurs fois par jour et tenait tant à cette pratique qu'il disait souvent que, n'était-ce la crainte qu'elle fût trop onéreuse, il l'aurait rendue obligatoire, afin que chaque musulman se brosse les dents avant chacune des cinq prières quotidiennes.

Il se lavait toujours les mains avant et après chaque repas, et quand il avait mangé quelque chose de cuit, il se rinçait la bouche et considérait comme souhaitable que toute personne qui avait mangé des mets cuisinés se rinçât la bouche avant de se joindre aux prières. (Bukhārī)

Dans l'administration de l'Islam, la mosquée est le seul lieu de rassemblement prescrit pour les musulmans. Le Saint Prophète(s.a.w.) avait donc mis un accent particulier sur la propreté des mosquées, surtout pour les occasions où les gens devaient s'y rassembler. Il avait donné des instructions pour que l'on fasse brûler de l'encens dans celles-ci avant les prières afin de purifier l'air (Abū Dāwūd). Il avait aussi indiqué que personne ne devait entrer dans une mosquée à l'occasion d'un rassemblement après avoir mangé quelque chose susceptible d'exhaler une mauvaise odeur (Bukhārī).

Le Prophète(s.a.w.) insistait pour que les rues soient propres et débarrassées de tous débris, cailloux et autres articles susceptibles de gêner le passage ou d'être malodorants. Toutes les fois qu'il trouvait sa route encombrée de telles choses, il les enlevait, et il disait que quiconque aide à garder les rues et les routes propres gagne un mérite spirituel aux yeux de Dieu. Il aurait également dit que la voie publique ne doit pas être obstruée, qu'aucune saleté ne doit être jetée dans la rue et, qu'enfin, les rues ne doivent être souillées en aucune façon car cela déplaît à Dieu. Il tenait beaucoup à ce que les provisions d'eau destinées à la consommation humaine soient gardées claires et pures. Par exemple, il interdisait qu'on jette quoi que ce soit dans un réservoir d'eau ou qu'on en fasse un usage qui risque de rendre l'eau impure. (Bukhārī et Muslim, Kitāb al-Birr wal-Ṣīla)

La vie simple du Prophète(s.a.w.)

En ce qui concerne la nourriture et la boisson, le Saint Prophète(s.a.w.) avait des goûts extrêmement simples. Il n'exprimait jamais de mécontentement si la nourriture était mal préparée ou mal cuite ; du moment qu'il pouvait la manger, il le faisait pour éviter une déception à la personne qui l'avait préparée. Si, toutefois, un plat n'était pas mangeable, il s'abstenait simplement d'en prendre sans jamais exprimer une quelconque désapprobation. Lorsqu'il s'asseyait pour le repas, il apportait son attention à la nourriture placée devant lui et disait qu'il n'aimait pas qu'on y fût indifférent, comme si l'on était très

au-dessus de ces questions de manger et de boire. Lorsqu'on lui présentait un mets, il le partageait toujours avec ceux qui étaient présents. Un jour, on lui offrit quelques dattes. Il regarda autour de lui et, après avoir calculé le nombre de personnes présentes, il divisa les dattes en parties égales, chacun en recevant sept. Abū Huraira^(r.a) rapporte que le Saint Prophète^(s.a.w.) ne mangeait jamais à satiété, même du pain d'orge (Bukhārī).

Un jour, tandis qu'il passait dans une rue, il remarqua que quelques personnes s'étaient rassemblées autour d'un rôti de chevreau, prêtes à en faire un festin. Lorsque ces gens virent le Saint Prophète^(s.a.w.), ils l'invitèrent à se joindre à eux, mais il déclina leur invitation, non pas parce qu'il n'aimait pas la viande rôtie, mais parce qu'il n'approuvait pas un festin en plein air que les pauvres, qui n'avaient pas eux-mêmes suffisamment à manger, pouvaient voir. En d'autres occasions, on dit qu'il partagea un repas de viande rôtie. 'Ā'isha^(r.a) a rapporté que le Saint Prophète^(s.a.w.), jusqu'à sa mort, ne mangea jamais à sa faim trois jours consécutifs. Par ailleurs, il tenait beaucoup à ce qu'on ne se rendît jamais chez quelqu'un prendre un repas sans y avoir été invité. Un jour, quelqu'un l'invita à manger et lui demanda d'amener avec lui quatre autres invités. Quand il arriva à la maison de son hôte, il trouva qu'une sixième personne s'était jointe à son groupe. L'hôte vint à la porte le recevoir avec ses invités et le Saint Prophète^(s.a.w.) attira son attention sur le fait qu'ils étaient maintenant six et que l'hôte devait décider si la sixième personne pouvait prendre part au repas ou si elle devait partir. Naturellement, l'hôte invita immédiatement la sixième personne. (Bukhārī, Kitāb al-At'ima)

Chaque fois que le Saint Prophète^(s.a.w.) s'asseyait pour un repas, il commençait toujours à manger en invoquant le nom et la bénédiction d'Allah et, dès le repas fini, il remerciait en ces termes : « Toute louange est à Dieu, qui nous a donné à manger, abondant et sain et toujours croissant : louange qui ne laisse pas sur l'esprit l'impression qu'on a assez loué mais qui crée dans l'esprit le sentiment qu'on n'en a pas assez dit, louange qui ne devrait jamais finir et qui fait penser que tout acte divin est

digne de louange et doit être loué. Ô Allah ! Remplis nos cœurs de ces sentiments. » Parfois, il employait ces mots : « Toute louange est à Dieu, qui a satisfait notre faim et notre soif. Puissent nos cœurs désirer toujours Sa louange et ne jamais Lui être ingrats. » Il rappelait toujours à ses compagnons de s'arrêter avant d'avoir mangé à leur faim et avait coutume de dire que la nourriture d'un homme devait toujours suffire pour deux. Toutes les fois qu'on préparait un plat spécial dans sa maison, il suggérait d'en offrir une partie à ses voisins ; ainsi, la nourriture et d'autres choses de chez lui étaient constamment offerts en cadeau à ses voisins. (Muslim et Bukhārī, Kitāb al-Adab)

Il essayait toujours de vérifier, en scrutant le visage de ceux qui étaient en sa compagnie, si l'un d'eux avait besoin de nourriture pour sa subsistance. Abū Huraira^(r.a) rapporte l'incident suivant : une fois, il était resté sans manger pendant plus de trois jours ; il se tint à l'entrée de la mosquée et vit Abū Bakr^(r.a) qui passait près de là. Il lui demanda la signification d'un verset du Saint Coran qui enjoint de nourrir les pauvres. Abū Bakr^(r.a) le lui expliqua et s'en alla. En relatant cet incident, Abū Huraira^(r.a) s'indignait et disait que lui aussi comprenait le Saint Coran aussi bien qu'Abū Bakr^(r.a). Son but, en lui demandant de lui expliquer le sens du verset, était qu'Abū Bakr^(r.a) puisse deviner qu'il avait faim et qu'il lui donne à manger. Peu après, 'Umar^(r.a) passa par là et Abū Huraira^(r.a) lui demanda, à lui aussi, de lui expliquer le sens du verset. 'Umar^(r.a) également le lui expliqua et s'en alla. Abū Huraira^(r.a), comme tous les compagnons du Saint Prophète(s.a.w.), répugnait à faire une demande directe et, quand il s'aperçut que ses tentatives indirectes pour attirer l'attention sur sa condition avaient échoué, il commença à se sentir très faible. Sur ce, il entendit appeler son nom d'une voix douce et tendre. Regardant du côté d'où venait cette voix, il vit que le Saint Prophète(s.a.w.) regardait par une fenêtre de sa maison et qu'il souriait. Il demanda à Abū Huraira^(r.a) :

« As-tu faim ? » – à quoi ce dernier répondit : « En vérité, ô messager d'Allah(s.a.w.) ! J'ai faim. » Le Saint Prophète(s.a.w.) dit : « Il n'y a rien à manger chez nous non plus, mais quelqu'un vient de nous envoyer un bol de lait. Va à la mosquée voir s'il y en a

d'autres qui ont faim comme toi » Poursuivant son récit Abū Huraira^(r.a) raconte : « Je pensais en moi-même que j'avais assez faim pour consommer tout le lait contenu dans le bol, et pourtant le Prophète^(s.a.w.) m'avait demandé d'inviter toute autre personne qui pourrait être dans le même cas que moi, ce qui voulait dire que j'aurais bien peu de lait. Mais je devais exécuter les ordres du Prophète^(s.a.w.) et me rendis donc à la mosquée. J'y trouvai six personnes assises là que j'emmenai avec moi à la porte du Prophète^(s.a.w.). Il remit le bol de lait dans les mains de l'un d'eux et lui demanda de boire. Quand il eut fini, et alors qu'il éloignait le bol de ses lèvres, le Prophète^(s.a.w.) insista pour qu'il bût une seconde et puis une troisième fois, jusqu'à ce qu'il fût rassasié. De la même façon il insista pour que chacun des six se rassasiât du lait. Chaque fois qu'il demandait à quelqu'un de boire, je craignais qu'il n'en restât que peu pour moi. Quand les six eurent bu du lait, le Prophète^(s.a.w.) me donna le bol et je vis qu'il était plein de lait. Dans mon cas aussi, il insista et me fit boire deux ou trois fois jusqu'à satiété, et finalement il but le reste lui-même, rendit grâce à Dieu et referma sa porte » (Bukhārī, Kitāb al-Riqāq).

Le but du Saint Prophète^(s.a.w.), en offrant le lait à Abū Huraira^(r.a) en dernier, était sans doute de lui indiquer qu'il aurait dû continuer à endurer les affres de la faim, plaçant sa confiance en Dieu, et qu'il n'aurait pas dû attirer l'attention sur sa condition, même indirectement.

Il mangeait et buvait toujours avec sa main droite et s'arrêtait toujours trois fois pour reprendre son souffle en buvant. La raison peut en être que, lorsque quelqu'un a soif et boit de l'eau d'un seul trait, il risque de boire trop et de déranger sa digestion. En ce qui concerne la nourriture, sa règle était de goûter à toute chose pure et permise, mais pas d'une façon gourmande ou qui pût priver les autres de leur part. Comme il a été dit, sa nourriture ordinaire était toujours très simple, mais si quelqu'un lui offrait un plat spécialement préparé, il ne le refusait pas. Il n'était pas anxieux de manger de la bonne cuisine, mais il aimait particulièrement le miel et les dattes. En ce qui concerne ces dernières, il disait qu'il y avait un certain rapport entre un

musulman et le dattier, dont les feuilles, l'écorce et le fruit, vert ou mûr, et même le noyau, pouvaient être employés à quelque usage sans laisser de partie inutile. Tel était le cas avec un vrai musulman. Aucun de ses actes n'était gratuit et tout ce qu'il faisait aidait à promouvoir le bien-être de l'humanité. (Bukhārī et Muslim).

Le Saint Prophète(s.a.w.) préférait la simplicité pour les vêtements. Il portait normalement une chemise et un *izār*⁵, ou une chemise et un pantalon. Il portait toujours son *izār* ou son pantalon de façon à ce que le vêtement couvrît son corps jusqu'au-dessus des chevilles. Il n'approuvait pas l'emploi de tissus à motifs brodés ou peints, que ce fût pour en faire des vêtements ou des rideaux, surtout si les motifs étaient grands et pouvaient être interprétés comme représentant des dieux, des déesses ou d'autres objets d'adoration. Une fois, il trouva dans sa maison un rideau portant de grands motifs et le fit décrocher et enlever. Par contre, il ne désapprouvait pas l'emploi de tissus à petits motifs, qu'on ne pouvait pas mal interpréter. Il ne portait, quant à lui, jamais de soie et ne considérait pas permis aux musulmans d'en porter. Afin d'établir l'authenticité des lettres qu'il écrivait à certains souverains pour les inviter à accepter l'Islam, il fit faire une bague à cachet en argent et non en or car, disait-il, il avait été interdit aux musulmans de porter de l'or. (Bukhārī et Muslim)

Les musulmanes sont autorisées à porter de la soie et de l'or, mais, dans ce cas, le Saint Prophète(s.a.w.) leur a enjoint d'éviter tout excès. Un jour, il lança des souscriptions pour les pauvres et une dame ôta l'un de ses bracelets et le déposa devant lui comme contribution. S'adressant à elle, il lui dit : « Ton autre main ne mérite-t-elle pas d'être sauvée du Feu ? » Sur quoi la dame ôta son bracelet de l'autre poignet et l'offrit dans le même but. Aucune de ses épouses ne possédait d'ornements de grande valeur, et les autres musulmanes possédaient très rarement des ornements. Suivant les enseignements du Saint Coran, il

⁵ Note de l'Editeur : Morceau de tissu enroulé à la taille et descendant jusqu'aux chevilles.

combattait l'accumulation de l'argent ou de l'or, expliquant que c'était au détriment de l'intérêt des couches les plus pauvres de la communauté, que cela finissait par fausser l'économie d'une communauté et que c'était donc un péché.

‘Umar^(r.a) suggéra un jour au Saint Prophète^(s.a.w.) que, comme il aurait à recevoir les ambassadeurs de grands monarques, il devrait se faire préparer un riche vêtement afin de le porter pendant ces cérémonies. Le Prophète^(s.a.w.) n'approuva pas la suggestion et dit : « Il ne plairait pas à Dieu que j'adopte de telles façons. Je rencontrerai chacun dans les vêtements que je porte normalement. » Un autre jour, on lui offrit des vêtements de soie, et il en envoya un à ‘Umar^(r.a). En le recevant, ce dernier dit : « Comment puis-je le porter quand toi-même tu n'approuves pas que l'on porte des vêtements de soie. » Le Saint Prophète^(s.a.w.) ajouta : « Un cadeau n'est pas forcément pour l'usage personnel. » Ce qu'il voulait dire c'était que, puisque le vêtement était en soie, ‘Umar^(r.a) aurait dû l'offrir à sa femme ou à sa fille, ou il aurait dû l'employer autrement. (Bukhārī, Kitāb al-Libās)

Le lit du Saint Prophète^(s.a.w.) était aussi très simple. Il n'avait ni lit sur pieds ni couche ; il dormait à même le sol avec pour toute literie un morceau de cuir ou de tissu en poil de chameau. ‘Ā'isha^(r.a) raconte : « Notre literie était si petite que, lorsque le Prophète^(s.a.w.) se levait la nuit pour les prières, je me couchais d'un côté, les jambes allongées pendant qu'il était debout, les repliant lorsqu'il devait se prosterner. » (Muslim, Tirmidhī et Bukhārī, Kitāb Al-at‘ima).

Il adoptait la même simplicité pour son logement. Sa maison consistait normalement d'une seule pièce et d'une cour. Une corde était tendue à travers la pièce afin de pouvoir, lorsqu'il y avait des visiteurs, tirer un rideau pour transformer une partie de la chambre en salon, séparé de la partie occupée par sa femme. Sa façon de vivre était si humble que, selon. ‘Ā'isha^(r.a), pendant toute la vie du Saint Prophète^(s.a.w.) ils devaient souvent vivre de dattes et d'eau et que, le jour de sa mort, il n'y avait dans la maison rien d'autre à manger que quelques dattes. (Bukhārī)

Sa relation avec Dieu

Chaque aspect de la vie du Saint Prophète(s.a.w.) semble avoir été gouverné et caractérisé par son amour et son dévouement pour Dieu. Malgré les très lourdes responsabilités qui avaient été placées sur ses épaules, il consacrait la majeure partie de son temps, le jour comme la nuit, à adorer et louer Dieu. Il se levait, au milieu de la nuit pour adorer dieu jusqu'à l'heure où il fallait aller à la mosquée pour les prières du matin. Parfois, il restait si longtemps en prières qu'au petit matin ses pieds étaient enflés, et ceux qui le voyaient dans cet état en étaient toujours très affectés. Un jour, 'Ā'isha(r.a) lui dit : « Dieu t'a honoré de Son amour et de Sa proximité. Alors pourquoi te soumetts-tu à tant d'inconfort ? » Il répondit : « Si Dieu, par Sa grâce et Sa miséricorde, a bien voulu m'accorder Son amour et Sa proximité, en retour n'est-t-il pas de mon devoir de toujours Lui rendre grâces ? La reconnaissance doit augmenter dans la mesure des faveurs reçues. » (Bukhārī, Kitāb al-Kusūf)

Il n'entreprenait jamais rien sans le commandement ou la permission divine. Nous avons déjà vu que, malgré la très sévère persécution à laquelle il était soumis de la part des Mecquois, il ne quitta jamais la ville avant d'en avoir reçu le commandement divin. Quand la persécution devint très forte et qu'il donna à ses compagnons l'autorisation d'émigrer en Abyssinie, quelques-uns exprimèrent le désir qu'il les accompagnât. Il refusa, invoquant qu'il n'avait pas reçu de permission divine pour cette émigration. Ainsi, pendant une période d'épreuves et de persécutions, quand normalement on préfère avoir près de soi parents et amis, il envoya ses compagnons chercher refuge en Abyssinie tandis que lui-même restait à la Mecque, car Dieu ne lui avait pas encore ordonné de la quitter.

Toutes les fois qu'il entendait réciter la parole de Dieu, il était ému et des larmes coulaient de ses yeux, surtout s'il écoutait les versets qui soulignaient ses propres responsabilités. 'Abdullāh ibn Mas'ūd(r.a), rapporte qu'un jour, le Saint Prophète(s.a.w.) lui demanda de lui réciter quelques versets du Saint Coran. Il dit : « Ô messager d'Allah(s.a.w.) ! Le Coran t'a été révélé (c'est-à-dire tu

le connais mieux que quiconque). Comment, donc, puis-je te le réciter ? » Mais le Prophète^(s.a.w.) dit : « J'aime l'entendre réciter par d'autres aussi. » Sur ce, 'Abdullāh ibn Mas'ūd se mit à réciter des versets de la sourate Al-Nisā'. Quand il récita : « Et qu'advient-il d'eux quand Nous produirons un témoin de chaque communauté, et que Nous te ferons venir comme témoin contre eux ? » (4 : 42). Il s'écria : « Assez ! Assez ! » 'Abdullāh ibn Mas'ūd leva la tête et vit qu'un flot de larmes inondait les yeux du Saint Prophète^(s.a.w.). (Bukhārī, Kitāb Faḍā'il al-Qur'ān)

Il tenait tant à se joindre aux prières communes que même pendant une grave maladie, alors qu'il est permis non seulement de garder la chambre mais aussi de rester au lit pour y faire ses prières, il se rendait à la mosquée pour y diriger les prières. On dit qu'un jour qu'il ne pouvait aller jusqu'à la mosquée, il ordonna à Abū Bakr^(r.a) de diriger le culte à sa place. Cependant, il sentit ensuite une amélioration de son état et demanda à être soutenu jusqu'à la mosquée. Il s'appuya sur les épaules de deux hommes mais il était si faible que, selon 'Ā'isha^(r.a), ses pieds traînaient sur le sol. (Bukhārī)

Il est courant d'exprimer son plaisir ou d'attirer l'attention sur quelque chose de particulier en applaudissant des mains, et les Arabes avaient cette coutume. Le Saint Prophète^(s.a.w.), quant à lui, aimait tant se rappeler Dieu que, dans ces cas, il préférerait le louer plutôt que de frapper les mains. Un jour qu'il était occupé par quelque affaire importante, l'heure du prochain service approchait et il ordonna à Abū Bakr^(r.a) de diriger les prières. Peu après, il parvint à terminer l'affaire qui l'avait retenu et se dirigea immédiatement vers la mosquée. Abū Bakr^(r.a) dirigeait les prières, mais quand l'assemblée s'aperçut de l'arrivée du Saint Prophète^(s.a.w.), elle commença à frapper les mains pour exprimer sa joie et aussi pour attirer l'attention d'Abū Bakr^(r.a) sur le fait que le Saint Prophète^(s.a.w.) lui-même était là. Alors, Abū Bakr^(r.a) se retira pour lui céder la place afin qu'il dirigeât les prières lui-même. Une fois les prières terminées, le Prophète^(s.a.w.) s'adressa à Abū Bakr^(r.a) et lui dit : « Pourquoi t'es-tu retiré, alors que je t'avais ordonné de diriger les prières ? » Abū Bakr^(r.a) répondit : « Ô Messenger d'Allah^(s.a.w.) ! Comment le fils d'Abū

Quhāfa^(r.a) peut-il diriger les prières en présence du messager d'Allah^(s.a.w.) ? » Alors, s'adressant à l'assemblée, le Saint Prophète^(s.a.w.) dit : « Pourquoi avez-vous frappé les mains ? Il n'est pas convenable de le faire tandis que vous êtes engagés dans le souvenir de Dieu. Si, au cours des prières, on a besoin d'attirer l'attention sur quelque chose, le mieux, au lieu de frapper des mains, c'est de prononcer à haute voix le nom de Dieu. Ceci attirera aussi sûrement l'attention sur ce qui doit être observé. » (Bukhārī)

Le Saint Prophète^(s.a.w.) n'approuvait pas qu'on accomplisse les prières ou qu'on rende le culte comme s'il s'agissait d'une corvée. Un jour, en revenant chez lui, il remarqua une corde suspendue entre deux piliers. Il s'informa de l'utilité de celle-ci et on lui dit que sa femme Zaynab^(r.a) avait l'habitude de se soutenir à la corde lorsqu'elle était fatiguée au cours de ses prières. Il fit enlever la corde et dit qu'on ne devait continuer à prier qu'aussi longtemps qu'on le faisait aisément et avec plaisir, mais que, dès qu'on se sentait fatigué, on devait s'asseoir. La prière n'était pas une pénitence, et si on la poursuivait en étant trop fatigué, elle manquait son but. (Bukhārī, Kitāb al-Kusūf)

Il avait horreur de tout acte ou habitude qui, même de loin, lui rappelait l'idolâtrie. Quand sa fin approchait et alors qu'il était dans l'agonie, il se tournait et se retournait en s'exclamant : « Que la malédiction de Dieu descende sur les juifs et les chrétiens qui ont transformé les tombeaux de leurs prophètes en lieux de culte. » (Bukhārī). Il se référait à ceux, juifs et chrétiens, qui se prosternaient sur les tombes de leurs prophètes et de leurs saints en leur adressant leurs prières, et il voulait dire que, si les musulmans se livraient eux aussi à de telles pratiques, ils ne mériteraient pas ses prières mais, au contraire, se trouveraient séparés de lui. Nous avons déjà montré combien il était jaloux de l'honneur de Dieu. Les Mecquois avaient cherché à le tenter de différentes manières afin de le persuader d'abandonner son opposition à l'idolâtrie. (Ṭabarī)

Son oncle, Abū Ṭālib, essaya aussi de le dissuader et exprima la crainte que, s'il persistait à dénoncer l'idolâtrie, lui-même

devrait choisir entre cesser de lui donner sa protection ou subir l'opposition farouche de son peuple. La seule réponse que le Saint Prophète^(s.a.w.) fit à son oncle à cette occasion fut : « Même si ces gens devaient mettre le soleil dans ma main droite et la lune dans ma main gauche, je ne cesserais de proclamer et de prêcher l'Unicité de Dieu ». (Zurqānī)

Puis à nouveau, pendant la bataille d'Uḥud : les survivants et blessés musulmans étaient groupés autour de lui au pied d'une colline et l'ennemi donnait libre cours à sa joie d'avoir brisé leurs rangs, lançant des cris de victoire par Abū Sufyān^(r.a) : « Gloire à Hubal ! (une des idoles adorées par les Mecquois) Gloire à Hubal ! » Le Saint Prophète^(s.a.w.) réalisait que sa propre sécurité et celle de sa petite troupe dépendaient de leur silence ; pourtant, il ne put se retenir plus longtemps et ordonna à ses compagnons de crier en réponse : « À Allah seul appartiennent la victoire et la gloire ! À Allah seul appartiennent la victoire et la gloire ! » (Bukhārī)

Avant l'avènement de l'Islam ; les adeptes des différentes religions étaient sous l'emprise d'idées fausses. Ils croyaient que des manifestations célestes et terrestres avaient lieu pour marquer les réjouissances et les peines des prophètes, des saints et d'autres grands hommes et que ceux-ci pouvaient contrôler les mouvements des corps célestes. Par exemple, on rapporte que certains d'entre eux avaient arrêté le soleil dans sa course, ou immobiliser la lune, ou encore rendu stagnante l'eau courante. L'Islam a enseigné que de telles idées étaient sans fondement et que les références dans les Saintes Ecritures à des phénomènes de cette sorte n'étaient que des métaphores qui, au lieu d'être interprétées correctement, avaient donné lieu à des superstitions. Cependant, certains musulmans avaient tendance à attribuer ces phénomènes à des événements de la vie des grands prophètes^(a.s). Dans les dernières années de la vie du Saint Prophète^(s.a.w.), son fils Ibrāhīm mourut à l'âge de deux ans et demi. Une éclipse du soleil eut lieu ce même jour. Certains musulmans de Médine accréditèrent l'idée que le soleil s'était obscurci à l'occasion de la mort du fils du Prophète^(s.a.w.) en signe de condoléance divine. Quand cela lui fut mentionné, il

manifesta un grand mécontentement et condamna sévèrement cette conception. Il expliqua que le soleil et la lune et les autres corps célestes étaient tous régis par des lois divines et que leurs mouvements et les phénomènes corrélatifs n'avaient rien à voir avec la vie ou la mort de quiconque. (Bukhārī)

L'Arabie est un pays très sec : la pluie y est toujours la bienvenue et elle est très attendue. Les Arabes s'imaginaient que sa venue était contrôlée par les mouvements des étoiles. Toutes les fois que quelqu'un exprimait cette idée, le Saint Prophète(s.a.w.) en était contrarié, et il exhortait son peuple à ne pas attribuer à d'autres causes les faveurs qui lui étaient accordées par la Providence. Il expliquait que la pluie et les autres phénomènes naturels étaient régis par des lois divines et qu'il n'incombait à aucun dieu, à aucune déesse ni à aucune autre puissance de les contrôler. (Muslim)

Il avait en dieu une confiance absolue que rien ne pouvait ébranler. Un jour, l'un de ses ennemis, le trouvant endormi et sans défense, tint une épée au-dessus de sa tête, menaçant de le tuer sur le champ. Avant d'exécuter son sinistre dessein, il demanda : « Qui peut t'aider à t'en sortir ? » Le Saint Prophète(s.a.w.) répondit calmement : « Allah. » Il prononça ce mot avec une assurance si parfaite que même le cœur de cet ennemi incroyant fut forcé d'admettre la profondeur de sa foi et de sa confiance en Dieu. L'épée lui tomba de la main et, lui qui un instant auparavant était déterminé à causer sa perte, demeura devant le Prophète(s.a.w.) comme un condamné attendant d'être jugé pour son crime. (Muslim, Kitāb al-Fadā'il et Bukhārī, Kitāb al-Jihād)

D'un autre côté, il possédait un sens parfait d'humilité vis-à-vis du Divin. Abū Hurā'ira(r.a) rapporte : « Un jour, j'entendis le Saint Prophète(s.a.w.) dire qu'aucun homme n'atteindrait le salut par ses propres bienfaits. Alors, je dis : « Ô messager d'Allah(s.a.w.) ! Sûrement tu entreras au Paradis par tes propres bienfaits. » Il répondit : « Non, moi non plus je ne puis entrer au Paradis par mes propres bienfaits, à moins que la grâce et la miséricorde de Dieu ne m'enveloppent ». (Bukhārī, Kitāb al-Riqāq)

Il exhortait toujours les gens à choisir et à suivre le bon chemin et à être diligents dans leur recherche des moyens de vivre plus près de Dieu. Il enseigna qu'aucun homme ne doit désirer sa propre mort car, s'il est bon, en vivant plus longtemps il pourra augmenter le nombre de ses bienfaits ; et s'il est mauvais, il peut, s'il a plus de temps, se repentir de ses méfaits et s'engager sur la bonne voie. Son amour pour Dieu et sa dévotion ont trouvé leur expression de très diverses manières. Par exemple, après une saison sèche, lorsque les premières pluies se mettaient à tomber, il tirait la langue pour y recueillir quelques gouttes et s'exclamait : « Voici la dernière faveur de mon Seigneur. » Il priait constamment pour obtenir le pardon et la bienfaisance de Dieu, plus particulièrement quand il était en compagnie, afin que ses amis, musulmans ou non, puissent s'épargner la colère divine et mériter la miséricorde de Dieu. Cette conscience du fait qu'il était sans cesse en présence de Dieu ne le quittait jamais. Avant de se coucher, il disait : « Ô Allah, laisse-moi m'endormir avec Ton nom sur les lèvres, et laisse-moi m'éveiller pareillement ». En se levant, il disait : « Toute louange appartient à Allah qui m'a amené à la vie après la mort (sommeil) et un jour nous serons tous réunis autour de Lui ». (Bukhārī)

Il aspirait constamment à se rapprocher de Dieu, et l'une de ses fréquentes prières était : « Ô Allah ! Remplis mon cœur de Ta lumière et remplis mes yeux de Ta lumière, remplis mes oreilles de Ta lumière et mets Ta lumière à ma droite, et mets Ta lumière à ma gauche, et mets Ta lumière au-dessus de moi et mets Ta lumière en dessous de moi, et mets Ta lumière en face de moi et mets Ta lumière derrière moi, et, je T'en prie, Ô Allah, convertis-moi tout entier en lumière. » (Bukhārī)

Ibn 'Abbās^(r.a) rapporte : « Peu avant la mort du Saint Prophète^(s.a.w.), Musaylima (l'imposteur) vint à Médine et proclama que si Muḥammad^(s.a.w.) le désignait comme successeur, il était prêt à l'accepter comme Prophète^(s.a.w.). Il était accompagné d'une nombreuse suite, et la tribu à laquelle il était lié était la plus grande des tribus de l'Arabie. Quand le Saint Prophète^(s.a.w.) fut informé de son arrivée, il alla le rencontrer,

suivi de Thābit ibn Qays ibn Shams^(r.a). Il tenait à la main une brindille sèche de palmier. Quand il atteignit la tente de Musaylima, il se tint devant lui. Entre-temps, d'autres compagnons s'étaient joints au Prophète^(s.a.w.) et s'étaient rangés à ses côtés. S'adressant à Musaylima, il dit : « On m'apprend que tu as dit que si je devais te désigner comme mon successeur, tu serais prêt à me suivre, mais je ne suis pas disposé à t'accorder même cette brindille contre les commandements de Dieu. Ta fin sera celle que Dieu a désignée. Si tu me tournes le dos, cela ne t'amènera à rien. Je perçois très clairement que Dieu te dispensera ce qu'Il m'a révélé. » Puis il ajouta : « Je vais maintenant me retirer. Si tu as autre chose à dire, tu peux parler à Thābit ibn Qays ibn Shams, qui me représentera. » Puis il s'en alla. Abū Hurā'ira^(r.a) avait assisté à l'entretien. Quelqu'un demanda au Prophète^(s.a.w.) ce qu'il voulait dire quand il affirmait que Dieu dispenserait à Musaylima ce qui lui avait été révélé. Il répondit : « J'ai vu en rêve deux bracelets à mes poignets que je n'aimais pas. Je rêvais encore lorsque Dieu m'ordonna de souffler sur les bracelets. Quand je soufflai dessus, ils disparurent. J'ai interprété cela comme signifiant que deux faux prétendants (la mission prophétique) apparaîtraient après moi ». (Bukhārī, Kitāb al-Maghāzi)

Cet incident survint vers la fin de la vie du Saint Prophète^(s.a.w.). La dernière et la plus grande des tribus arabes, qui ne l'avait pas encore accepté, était prête à faire sa soumission à la seule condition qu'il désigne son chef comme son successeur. Si le Prophète^(s.a.w.) avait agi pour des motifs personnels, rien ne l'empêchait d'assurer l'unité de l'Arabie tout entière en promettant sa succession au chef de la plus grande tribu Arabe. Il n'avait pas de fils et aucune ambition dynastique n'aurait donc pu s'opposer à une telle succession.

Mais il ne considérait jamais que même la plus petite chose puisse lui appartenir ou qu'elle puisse être à son entière disposition. Il ne pouvait donc décider à sa guise de la direction des musulmans qu'il considérait comme un legs sacré, et sa croyance était que Dieu la remettrait à qui Il jugerait bon. Il rejeta donc l'offre de Musaylima avec mépris, en lui disant qu'il

n'était non seulement pas prêt à lui accorder la direction des musulmans, mais qu'il ne lui donnerait même pas une branche sèche de palmier.

Toutes les fois qu'il parlait de Dieu, il semblait, à celui qui le regardait, que tout son être était pris d'une passion d'amour et de dévotion pour Dieu.

Il insistait toujours sur la simplicité dans le culte divin. La mosquée qu'il construisit à Médine et où il dirigeait toujours les prières n'avaient qu'un sol en terre battue sans tapis ni natte ; le toit était fait de palmes séchées et fuyait dès qu'il pleuvait. En de telles circonstances, le Saint Prophète^(s.a.w.) et les musulmans rassemblés pour la prière étaient éclaboussés de pluie et de boue. Cependant, il continuait à diriger l'office jusqu'à la fin, et jamais il ne manifesta la moindre intention de remettre le service à plus tard ou de se retirer dans un endroit plus abrité. (Bukhārī, Kitāb al-Sawm)

Il avait toujours beaucoup de considération pour ses compagnons. Abdullāh ibn 'Umar^(r.a.) était un homme pur et d'une grande piété. Le Saint Prophète^(s.a.w.) dit un jour de lui : 'Abdullāh ibn 'Umar^(r.a.) serait un meilleur homme encore s'il était plus régulier dans ses prières de tahajjud⁶. Quand cela fut rapporté à 'Abdullāh ibn 'Umar^(r.a.), il ne manqua jamais plus ces prières. On raconte encore que le Saint Prophète^(s.a.w.), un jour qu'il se trouvait chez sa fille Fāṭima^(r.a.), demanda à son propos et à propos de son mari, 'Alī^(r.a.), s'ils accomplissaient régulièrement leurs prières de tahajjud. 'Alī^(r.a.) répondit : « Ô messager d'Allah^(s.a.w.) ! Nous essayons de nous lever pour les prières de tahajjud, mais lorsque Dieu le veut ainsi nous sommes incapables de nous réveiller et nous les manquons. »

Le Saint Prophète^(s.a.w.) s'en retourna chez lui et, en route, il répéta plusieurs fois un verset du Coran qui signifie qu'un homme répugne souvent à admettre sa faute et essaie de la justifier par des excuses. (Bukhārī, Kitāb al-Kusūf)

⁶ Note de l'Editeur : Cette prière est accomplie au milieu de la nuit et ne fait pas partie des cinq prières quotidiennes.

Il voulait dire qu'Ali^(r.a) n'aurait pas dû attribuer sa faute à Dieu en disant que lorsque Dieu ne voulait qu'ils ne se lèvent point, ils étaient dans l'incapacité de se lever à temps. Il aurait dû admettre sa propre faiblesse en la matière.

Désapprobation de la pénitence

Le Prophète^(s.a.w.) s'opposait vivement à tout formalisme en matière de culte et condamnait la pénitence. Il enseignait que le culte véritable consiste dans l'utilisation bénéfique des facultés dont Dieu a doté l'homme. Ainsi, comme Dieu a donné à l'homme des yeux pour voir, ce ne serait pas de l'adoration mais de l'impertinence de les garder fermés ou de se les faire retirer. Ce n'est pas l'utilisation adéquate de la faculté de voir qui constitue un péché, mais sa mauvaise utilisation. Ce serait de l'ingratitude de la part d'un homme de se priver de la faculté d'entendre, mais ce serait péché de sa part d'user de cette faculté dans le but d'écouter médisances et calomnies. Le fait de s'abstenir de toute nourriture (sauf lorsque c'est prescrit ou recommandé) peut revenir à un suicide et constituer ainsi un péché impardonnable, mais ce serait également un péché de la part d'un homme de s'adonner entièrement à la nourriture ou de manger et de boire des choses interdites ou indésirables. Ceci est une règle d'or qui fut enseignée par le Prophète^(s.a.w.) de l'Islam, sur laquelle il insista beaucoup, et qui n'avait été inculquée par aucun autre prophète avant lui.

L'utilisation correcte des facultés naturelles témoigne de hautes qualités morales ; c'est une sottise de contrecarrer ou de neutraliser ces facultés. Leur emploi d'une façon inconvenante est mauvais ; le contraire constitue la véritable vertu. Telle est l'essence des enseignements moraux inculqués par le Saint Prophète^(s.a.w.) de l'Islam, et c'est aussi, en résumé, une image de sa vie et de ses actes. 'Ā'isha^(r.a) rapporte : « Toutes les fois que le Saint Prophète^(s.a.w.) avait un choix à faire entre deux actions, il choisissait la plus facile, pourvu qu'elle fût au-dessus de tout soupçon d'erreur ou de péché, car, si une action prêtait à de tels soupçons, de tous les hommes, il était le premier à l'éviter » (Muslim, Kitāb al-Faḍā'il). Ceci est, en vérité, la plus noble ligne

de conduite qui s'offre à l'homme. Bien des hommes s'imposent volontairement souffrances et privations, non dans le but de gagner le plaisir de Dieu, car ceci ne se gagne pas par des privations inutiles, mais pour tromper l'humanité. De telles personnes ont peu de vertu et désirent dissimuler leurs fautes ou s'acquérir du mérite aux yeux des autres en s'attribuant de fausses vertus. Le but du Saint Prophète^(s.a.w.) de l'Îslam, quant à lui, était d'atteindre la véritable vertu et de gagner le plaisir de Dieu. Il n'avait jamais recours à la feinte ou aux faux semblants. Que le monde le considérât mauvais ou l'appréciât pour le bien qu'il faisait lui était complètement indifférent. Tout ce qui lui importait était son propre jugement et celui de Dieu. Si, en plus du témoignage de sa conscience et de l'approbation de Dieu, il obtenait aussi le témoignage de l'humanité, il était plein de reconnaissance, mais si certains le regardaient d'un mauvais œil, il était désolé pour eux et n'accordait pas d'importance à leur opinion.

Son attitude envers ses épouses

Le Prophète^(s.a.w.) était extrêmement bon et juste envers ses épouses. Si, par occasion, l'une d'elles ne se comportait pas envers lui avec la déférence requise, il se contentait de sourire et oubliait. Il disait à 'Ā'isha^(r.a) que toutes les fois qu'elle était fâchée contre lui, il le savait toujours.

Elle demanda : « Comment se fait-il ? » Il lui dit : « J'ai remarqué que lorsque tu es contente et qu'au cours de la conversation tu dois te référer à Dieu, tu te réfères à Lui comme le Seigneur de Muḥammad^(s.a.w.). Mais si tu n'es pas contente, tu te réfères à Lui comme le Seigneur d'Abraham^(a.s.). » 'Ā'isha^(r.a) rit et déclara qu'il avait raison. (Bukhārī, Kitāb al-Nikāḥ)

Khadīdja^(r.a) était sa première épouse, celle qui avait fait de grands sacrifices pour sa cause. Elle était beaucoup plus âgée que lui. Après sa mort, il épousa des femmes plus jeunes mais ne permit jamais qu'on oubliât sa mémoire, et lorsque des amies de Khadīdja^(r.a) lui rendaient visite, il se levait pour les recevoir. (Muslim)

S'il apercevait un objet lui ayant appartenu ou lui rappelant son souvenir, il était toujours très ému. Il advint que parmi les prisonniers fait par les musulmans à la bataille de Badr, se trouvait un gendre du Prophète(s.a.w.). Il ne possédait rien qu'il pouvait offrir comme rançon. Sa femme Zaynab(r.a) (une fille du Saint Prophète(s.a.w.)), envoya à Médine un collier qui avait appartenu à sa mère (Khadīdja(r.a)) et l'offrit pour la rançon de son mari. Quand il vit le collier, le Saint Prophète(s.a.w.) le reconnut et fut très affecté. Il dit à ses compagnons : « Je ne suis point autorisé à donner des directives à ce sujet, mais je sais que ce collier est très cher à Zaynab(r.a) pour être un dernier souvenir de sa défunte mère et, pourvu que vous n'y ayez pas d'objection, j'aimerais qu'elle n'en soit pas privée et qu'il lui soit retourné. » Tous approuvèrent sa suggestion avec empressement, affirmant que rien ne leur causerait plus grand plaisir. (Ḥalbiyya, II)

Souvent, il faisait la louange de Khadīdja(r.a) à ses autres femmes, soulignant ses vertus et les sacrifices auxquels elle avait consentis pour la cause de l'Islam. En une telle occasion, 'Ā'isha(r.a) s'offensa et dit : « Ô messenger d'Allah(s.a.w.), pourquoi continuer à parler de la vieille dame ? Dieu t'a accordé de meilleures femmes, plus jeunes et plus attrayantes. » Le Saint Prophète(s.a.w.), en entendant cela, fut saisi d'émotion et protesta : « Oh non, 'Ā'isha(r.a) ! Tu ne peux savoir combien Khadīdja(r.a) était bonne envers moi. » (Bukhārī)

Ses hautes qualités morales

Le Prophète(s.a.w.) était toujours très patient dans l'adversité. Il ne se décourageait jamais face à des circonstances adverses, pas plus qu'il ne permettait à ses désirs personnels de prendre le dessus. On a vu que son père était mort avant sa naissance et que sa mère mourut alors qu'il était encore enfant. Jusqu'à l'âge de huit ans, il fut confié à la garde de son grand-père, puis, à la mort de celui-ci, à celle de son oncle, Abū Ṭālib. Par affection naturelle, et aussi parce que son père lui en avait fait la recommandation spéciale, Abū Ṭālib s'occupait toujours de son neveu avec soin et indulgence, mais sa femme ne prenait pas

conscience de son devoir au même degré. Il lui arrivait souvent de distribuer des choses entre ses enfants, laissant de côté leur petit cousin. Si, par hasard, Abū Ṭālib entraît dans la maison à ce moment, il trouvait son jeune neveu assis à part, image parfaite de la dignité, sans aucune marque de maussaderie ou de peine sur son visage. L'oncle, laissant parler son affection et reconnaissant sa responsabilité, courait alors vers son neveu et le pressait contre sa poitrine en s'exclamant : « Donnez aussi de l'attention à cet enfant-ci qui est mien ! Donnez aussi de l'attention à cet enfant-ci qui est mien ! »

De tels incidents étaient fréquents, et ceux qui en furent témoins ont témoigné unanimement que le jeune Muḥammad^(s.a.w.) ne s'en montra jamais affecté et n'éprouva jamais aucune jalousie envers ses cousins. Plus tard, quand il eut l'occasion de le faire, il prit à sa charge l'éducation de deux des fils de son oncle, 'Alī^(r.a) et Ja'far^(r.a) s'acquittant de ses responsabilités d'excellente façon.

Toute sa vie durant, le Saint Prophète^(s.a.w.) dut affronter une série d'expériences amères. Il était né orphelin, sa mère mourut quand il était encore enfant, et il perdit son grand-père à l'âge de huit ans. Après son mariage, il dut supporter la perte de plusieurs de ses enfants, l'un après l'autre, puis sa chère et dévouée épouse, Khadīdja^(r.a), mourut à son tour. Plusieurs des femmes qu'il épousa après la mort de Khadīdja^(r.a) décédèrent de son vivant, et vers la fin de sa vie, il fut éprouvé par la perte de son fils Ibrāhīm. Il supporta tout cela avec sérénité et rien ne put entamer sa résolution ni son heureuse disposition. Il ne manifesta jamais en public ses peines personnelles, se montrant toujours d'une grande courtoisie et traitant chacun avec une égale bienveillance.

Un jour, il vit une femme qui avait perdu son enfant et qui pleurait bruyamment sur sa tombe. Il l'engagea à être patiente et à accepter la volonté de Dieu comme étant supérieure à toutes choses. La femme ne savait pas qu'elle s'adressait au Saint Prophète^(s.a.w.) ; elle répondit : « Si tu avais jamais souffert, comme moi, la perte d'un enfant, tu réaliserais combien il est

dur d'être patient dans une telle affliction. » Le Saint Prophète(s.a.w.) fit observer : « Je n'ai pas souffert la perte d'un enfant, mais de sept », et il poursuivit son chemin. Sauf lorsqu'il se référerait à ses propres malheurs de cette manière indirecte, il n'aimait pas en parler et, de toute façon, il ne les laissait pas influencer son inlassable mission au service de l'humanité, partageant sereinement le fardeau des autres.

Son sang-froid

Le Prophète(s.a.w.) gardait toujours une complète maîtrise de lui-même. Même lorsqu'il devint souverain, il continuait à écouter chacun avec patience, et si quelqu'un était insolent, il ne lui en tenait pas rigueur. En Orient, l'une des façons de montrer du respect à quelqu'un c'est de ne jamais lui adresser la parole en l'appelant par son nom. Les musulmans s'adressaient au Saint Prophète(s.a.w.) par « Ô messager d'Allah », et les non-musulmans par « Abūl Qāsim » (c.-à-d. Le père de Qāsim, Qāsim étant le nom d'un de ses fils). Une fois, un juif vint le voir à Médine et entama une conversation avec lui. Au cours de l'entretien, il s'adressa plusieurs fois à lui par « Ô Muḥammad(s.a.w.) ». Le Saint Prophète(s.a.w.) n'y fit pas attention et poursuivit la discussion. Ses compagnons, cependant, s'irritaient du manque de courtoisie de son interlocuteur et l'un d'eux, ne pouvant plus se contenir, dit au juif de ne pas s'adresser au Saint Prophète(s.a.w.) en l'appelant par son nom mais de l'appeler Abūl Qāsim(s.a.w.). Le juif dit qu'il l'appellerait par le nom que ses parents lui avaient donné. Le Saint Prophète(s.a.w.) sourit et dit à ses compagnons : « Il a raison. J'ai été nommé Muḥammad(s.a.w.) au moment de ma naissance et il n'y a pas de raison de se formaliser parce qu'il m'appelle par ce nom. »

Parfois, les gens l'arrêtaient en chemin et engageaient la conversation avec lui, lui exposant leurs problèmes et lui adressant leurs requêtes. Il les écoutait toujours patiemment, attendant qu'ils aient fini avant de reprendre son chemin. Quelque fois, en lui serrant les mains, ils lui tenaient la main pendant longtemps et - bien qu'il trouvât cela incommode et comme une perte de temps précieux - il n'était jamais le premier

à retirer la sienne. Les gens allaient librement à lui et lui rapportaient leurs difficultés et leurs problèmes, lui demandant aide et conseil. S'il pouvait les aider, il ne le refusait jamais.

Parfois, il était harcelé d'une façon irraisonnable par des requêtes, mais il essayait toujours à les satisfaire autant que possible. Par occasion, après avoir accédé à une demande, il exhortait le solliciteur à avoir une plus grande confiance en Dieu et à éviter de chercher l'assistance des autres. Un jour, un pieux musulman lui demanda de l'argent plusieurs fois de suite, et il répondit à sa requête à chaque fois ; mais à la fin il lui dit : « Il est mieux pour l'homme de mettre sa confiance en Dieu et d'éviter de faire des requêtes. » La personne concernée était un homme sincère. Par respect pour les sentiments du Saint Prophète^(s.a.w.), il n'offrit pas de lui rendre l'argent qu'il avait déjà reçu, mais il déclara qu'à l'avenir il ne demanderait plus rien à personne dans n'importe quelle circonstance.

Des années plus tard, il prenait part à une bataille, monté sur un cheval. Au plus fort du combat, au milieu de la confusion et de la mêlée d'armes, entouré d'ennemis, son fouet lui échappa des mains. Un soldat musulman qui combattait à pied, voyant sa mauvaise posture, se baissa pour ramasser le fouet, mais il le pria de n'en rien faire. Sautant de son cheval, il ramassa lui-même son fouet, expliquant au soldat que, longtemps auparavant, il avait promis au Saint Prophète^(s.a.w.) qu'il ne demanderait plus jamais rien à personne. S'il l'avait laissé ramasser son fouet, cela équivaldrait à une requête indirecte de sa part ; ainsi, il se serait rendu coupable de ne pas avoir tenu sa promesse.

Justice et équité

Les Arabes étaient très enclins au favoritisme et appliquaient des critères différents selon les personnes. Même à notre époque, chez les nations dites civilisées, on observe une certaine répugnance à contraindre les personnes importantes ou celles qui occupent de hautes fonctions à rendre compte de leurs actions, alors que la loi est appliquée rigoureusement contre les

citoyens ordinaires. Le Saint Prophète(s.a.w.), quant à lui, était unique en ce sens qu'il faisait valoir la justice et l'équité selon des normes constantes.

Une fois, un cas se présenta à lui dans lequel une jeune femme d'une famille très connue avait été prise en flagrant délit de vol. La consternation fut grande car, si le châtement normal était imposé à la jeune femme, une famille importante serait humiliée et déshonorée. Beaucoup étaient tentés d'intercéder auprès du Prophète(s.a.w.) en faveur de la coupable, mais ils craignaient de le faire.

Finalement, Usāma(r.a) fut chargé d'entreprendre cette mission. Il alla voir le Saint Prophète(s.a.w.) mais, dès que celui-ci comprit le sens de sa requête, il fut très contrarié et dit : « Tu ferais mieux d'abonner. Des nations ont connu une mauvaise fin pour avoir accordé des faveurs à des personnes haut placées, tandis qu'elles usaient de contrainte envers les hommes ordinaires. L'Islam ne permet pas cela, et je ne le ferai certainement pas. En vérité, même si ma propre fille Fāṭima(r.a) commettait une offense, je n'hésiterais pas à imposer la punition qui convient ». (Bukhārī, Kitāb al-Hudud)

Nous avons déjà vu comment l'oncle du Prophète(s.a.w.), 'Abbās(r.a), avait été fait prisonnier à la bataille de Badr, et comment il fut ligoté, comme les autres, avec une corde pour l'empêcher de fuir. La corde était si serrée qu'il gémissait de douleur pendant la nuit. En l'entendant, le Saint Prophète(s.a.w.) ne pouvait trouver le sommeil. Ses compagnons s'en aperçurent et allèrent desserrer les liens de 'Abbās(r.a). Quand le Prophète(s.a.w.) apprit cela, il ordonna que tous les prisonniers fussent traités pareillement, en disant qu'il n'y avait aucune raison de montrer une faveur spéciale à son parent. Il insista sur le fait qu'on devait, soit desserrer les liens de tous les prisonniers, soit resserrer ceux de 'Abbās(r.a) comme les autres. Comme les compagnons du Prophète(s.a.w.) ne voulaient pas qu'il se sente mal à l'aise à cause de son oncle, ils entreprirent de veiller plus étroitement les prisonniers après avoir desserré leurs liens. (Zurqānī, III, p.279)

Même au milieu des exigences de la guerre, il tenait à respecter ce qui avait été convenu. Une fois, il avait envoyé un groupe de compagnons en éclaireurs ; ceux-ci rencontrèrent quelques hommes de l'ennemi le dernier jour du mois sacré, le mois de Rajab. Pensant qu'il serait dangereux de les laisser s'échapper et qu'ils pourraient avertir La Mecque de ce que leur groupe de reconnaissance était si proche, ils les attaquèrent et, au cours de l'escarmouche, l'un d'eux fut tué.

Après que le groupe fut rentré à Médine, les Mecquois protestèrent que des éclaireurs musulmans avaient tué un de leurs hommes pendant le mois sacré. Les Mecquois, de leur côté, s'étaient souvent rendus coupables de violation de la sainteté de ce mois vis-à-vis des musulmans lorsque cela leur convenait, et on aurait pu leur répondre que, puisque les Mecquois n'avaient pas eux-mêmes respecté la convention concernant les mois sacrés, ils étaient mal placés pour exiger le respect de celle-ci par les musulmans.

Mais le Prophète^(s.a.w.) ne fit pas cette réponse. Il réprimanda sévèrement les membres de son groupe, refusa d'accepter le butin et, selon certains témoignages, paya même le prix de sang pour l'homme tué, jusqu'à ce que la révélation du verset 218 du chapitre 2 clarifiât ce point. (Ṭabarī et Ḥalbiyya)

En général, on a tendance à respecter les sentiments de ses amis et de ses parents, mais le Saint Prophète^(s.a.w.) tenait à respecter également tout le monde, même ses adversaires. Un jour, un juif vint se plaindre à lui de ce qu'Abū Bakr^(r.a) avait blessé ses sentiments en disant que Dieu avait élevé Muḥammad^(s.a.w.) au-dessus de Moïse^(a.s).

Le Saint Prophète^(s.a.w.) fit appeler Abū Bakr^(r.a) et lui demanda ce qu'il en était. Ce dernier expliqua que le juif avait commencé par dire qu'il jurait par Moïse^(a.s), que Dieu, disait-il, avait élevé au-dessus de l'humanité toute entière ; et lui, Abū Bakr^(r.a), avait alors répliqué en jurant par Muḥammad^(s.a.w.), que Dieu avait élevé au-dessus de Moïse^(a.s). Le Saint Prophète^(s.a.w.) dit : « Tu n'aurais pas dû dire cela, car il faut respecter les sentiments

d'autrui. Personne ne doit m'élever au-dessus de Moïse^(a.s) ». (Bukhārī, Kitāb al-Tawḥīd)

Cela ne signifiait pas que le Saint Prophète^(s.a.w.) n'occupait pas, en fait, une place plus élevée que Moïse^(a.s). Mais une affirmation comme celle-là à l'adresse d'un juif ne pouvait manquer de le blesser et, par conséquent, elle aurait dû être évitée.

Sa considération pour les pauvres

Le Saint Prophète^(s.a.w.) était toujours soucieux d'améliorer la condition des couches les plus pauvres de la communauté et d'élever la position de celles-ci dans la société. Un jour qu'il était assis entouré de ses compagnons, un riche vint à passer. Le Saint Prophète^(s.a.w.) s'enquit auprès de l'un des compagnons de ce qu'il pensait de lui. Il répondit : « C'est un homme aisé, qui a de bonnes relations. S'il devait demander la main d'une jeune fille, sa requête serait considérée favorablement, et s'il devait intercéder en faveur de quelqu'un, son intercession serait acceptée. »

Peu après, un autre homme vint à passer, qui semblait pauvre et d'apparence humble. Le Saint Prophète^(s.a.w.) s'enquit auprès du même compagnon de ce qu'il pensait de lui. Il répondit : « Ô messager d'Allah^(s.a.w.) ! C'est un homme pauvre. S'il devait demander la main d'une jeune fille, sa requête ne serait pas reçue favorablement, et s'il devait intercéder en faveur de quelqu'un, l'intercession serait rejetée, et même s'il cherchait à engager une conversation avec quiconque, on ne lui accorderait aucune attention. »

En entendant cela, le Saint Prophète^(s.a.w.) fit remarquer : « La valeur de cet homme pauvre est beaucoup plus considérable que la valeur de l'or suffisant à remplir tout l'univers ». (Bukhārī, Kitāb al-Riqāq)

Une musulmane pauvre avait l'habitude de nettoyer la mosquée du Saint Prophète^(s.a.w.) à Médine. Pendant plusieurs jours, il ne la vit pas dans la mosquée et demanda de ses nouvelles. On lui dit qu'elle était morte. Il dit : « Pourquoi ne m'a-t-on pas informé

de sa mort ? J'aurais aimé me joindre aux prières funéraires », et il ajouta : « Peut-être ne l'avez-vous pas jugée digne de considération parce qu'elle était pauvre. Cela n'est pas bien. Conduisez-moi à sa tombe. » Alors, il se rendit sur sa tombe et pria pour elle. (Bukhārī, Kitāb al-Ṣalāt)

Il avait coutume de dire « qu'il existait des êtres aux cheveux mal peignés, au corps couvert de terre, qui n'étaient pas bien accueillis par les gens aisés, mais que Dieu les aimait tant que, s'ils mettaient leur confiance en Lui et juraient par Son nom qu'une certaine affaire allait se passer d'une certaine façon, Il leur accorderait Son soutien. » (Muslim, Kitāb al-Birr wal-Ṣila)

Un jour, quelques compagnons du Saint Prophète^(s.a.w.), qui étaient des esclaves affranchis, étaient assis ensemble quand Abū Sufyān^(r.a) (qui était un chef des Qoraïchites et qui avait combattu les musulmans jusqu'à la reddition de La Mecque et n'avait accepté l'Islam qu'à cette occasion) vint à passer. Ces compagnons, s'adressant à lui, rappelèrent la victoire que Dieu avait accordé à l'Islam. Abū Bakr^(r.a) les entendit et n'approuva pas qu'on rappelle ainsi à un chef des Qoraïchites son humiliation d'alors. Il réprimanda le groupe de compagnons. Il alla ensuite voir le Saint Prophète^(s.a.w.) et lui rapporta l'incident.

Celui-ci dit : « Ô Abū Bakr^(r.a) ! Je crains que tu n'aies blessé les sentiments de ces serviteurs de Dieu. Si tel était le cas, Dieu serait fâché contre toi. » Abū Bakr^(r.a) retourna immédiatement vers les compagnons et s'enquit : « Ô mes frères ! Est-ce que ce que je vous ai dit vous a offensés ? » A quoi ils répondirent : « Ce que tu as dit ne nous a nullement offensés. Que Dieu te pardonne ! » (Muslim, Kitāb al-Faḍā'il)

Cependant, si le Saint Prophète^(s.a.w.) insistait pour que les pauvres soient respectés et qu'on ne blesse point leurs sentiments, il s'efforçait de pourvoir à leurs besoins, il cherchait aussi à insuffler en eux de l'amour-propre et il leur enseignait à ne pas quémander des faveurs. Il disait qu'il convenait à un homme pauvre non pas de chercher à se contenter d'une datte ou deux ou bien d'une ou deux bouchées de nourriture, mais de

s'abstenir de faire une requête, quelle que soit la dureté de l'épreuve. (Bukhārī, Kitāb al-Kusūf)

D'autre part, il avait coutume de dire qu'aucun festin n'était béni si des pauvres n'y étaient pas également invités. 'Ā'isha(r.a) rapporte qu'un jour, une pauvre femme vint lui rendre visite accompagnée de ses deux petites filles. Elle n'avait rien chez elle, sauf une datte, qu'elle donna à la femme. Celle-ci la partagea entre ses deux petites filles et, peu après, elles partirent. Quand le Prophète(s.a.w.) rentra, 'Ā'isha(r.a) lui raconta ce qui s'était passé et il dit : « Si un pauvre homme a des filles et qu'il les traite avec considération, Dieu lui épargnera les tourments de l'Enfer », et il ajouta : « Dieu accordera le Paradis à cette femme à cause de l'égard qu'elle a montré à ses filles ». (Muslim)

Un jour, on dit au Saint Prophète(s.a.w.) que l'un de ses compagnons, Sa'd(r.a), qui était un homme aisé, se vantait aux autres de son entreprise. En entendant cela, le Prophète(s.a.w.) dit : « Qu'aucun homme n' imagine que sa richesse, sa condition ou son pouvoir sont le résultat de ses propres efforts ou de son entreprise. Il n'en est pas ainsi. Votre pouvoir, votre condition et votre richesse, vous les gagnez par les pauvres. » L'une de ses prières était : « Ô Dieu ! Garde-moi humble tant que je vivrai, garde-moi humble quand je mourrai et fais que ma résurrection, au Jour du Jugement, soit avec les humbles. » (Tirmidhī, Abwāb al-Zuhd)

Par un jour de grande chaleur, le Saint Prophète(s.a.w.) passait dans une rue quand il vit un musulman très pauvre qui transportait une lourde charge. Il avait des traits grossiers, rendus encore moins attrayants par le fait qu'il était couvert de sueur et de poussière. Il avait l'air maussade. Le Saint Prophète(s.a.w.) s'approcha doucement de lui par derrière et, comme font parfois les enfants par jeu, il couvrit de ses mains les yeux de l'homme, attendant qu'il devine qui il était. L'homme étendit ses mains en arrière et, palpant le corps, réalisa que c'était le Saint Prophète(s.a.w.). Probablement pensa-t-il que personne d'autre n'aurait pu montrer autant d'affection pour un homme de sa condition. Agréablement surpris et encouragé, il

attira le Saint Prophète^(s.a.w.) vers lui et se serra contre lui, frottant son corps couvert de poussière et de sueur contre les vêtements du Prophète^(s.a.w.), désirant peut-être voir jusqu'où il se laisserait faire. Le Prophète^(s.a.w.) souriait et ne lui demanda pas de s'arrêter. Quand l'homme fut tout à fait de bonne humeur, le Saint Prophète^(s.a.w.) lui dit : « Je possède un esclave ; crois-tu que quelqu'un voudra l'acheter ? » L'homme pensa que certainement il n'y aurait personne au monde, outre le Saint Prophète^(s.a.w.) lui-même, qui serait prêt à lui accorder une valeur quelconque et, avec un soupir de tristesse, il répondit : « Ô messenger d'Allah^(s.a.w.) ! Personne au monde ne serait prêt à m'acheter. » Le Prophète^(s.a.w.) dit : « Non ! Non ! Tu ne dois pas dire cela. Tu vaux très cher aux yeux de Dieu ». (Sharh al-Sunna)

Non seulement il était très attentif au bien-être des pauvres, mais il exhortait constamment les autres à faire de même. Abū Mūsā Ash'arī^(r.a) rapporte que, si un pauvre venait voir le Saint Prophète^(s.a.w.) pour lui adresser une requête, il disait à ceux qui étaient autour de lui : « Vous devez aussi appuyer sa demande afin de vous acquérir du mérite en partageant une bonne action ». (Bukhārī et Muslim)

Son but était, d'une part, de susciter dans l'esprit de ses compagnons un besoin ardent d'aider les pauvres et, d'autre part, de faire naître dans l'esprit des pauvres la conscience du fait que leurs frères mieux nantis éprouvaient pour eux de la sympathie et de l'affection.

La sauvegarde des intérêts des pauvres

Lorsque l'Islam, d'une manière générale, commença à être accepté dans la majeure partie de l'Arabie, le Saint Prophète^(s.a.w.) reçut souvent de grandes quantités de biens et d'argent qu'il distribuait immédiatement parmi ceux qui étaient dans le besoin. Une fois, sa fille Fāṭima^(r.a) vint le voir et, lui montrant ses mains devenues calleuses à force de piler le grain avec des pierres, elle demanda qu'un esclave lui soit alloué pour alléger sa tâche. Le Prophète^(s.a.w.) répondit : « Je vais te dire quelque

chose qui vaudra bien plus qu'un esclave. Quand tu vas te coucher, le soir, tu feras la louange de Dieu trente-trois fois et tu affirmeras Sa perfection un nombre égal de fois, et tu affirmeras Sa grandeur trente-quatre fois. Cela t'aidera beaucoup plus que la possession d'un esclave ». (Bukhārī)

En distribuant de l'argent, un jour, une pièce tomba de ses mains et s'en alla rouler hors de sa vue. Après avoir fini la distribution, il alla à la mosquée et dirigea les prières. Il avait l'habitude de demeurer assis pendant quelque temps après la conclusion des prières, occupé à se souvenir de Dieu ; puis il laissait les gens venir à lui, lui poser des questions ou formuler des requêtes. Ce jour-là, une fois les prières terminées, il se releva et rentra immédiatement chez lui. Il chercha la pièce tombée et, l'ayant retrouvée, revint à la mosquée et la remit à une personne nécessiteuse. Il expliqua que la pièce était tombée de ses mains pendant la distribution de l'argent et qu'il l'avait oubliée ; l'incident lui revint à l'esprit alors qu'il dirigeait les prières et il fut mal à l'aise à la pensée que, s'il devait mourir avant de retrouver la pièce et de la donner à quelqu'un dans le besoin, il en serait responsable devant Dieu. C'était la raison pour laquelle il avait quitté la mosquée si brusquement pour retrouver la pièce. (Bukhārī, Kitāb al-Kusūf)

Dans son souci de sauvegarder les intérêts des pauvres et des nécessiteux, il alla jusqu'à ordonner que rien ne devrait être donné par charité à ses descendants, de crainte que les musulmans, par amour et dévouement pour lui, ne fassent un jour de ceux-ci le principal objet de leur indulgence, privant ainsi les pauvres de leur dû.

Un jour, quelqu'un lui apporta une grande quantité de dattes et les lui offrit par charité. Son petit-fils, Imām Ḥasan^(r.a), qui n'avait alors que deux ans et demi, était assis près de lui. Il prit l'une des dattes et la mit dans sa bouche. Le Prophète^(s.a.w.) mit immédiatement son doigt dans la bouche de l'enfant et en retira la datte disant : « Nous n'avons pas droit à cela. Cela appartient aux pauvres parmi les créatures de Dieu ». (Bukhārī, Kitāb al-Kusūf)

Le traitement des esclaves

Le Prophète^(s.a.w.) exhortait constamment ceux qui possédaient des esclaves à les traiter avec bonté. Il avait prescrit que, si un maître battait son esclave ou l'insultait, la seule réparation qu'il pouvait faire était de l'affranchir. Il encourageait l'affranchissement des esclaves et avait prévu diverses modalités à cet effet. Il disait : « Si une personne possédant un esclave affranchit ce dernier, Dieu, en récompense, épargnera les tourments de l'Enfer à chaque partie de son corps correspondant à chaque partie du corps de l'esclave. » Il enseigna encore qu'on ne devait exiger d'un esclave que des tâches qu'il pouvait accomplir facilement et que, lorsqu'il s'activait à une besogne, son maître devait l'aider afin qu'il n'éprouve aucun sentiment d'humiliation ou de déchéance. (Muslim, Kitāb al-Īmān)

Si un maître partait en voyage accompagné d'un esclave, son devoir était de partager la monture avec lui, en la montant ensemble ou en la montant tour à tour. Abū Hurā'ira^(r.a), qui passait tout son temps avec le Saint Prophète^(s.a.w.), après qu'il soit devenu musulman, et qui avait entendu maintes fois ses injonctions concernant le traitement des esclaves, a dit : « Je prends à témoin Dieu entre les mains de qui se trouve ma vie que, n'était-ce pour les chances qui me sont données de me joindre à la guerre sainte et de faire le pèlerinage, et n'était-ce parce que j'ai l'occasion de servir ma vieille mère, j'aurais désiré mourir esclave car le Saint Prophète^(s.a.w.) a insisté sans relâche pour que les esclaves soient bien traités. » (Muslim)

Ma'rūr ibn Suwaid^(r.a) rapporte : « J'ai vu Abū Dharr Ghiffārī^(r.a) (un compagnon du Saint Prophète^(s.a.w.)) portant des vêtements exactement semblables à ceux que portait son esclave. Je lui en ai demandé la raison et il m'a dit : « Du vivant du Saint Prophète^(s.a.w.), j'ai un jour reproché à un homme le fait que sa mère avait été esclave. » Sur quoi le Saint Prophète^(s.a.w.) m'a repris en disant : « Tu sembles avoir encore des idées préislamiques. Que sont les esclaves ? Ce sont tes frères et la source de ta puissance. Dieu, dans Sa sagesse, te donne sur eux

une autorité temporaire. Celui qui a une telle autorité sur son frère doit le nourrir de ce qu'il mange lui-même et l'habiller de ce dont il se vêt ; il ne doit pas lui donner une tâche au-dessus de sa force mais l'aider dans ce qui lui est demandé. » Une autre fois, le Saint Prophète(s.a.w.) dit : « Quand votre serviteur prépare à manger pour vous et qu'il place les mets devant vous, vous devez le faire asseoir pour manger avec vous, ou tout au moins manger un morceau en votre compagnie, car il y a droit du fait que c'est le fruit de son travail. » (Muslim)

Le traitement des femmes

Le Saint Prophète(s.a.w.) tenait beaucoup à améliorer la condition de la femme dans la société, à lui assurer un traitement juste et équitable et une place digne d'elle. L'Islam est la première religion qui ait accordé aux femmes le droit d'héritage. Le Saint Coran fait des filles, aussi bien que des fils, les héritiers des biens laissés par leurs parents. De même, une mère peut hériter des biens de son fils ou de sa fille, et une femme des biens de son mari. Quand un frère devient l'héritier des biens de son frère défunt, une sœur hérite également de ceux-ci. Aucune religion avant l'Islam n'avait si clairement établi le droit de la femme à l'héritage et son droit à la propriété privée. En Islam, la femme est la propriétaire absolue de ses biens et son mari ne peut avoir aucun contrôle sur ceux-ci sous le simple prétexte de leurs liens conjugaux. La femme a la pleine jouissance de ses biens et peut en disposer comme elle l'entend.

Le Saint Prophète(s.a.w.) était si attentif au bon traitement des femmes que ceux qui l'entouraient et qui, auparavant, n'avaient pas été habitués à considérer les femmes comme des partenaires valables, trouvaient difficile de s'accommoder de l'exemple qu'il voulait établir et maintenir. 'Umar(r.a) rapporte : « Parfois, ma femme cherchait à intervenir dans mes affaires et me donnait son avis, mais je la repoussais en disant que les Arabes n'avaient jamais permis à leurs femmes d'intervenir dans leurs affaires. Elle répliquait : « Tout cela est du passé. Le Saint Prophète(s.a.w.) permet à ses femmes de le conseiller dans ses affaires et ne les en blâme pas. Pourquoi ne suis-tu pas son

exemple ? » Ma réponse était habituellement : « En ce qui concerne ‘Ā’isha^(r.a.), le Prophète^(s.a.w.) lui porte un amour particulier, mais pour ce qui est de notre fille (Ḥafsa^(r.a.)), si elle fait cela, elle aura un jour à subir les conséquences de son impertinence. » Or, il se trouva que, par la suite, le Saint Prophète^(s.a.w.), préoccupé par une affaire décida de passer un certain temps isolé, séparé de ses femmes. En apprenant cela, je dis à ma femme que ce que j’avais craint était arrivé. Puis je me rendis chez ma fille Ḥafsa^(r.a.) et la trouvai en pleurs. Je lui demandai ce qu’elle avait et si le Saint Prophète^(s.a.w.) avait ordonné son divorce.

Elle dit : « Je ne sais rien à propos du divorce, mais le Prophète^(s.a.w.) a décidé de rester loin de nous pendant quelque temps. » Je lui dis : « Est-ce que je ne t’ai pas souvent répété de ne pas prendre avec lui les mêmes libertés que ‘Ā’isha^(r.a.), que le Saint Prophète^(s.a.w.) aime particulièrement ? Tu sembles avoir attiré sur toi ce que je craignais. » Puis j’allai voir le Saint Prophète^(s.a.w.) et le trouvai allongé sur une natte grossière. Il ne portait pas de chemise et le dessin de la natte était imprimé sur son corps. Je m’assis près de lui et lui dis : « O messenger d’Allah^(s.a.w.) ! L’empereur de Byzance et le roi de Perse ne méritent aucune des faveurs de Dieu, et pourtant ils passent leur vie dans le luxe, tandis que toi, Son messenger, passes tes jours dans ce manque de confort. » Le Saint Prophète^(s.a.w.) répondit : « Il n’en est pas ainsi. Les messagers d’Allah ne sont pas censés passer leur temps à jouir du confort. Cette sorte d’existence ne convient qu’aux monarques séculiers. » Je racontai alors au Saint Prophète^(s.a.w.) tout ce qui s’était passé entre ma femme, ma fille et moi. En m’entendant, il se mit à rire et dit : « Ce n’est pas vrai que j’ai divorcé d’avec mes femmes. J’ai simplement pensé bon de passer quelques temps loin d’elles. » (Bukhārī, Kitāb al-Nikāḥ)

Il était si sensible aux sentiments des femmes qu’un jour qu’il dirigeait les prières, il entendit les pleurs d’un enfant et termina le service rapidement, expliquant ensuite qu’en entendant les cris de l’enfant, il avait imaginé que la mère en serait alarmée et il avait conclu rapidement pour qu’elle puisse s’en occuper.

Lorsqu'au cours des déplacements, les femmes étaient du voyage, il ordonnait toujours que la caravane se déplaçât lentement et par étapes faciles.

Un jour que les hommes voulaient aller de l'avant, il cria : « Attention au verre ! Attention au verre ! » Il voulait dire par là que les femmes étaient avec eux et que si les chameaux et les chevaux étaient lancés au galop, elles souffriraient des secousses provoquées par les animaux. (Bukhārī, Kitāb al-Adab)

Au cours d'une bataille, la confusion s'éleva dans les rangs des cavaliers, et les animaux devinrent difficiles à maîtriser. Le Saint Prophète(s.a.w.) tomba de son cheval et quelques femmes tombèrent également de leur monture. L'un des compagnons, qui montait un chameau immédiatement derrière le Saint Prophète(s.a.w.), mit pied à terre et se précipita vers lui en disant : « Que je sois sacrifié à ta place, ô messager d'Allah(s.a.w.) ! » Le Saint Prophète(s.a.w.) avait le pied pris dans l'étrier. Il le libéra rapidement et dit à son compagnon : « Ne t'occupe pas de moi, va aider les femmes. »

Peu avant sa mort, l'une des injonctions qu'il adressa aux musulmans, et sur laquelle il insista beaucoup, fut qu'ils devaient toujours traiter leurs femmes avec bonté et considération. Il répétait aussi très souvent que, si un homme avait des filles et qu'il leur donnait une solide instruction et une bonne éducation, Dieu lui épargnerait les tourments de l'Enfer. (Tirmidhī)

C'était une pratique commune chez les Arabes d'infliger aux femmes un châtiment corporel pour chaque petite faute. Le Saint Prophète(s.a.w.) enseigna que les femmes étaient, au même titre que les hommes, les créatures de Dieu et non pas les esclaves des hommes, et qu'elles ne devaient pas être battues. Lorsque les femmes apprirent cela, elles passèrent d'un extrême à l'autre et commencèrent à s'opposer aux hommes en toute chose, de sorte que la paix familiale était continuellement menacée dans bien des foyers. 'Umar(r.a) s'en plaignit au Saint Prophète(s.a.w.) et lui dit qu'à moins de les châtier occasionnellement, les femmes deviendraient rebelles et

incontrôlables. Comme les enseignements islamiques concernant le traitement des femmes n'avaient pas encore été révélés, le Saint Prophète^(s.a.w.) dit que si une femme se rendait coupable d'une faute sérieuse, elle pouvait être châtiée. Ceci conduisit les hommes, à leur tour, à retourner à l'ancienne pratique arabe dans bien des cas. Alors, les femmes allèrent se plaindre et exposer leurs griefs aux épouses du Saint Prophète^(s.a.w.). Sur quoi il semonça les hommes et leur dit que ceux qui traitaient leurs femmes sans bonté ne gagneraient jamais la faveur de Dieu. Puis les droits des femmes furent établis et, pour la première fois, elles commencèrent à être traitées comme des individus libres. (Abū Dāwūd, Kitāb al-Nikāḥ)

Mu'āwiya al-Qushairī^(r.a) rapporte : « Je m'enquis auprès du Saint Prophète^(s.a.w.) des droits que ma femme avait sur moi et il me répondit : « Nourris-la avec ce que Dieu t'a accordé comme nourriture, habille la avec ce que Dieu t'a accordé comme vêtement, ne la punis pas ou ne l'insulte pas et ne la renvoie pas de ta maison ! » Il avait tant d'attention pour les sentiments des femmes qu'il exhortait toujours ceux qui devaient partir en voyage à terminer leurs affaires rapidement afin de rentrer chez eux le plus tôt possible pour que leurs femmes et leurs enfants ne souffrent pas de la séparation plus longtemps que nécessaire. Lui-même rentrait toujours de voyage de jour. S'il voyait que la nuit tombait vers la fin de son parcours, il campait la nuit hors de Médine et n'y entraît que le lendemain matin. Il dit aussi à ses compagnons que, quand ils rentraient de voyage, ils ne devaient pas arriver chez eux à l'improviste et sans annoncer leur retour. (Bukhārī et Muslim)

En donnant ce conseil, il prenait en considération le fait que les relations entre les deux sexes sont largement dominées par les sentiments. En l'absence du mari, il arrive que la femme néglige sa toilette, et s'il doit rentrer sans prévenir, cela peut troubler les sentiments intimes de la femme ou du mari. En donnant ces directives, le Saint Prophète^(s.a.w.) visait à donner au voyageur l'assurance que les membres de sa famille avaient eu le temps de se préparer pour l'accueillir d'une manière convenable.

L'attitude envers les morts

Le Saint Prophète(s.a.w.) enjoignit à chacun de faire un testament concernant le règlement de ses affaires après sa mort, afin que ceux qui sont apparentés rencontrent alors un minimum d'inconvénients.

Il enseigna que personne ne devait médire d'un mort mais qu'on devait, au contraire, insister sur le bien qu'il avait fait ; car il ne serait profitable à personne de mentionner les faiblesses ou les vices du défunt, mais si l'on insistait sur ses vertus, les autres seraient enclins à prier pour Lui. (Bukhārī)

Il insista pour que les dettes d'un mort soient payées avant son enterrement. Très souvent il réglait lui-même le passif d'un défunt, mais quand il ne pouvait le faire, il exhortait les héritiers et parents du défunt, ou d'autres personnes, à payer ses dettes. Il ne récitait pas les prières funéraires pour un défunt tant que ses dettes n'avaient pas été réglées.

Le traitement des voisins

Il traitait toujours ses voisins avec une considération et une bonté extrême. Il disait que l'ange Gabriel avait si souvent insisté sur la considération qu'on doit avoir envers ses voisins que, parfois, il se demandait si l'on ne devait pas inclure un voisin parmi les héritiers prescrits. Abū Dharr(r.a) rapporte que le Saint Prophète(s.a.w.) lui avait dit : « Abū Dharr(r.a), quand on fait du bouillon chez toi, fais ajouter un peu d'eau pour que ton voisin puisse aussi en avoir. » Cela ne veut pas dire que le voisin ne doit pas être invité à partager également d'autres choses mais, comme les Arabes étaient un peuple migrateur et que leur plat favori était le bouillon, le Saint Prophète(s.a.w.) s'y référa comme à un plat typique et enseigna que l'on ne devait pas penser autant au goût de la nourriture qu'à l'obligation de la partager avec son voisin.

Abū Hurāira(r.a) rapporte : « Un jour, le Saint Prophète(s.a.w.) s'exclama : « Je prends Dieu à témoin qu'il n'est pas croyant ! Je prends Dieu à témoin qu'il n'est pas croyant ! Je prends Dieu à

témoin qu'il n'est pas croyant ! » Les compagnons s'enquirent : « Qui n'est pas croyant, ô messager d'Allah^(s.a.w.) ? » et il répondit : « Celui dont le voisin n'est pas à l'abri de ses mauvais traitements et de ses attaques. »

Un jour qu'il s'adressait aux femmes, il dit : « Quiconque trouverait ne serait-ce qu'un pied de chèvre à faire cuire devrait le partager avec son voisin ou sa voisine. » Il demanda aux gens de ne pas manifester de mécontentement si leurs voisins plantaient des clous dans leurs murs ou s'ils les utilisaient d'une manière qui ne fasse aucun tort. Une autre fois, il dit : « Celui qui croit en Dieu et au Jour du Jugement ne doit causer aucun désagrément à son voisin ; celui qui croit en Dieu et au Jour du Jugement ne doit causer aucune gêne à son invité, et celui qui croit en Dieu et au Jour du Jugement ne doit prononcer que des paroles vertueuses, ou bien se taire. » (Muslim)

Le traitement des parents

La plupart des gens, en se mariant et en établissant leur foyer, commencent à négliger leurs parents. Le Saint Prophète^(s.a.w.) mit donc l'accent sur le mérite qu'il y a à servir ses parents et à les traiter avec bonté. Abū Hurā'ira^(r.a) rapporte : « Un homme vint voir le Saint Prophète^(s.a.w.) et lui demanda qui méritait le meilleur traitement de sa part. Il lui répondit : « Ta mère. » L'homme demanda encore : « Et qui après elle ? » Le Saint Prophète^(s.a.w.) répéta : « Ta mère encore. » L'homme demanda une troisième fois : « Et après ma mère ? » et le Saint Prophète^(s.a.w.) répondit de nouveau : « Toujours ta mère. » Et quand l'homme lui eut demandé une quatrième fois, il dit : « Après elle, ton père, et après lui tes plus proches parents, et après eux tes parents éloignés. »

Les parents et grands-parents du Saint Prophète^(s.a.w.) étaient morts quand il était encore enfant. Les parents de quelques-unes de ses femmes, cependant, vivaient encore et il les traitait toujours avec beaucoup d'égards. A l'occasion de la reddition de La Mecque, quand il entra dans la ville en vainqueur, Abū

Bakr^(r.a) amena son père pour le lui présenter. Il dit à Abū Bakr^(r.a) : « Pourquoi as-tu dérangé ton père pour venir me voir ? J'aurais été heureux d'aller le voir moi-même ». (Ḥalbiyya, III, p. 99)

Le Prophète^(s.a.w.) avait coutume de dire : « Malheureux est celui dont les parents vivent jusqu'à un âge avancé et qui, même alors, ne gagne pas le Paradis. » Il voulait dire qu'en servant ses parents, surtout s'ils sont âgés, on s'attire la grâce et la faveur de Dieu et que, par conséquent, quand une personne a l'occasion de servir ses parents et qu'elle le fait pleinement, elle est sûre d'être confirmée dans la bonne voie et de recevoir la grâce de Dieu.

Un homme se plaignit un jour au Saint Prophète^(s.a.w.) du fait que plus il était bon envers les siens, plus on lui devenait hostile, et que plus il les traitait avec bienveillance, plus ils le persécutaient, plus il leur témoignait de l'affection, plus ils le méprisaient. Le Saint Prophète^(s.a.w.) lui dit : « Si ce que tu dis est vrai, tu as beaucoup de chance, car tu recevras pour toujours le secours de Dieu. » (Muslim, Kitāb al-Birr wal-Ṣīla)

Un jour que le Saint Prophète^(s.a.w.) exhortait à faire l'aumône et la charité, un de ses compagnons, Abū Ṭalḥa Anṣārī^(r.a), vint à lui et offrit un verger comme œuvre de charité. Le Saint Prophète^(s.a.w.) fut très content et s'exclama : « Quelle excellente charité ! Quelle excellente charité ! Quelle excellente charité ! » Et il ajouta : « Puisque tu l'as dédié au service des pauvres, je veux maintenant que tu le divises entre les membres les plus pauvres de ta famille. » (Bukhārī, Kitāb al-Tafsīr)

Un homme vint un jour à lui et lui dit : « Ô messenger d'Allah^(s.a.w.) ! Je suis prêt à faire un engagement de Ḥijra⁷ et je suis prêt à prendre part à la guerre sainte, car je veux gagner le plaisir de Dieu. » Le Saint Prophète^(s.a.w.) s'enquit alors si ses parents vivaient encore, et l'homme lui dit que tous deux étaient encore en vie. Il lui demanda alors : « As-tu vraiment envie de

⁷ Note de l'Editeur : Emigration

gagner le plaisir de Dieu ? » et comme l'homme répondait affirmativement, il lui dit : « Alors, retourne vers tes parents, sers-les et sers-les bien. »

Il souligna que les membres non-musulmans de la famille avaient le même droit que les musulmans à être traités avec bonté et considération. L'une des femmes d'Abū Bakr^(r.a.), qui n'était pas musulmane, rendit visite à sa fille Asmā'^(r.a.), et celle-ci s'enquit auprès du Saint Prophète^(s.a.w.) si elle pouvait la servir et lui faire des présents, à quoi il répondit : « Certainement, car c'est ta mère » (Bukhārī, Kitāb al-Adab)

Il traitait avec une grande considération non seulement ses proches parents, mais aussi ses parents lointains et leurs familles. Quand il sacrifiait un animal, il envoyait une partie de la viande aux amies de Khadīdja^(r.a.) (sa défunte épouse) et disait à ses femmes de ne jamais les oublier en de telles occasions. Bien des années après la mort de Khadīdja^(r.a.), alors qu'il était assis avec quelques compagnons, la sœur de Khadīdja^(r.a.), Ḥāla^(r.a.), vint le voir et lui demanda la permission d'entrer. Sa voix résonna dans les oreilles du Prophète^(s.a.w.) comme celle de Khadīdja^(r.a.) et, en l'entendant, il dit : « Ô Seigneur ! C'est Ḥāla^(r.a.), la sœur de Khadīdja^(r.a.). » En effet, l'affection véritable se manifeste toujours de telle façon qu'on aime et qu'on a de la considération envers ceux qui ont un lien avec la personne aimée ou tenue en haute estime.

Anas ibn Mālik^(r.a.) rapporte qu'au cours d'un voyage, il se trouvait en compagnie de Jarīr ibn 'Abdullāh^(r.a.) et qu'il remarqua que ce dernier s'occupait de lui avec l'empressement que montre un serviteur à son maître. Comme Jarīr ibn 'Abdullāh^(r.a.) était plus âgé que lui, il était embarrassé et protesta que Jarīr^(r.a.) ne devait pas se soucier pour lui. Jarīr^(r.a.) répondit : « J'ai toujours remarqué avec quel dévouement les Anṣār servaient le Saint Prophète^(s.a.w.), et comme cela m'a impressionné, j'ai pris la résolution que, si jamais je me trouvais en compagnie d'un Anṣār, je le servais comme un serviteur. Je ne fais donc que mettre ma résolution en pratique et tu ne devrais pas chercher à m'en dissuader ». (Muslim)

Cet incident confirme que lorsqu'une personne aime vraiment une autre, son affection s'étend aussi à ceux qui servent sincèrement l'objet de son attachement. De la même façon, ceux qui honorent véritablement leurs parents montrent toujours de la considération envers ceux qui ont avec eux des liens, que ce soit d'affection ou de parenté. Un jour, le Saint Prophète(s.a.w.) souligna comme la plus haute vertu le fait qu'un homme honore les amis de son père. Parmi l'audience se trouvait 'Abdullāh ibn 'Umar(r.a). Bien des années après, alors qu'il se rendait en pèlerinage, il rencontra un bédouin à qui il offrit sa propre monture et son turban. L'un de ses compagnons lui fit remarquer qu'il avait été trop généreux et qu'un bédouin se contenterait de peu de chose. 'Abdullāh ibn 'Umar(r.a) dit : « Le père de cet homme était un ami de mon père et j'ai entendu le Saint Prophète(s.a.w.) dire que c'est l'une des plus hautes vertus pour un homme que d'honorer les amis de son père. »

La bonne fréquentation

Le Saint Prophète(s.a.w.) préférerait toujours être en compagnie de gens vertueux et s'il remarquait un défaut chez l'un de ses compagnons, il le reprenait gentiment et en privé.

Abū Mūsā Ash'arī(r.a) rapporte : « Le Saint Prophète(s.a.w.) illustrait le bénéfice à tirer des bons amis et des compagnons vertueux et le mal à craindre des mauvais amis et des compagnons malveillants en disant : « Un homme qui préfère la compagnie des justes est comme quelqu'un qui transporte du musc. S'il le partage, il en bénéficie ; s'il le vend, il en tire profit ; et s'il le garde simplement, il jouit de son parfum. Par contre, un homme qui préfère la compagnie des méchants est comme quelqu'un qui souffle dans un four à charbon de bois ; il peut s'attendre à ce qu'une étincelle vienne mettre le feu à ses vêtements ou que le gaz émis par le charbon ne lui tourne le sens. » Il avait coutume de dire que le caractère de l'homme prend la couleur de la compagnie qu'il fréquente et que, par conséquent, on doit prendre soin de passer son temps en compagnie des justes ». (Bukhārī et Muslim)

La sauvegarde de la foi

Le Saint Prophète^(s.a.w.) prenait soin d'éviter les malentendus. Un jour, son épouse Ṣafīyya^(r.a) vint le voir à la mosquée. Quand vint l'heure de rentrer, il faisait déjà sombre et le Prophète^(s.a.w.) décida de l'escorter jusqu'à sa maison. En chemin, ils rencontrèrent deux hommes et, désirant éviter toute spéculation de leur part quand à sa compagne, il les arrêta et, relevant le voile du visage de sa femme, il dit : « Voyez, c'est Ṣafīyya^(r.a), ma femme. » Ils protestèrent : « Ô messager d'Allah^(s.a.w.) ! Pourquoi as-tu imaginé que nous aurions des doutes à ton égard ? » Il répondit : « Satan (c.-à-d. les mauvaises pensées) court souvent dans les veines de l'homme. J'avais peur que votre foi n'en fût affectée » (Bukhārī, Abwāb al-I'tikāf)

L'indulgence pour les fautes d'autrui

Il ne faisait jamais connaître les fautes et les manquements des autres et exhortait les gens à ne pas proclamer leurs propres erreurs. Il avait coutume de dire : « Si une personne couvre les fautes d'une autre, Dieu couvrira ses fautes au Jour du Jugement. » Et, « chacun de mes disciples peut échapper aux conséquences de ses erreurs (c.-à-d. par le repentir sincère et la réforme), sauf ceux qui proclament sans cesse leurs méfaits. » Il illustrait cela en disant : « Un homme commet un péché la nuit et Dieu le couvre ; le lendemain matin, il rencontre ses amis et se vante devant eux : « J'ai fait ça la nuit dernière, j'ai fait ça la nuit dernière, j'ai fait ça la nuit dernière », mettant ainsi à découvert ce que Dieu avait couvert » (Bukhārī et Muslim)

Certains s'imaginent sottement que la confession d'un péché conduit au repentir ; la vérité est que cela ne fait que renforcer l'impudence. Le péché est un mal, et celui qui tombe dans le péché et devient la proie du remords et de la honte a une chance de revenir sur le chemin de la pureté et de la vérité par le repentir. Son cas est comme celui d'une personne qui a été trompée par le démon mais qui est hantée par la vérité ; dès qu'une chance s'offre, le mal est vaincu et la droiture reprend le dessus. Ceux qui, cependant, proclament leurs péchés et en

tirent orgueil, perdent toute mesure du bien et du mal et deviennent incapables d'un quelconque repentir.

Un jour, un homme vint trouver le Saint Prophète(s.a.w.) et lui dit : « Je suis coupable d'adultère » (ceci étant un délit puni par la loi islamique, lorsque le témoignage est établi). En entendant la confession de l'homme, le Saint Prophète(s.a.w.) se détourna de lui et s'occupa d'autre chose. Il voulait indiquer que le meilleur remède en pareil cas était le repentir et non la confession publique. Mais l'homme ne comprit pas cela et, pensant que le Saint Prophète(s.a.w.) ne l'avait pas entendu, il alla se placer devant lui, répétant sa confession. Le Saint Prophète(s.a.w.) se détourna à nouveau, mais l'homme se mit une fois encore en face de lui, et répéta sa confession. Quand il l'eut fait quatre fois, le Saint Prophète(s.a.w.) dit : « J'aurais aimé que cet homme ne proclamât pas son péché tant que Dieu ne lui avait pas indiqué Sa volonté en cette affaire, mais puisqu'il a répété sa confession quatre fois, je suis obligé d'agir » (Tirmidhī)

Puis il ajouta : « Cet homme a confessé de lui-même et n'a pas été accusé par la femme à propos de qui il fait la confession. La femme doit être questionnée et, si elle nie sa culpabilité, elle ne sera pas molestée et seul cet homme sera puni selon sa confession, mais si elle avoue, elle sera également punie. » Le Saint Prophète(s.a.w.) avait coutume de suivre la Loi de la Thora pour les cas où le Saint Coran gardait le silence, et comme la Thora prescrit que l'adultère doit être lapidé à mort, il prononça la sentence contre cet homme en conséquence. Alors que la sentence était en cours d'exécution, l'homme essaya de s'échapper, mais les gens le poursuivirent et l'achevèrent. Quand le Saint Prophète(s.a.w.) apprit cela, il désapprouva leur action. Il dit que l'homme avait été condamné sur sa propre confession. Le fait qu'il ait cherché à s'échapper constituait une rétractation de ses aveux et il n'aurait donc pas dû être soumis à une peine qui ne lui avait été imposée que sur sa propre confession.

Le Saint Prophète(s.a.w.) énonça le principe selon lequel la Loi ne tenait compte que des actes manifestes. Au cours d'une guerre,

un groupe de musulmans rencontra un non-musulman qui avait coutume de s'embusquer dans des lieux solitaires et qui, dès qu'il voyait un musulman, l'attaquait et le tuait. Cette fois, 'Usāma ibn Zayd^(r.a) le poursuivit et, l'ayant rattrapé, tira son épée pour le tuer. Quand l'homme vit qu'il ne pouvait s'échapper, il récita la première partie de la profession de foi musulmane, à savoir : « Nul n'est digne d'adoration, sauf Allah, » indiquant par là qu'il avait accepté l'Islam. 'Usāma^(r.a) passa outre à cette conversion et le tua.

Quand on raconta l'incident au Saint Prophète^(s.a.w.), il envoya chercher 'Usāma^(r.a) et l'interrogea. 'Usāma^(r.a) confirma le récit qu'on lui avait fait, et le Prophète^(s.a.w.) lui dit : « Que deviendras-tu le Jour du Jugement quand cette confession de foi témoignera en sa faveur ? » 'Usāma^(r.a) répondit : Ô messager d'Allah^(s.a.w.) ! Cet homme assassinait les musulmans, et s'il s'est déclaré musulman, ce n'était qu'une ruse pour échapper à un juste châtement. »

Mais le Saint Prophète^(s.a.w.) répéta : « 'Usāma^(r.a), que deviendras-tu quand la confession de foi de cet homme témoignera contre toi au Jour du Jugement ? » – ce qui voulait dire que Dieu tiendrait 'Usāma^(r.a) pour responsable de la mort de l'homme car, bien que celui-ci ait été coupable du meurtre de nombreux musulmans, le fait qu'il ait récité la confession de foi indiquait qu'il s'était repenti de ses méfaits. 'Usāma^(r.a) protesta qu'il ne l'avait fait que par crainte de la mort et que cela n'indiquait point son repentir. Sur quoi le Prophète^(s.a.w.) dit : « T'es-tu penché sur son cœur pour voir s'il disait la vérité ? » et il répéta : « Comment répondras-tu le Jour du Jugement quand sa confession de foi sera citée en témoignage contre toi ? » 'Usāma^(r.a) dit : « En entendant le Saint Prophète^(s.a.w.) répéter cela si souvent, je souhaitai ne m'être converti à l'Islam qu'à ce moment-là et ne m'être pas rendu coupable de ce qu'on me reprochait. » (Muslim, Kitāb al-Īmān)

Le Saint Prophète^(s.a.w.) était toujours prêt à pardonner les fautes et les erreurs de chacun. L'une des personnes impliquées dans une affaire de diffamation contre sa femme, 'Ā'isha^(r.a),

dépendait, pour ses moyens de subsistance, de la charité d'Abū Bakr^(r.a) (père de 'Ā'isha^(r.a)). Lorsqu'il fut clairement établi que l'accusation portée contre 'Ā'isha^(r.a) était fausse, Abū Bakr^(r.a) cessa alors de pourvoir aux besoins de cet homme. Ceci est un témoignage de sa patience méritoire et de sa modération. Tout autre à sa place aurait pris des décisions extrêmes contre la personne coupable d'avoir diffamé sa fille.

Cependant, quand le Saint Prophète^(s.a.w.) apprit ce qu'Abū Bakr^(r.a) avait fait, il alla lui parler, soulignant que bien que l'homme soit coupable, il ne convenait pas à une personne comme Abū Bakr^(r.a) de le priver de ses moyens de subsistance à cause de son méfait. Sur ce, Abū Bakr^(r.a) recommença à prendre cet homme en charge. (Bukhārī, Kitāb al-Tafsīr)

La patience dans l'adversité

Le Saint Prophète^(s.a.w.) avait coutume de dire : « Pour un musulman, la vie est remplie de bien. Seul un vrai croyant se trouve dans cette position ; car, s'il rencontre le succès, il est reconnaissant à Dieu et devient le bénéficiaire de plus grandes faveurs divines. D'autre part, s'il endure le malheur et la souffrance, il les supporte avec patience et mérite ainsi les faveurs de Dieu. »

Lorsque sa fin était proche et que, dans l'extrême gravité de sa condition, il poussa un gémissement de douleur, sa fille Fāṭima^(r.a) s'exclama qu'elle ne pouvait supporter de le voir dans cet état. Il dit alors : « Sois patiente ! Ton père ne souffrira plus après ce jour. » Il voulait dire que toutes ses peines se limitaient à ce monde et que, du moment qu'il serait libéré de cette vie et mis en présence de son Créateur, il ne souffrirait plus.

Au cours d'une épidémie, il n'approuvait pas qu'on quitte une ville touchée pour se réfugier dans une autre, car cela ne servait qu'à répandre la contagion. Il disait que, dans pareil cas, toute personne qui restait dans sa propre ville au lieu de risquer de porter la contagion dans des régions encore épargnées, et qui mourait de l'épidémie, était considérée comme un martyr. (Bukhārī, Kitāb al-Ṭibb)

L'assistance mutuelle

Le Prophète^(s.a.w.) affirmait que l'un des traits les plus caractéristiques de l'enseignement de l'Islam était qu'un homme ne devait pas intervenir dans les affaires qui ne le concernaient pas et aussi qu'on ne devait pas critiquer les autres. Ceci est un principe qui, s'il est généralement adopté et appliqué, servira la cause de la paix et de l'ordre dans le monde. Une grande partie de nos ennuis est due à la tendance qu'ont la plupart des gens à s'immiscer dans les affaires d'autrui et, au contraire, à ne pas offrir l'assistance nécessaire à ceux qui sont dans la détresse.

Le Prophète^(s.a.w.) insistait sur l'importance de l'assistance mutuelle. Il en avait fait une règle : si une personne, dans l'obligation de payer une amende, ne pouvait rassembler la totalité du montant exigé, ses voisins, ses concitoyens ou ses compagnons de tribu devaient compléter la somme en lançant une souscription.

Parfois, des gens venaient établir leur résidence près du Prophète^(s.a.w.), consacrant leur temps et leurs services à l'Islam de diverses manières. Il conseillait à leurs proches d'assumer la responsabilité de pourvoir à leurs modestes besoins. 'Anas^(r.a) rapporte que deux frères avaient embrassé l'Islam ; l'un d'eux était demeuré avec le Prophète^(s.a.w.) tandis que l'autre s'en était retourné à ses occupations normales.

Plus tard, ce dernier se plaignit au Saint Prophète^(s.a.w.) de ce que son frère passait son temps dans l'oisiveté ; alors, le Saint Prophète^(s.a.w.) lui dit : « Dieu pourvoit pour toi aussi à cause de ton frère, et il convient donc que tu prévois pour lui et que tu le laisses libre de servir la foi. » (Tirmidhī)

Au cours d'un voyage, et alors qu'ils étaient parvenus au lieu choisi pour passer la nuit, les compagnons du Saint Prophète^(s.a.w.) s'activèrent immédiatement à leurs tâches respectives pour monter le camp. Il leur dit : « Vous ne m'avez assigné aucun travail. J'irai ramasser du bois pour faire cuire le repas. » Ses compagnons protestèrent en disant : « Ô messager d'Allah^(s.a.w.) ! Pourquoi devrais-tu t'occuper ainsi, alors que nous

sommes tous ici pour faire le nécessaire ? » Il dit : « Non ! Non ! Mon devoir est de prendre ma part de ce qu'il y a à faire. » Et il ramassa du bois aux alentours pour préparer le repas. (Zurqāni, IV, p. 306)

La loyauté

Comme il a déjà été dit, le Saint Prophète(s.a.w.) était lui-même si strict en ce qui concerne la loyauté qu'il était connu parmi son peuple comme « Le Loyal » et « Le Vrai ». Il tenait également à ce que les musulmans adoptent les mêmes principes que lui, car il considérait la loyauté comme la base de toute vertu de tout bien et de toute bonne conduite. Il enseignait qu'une personne loyale est si confirmée dans la vérité que Dieu Lui-même la considère loyale.

Un jour, on lui amena un prisonnier qui était coupable du meurtre de nombreux musulmans. 'Umar^(r.a), qui était également présent, pensait que l'homme avait amplement mérité la peine de mort, et il regardait constamment le Prophète(s.a.w.) espérant qu'il ordonnerait la mise à mort de cet homme. Quand il eut renvoyé l'homme, 'Umar^(r.a) suggéra qu'il aurait dû être condamné à mort car c'était le seul châtiment qu'il méritait.

Le Prophète(s.a.w.) répondit : « Si tel est le cas, pourquoi ne l'as-tu pas tué ? » 'Umar^(r.a) dit : « Ô messager d'Allah(s.a.w.) ! Si tu me l'avais indiqué, ne fût-ce que par un battement de paupières, je l'aurais fait. » A quoi le Saint Prophète(s.a.w.) répliqua : « Un Prophète(s.a.w.) n'agit pas de manière équivoque. Comment aurais-je pu utiliser mon œil pour indiquer l'imposition de la peine de mort à un homme tandis que ma langue était occupée à lui parler aimablement ? » (Hishām, II, p.217)

Un homme vint un jour trouver le Saint Prophète(s.a.w.) et lui dit : « Ô messager d'Allah(s.a.w.) ! Je souffre de trois maux : le mensonge, l'alcoolisme et la fornication. J'ai fait de mon mieux pour m'en débarrasser, mais je n'y suis pas parvenu. Peux-tu me dire ce que je dois faire ? » Le Saint Prophète(s.a.w.) répondit : « Si tu me fais la promesse ferme d'en abandonner un, je te garantis que tu te débarrasseras des deux autres maux. »

L'homme promit et lui demanda lequel des trois maux il devrait abandonner. Le Saint Prophète^(s.a.w.) dit : « Abandonne le mensonge. » Quelque temps plus tard, l'homme revint lui dire qu'ayant suivi son conseil, il était maintenant libéré des trois maux.

Le Saint Prophète^(s.a.w.) lui demanda les détails de son combat et l'homme dit : « Un jour, j'ai eu envie de boire de l'alcool et j'étais sur le point de le faire, quand j'ai pensé à la promesse que je t'avais faite et j'ai réalisé que si l'un de mes amis me demandait si j'avais pris de l'alcool, je devrais l'admettre puisque je ne pouvais plus dire de mensonge. Cela me vaudrait une mauvaise réputation parmi mes amis et ils m'évitent à l'avenir. Pensant ainsi, je me suis convaincu de remettre la boisson à une autre occasion et j'ai pu résister à la tentation du moment. De la même façon, j'ai été tenté par la fornication, et je me suis dit que si je me laissais aller à ce vice, je risquerais de perdre l'estime de mes amis car, s'ils m'interrogeraient, je devrais, soit leur dire un mensonge, rompant ainsi la promesse que je t'avais faite, soit admettre mon péché. De cette façon, j'ai continué à lutter entre ma résolution à tenir ma promesse et mon désir de prendre de l'alcool et de commettre l'adultère. Après quelque temps, j'ai commencé à perdre l'inclination pour ces vices, et ma résolution de me garder du mensonge m'a aujourd'hui sauvé des deux autres maux. »

La curiosité

Le Saint Prophète^(s.a.w.) exhortait toujours les musulmans à ne pas manifester de la curiosité et à penser du bien les uns des autres.

Abū Hurā'ira^(r.a.) rapporte : « Le Prophète^(s.a.w.) dit : « Evitez de penser du mal des autres, car ceci est le plus grand mensonge, ne soyez pas curieux, ne vous donnez pas de sobriquets l'un à l'autre par mépris, ne soyez pas envieux les uns des autres, et n'ayez pas de mauvais sentiments les uns envers les autres. Que chacun de vous se considère comme le serviteur de Dieu et qu'il traite les autres comme ses frères, comme Dieu l'a commandé. »

Et aussi : « Souvenez-vous qu'un musulman est le frère d'un autre musulman. Aucun musulman ne doit en offenser un autre, ou abandonner son frère dans les moments de détresse, ou avoir du mépris parce que quelqu'un manque de fortune ou d'érudition, ou de toute autre chose. La pureté jaillit du cœur et si un homme méprise son frère, c'est assez pour souiller son cœur. Chaque musulman doit considérer comme inviolables et sacrés la vie, l'honneur et le bien d'un autre musulman. Dieu ne regarde pas vos corps, ni vos attitudes, ni vos actions extérieures. Il regarde dans vos cœurs. » (Muslim, Kitāb al-Birr wal-Ṣila)

L'intégrité et la franchise dans les transactions

Le Saint Prophète(s.a.w.) prenait soin d'avertir les musulmans contre le manque d'honnêteté dans leurs transactions. En traversant un jour un marché, il vit un tas de blé qui était mis en vente. Il enfonça sa main dans le tas et trouva que le blé à l'intérieur était humide. Il s'enquit de la cause de cette humidité auprès du propriétaire.

L'homme expliqua qu'une averse soudaine avait mouillé une partie du blé. Le Prophète(s.a.w.) dit que, dans ce cas, il aurait dû laisser le blé mouillé à l'extérieur pour que les acheteurs éventuels puissent apprécier son état réel. Il fit remarquer : « Celui qui ne fait pas de transactions justes ne peut jamais devenir un membre utile de la société » (Muslim). Il insistait pour que le commerce et les affaires ne puissent prêter au moindre soupçon de pratique déloyale. Il exhortait les acheteurs à toujours inspecter la marchandise qu'ils se proposaient d'acheter et interdisait à quiconque d'entamer les négociations pour une transaction si des pourparlers étaient déjà en cours avec une autre personne. Il interdisait aussi l'accumulation de la marchandise pour provoquer une hausse des prix et disait que le marché devait toujours être régulièrement approvisionné.

Le pessimisme

Il était l'ennemi du pessimisme. Il avait coutume de dire que quiconque se rendait coupable de répandre des idées

pessimistes parmi le peuple serait responsable de sa ruine, car le pessimisme décourage les gens et arrête le progrès. (Muslim, II). Il avertit son peuple contre la vanité et l'arrogance, comme il le mit en garde contre le pessimisme. Il l'exhorta à choisir une voie entre ces deux extrêmes. Les musulmans doivent travailler avec diligence, dans la confiance que Dieu bénira leurs efforts en leur accordant les meilleurs résultats. Chacun doit s'efforcer d'aller de l'avant et de promouvoir le bien-être et le progrès de la communauté, mais chacun doit aussi éviter tout sentiment d'orgueil et toute tendance à l'arrogance.

La cruauté envers les animaux

Le Prophète^(s.a.w.) recommanda aux musulmans de ne pas être cruels envers les animaux et il leur enjoignit de les traiter avec bonté. Il avait coutume de rappeler l'exemple d'une juive que Dieu avait punie pour avoir laissé son chat mourir de faim. Il rappelait aussi l'histoire d'une femme qui avait trouvé un chien mourant de soif près d'un puits. Elle ôta son soulier et le fit descendre dans le puits afin de remonter un peu d'eau, qu'elle donna à boire au chien. Cette bonne action lui valut le pardon divin pour tous ses péchés.

‘Abdullāh ibn Mas‘ūd^(r.a) rapporte : Nous étions en voyage avec le Saint Prophète^(s.a.w.) lorsque nous vîmes deux colombes dans un nid et nous les primes. Elles étaient encore très petites. Quand leur mère revint au nid, elle ne les trouva point et se mit à voler en cercles au-dessus de nous. Lorsque le Saint Prophète^(s.a.w.) arriva sur les lieux, il remarqua la colombe et dit : « Si l'un de vous a pris ses petits, qu'il les relâche immédiatement afin de la consoler. » (Abū Dāwūd)

Abdullāh ibn Mas‘ūd^(r.a) rapporte aussi qu'une fois, ils avaient trouvé une fourmilière et, l'ayant recouverte de paille, ils y mirent le feu. Le Saint Prophète^(s.a.w.) les réprimanda. Un autre jour, le Prophète^(s.a.w.) vit un âne que l'on marquait au fer sur la tête. Il s'enquit de la raison de cette cruauté et on lui dit que les Romains avaient recours à cette pratique pour identifier les animaux de race. Le Prophète^(s.a.w.) dit que la tête était très

sensible et qu'on ne devait pas marquer un animal à cet endroit mais sur la croupe (Abū Dāwūd et Tirmidhī). Depuis, les musulmans marquent toujours leurs animaux sur la croupe et, suivant en cela leur pratique, les Européens font de même.

La tolérance en matière religieuse

Non seulement le Saint Prophète(s.a.w.) soulignait le fait que la tolérance était souhaitable en matière religieuse, mais il en donna lui-même un prestigieux exemple. Une délégation d'une tribu chrétienne de Najrān lui rendit visite à Médine pour un échange de vues sur des questions religieuses. Elle comprenait des dignitaires de l'Eglise. L'entretien eut lieu dans la mosquée et dura plusieurs heures. A un moment donné, le chef de la délégation demanda l'autorisation de sortir de la mosquée et d'aller célébrer leur service religieux à l'endroit qui lui conviendrait. Le Saint Prophète(s.a.w.) dit qu'ils n'avaient pas besoin de quitter la mosquée, qui était elle-même un endroit consacré au culte de Dieu, et qu'ils pouvaient y célébrer leur culte. (Zurqānī)

La bravoure

De nombreux exemples du courage et de la bravoure du Saint Prophète(s.a.w.) ont été rapportés dans la partie biographique. Il suffit maintenant de relater celui-ci : Il y eut un temps où circulait à Médine la rumeur selon laquelle les Romains préparaient une attaque de grande envergure. Les musulmans étaient alors sur le qui-vive toutes les nuits.

Or, une nuit, ils entendirent un grand tumulte venant du désert. Ils se précipitèrent hors de chez eux, se rassemblèrent dans la mosquée et attendirent le Saint Prophète(s.a.w.) pour qu'il leur donne les instructions leur permettant de faire face à l'épreuve. Bientôt, ils le virent revenir à cheval de l'endroit d'où venait le tumulte. C'est alors qu'ils découvrirent qu'à la première alarme, il était parti à cheval dans la direction du bruit, pour découvrir finalement qu'il n'y avait aucune raison de s'alarmer. Il n'avait pas attendu de rassembler ses hommes pour partir. Quand il revint, il rassura ses compagnons, leur affirmant qu'il

n'y avait pas lieu de s'alarmer et qu'ils pouvaient rentrer chez eux et aller se coucher. (Bukhārī, Shujā'a fil-ḥarb)

La considération pour les illettrés

Il montrait une considération particulière envers ceux qui, par manque d'éducation, ne savaient pas se conduire en société. Un jour, un habitant du désert, qui n'avait embrassé l'Islam que peu de temps auparavant, était assis dans la mosquée en compagnie du Saint Prophète^(s.a.w.). Il se leva et fit quelques pas pour s'accroupir dans un coin de la mosquée et urina. Des compagnons se levèrent pour aller l'en empêcher, mais le Prophète^(s.a.w.) les arrêta, indiquant que toute intervention était susceptible de gêner l'homme qui pourrait s'en trouver blessé. Il dit à ses compagnons de le laisser tranquille et de nettoyer ensuite l'endroit.

Le respect des pactes

Le Saint Prophète^(s.a.w.) tenait beaucoup à ce qu'on respecte les pactes. Un jour, un envoyé vint à lui en mission spéciale et, après être resté en sa compagnie pendant plusieurs jours, il fut convaincu de la vérité de l'Islam et fit savoir qu'il voulait déclarer son adhésion à cette religion. Le Prophète^(s.a.w.) lui dit que cela ne serait pas convenable, car il était là en tant que représentant et il avait le devoir de retourner au quartier général de son gouvernement avant de prendre un nouveau parti. Si, après être retourné chez lui, il se sentait encore convaincu de la vérité de l'Islam, il pouvait revenir comme un individu libre et déclarer son adhésion. (Abū Dāwūd, Wafā-bil-'Ahd)

Le respect envers les serviteurs de l'humanité

Le Saint Prophète^(s.a.w.) témoignait un respect particulier à ceux qui consacraient leur temps et leurs efforts au service de l'humanité. Une tribu arabe, les Banū Ṭā'i, avait commencé les hostilités contre le Prophète^(s.a.w.) et dans la bataille qui s'ensuivit, ses forces furent vaincues et certains tombèrent aux mains des musulmans. Parmi les prisonniers se trouvait la fille de Ḥātim Ṭā'i, dont la générosité était devenue proverbiale parmi les Arabes. Quand la fille de Ḥātim informa le Saint

Prophète(s.a.w.) de sa parenté, il la traita avec beaucoup d'égards et, en conséquence de son intercession, il remit toutes les peines imposées à ses gens pour leur agression. (Ḥalbiyya, III, p. 227)

Index

A

Abbās .18, 38, 39, 63, 64, 149, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 176
 fait prisonnier à Badr 63, 223
 présent à 'Aqaba 37

Abd al-Muṭṭalib
 le grand-père du Prophète (s.a.w.) 7

Abd al-Raḥmān ibn 'Awf
 général musulman à Badr 60

Abdullāh
 le père du Prophète (s.a.w.) 7

Abdullāh ibn Abi Hadrat 174

Abdullāh ibn Huḏāfa
 émissaire au roi de Perse 136

Abdullāh ibn Rawāha 149
 la mort d' - 154

Abdullāh ibn Ubayy ibn Salūl
 - et la bataille d'Uḥud 66
 - insulte le Prophète (s.a.w.) 83
 chef des Khazraj 33
 complota contre le Prophète (s.a.w.) 49

Abū 'Āmir
 les complots d' - 181

Abū 'Ubaida ibn al-Jarrāḥ
 - enleva les anneaux des joues du Prophète (s.a.w.) 70

Abū Ayyūb Ansārī
 hôte du Prophète (s.a.w.) à Médine. 46

Abū Bakr
 - et la mort du Prophète (s.a.w.) 192
 - secourut le Prophète (s.a.w.) 18
 accompagne le Prophète (s.a.w.) lors de l'Hégire 40
 affection du Prophète (s.a.w.) pour - 193
 console les musulmans à la mort du Prophète (s.a.w.) 197
 craint pour la vie du Prophète (s.a.w.) 41
 dirigea la prière à la place du Prophète (s.a.w.) 210
 incident entre - et un juif 224
 libéra des esclaves musulmans .. 16
 parmi les premiers convertis 13

Abū Baṣīr 131

Abū Dharr
 conversion de - 17

Abū Fukaih
 tué par les Mecquois 16

Abū Huraira
 conseil du Prophète (s.a.w.) à 205

Abū Jahl
 - frappé par Ḥamza 19
 confrontation avec - 8
 la mort d' - 60

Abū Jandal 130

Abū Lahab
 oncle et ennemi du Prophète (s.a.w.) 28

Abū Lubāba
 émissaire envoyé aux juifs 101

Abū Sufyān
 - à Médine 157
 - crie victoire à Uḥud 70
 - dans la cours d'Héraclius 132
 - et la bataille d'Uḥud 65
 la fuite d' - 99

Abū Ṭālib 21
 décès d' - 28
 oncle du Prophète (s.a.w.) 7

Abūl-'Ās
 fait prisonnier à Badr 63

Abyssinie
 émigration vers l' - 23

Addās
 esclave chrétien de Taïf 30

Ā'isha
 - et la mort du Prophète (s.a.w.) ... 196
 mariage d' - 2

Alā ibn Hadramī
 émissaire au chef de Bahrain .. 143

Alcool
 interdiction de l' - 76

Ali
 parmi les premiers convertis 13

Alphabétisation
 l' - encouragée par le Prophète (s.a.w.) 55

Āmir ibn Fuhaira
 accompagne le Prophète (s.a.w.) lors de l'Hégire 41

meurtre d' –	81
Ammār	
persécution de –	15
Amr ibn al-'Ās	24
– embrasse l'Islam	151
Amr ibn Umayya Damī	
émissaire au Négus	139
Anas	
serviteur du Prophète ^(s.a.w.)	46
Anas bin Naḍr	69
Ancien Testament	
l'– sur la guerre	108
Aqaba	
serment d'–	37
Arabes	
l'état des –	6
Ashja'	162
B	
Bāḍān	
gouverneur du Yémen	137
Badr	
première bataille	55
prière du Prophète ^(s.a.w.) à –	59
versets sur la bataille de –	115
Banī 'Alīm	143
Banī Nahd	143
Banū 'Asad	
tribu alliée des juifs de Médine...84	
Banū Bakr	156
Banū Dinār	73
Banū Fazāra	123
Banū Lahyān	
complots des –	78
Banū Mustaliq	82
Banū Naḍīr	
la tribu – émigra en Syrie	84
tribu juive de Médine	33
Banū Najjār	38, 45
Banū Qainuqa'	
tribu juive de Médine	33
Banū Qurayṣa	
pacte des – avec les musulmans.86	
traîtrise et punition des –	100
tribu juive de Médine	33
Banū Sa'd	
tribu alliée des juifs de Médine...84	
tribu hostile envers les musulmans	
.....	173
Banū Sulaim	
tribu alliée des juifs de Médine...84	

Bataille

contre les Banū Mustaliq	82
contre les juifs de Khaybar	145
la – d'Uḥud	65
la – de Badr	55
la – de Ḥunain	173
la – de Mawta	151
la – du Fossé	85

Bi'r Ma'ūna

meurtre de 70 musulmans à –... 80

Bible

le châtimement des Banū Qurayṣa	
inspirée de la –	103

Bilāl

– nommé Mu‘adhdhin par le	
Prophète (s.a.w.)	15
persécution de –	15
retour à La Mecque	161

Bishr ibn al-Barā' ibn al-Ma'rūr

empoisonné par une juive	147
--------------------------------	-----

Bosphore.....**35****Byzance**

l'empire de –	35
prophétie de la victoire de –	35

C**Canaan**.....**175****Chosroès**

– tenta de faire arrêter le Prophète	
(s.a.w.)	144
victoire sur l'empire byzantin	35

Coptes.....**140****Coran**

les premiers versets du –	11
permission de prendre les armes	
.....	111

D**David**.....**110****Dhāt Anwāt**

mausolée arabe	174
----------------------	-----

Dhūl Khuwaysira

accuse le Prophète (s.a.w.) d'injustice	
.....	180

Dihya Kalbi

émissaire musulman	131
--------------------------	-----

E**Ennemi**

traitement de l'–	118
-------------------------	-----

F**Fâtima**

- réclame un esclave au
Prophète (s.a.w.)228

Femme

- châtiment corporel.....233
- droit à l'héritage.....231

Fossé

- la bataille du -87

G**Gandhi** 122**Ghassân** 143, 152**Ghatfân**

- hostilité des -84

Guerre

- Gandhi sur la -122
- l'Ancient Testament sur la -108
- la - imposée au Prophète (s.a.w.)108
- le Coran sur la -110
- le Nouveau Testament sur la -109
- préceptes du Prophète (s.a.w.) sur la
-120

H**Habbâr**

- causa la mort de la fille du
Prophète (s.a.w.)173

Habîb

- fil de Umm 'Ammâra.....38

Hafsa

- épouse du Prophète (s.a.w.)232

Ḥakīm ibn Ḥizām 160**Ḥāla**

- la sœur de Khadīdja.....238

Ḥālīma

- nourrice du Prophète (s.a.w.)173

Ḥamza

- conversion de -19
- tué à Uhud71

Ḥarām ibn Malḥan

- meurtre de -80

Ḥasan

- le petit-fils du Prophète (s.a.w.)229

Ḥassân ibn Thâbit

- vers de - à la mort du Prophète
(s.a.w.)199

Ḥâṭib ibn Abī Balta'a

- émissaire à Maquqis.....140

Hawāzin 160

- tribu hostile envers les musulmans
.....173

Héraclius

- invité à accepter l'Islam135
- lettre à -131

Hind

- épouse d'Abū Sufyān.....165

Ḥirā'

- la grotte de -11

Hubal70

- idole des Mecquois168

Ḥudaybiya

- arrêt à -126
- le pacte de -116

Huyayy ibn Akhtab90**Hypocrites**

- complots des - à Médine.... 75, 185
- désertion des -93
- les - de Médine.....49
- mosquée des -186

I**Ibn Ishāq**88**Ibrāhīm**

- la mort d'-, fils du Prophète (s.a.w.)
.....212

Ikrima

- fuite d' -171

Irak

- juifs d' -144

Islam

- l' - interdit l'agression110

J**Ja'far ibn Abī Tālib**152

- la mort de -154

Jérusalem34**Jésus**

- et la guerre109

Joseph^(a.s)

- similitude entre le Prophète (s.a.w.) et
-170

Josué110**Juifs**

- complots des -144
- complots des - à Médine..... 48, 75
- leur pacte avec les musulmans.. 86
- leur refuge de Khaybar75
- leur soutien aux confédérés.....97
- trahison des Banū Qurayẓa.....90

K

Ka'ba .3, 18, 19, 23, 29, 31, 52, 80,
124, 125, 126, 128, 129, 148,
149, 151, 164, 167, 178

Khabbāb ibn Al-Aratt

enseigne le Coran à la sœur
d'Umar25
persécution de -.....15

Khadidja

décès de -28
éloges du Prophète (s.a.w.)219
mariage avec -9
sacrifices de -218
témoin des qualités morales du
Prophète(s.a.w.)202

Khālīd bin Walīd

- embrasse l'Islam151
- lors de la bataille d'Uḥud.....67

Khāridjites181**Khaybar**

la prise de -145
lieu de refuge des Banū Naḍīr84

Khazraj

la tribu33

Khubaib

exécution de -79

Khuḏā'a156**Kināna**

chef de Khaybar146

L**Labīd**

poète Arabe.....24

M**Mālik ibn 'Awf**173**Maqaūqis**

lettre à -140

Marie

- la Copte.....142

Marie-Madeleine74**Marr al-Zaḥrān**148**Marwa**149**Mawta**

la bataille de -.....152

Maymūna

épouse du Prophète (s.a.w.)149

Mecque, La

conquête de -.....124, 157

enfance et jeunesse du

Prophète(s.a.w.) à 7

entrée du Prophète(s.a.w.) 166

exode des musulmans 23

le Prophète (s.a.w.) quitte -..... 41

le Prophète(s.a.w.) envoya des

éclaireurs à 53

lieu de naissance du Prophète(s.a.w.)

..... 3

pèlerinage à - 148

persécution à - 27

progrès de l'Islam à 14

Médine

arrivée du Prophète (s.a.w.) à -..... 45

émigration à - 40

l'Islam à - 33

pacte de - 50

première attaque contre - 53

retour du Prophète(s.a.w.) à -..... 171

Mensonge

le - condamné 246

Moïse 12, 29, 33, 58, 100, 104,
108, 110, 121, 141, 175, 197,
224

la punition des juifs 104

Muhājirīn68**Muḥammad (s.a.w.), le Saint Prophète**

- sur l'assistance mutuelle 244

attitude envers ses épouses..... 218

bonté envers les animaux..... 248

condamne l'idolâtrie 211

condamne la pénitence..... 217

contenance de table du - 204

enfance difficile du - 220

justice du - 223

la literie du - 208

le - sur la condition de la femme

..... 231

le Loyal, Le Vrai..... 201

le respect des pactes 250

naissance du - 3

patience du - 219

proprété du - 202

repas du - 204

sa tolérance religieuse 249

sang-froid du - 221

simplicité des vêtements du - .. 207

simplicité du - 203

son amour pour Dieu 209

son attitude envers les morts .. 235

son traitement à l'égard des	
pauvres	228
sur la loyauté.....	245
sur le mensonge.....	245
sur le pardon	242
sur le traitement des parents	236
Muḥammad bin Maslama	101
Muir	95
Sir William – loue le Saint Prophète	
(s.a.w.)	31
Munḍir Taimī	
lettre à –	143
Mus‘ab	
missionnaire de l’Islam	34
Musaylima	
– l’imposteur	38
requête de au Prophète (s.a.w.)	214
Mut‘im ibn ‘Adī	
chef mecquois	31
Muzdalifa	
la vallée de –	186
N	
Najrān	
chrétiens du –	249
Négus	
lettre au –	139
Nöldeke	
commentaire du Coran	62
Nouveau Testament	
le – sur la guerre	109
Nu‘aim	
– et la bataille du fossé.....	97
O	
Oman	143
P	
Pacte	
– du Prophète(s.a.w.) en faveur des	
opprimés	7
le – de Médine	50
Palestine	
la – envahie par les Perses	35
Pèlerinage	
le dernier –	186
Perse	35
Polygamie	150
Prisonniers	
traitement des –	119

Prophétie

conquête de la Syrie, de la Perse et	
du Yémen.....	86
la – d’Isaïe	63
la fin de Chosroès.....	137
les bracelets de Chosroès	43
victoire de l’Islam	36
victoire des Byzantins	35
victoire sur La Mecque	124

Q

Qubā‘

l’arrivée du Prophète (s.a.w.) à –	44
lieu de séjour d’Abū ‘Āmir	182

R

Rançon

païement de –	119
---------------------	-----

Romains

prophétie de la victoire des –	35
-------------------------------------	----

Rome

S

Sa‘d bin Ma‘ādh

chef de Aus	52
-------------------	----

Sa‘d bin Ma‘ādh

Sa‘d ibn ‘Ubāda.....

Sa‘d ibn Waqqās.....

offre au Saint Prophète(s.a.w.) sa	
------------------------------------	--

protection	96
------------------	----

Sa‘id ibn ‘Āmir

l’exécution de Khubaib	80
------------------------------	----

Şafā.....

Şafiyya

épouse du Prophète (s.a.w.)	146
-----------------------------------	-----

Şafwān

Salmān

– le Persan et la bataille du fossée	
--------------------------------------	--

.....	85
-------	----

Serment

le – de l’Arbre	128
-----------------------	-----

Shayba

conversion de –	179
-----------------------	-----

Shurahbīl

chef de Ghassān.....	152
----------------------	-----

Şuhaib

persécution de –	15
------------------------	----

Suhail ibn ‘Amr

– et le traité de Ḥudaybiya.....	128
----------------------------------	-----

Sumayya

tuée par Abū Jahl	16
Surāqa ibn Mālik	
poursuit le Prophète (s.a.w.)	42
Syrie	35
expedition en -	153
voyage du Prophète (s.a.w.) en -	7
T	
Tabūk	
expedition à -	186
Taïf	
conquête de -	179
visite du Prophète (s.a.w.) à	29
Ṭalḥa	
- perdit son bras à Uḥud	68
Thābit ibn Qays ibn Shams	215
Thaqīf	
tribu hostile envers les musulmans	173
Thawr	
la grotte de -	40
Traités	
inviolabilité des -	117
U	
Umar	
conversion de -	25
Umayya ibn Khalf	
persécution de Bilāl	15
Umm ‘Ammāra	
conversion de -	38
Usāma ibn Zayd	
tua un ennemi qui récita la Kalima	242
Uthmān bin ‘Affān	

- envoyé comme émissaire	127
persécution de -	17
Uthmān bin Maz‘ūn	
- séjour en Abyssinie	24
W	
Walid bin Mughīra	53
- accorda sa protection à ‘Uthmān	24
Waraqa bin Nawfal	
cousin de Khadīdja	12
Wherry	
commentaire du Coran	62
Y	
Yamāma	
lettre du Prophète (s.a.w.)	143
Yāsir	
tué par les Mecquois	16
Z	
Zamzam	169
Zayd bin Thabit	
esclave affranchi du Prophète (s.a.w.)	10
la mort de -	154
parmi les premiers convertis	13
Zaynab	
épouse du Prophète (s.a.w.)	211
Zinnīra	
- perdit ses yeux	16
Zubair ibn al ‘Awwām	
persécution de -	17

Pour de plus amples informations, veuillez vous adresser à :

The French Desk

Islamabad
Sheephatch Lane
Tilford – Farnham
GU10 2AQ – Royaume-Uni
Site sur Internet :
www.islam-ahmadiyya.org

En France:

Association Musulmane
Ahmadiyya de France (AMAF)
Adresse :
50-54 rue Louis & Gérald
Donzelle
95390 Saint Prix
Site sur internet:
www.ahmadiyya.fr

En Belgique :

Bait-us-Salam
Brusselstraat 445
1700 Sint-Ulriks-Kapelle
Site sur internet:
www.ahmadiyya.be

Au Burkina-Faso :

Association Islamique
Ahmadiyya
01 BP 4898
Ouagadougou 01
Burkina Faso
Site sur internet:
www.riabf.org

En Côte D'Ivoire :

Mission Islamique Ahmadiyya
03 BP 416 Adjame
Abidjan 03
Côte D'Ivoire

En R.D.C :

Association Musulmane
Ahmadiyya
BP 13856
Kinshasa
République
Démocratique du Congo

Au Bénin :

Association Musulmane
Ahmadiyya
BP 1282
Porto Novo
Benin

A l'Ile-Maurice :

Ahmadiyya Muslim
Association
Mauritius
P0 Box 6
Rose-Hill
Ile Maurice
Site sur internet :
www.ahmadiyya.mu

Au Sénégal :

BP 16337
Fann Dakar
Senegal

Au Mali :

BP E 4591
Djelibougou
Bamako
Mali

Au Niger :

BP 11228
Niamey
Niger